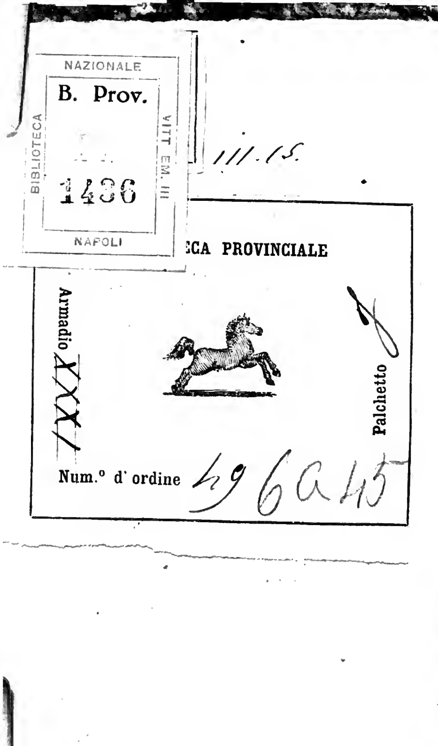



NAZIONALE
B. Prov.
1436
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
111.15.
ECA PROVINCIALE
Armadio XXX
Palchetto
Num.° d'ordine 49 6a 45



MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE,

Par M. DE VIGNEUL-MARVILLE.

Quatriéme Edition, revûë, corrigée, & augmentée

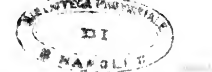
Par M. ***.

Troisiéme Volume.



A PARIS, AU PALAIS,
Chez CLAUDE PRUDHOMME, au sixiéme Pilier de la Grand' Salle, vis-à-vis l'Escalier de la Cour des Aides, à la Bonne-Foy couronnée.

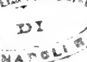
M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LE Cardinal de Richelieu avoit fait une Comédie intitulée l'Europe ; c'est une piece entierement politique dans laqu'elle la France, l'Espagne & les autres Etats de cette partie du monde, parlent de leur puissance, de leurs forces, & des autres intérêts qui les rendent amies ou ennemies les unes des autres. Cette piece est très-peu propre pour le Théâtre, cependant le Cardinal la fit joüer par les Comédiens de l'Hô-



tel de Bourgogne, dans le temps qu'on y repreſentoit le Cid. A la fin de la piece un Comédien s'avança ſur le bord du Théatre pour en faire un éloge magnifique, & l'annonça pour le ſur-lendemain; mais il s'éleva du parterre un bruit confus, & tout le monde demanda le Cid. Le Cardinal retira ſa piece, & fut ſi choqué de cet incident, qu'il conçut le deſſein de faire tomber le Cid, & ligua toute l'Academie Françoiſe pour en faire cette fameuſe Critique qui eſt aujourd'hui connuë de tout le monde.

Mais à propos de cette Comedie de l'Europe, on ne ſera pas fâché d'aprendre ſur ce ſujet quelques particularitez que je tiens de feu M. Baluze, & qui les avoit apriſes lui-même de M. de Bois-Robert. Après que le Cardinal de Richelieu eut composé cette piece, il l'envoya par M. de Boiſrobert à Meſſieurs de l'Academie, & les fit prier d'en dire leur avis ſans le flâter, & de la corriger s'ils y trouvoient quelque choſe qui ne fut pas dans les régles du Théâtre & de la Poëſie. Ces Meſſieurs obéïrent trop ponctuellement à cet ordre & en firent une critique ſi ſevere, qu'ils ne laiſſerent preſque aucun vers ſans y toucher. Boiſrobert l'ayant enſuite rapor-

tée à son Maître, Son Eminence fut si piquée de la hardiesse des Académiciens, qu'il l'a déchira sur le champ & en jetta les morceaux dans la cheminée : c'étoit en Eté & il n'y avoit point heureusement de feu allumé. Le Cardinal s'étant couché là-dessus, il lui prit une tendresse de pere pour sa chere Europe, il fut fâché de l'avoir si maltraitée, & ayant fait apeller Cherest son Secretaire, il lui ordonna de ramasser exactement tous les papiers qui étoient dans la cheminée, & d'aller voir s'il ne trouveroit point de colle dans la maison ; ajoûtant qu'il pourroit du moins avoir de l'empoix chez les femmes qui avoient soin de son linge ; Cherest alla à leur appartement & ayant trouvé ce qu'il cherchoit, il passa une partie de la nuit avec le Cardinal à recoller cette Comedie. Le lendemain matin il la fit recopier en sa presence & changea presque tout les corrections qu'avoient faits les Académiciens, affectant cependant d'en laisser quelques-unes des plus indifferentes ; il l'a leur renvoya le même jour par Boisrobert, & leur fit dire qu'ils s'aperçevroient bien qu'il avoit profité de leurs lumieres ; mais que comme ils pouvoient s'être trompez aussi-bien que lui, il n'avoit

pas jugé à propos de ſuivre en tout leur critique. L'Academie avertie du chagrin de ſon Eminence, n'eut garde d'y retoucher, & la lui renvoya avec une approbation unanime. Ce fut en cet état qu'elle parut ſur le Théâtre, où elle eut ſi peu de ſuccès que l'Hiſtorien de l'Academie Françoiſe n'a pas jugé à propos de l'attribuer à ſon illuſtre fondateur; il a mieux aimé la donner à Saint Sorlin, qui effectivement pouvoit y avoir quelque part, étant entierement attaché au Cardinal de Richelieu.

§ Le Baron de Pugeol, quoiqu'intime ami de M. le Maréchal de Montmorency, ne voulut jamais entrer dans ſa révolte. Ce Maréchal l'étant aller trouver dans ſon château, il y fut reçu avec toute la diſtinction qu'il méritoit. Après le ſoupé, le Baron ſe jetta à ſes pieds, pour tâcher par ſes prieres & ſes larmes de le détourner du funeſte projet où il alloit s'engager, l'aſſurant qu'il y périroit immanquablement; il lui refuſa conſtamment toute ſorte de ſecours, & le lendemain matin en le reconduiſant, il lui dit les mêmes choſes, & depuis ce jour-là il rompit tout commerce avec lui.

Madame *** étant entrée dans l'E-

glise de Sorbonne, & voyant la belle Statuë du Cardinal de Richelieu qui avoit fait couper la tête à son frere, lui apliqua fort spirituellement les paroles que la Magdelaine avoit dites au Sauveur après la mort de Lazare, *Domine si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.*

¶ *Olavi Rudbeckii Atlantica sive Manheim, Vera Japheti posterorum sedes ac patria*, &c. *Upsalæ. Excudit Henricus Curio R. S. M. & Academiæ Upsal. Bibliopola.* Sans que l'année de l'impression y soit marquée. Cet Ouvrage en trois volumes *in folio* est très-rare en France, & l'exemplaire de la Bibliothéque du Roi n'est pas complet. Le dessein de l'Auteur est de faire de la Suede sa patrie, le séjour des anciennes Divinitez du Pananisme, & des Heros de la Fable. Si on en croit cet Auteur, qui avoit certainement beaucoup d'érudition, & qui s'en est servi en habile homme dans cet ouvrage, ce n'est ni dans l'Egypte, ni dans la Syrie, ni dans la Grece, qu'il faut chercher l'origine des Dieux & des Heros, c'est dans la Suede qu'ils sont nez. C'est-là qu'arriverent les premiers conducteurs de Colonies peu de temps après le déluge. Envain la nature avoit mis une distance de

plus de mille lieuës entre ce païs & celui de Sennaar où les descendans de Noé se séparerent ; ni la rigueur du climat, ni l'éloignement, ni les vastes forêts dont tous les païs du Nort étoient couverts, n'empêcherent pas les premiers voyageurs d'y pénétrer & de s'y établir. Les climats temperez qu'ils trouverent en chemin, & qui les invitoient à se reposer & à demeurer dans des païs qui leur offroient & l'abondance & les douceurs de la vie, ne pûrent point les arrêter ; & ils forcerent, si on en croit l'Auteur Suedois, tous les obstacles les plus invincibles, pour aller habiter cette heureuse contrée. La Grece a beau vanter les exploits de son Hercule, & les conquêtes de Bachus, elle n'a été selon lui, que l'écho de la Suede; puisque c'est véritablement dans ce païs que vivoient Hercule, Bachus, Mars, Jupiter, Saturne, Neptune, Pluton, Mercure, Apollon, & les autres Dieux. On ne s'en tient pas-là ; c'est la Suede qui étoit cette Isle Atlantique dont les anciens ont debité tant de merveilles ; c'étoit l'Isle des Hiperboréens dont parlent Diodore & les autres Historiens. On croit communément parmi les Savans que le délicieux jardin des Hesperides

étoit dans cette contrée de l'Afrique qui eſt au couchant du Mont Atlas ; ſelon nôtre Auteur c'étoit dans la Suede qu'habitoient ces Nimphes, pendant qu'Atlas leur pere y regnoit. Tous les Poëtes ont placé les champs Eliſées dans des Iſles fortunées, qu'on croit être ou les Canaries ou le charmant païs de la Betique ; Kudbek les trouve dans le ſein de ſa patrie ; on avoit beau chercher l'Iſle d'Ogygie dans la Mer Méditerranée, & celle de Thulé dans l'Ocean ; nôtre ſavant aſſure que c'étoit la preſque l'Iſle de la Suede, & qu'il ne faut point les chercher ailleurs. Le Stix, l'Acheron & l'Enfer des Poëtes n'étoient pas comme on le croit, ſur la foi des anciens, dans la Theſprotie ou dans quelque autre partie de la Grece Occidentale ; mais dans le païs de nôtre ſavant. On jugera bien ſans doute, que dans le ſyſtême de cet Auteur, il n'aura pas manqué de prendre ſur le retour des Argonautes le parti de ceux qui les font revenir par le Nort ; auſſi aſſure-t-il qu'ils paſſerent par la Suéde. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois détailler toutes les autres prérogatives qu'il accorde à ſa chere patrie ; c'eſt là, en un mot, où les Sciences & les Arts ont pris naiſſance,

& que l'usage des lettres fut inventé, d'où il se répandit ensuite dans les païs Méridionaux. C'est pour prouver tous ces paradoxes que l'Auteur a foüillé dans l'antiquité la plus reculée, & il faut avoüer qu'il donne à quelques uns un air de vrai-semblance, dont on ne les auroit pas crû susceptibles. Kudbek ne s'est pas contenté de lire exactement tous les anciens Auteurs Grecs & Latins, de visiter toutes les antiquitez de son païs; il a fait encore plus, il a foüillé la terre sur les Montagnes de l'ancienne ville d'Upsal, où étoient les plus antiques monumens de la Suede, & après avoir mesuré avec exactitude la quantité de terres qui se trouvoit sur le roc où étoient les anciens tombeaux des premiers habitans de ce païs, il détermine le tems de leur construction.

Voici le principe & la méthode qu'il employe pour y parvenir. La pluye & la nége, dit-il, portent avec elles plusieurs petites parties de terre, de Nitre, de Sel & d'autres matieres Heterogenes; ainsi lorsqu'elles tombent sur un endroit, après que l'eau s'est écoulée, il doit y rester une crasse qui à la longue en éleve la superficie; avec cette difference cependant que la chose doit être plus sen-

ſible dans les forêts & aux environs, que ſur les lieux où il n'y a point d'arbres, parce que les feüilles qui ſe pourriſſent laiſſent encore plus de terre que la pluye & la nége n'en ſçauroient aporter. Ce principe ainſi poſé, il croit que l'augmentation de la ſurface de la terre peut s'élever en cent ans de la cinquiéme partie d'un pouce & par conſéquent d'un pouce en 500. ans, ce qu'il prétend avoir connu avec certitude, par la noirceur de la terre qui paroiſſoit en des endroits où l'on avoit creusé quelques années auparavant ſur un fond qui étoit d'une autre couleur, & par les tombeaux des premiers Chrétiens de la Suede qui depuis 900. ans avoient acquis près de deux pouces de nouvelle terre ſur leur ſuperficie. Ainſi conclut ce ſçavant homme; puiſqu'on trouve ſur les plus anciens monumens environ huit pouces d'une terre qui n'y étoit pas lorſqu'ils furent élevez, il faut que ces monumens ſoient-là depuis quatre mille ans, & par conſéquent la Suede a été habitée peu de temps après le déluge; ainſi on ne ſçauroit nier qu'elle n'ait été une de ces premieres contrées où s'établirent les deſcendans de Noé; & puiſque dès les temps les plus reculez on y

trouve des traces de l'Histoire fabuleuse, il faut que ce soit de là que les Grecs l'ayent tirée. On sçait que ce peuple ramenoit tout à ses antiquitez, quoiqu'il fut fort moderne en comparaison de plusieurs autres nations. Tel est le systême d'Olaus Rudbek ; systême que peu de gens suivront, mais qui après tout se trouve soutenu par tant de conjectures, que si on n'est pas du sentiment de cet Auteur, on ne sçauroit du moins lui refuser la gloire d'avoir employé l'érudition la plus recherchée pour illustrer sa patrie.

¶ Le Lac qui étoit auprès de l'ancienne ville d'Albe avoit quelque chose d'assez surprenant ; quoiqu'il eut sa source en lui-même, qu'il ne se déchargeât nulle part d'une maniere sensible, & qu'il fut environné de Montagnes, il s'enfloit quelquefois prodigieusement dans le temps même des plus grandes sécheresses, & s'élevoit jusques à la cime des Montagnes qui lui servoient de bornes, sans aucune apparence ni de vent ni d'agitation. Les anciens qui n'étoient pas trop bons Physiciens, attribuoient ce Phenoméne à la volonté des Dieux. C'est ainsi que Plutarque raisonne dans la vie de Furius Camillus, par raport à

la grande innondation de ce Lac, qui arriva pendant le siege de Vejes. Cette innondation fut si grande qu'elle fit écrouler une des collines qui lui servoit de barriere, & se répandit sur les terres voisines. Les Romains sur la foi d'un ancien qui étoit sorti de la Ville, envoyérent consulter l'oracle de Delphes ; parce que l'ancien avoit dit que la destinée de la ville étoit attachée à cette innondation. La Pithie embarrassée de cette Ambassade, répondit au hasard qu'il falloit ou faire retourner l'eau du Lac dans son lit ordinaire ou faire des fossez & des tranchées pour l'empêcher de tomber dans la Mer, ce que les Romains tâcherent d'executer du mieux qu'ils purent. La remarque d'Amiot, sur cet endroit, ne satisferoit pas plus nos Physiciens que les réflections de Plutarque. Ce débordement extraordinaire du « Lac d'Albe, dit le Traducteur Fran- « çois, la confession du prisonnier de « Veies, & l'oracle d'Apollon, montrent « les ruses étranges de Satan, son pou- « voir merveilleux pour remuër le mon- « de quand le tout puissant lui lâche la « bride, ses fallaces pour abrever les es- « prits de longue-main, & faire raport « du passé avec le present, afin de con- «

» firmer tant plus son regne entre les su-
» perstitieux. « Je ne crois pas qu'on s'a-
vise de me demander la raison d'un Phenomene si singulier. On sait que dans l'Italie il y a plusieurs regions qui abondent en Souphre & en Salpêtre, que ces matieres enflâmées causent les irruptions presque continuelles du Mont Vesuve & les autres volcans ; ainsi on peut suposer que c'est la même cause qui éleve les eaux du Lac d'Albe. Quoiqu'il en soit, Denis d'Halicarnasse raconte dans le premier Livre des Antiquitez Romaines, que ce fut dans une innondation extraordinaire de ce Lac, que le Palais d'Allades que d'autres nomment *Romus* ou *Romulus*, un des Rois d'Albe, ou plûtôt un tyran odieux, fut enseveli avec ce Prince ; & cet Auteur ne manque pas de dire que ce fut un effet de la colere des Dieux, qui se servirent de ce moyen, pour délivrer le monde de ce tyran.

¶ Il n'y a rien de plus utile dans un Etat, pour empêcher que la Barbarie ne s'y introduise, que l'établissement des Academies. L'Italie, car je ne parle point ici des anciennes Academies qui firent fleurir la Grece ; l'Italie, dis-je, doit avoir la gloire d'être la premiere qui en a formez. La France a imité l'Italie,

l'Angleterre suivit bien-tôt l'exemple de ces deux Etats ; l'Allemagne qui a produit un si grand nombre de Savans dans les deux derniers siécles, a formé aussi plusieurs Academies ; le Portugal pour ne point ceder en cela aux autres Etats de l'Europe vient d'en ériger deux ; enfin la Moscovie, sans parler des autres pays où l'on trouve de pareils établissemens, se prépare à faire fleurir les Siences par les mêmes établissemens ; mais pour ne parler ici que de la France, combien de secours n'y trouvent-on pas pour l'avancement des belles Lettres ? Tout ce qui est du ressort de la Langue, de la Poësie & de l'éloquence, est du Domaine de l'Academie Françoise. L'Histoire ancienne & móderne, la Chronologie, la Géographie, la Critique, la connoissance des usages anciens, des coutumes, des mœurs ; les médailles, les devises, les inscriptions des monumens publics ; tout cela est du ressort de l'Academie des belles Lettres ; les Mathématiques, la Physique, l'Astronomie, l'Anatomie, la Botanique, la Medecine, en un mot toutes les parties de la Philosophie avec ses expériences, sont le partage de l'Academie des Siences ; la peinture, le dessein, la Sculpture, & les autres par-

ties qui composent les Arts, sont sous la direction des Academies qui en portent le nom. Que de barrieres contre la corruption du goût ! on ne craindroit pas qu'elles pussent jamais être forcées, si on ne savoit que Rome, après avoir vû les Varrons, les Tite-Lives, les Cicerons, les Horaces, & les Virgiles, vit bien-tôt après les Seneques, les Lucains & plusieurs autres Auteurs, qui avec beaucoup d'esprit, mais un esprit gâté par l'affectation, jetterent les premieres semences de la Barbarie.

¶ Les Romains étoient devenus si fiers vers la fin de la République, qu'ils se regardoient comme les maîtres de leurs alliez. Il est vrai que la rapidité de leurs conquêtes avoit inspiré tant de respect à ceux qui avoient fait quelque traité avec eux, qu'ils les prenoient pour arbitres de leurs differens, & n'osoient plus disposer d'aucune affaire de conséquence sans leur participation ; on est étonné en lisant l'histoire, de voir l'air d'autorité que Cesar prend dans Alexandrie, dans un temps où les Egyptiens étoient encore indépendans des Romains, & dans une circonstance où la mort de Pompée massacré presque à ses yeux devoit l'éfrayer. Il entre dans cette Ville

peu eſcorté, & la trouvant partagée en deux factions, dont l'une favoriſoit le jeune Ptolemée, l'autre Cleopatre ſa ſœur, au ſujet de la ſucceſſion de ce Royaume, il prétend ſe rendre arbitre de ce differend en qualité de Conſul Romain, & donne ordre aux deux competiteurs de congédier leur armée. Les Egyptiens, gens aviſez, virent clairement que leur liberté étoit en péril, & que s'ils ne ſe retiroient de ce pas délicat, l'Egypte couroit riſque de devenir une Province Romaine; & ce fut la principale cauſe de cette dangereuſe guerre qu'ils firent à Céſar dans Alexandrie. On ſait les prodiges de valeur que fit ce conquérant dans une occaſion où ſa perte paroiſſoit inévitable; priſonnier au milieu d'une Capitale, environné de troupes ennemies, éloigné de ſa Flote où il n'avoit qu'un petit nombre de Soldats, il réſiſte aſſez long-temps pour attendre le ſecours; Ptolemée eſt défait & perit dans le Nil, & Ceſar vainqueur ne veut point impoſer d'autre loi aux vaincus, que celle qui leur étoit preſcrite par le Teſtament de Ptolomée Auletés. Il partage le Royaume entre le Frere & la ſœur, & laiſſant Garniſon dans Alexandrie, ſous prétexte de maintenir

cette disposition, il en assure la possession aux Romains.

Il y avoit alors long-temps que les Romains songeoient à se rendre maîtres de l'Egypte; mais voyant que l'abord en étoit difficile, & ce peuple avant le temps des Guerres Puniques, n'entendant pas beaucoup la navigation, il avoit commencé, pour ainsi dire, cette importante conquête, en s'ingerant dans les affaires d'Egypte. Les Egyptiens eux-mêmes s'étoient prêtez à la politique de ce peuple ambitieux; dès le temps de Ptolemée Philadelphe, les Romains s'étoient associez avec les Egyptiens par des Offices réciproques. Ptolemée fit les premieres démarches; mais les Romains ne manquerent pas d'y répondre par une magnifique Ambassade, l'an de Rome 478. Le Testament de Ptolemée Philopator, par lequel il établissoit les Romains Tuteurs de son fils Ptolemée Epiphane, âgé alors de cinq ans, augmenta l'esperance que ce peuple avoit de devenir un jour maître de ce Royaume. M. Lepidus qui fut envoyé à Alexandrie en qualité de Regent, s'y fit connoître par sa probité & par sa valeur; & Antiochus le Grand, qui voulant profiter de la minorité du jeune Prin-

Prince, avoit envahi une partie de ses Etats, fut déclaré ennemi du peuple Romain. Dans la suite Ptolemée Philometor, & Ptolemée Evergete son frere, qui regnoit conjointement avec lui, se voyant exposez aux invasions d'Antiochus Epiphane eurent recours aux Romains leurs alliez. Ce fut, pour le dire en passant, en cette occasion que Popilius, que le Senat avoit envoyé en Syrie, pour prévenir les artifices dont Antiochus vouloit se servir pour tirer la négotiation en longueur, l'enferma dans un cercle qu'il traça avec sa baguette, lui prescrivant de répondre positivement avant que d'en sortir. Sylla plus impérieux que les autres Généraux Romains, traita les Egyptiens avec beaucoup de hauteur, & les força d'accepter pour Roy, Alexandre fils d'un autre Alexandre, frere de Ptolemée Lathurus Roy d'Egypte. Ptolemée Aulétes, chassé par les Egyptiens, alla à Rome implorer l'assistance du Senat, & il fut rétabli dans ses Etats par Gabinius. Enfin ce Prince fit en mourant le Testament dont je viens de parler & que Cesar fit executer. Ce ne fut cependant qu'après la bataille d'Actium & la mort d'Antoine que les Romains furent entierement

maîtres de l'Egypte, & qu'ils en formerent une Province Romaine.

Les Romains avoient alors fait d'autres conquêtes, qui contribuoient plus solidement à l'établissement de leur domination que celle de l'Egypte; mais ils n'en avoient fait aucune qui leur promit de plus grandes richesses. Auguste, qui selon Tacite, avoit fait de ses vûës sur ce Royaume un des mysteres des plus cachez de sa politique, après avoir réglé les tributs qu'il payeroit à Rome, en fit une ressource assurée contre la faim. Les bleds n'y manquoient jamais non plus que les innondations du Nil qui les produisoient, & c'est cette fertilité qui a fait donner à ce païs le titre de Grenier de l'Italie & de Magasin de l'Annone, comme l'apelle l'Historien que je viens de citer. Auguste établit donc une Flote, qu'on nomma *Sacra Embolé*, qui alloit régulierement tous les ans dans les Ports de l'Egypte, pour en raporter une quantité prodigieuse de bled en Italie, & lorsque Constantin eut transporté le siege de l'Empire à Constantinople, ce fut dans cette Capitale qu'aborda cette Flote, ce qui a continué jusques au temps des Soudans & dure encore aujourd'hui.

Lorsque la Flotte dont je viens de parler commença à aller à Constantinople, l'Afrique, la Sicile & la Sardaigne, fournirent du bled à l'Italie. La traite des bleds d'Alexandrie pour Constantinople, étoit réglée par un Officier qui dépendoit du Préfet du Prétoire d'Orient; & la traite des bleds d'Afrique dépendoit du Préfet du Prétoire d'Italie. De ces deux Inspecteurs, l'un résidoit à Alexandrie, & l'autre à Carthage. Outre le bled que portoit cette Flotte, on la chargeoit encore de plusieurs autres marchandises que fournissoit l'Egypte, tant de celles de son crû qui étoient précieuses, que de celles qui lui venoient de l'Ethiopie, & de celles qu'on y aportoit des Indes, de la Perse & de l'Arabie, par la mer rouge.

¶ Lorsque quelques Savans modernes disent que les anciens avoient pris une partie de leurs connoissances dans les Livres de Moyse, il faut distinguer les temps. Il est certain que les Juifs ont été très-peu connus des Grecs & des Romains avant les conquêtes d'Alexandre le Grand; c'étoit un peuple retiré dans un coin de la Syrie, peu communicatif, fort jaloux de sa loy & des cérémonie de sa Religion dont il cachoit la con

noiſſance aux Etrangers comme à des Prophanes. On pourroit dire tout au plus que ceux qui ont vécu après le regne de Ptolemée Philadelphe, qui fit traduire en Grec l'Ecriture Sainte, ont pû en avoir quelque connoiſſance ; mais croire qu'Homere, par exemple, qui vivoit long-temps avant ce Prince, ait pris dans les Livres de la Loy une infinité de choſes, comme le prétend l'Auteur de *l'Homere Hebraïſant*, c'eſt une idée chimerique qui n'a aucun fondement. Toute la conformité qu'on peut trouver dans Homere avec les Livres de l'Ecriture, n'eſt fondée que ſur les uſages & ſur les coutumes anciennes dont il fait une deſcription fort naturelle, & qui en cela a quelque raport avec ce que dit Moyſe des mêmes coutumes. L'illuſtre M. Huet à farci mal-à-propos ſa demonſtration Evangelique d'une infinité de Parallelles, pour prouver que Moïſe étoit le même que Bacchus, Pan, Mercure, Apollon, & tous les autres Dieux du Paganiſme. Quelques Savans & ingenieux que ſoient la plûpart de ces Parallelles, ils paroiſſent plus propres à faire voir l'érudition de l'Auteur, qu'à ſervir de preuve à la Religion ; & j'ai toûjours regardé cette partie de cet ex-

cellent Livre, comme un de ces écarts inconſidérez qui prouve qu'un Savant réſiſte rarement à l'envie de debiter toute ſon érudition, dans des endroits mêmes où le deſſein de l'ouvrage ne l'exige point. Abraham exerce l'Hôpitalité en reçevant les Anges qui paſſent près de ſa tante, Nauſicaa reçoit Ulyſſe & le conduit au Palais de ſon pere; donc Homere a copié Moïſe; comme ſi l'Hoſpitalité n'avoit pas été pratiquée, par principe de Religion, chez tous les peuples policez. Homere fait parler un des chevaux d'Achille, donc il avoit lû l'Hiſtoire de Balaam. Moïſe fit engloutir dans la terre le Sacrilege Dathan; voilà, dit-on, le fondement de la Fable qui fait deſcendre Mercure aux Enfers pour y conduire les ames des morts. Marie ſœur de Moïſe chanta un Cantique après le paſſage de la Mer rouge; c'eſt, continue-t-on, le fondement de la Fable des Muſes. Euriſthée perſécute Hercule; c'eſt Moïſe qui fait agir Joſué. Vulcain tombant du Ciel, eſt le Legiſlateur Hebreu qui deſcend du Mont-Sinaï. Promethée attaché ſur le Mont Caucaſe, eſt Moïſe priant ſur la Montagne pendant la défaite des Amalecites. Virgile en décrivant une tempête, dit :

Tollimur in cœlum curvato gurgite; & iidem
Subductâ ad manes imos descendimus undâ
Ter spumam elisam & rorantia vidimus astra.
Æneid. L. 3.

Cette idée, dit-on, ne semble-t-elle pas être prise du Pseaume 106. *Ascendunt usque ad cœlos, & descendunt usque ad Abyssos.* Enfin on pourroit raporter un grand nombre d'autres exemples, tirez non-seulement de *l'Homere Hebraïsant*, des œuvres de Grotius, de la demonstration Evangelique de M. Huet, de la métode pour lire les Poëtes du Pere Thomassin; mais encore de plusieurs Peres de l'Eglise. Mais en voila assez pour faire voir que l'opinion que je viens d'exposer n'a aucun fondement, & que si on trouve dans les anciens quelques notions qui ont du raport à l'Histoire des anciens Patriarches, au déluge, a Noé & à ses descendans, elles sont puisées dans la tradition que les Colonies avoient aportées dans les païs où elles étoient allez s'établir.

¶ Lorsque l'ambition se trouve mêlée avec un esprit inquiet & remuant, ni les bons traitemens, ni la crainte, ni les dangers ne sont pas capables de l'arrêter. L'Histoire du Duc d'Alençon est une

preuve bien convainquante de cette proposition. Ce Prince ayant traité avec les Anglois contre les intérêts de Charles VII. son Souverain, fut arrêté à Paris au mois de May 1456. & ayant été convaincu d'avoir voulu favoriser une descente des Anglois en Normandie, & que par un Traité fait avec le Roy d'Angleterre, il devoit donner sa fille en mariage au fils du Duc d'Yörk & en recevoir des pensions, il fut condamné par le Parlement & les Pairs du Royaume à perdre la tête, & ses biens furent confisquez. Charles VII. ayant commué la peine de cet Arrêt, lui accorda la vie, & le retint prisonnier dans le Château de Loches, où il demeura trois ans. Loüis XI. étant monté sur le Trône après la mort de son pere, un de ses premiers soins fut de délivrer ce Prince infortuné, & lui rendre ses Etats; mais la genereuse bonté du Roy ne le corrigea pas; dès qu'il se vit en liberté, il commença par se venger de ses ennemis. Fortin de Donfront, qui avoit été un de ses principaux accusateurs, fut la premiere victime qu'il immola à son ressentiment, & ce qui fait bien voir que la piété du siécle où il vivoit n'étoit qu'un prétexte Sacrilege pour couvrir lesplus

de Normandie, & frere du Roy étoit le Chef, la voye de négociation le tira encore d'affaire cette fois-là. René Comte du Perche son fils étant rentré dans son devoir, & ayant remis entre les mains du Roy la Ville & le Château d'Alençon; stipula dans son Traité la grace de son pere qui lui fut accordée. On lui rendit une partie de ses Etats, à condition que l'on mettroit Garnison dans quelques-unes de ses places. Le Duc de Bourgogne étoit alors ennemi juré de Loüis XI. il n'en fallut pas davantage pour porter le Duc d'Alençon à se joindre avec lui, le Roy averti de cette nouvelle infidelité le fit arrêter à Bristole par Tristan l'Hermite, Prevôt de l'Hôtel, & l'envoya au Château de Loches, d'où il fut transferé à Roche-Corbon près de Tours. Le Chancelier de France, assisté du Comte de Dunois, de Jean le Boulenger Premier Président du Parlement, de Guillaume Cousinot Chambellan, & de plusieurs autres Commissaires, instruisit son procès; pour plus grande formalité on le fit conduire à Paris pour y être jugé, & par Arrêt du 14. Juillet 1474. il fut une seconde fois condamné à perdre la tête, & la Sentence fut lûë par le Chancelier à la

Grand'-Chambre. Le Roy fut encore touché de compassion pour la personne de ce Prince infortuné, & l'ayant fait retirer de la grosse Tour, il le fit mettre dans la maison d'un particulier sous une garde plus libre, avec esperance d'un plus doux traitement, & même d'une pleine délivrance; mais sa mort qui arriva peu de temps après, termina tous ces ambitieux projets.

¶ *Historia Religionis veterum Persarum eorumque Magorum, &c. Autore Thoma Hide. Oxonii* 1700. Quoique les deux derniers siecles ayent produit un nombre extraordinaire de savans hommes, qui ont donné d'excellens Traitez sur diverses matieres, il n'y en a gueres de plus curieux que cette Histoire de la Religion des anciens Perses. L'Auteur possedant à fonds tout ce que l'érudition Orientale peut fournir de plus singulier, a recherché avec un grand soin l'origine & les cérémonies de la Religion de cet ancien peuple. Parmi le grand nombre de choses curieuses qui sont traitées dans cet ouvrage, je vais en choisir trois qui sont comme le fondement de tout son systême: la premiere est que les anciens Perses n'étoient point Idolâtres, comme l'ont prétendu tous ceux qui en ont par-

lé, ils adoroient un Etre Superieur qui avoit créé le monde, & le culte qu'ils rendoient au feu, n'étoit qu'un culte subordonné à celui du Créateur. Le feu, dans les principes de cette Religion, qu'il apelle le *Sabaisme*, étoit le Symbole de la Divinité. Ainsi les anciens Perses l'avoient en grande vénération; ils avoient des lieux destinez pour y conserver le feu sacré, des Prêtres pour l'entretenir, & un grand nombre de cérémonies qui entroient dans ce culte. Mais si nous en croyons l'Auteur Anglois, toutes ces cérémonies ne prouvent en aucune maniere, qu'ils ayent rendu un culte de latrie à cet Element. La seconde partie du systême de cet Auteur regarde l'Histoire du fameux Zoroastre, & il refute à ce sujet, tout ce que les plus savans modernes en ont dit. Selon lui ce Philosophe, dont le véritable nom étoit Zerdasth, vivoit sous le regne de Darius fils d'Histaspes.

Après s'être instruit dans toutes les Sciences qui étoient connuës de son temps dans les Indes, Zerdasth entreprit de régler les cérémonies de la Religion, & il composa sur cette matiere plusieurs ouvrages dont le plus considérable est celui qui regarde le culte du feu,

Ce Livre, qui selon le Savant Anglois, avoit pour titre *Avesta* ou *la Garde du Feu*, subsiste encore aujourd'hui. La troisiéme opinion singuliere de cet Auteur, est que les Gaures qui habitent dans un coin des Indes entre la Perse & le Mogol, sont les descendans de ces anciens Perses; qu'ils professent la même Religion que leurs ancêtres, qu'ils reconnoissent un Dieu Auteur de l'Univers, qu'ils ne rendent au feu qu'un culte purement civil, & qu'ils conservent encore le Livre de leur Legislateur. Il ajoûte que ces peuples n'ont jamais voulu embrasser le Mahometisme, & qu'ils sont les seuls dans le monde qui professent encore aujourd'hui le pur Sabaisme, que Zerdasth leur avoit enseigné, & dont ce Legislateur prétendoit avoir puisé les principes dans les cérémonies Religieuses pratiquées par les Patriarches & par Abraham lui-même. L'Auteur recherche à ce sujet ce que pouvoit avoir de commun le pur Sabaisme avec la Religion de ce Saint Patriarche.

On ne parle point ici des autres matieres curieuses, que traite en passant l'Auteur Anglois, ceux qui se donneront la peine de lire ce Traité, trou-

font qu'il ne s'accorde gueres avec les autres Savans de l'Europe, sur Zoroastre, sur les Sybilles, sur le culte de Mithra, sur Vesta, Divinité connuë dans la Perse, long-temps avant que son culte fut porté dans la Phrygie, dans la Grece & dans l'Italie; non plus que sur un grand nombre d'autres sujets, que l'Auteur fait entrer dans cet ouvrage. Ce qu'il y a encore de singulier dans ce Traité, c'est la traduction du Livre des Mages, apellé Sad-der, dans lequel sont renfermez tous les préceptes & les cérémonies établies par Zoroastre. Ce Rituel fut composé il y a environ deux cens ans par un de leurs Prêtres, & c'est aujourd'hui celui que les Gaures consultent le plus, lorsqu'il s'agit des matieres de Religion.

¶ Quelque pouvoir qu'eussent le Senat, les Dictateurs & les Consuls dans la République Romaine, le peuple ne laissoit pas d'être maître des affaires les plus importantes & en décidoit en dernier ressors: il élisoit les Magistrats, décernoit la Guerre, faisoit la Paix, & portoit des Loix. Pour cet effet il tenoit ses assemblées & donnoit les suffrages. Ses assemblées se tenoient ordinairement dans la Ville, particulierement dans l'endroit

de la place Publique, qui pour cette raison fut apellé *Comitium*, comme nous l'aprend Varron. *Comitium abeo quod coïbant eò, comitiis curiatis & litium causa.* Il y avoit pourtant des occasions où l'on élisoit les Tribuns dans le champ de Mars ou dans le Capitole ; d'autres fois, sur tout dans des séditions, on prenoit le lieu le plus propre pour y être en sûreté. La place où l'on tenoit les Comices fut long-temps à découvert, d'où il arrivoit que le mauvais temps obligeoit à rompre l'Assemblée, avant que l'affaire pour laquelle on l'avoit convoquée fut finie. Comme dans les Comices le peuple donnoit ses suffrages, ou par Curies, ou par Centuries, ou par Tribus ; on apelloit ces Assemblées, *Comitia Curiata, Centuriata, Tributa.* C'étoit toûjours le même peuple qui décidoit ; mais on procedoit differemment. Aulugelle, après Lælius Felix, marque cette différence. *Quum ex generibus hominum suffragium feratur, Curiata Comitia esse; quum ex censu & ætate, Centuriata: quum ex regionibus & locis, Tributa.* Romulus partagea le peuple par Curies selon les familles ; Servius Tullius le divisa ensuite par Tribus selon les quartiers où chacun demeuroit ; & puis

par Centuries, selon l'âge & les biens que chaque Citoïen possedoit. Pendant les premiers Rois de Rome les Assemblées ne se tenoient que par Curies; on y créoit les Magistrats, les Tribuns des *Celeres*; on y faisoit les loix, & on jugeoit les crimes, comme il paroit dans l'affaire d'Horace qui y fut absous. Cette maniere de proceder par Curies dura même après que Servius Tullius eut divisé le peuple par Tribus & par Centuries. Ce fut le Tribun Voleranus qui fit e décret qui ordonnoit qu'on donneroit es loix à l'avenir par Tribus, dans l'Election des Magistrats du peuple; on proceda pour la premiere fois de cette maniere, dans le procès criminel de Coriolan.

¶ On trouve dans l'Histoire une action bien hardie d'un Chevalier de Saint Jean de Jerusalem nommé Gozon. Il y avoit dans l'Isle de Rhodes, dans le temps que les Chevaliers de cet Ordre y étoient établis, un Dragon d'une grandeur énorme qui se retiroit dans une caverne, d'où il infectoit l'air de son haleine, & causoit beaucoup de ravages dans la campagne, se jettant indifferemment & sur les hommes & sur es troupeaux. Les tentatives qu'on

avoit fait pour l'exterminer n'ayant pas réussi, & plusieurs personnes ayant péri dans cette entreprise, le Grand Maître deffendit à tous les Chevaliers de tenter cette périlleuse avanture sans son ordre, sous peine d'être chassez de l'Ordre. Gozon étant sur cela allé à sa terre en Provence, fit faire un fantôme de Carton qui ressembloit parfaitement à ce monstre, & ayant acoûtumé deux Dogues à combattre contre lui sans en être effrayez, il retourna à Rhodes avec ses deux chiens & quelques Domestiques. Lorsqu'il fut arrivé sur un côteau près de Maupas, qui étoit proche du lieu de la caverne où se retiroit le Dragon, il y laissa ses gens, leur ordonnant de s'avancer s'ils le voyoient en danger, il descendit ensuite dans la plaine, armé de toutes pieces & suivi de ses chiens. Le Dragon qui l'aperçût étant sorti pour se jetter sur lui, il lui porta un coup de lance dans l'épaule qui ne servit qu'à l'irriter davantage; mais les deux Dogues s'étant lancez sur lui, le prirent par le ventre, comme on les y avoit dressez, & donnerent le temps à Gozon de mettre pied à terre & de lui enfonçer son épée dans la gorge. Le Dragon perdant ses forces avec son sang

tomba à terre & renversa en même-temps le brave Chevalier. Ses Domestiques qui le virent tomber arriverent aussi-tôt, & trouvant le monstre sans vie, releverent leur maître, le rafraîchirent avec de l'eau d'un ruisseau qui couloit auprès, & le firent revenir de la pamoison que la fatigue & la puanteur lui avoient causée. Gozon remonta ensuite à cheval & retourna à Rhodes, où il fit au Grand Maître le recit de ce combat, le priant de lui pardonner, de ce qu'il l'avoit entrepris contre ses ordres. Le Grand Maître loüa son courage; mais pour le punir de sa desobéïssance, il le fit mettre en prison, & ordonna qu'on lui ôtât l'habit de l'Ordre; mais comme ce châtiment n'étoit qu'une formalité, on lui rendit, peu de jours après, la liberté & ses Commanderies. Gozon fut dans la suite élevé à la dignité de Grand Maître, il mourut en 1353. & pour éterniser la mémoire de la défaite du Dragon, on mit sur son Tombeau, ces mots, *Dragonis extinctor.*

¶ Quelques personnes sçavantes convinrent en 1629. de s'assembler pour conferer sur differentes matieres. C'étoient Messieurs Godeau depuis Evêque de Vence, de Gombaut, Giri, Chapelain,

Habert Commissaire d'Artillerie, l'Abbé de Cerisy son frere, Conrart & de Malleville. Ces Messieurs voyant que leurs assemblées n'étoient pas infructueuses, y apellerent peu de temps après Messieurs Faret, Desmarets & Boisrobert. Celui-ci qui étoit entierement attaché à M. le Cardinal de Richelieu, lui raportoit le détail des conférences, & ce Ministre qui en vit l'importance, songea tout de bon à donner à ces assemblées une forme plus réguliere. Voila l'origine de cette celebre compagnie, qui fut fixée au nombre de quarante Académiciens, par Edit du Roi en 1635. & reçut en même-temps ses autres Statuts, & la protection de M. le Cardinal de Richelieu, M. le Chancelier Seguier succeda à son Eminence, & Loüis XIV. s'en déclara ensuite le protecteur. Les premieres Assemblées se tenoient d'abord chez quelque Académicien; M. le Chancelier Seguier les apella ensuite dans son Hôtel; & lorsque le Roi en devint protecteur il accorda à cette Academie un apartement dans le Louvre.

M. Colbert, dont le Ministere fera toûjours honneur à la France, voyant l'utilité de cette Academie, inspira au Roi en 1663. d'établir celle des inscri-

ptions, & en 1665. celle des Sciences. Ces deux Academies sont aussi sous la protection du Roi, avec cette difference quelles dépendent d'un Directeur qui en rend compte à Sa Majesté. Comme la forme de ces deux célébres compagnies n'étoit pas assez reguliere, M. l'Abbé Bignon, dans le temps que M. de Pontchartrain, depuis Chancelier de France, en étoit chargé comme Secretaire de la Maison du Roi, leur obtint de nouveaux privileges, y fit quelques changemens utiles, regla l'ordre des lectures, & les ouvrages que chacun devoit entreprendre. Enfin en 1716. son A. R. M. le Duc d'Orleans Regent du Royaume leur accorda encore d'autres prérogatives, abolit la classe des éleves, qui rebutoit quelques-uns de ceux qui auroient voulu y être reçûs; & s'étant fait expliquer le détail des occupations de l'Academie des Inscriptions, il lui donna par Lettres Patentes du Roi; le nom d'Academie des Inscriptions & Belles Lettres.

¶ Baltazar Gracian, dans son Criticon, fait un Commentaire fort singulier de la pensée du Comte d'Ognate, qui disoit que pour voir le monde tel qu'il est, il falloit le regarder au contraire de ce

qu'il paroiſſoit, parce que tout y allant de travers, on ne ſçauroit ſe tromper en le regardant de cette maniere. Là-deſſus l'Auteur Eſpagnol dit, que quand on voit un homme plein de lui-même & qui préſume beaucoup de ſa ſageſſe, qu'on peut aſſurer que ce n'eſt qu'un ſot; qu'il faut eſtimer que le riche eſt pauvre; que celui qui commande à tout le monde eſt ſouvent lui-même eſclave; que le grand corps eſt petit en mérite; que le gros a peu de ſubſtance; que celui qui contrefait le ſourd, entend quelquefois mieux que les autres; qu'en revanche celui qui croit voir le plus clair, eſt aveugle; que le grand parleur, eſt celui qui dit le moins de choſes; que celui qui vit toûjours, n'eſt pas le plus content; que celui qui cenſure les autres, ſe fait ſon procès à lui-même; que celui qui mépriſe le commerce, voudroit avoir part au gain qui s'y fait; que celui à qui rien ne manque, ſe manque à lui-même; que l'avare ne ſe ſert pas plus de ce qu'il a que de ce qu'il n'a pas; que le plus ſage, n'eſt pas toûjours le plus habile; que celui qui paſſe la vie le plus agréablement, l'acourcit; que celui qui ne ſçait pas perdre un double à propos, pert ſouvent une ſomme con-

ſidérable. En un mot, que ce qu'on eſtime le plus, eſt ſouvent ce qui vaut le moins.

M. l'Abadie qui avoit l'eſprit plus juſte que Gracian; mais moins d'imagination, dit tout cela en deux mots, dans ſon art de penſer, *les opinions populaires*, dit il, *ſont preſque toûjours vrayes, pourvû qu'on les prenne à contre ſens.*

¶ Voici comme Euripide, Hygin, Paulion & quelques autres anciens raportent l'origine, de ce qu'on apelle *terreurs paniques.* Pan, un des Lieutenans de l'armée de Bachus, ou ſelon Diodore, d'Oſiris, fut le premier qui uſa de ſtratagême pour répandre la terreur parmi les ennemis. Il étoit avec Bachus dans une vallée couverte d'un bois, dans le temps que les coureurs raporterent qu'une armée innombrable d'Indiens venoit les attaquer. Pan donna auſſi-tôt ordre aux ſoldats de jetter de grands cris pendant la nuit au premier ſignal qu'il leur donneroit, & de faire en toutes manieres le plus de bruit qu'ils pourroient. Lorſque ce Général crut que les ennemies étoient à l'entrée du bois, il donna le ſignal avec ſa conque, & dans l'inſtant l'air fut rempli des cris de toute l'armée, que la nuit les Ro-

chers & les échos augmentoient telle-
ment que les Indiens se persuadant que
l'armée de Bacchus étoit bien plus con-
sidérable qu'ils ne croyoient, en pri-
rent l'épouvante & chercherent leur
salut dans la fuite. Il y a d'autres Au-
teurs; mais moins accréditez que ceux
que je viens de nommer, qui ne font
pas l'origine des terreurs paniques si an-
cienne; ils prétendent que ce fut l'armée
des Gaulois qui étant alors dans la Gre-
ce avec Brennus leur Chef, fut épou-
vantée en entendant le nom de Pan qui
retentissoit de toutes parts. Plutarque,
dans son Traité d'Isis & d'Osiris (car en
fait d'antiquité les Auteurs sont toû-
jours fort partagez,) dit que les Pans
& les Satyres effrayez de la mort d'O-
siris, que Typhon avoit massacré, fi-
rent retentir les rivages du Nil de leurs
gémissemens, ce qui épouventa tous
ceux qui les entendirent; & c'est de là,
ajoûte-t-il, qu'est venuë l'origine de cette
crainte subite qu'on nomma terreur pa-
nique. Le sçavant Bochart, qui tiroit
l'origine de presque toutes les Fables,
des mots mal-entendus de la langue
Phenicienne ou de l'Hebraïque, pré-
tend dans son Chanaan *l. 1. ch.* 18. que
Pan n'a passé pour être l'origine de ces

terreurs, que parce qu'on exprime en Hebreu un homme épouvanté, par le mot de *Pan* ou *Phan*. *Ideò Pan dicitur terrores panicos immittere, quia totidem litteris Pan vel Phan, Hebraicè is dicitur, qui attonitus ſtupat.*

¶ Tout le monde court à la gloire, quoique par differentes routes, & celui qui paroit le plus humble n'eſt pas toûjours le moins orgueilleux. Pline le jeune raconte que Rufus fit lui-même l'Epitaphe qu'il ſouhaitoit qu'on mit ſur ſon tombeau : *Ci-gît Rufus qui ayant chaſſé Vindex ſauva l'Empire, non pour ſoi ; mais pour la Patrie.* Frontinus, au contraire, deffendit qu'on lui élevât aucun Mauſolée, diſant que la dépenſe en étoit inutile, & que la memoire de ſon nom dureroit, s'il l'avoit mérité par ſes actions. Pline compare ces deux grands hommes, & ſans oſer donner la préférence à l'un d'eux, il dit qu'ils tendoient tous deux à la gloire avec une même ardeur ; mais par des chemins differens. Le premier en exigeant des honneurs qui lui étoient dûs, le ſecond en faiſant paroître qu'il les mépriſoit.

¶ M. Deſpreaux ayant lû à l'Abé Boileau ſon frere ſa huitiéme Satyre, dans laquelle il met l'homme au-deſſous de

l'âne même, celui ci lui conseilla de l'adresser à M. Morel Docteur de Sorbonne qui étoit surnommé *la machoire d'âne*, parce qu'il avoit la machoire fort grande & fort avancée. Ce même surnom donna lieu à M. de Santeüil, qui dans un de ses ouvrages, affecte de le loüer d'avoir par ses écrits confondu les Jansenistes, de dire qu'il avoit défait ses ennemis comme Sansom, avec une machoire d'âne. Claude Morel étoit de Châlons en Champagne d'une bonne famille de Robe; il mourut à Paris le 30. Avril 1679. étant Doyen de la Faculté de Théologie, & Chanoine Théologal de Nôtre-Dame. Il avoit refusé l'Evêché de Lombez.

¶ La Comédie du Festin de Pierre a reçû sur le Theâtre plusieurs changemens qu'il n'est pas inutile de savoir. Ce sujet fut aporté en France par les Comédiens Italiens, qui l'avoient eux-mêmes imité des Espagnols. Tirso de Molina Auteur Espagnol, est le premier qui l'a traité sous le Titre de *El Combidado de Piedra*, ce qui a été mal rendu en nôtre Langue par *le Festin de Pierre*, ces paroles signifiant précisément *le convié de Pierre*; c'est-à-dire, *la Statuë de marbre ou de Pierre, conviée à un*

un repas. Ce qui a fait faire ce changement de titre, c'est qu'en effet la Statuë conviée, represente un Commandeur nommé Dom Pedro. Toutes les troupes de Comédiens ont ajusté ce sujet à leur Théâtre. De Villiers Comédien la traita pour le Theâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Les Italiens la representerent aussi à leur maniere. Moliere la fit paroître en prose en 1665. sur le Théâtre du Palais Royal, avec beaucoup plus de régularité & d'agrément. Dorimond mit ensuite le même sujet en vers, Rosimond fit encore en 1670. une autre Comedie sur le même plan pour la troupe du Marais. Enfin Corneille le jeune, a tourné en vers la piece de Moliere en y faisant quelques changemens, & suprimant la Scene du pauvre qui demandoit l'aumône à Dom Juan; elle parut sous cette nouvelle forme en 1677. & c'est cette derniere qu'on jouë presentement sur le Théâtre François.

¶ M. Despreaux, malgré une foule d'ennemis que ses Satyres lui avoient attirez, & qui même, selon M. le Comte de Bussy Rabutin, devoient l'estimer dans le fond du cœur, s'ils n'étoient les plus sottes gens du monde, avoit

pour amis les personnes les plus qualifiées du Royaume, & toute la Cour, à l'exemple du Roi, l'aimoit & l'estimoit, si on excepte le seul Duc de Montauzier, qui même à la fin lui accorda son amitié & son estime. Ainsi on pouvoit dire que le mérite de ce grand Poëte avoit forcé tous les cœurs à l'estimer, *præter atrocem animum Catonis.*

¶ Deux traits de la vie de M. Colbert representent bien à mon avis son esprit & son cœur. Henaut avoit fait un Sonnet contre ce Ministre qui commençoit par ce Vers.

Ministre avare & lâche, esclave malheureux.

M. Colbert à qui on en parloit, demanda s'il n'y avoit rien contre le Roi, & comme on lui eut répondu que non, *cela étant*, dit-il, *je n'en veux point de mal à l'Auteur.* L'autre trait est qu'étant à Sceaux avec Messieurs Racine & Despreaux, & voulant profiter de la conversation de ces deux grands hommes, il dit à un Valet de Chambre qui venoit lui aprendre l'arrivée d'un Prélat; *qu'on lui fasse tout voir hormis moi.*

¶ La connoissance & l'observation même la plus scrupuleuse des régles dans les Arts, n'enfantent point des chef-d'œu-

vres, si le génie & le goût manquent. C'est de ce principe que M. Despreaux a fait le fondement de son art Poëtique.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrette,
Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte,
Dans son génie étroit il est toûjours captif,
Pour lui Phœbus est sourd, & Pégase est rétif.

Au précepte on peut joindre les exemples. M. Descartes, M. Sauveur & le Pere Mallebranche, sans parler des autres, sçavoient sans doute mieux que Lulli les régles de la Musique; cependant la Musique d'un Opera de leur façon, n'auroit pas aproché de la beauté de celle de Lulli, & nous avons vû que ceux qui ont composé quelques airs sur les régles les plus exactes de la Musique, s'ils ont manqué de ce goût & de ce génie, n'ont nullement réüssi. La Mainardiere avoit composé sa Tragédie de Melinde, suivant toute la rigueur des régles, elle eut pourtant le malheur de n'être point goûtée du public; & l'Abbé d'Aubignac qui a fait l'excellent Traité de la pratique du Théâtre, ne réüssit pas mieux pour cela, dans sa Tragédie de Zénobie. Malgré le dégoût du

public, ce Savant Abbé s'aplaudissoit d'avoir fait une piece de Théâtre selon toutes les regles d'Aristote ; ce qui fit dire avec tant d'esprit à M. le Prince, le Grand Condé : *Je sai bon gré à M. d'Aubignac d'avoir si bien suivi les régles d'Aristote ; mais je ne pardonne point aux regles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à M. d'Aubignac.*

¶ L'usage des figures ménagé avec art, anime le discours, le soûtient, & lui donne de l'élévation. La Poësie sur tout est en possession de s'en servir ; elle peut même étendre cet usage plus loin que la Prose. Elle peut *Personifier* les choses les plus inanimées ; cependant il est des régles qu'elle doit suivre, & les figures trop hardies sont toûjours blâmées par les bons Critiques. M. Despreaux a fortement censuré l'Auteur du Moïse sauvé, d'avoir dit, *les poissons ébahis le regardent passer* ; quoiqu'il n'eut fait après tout que copier la pensée du Pere Millieu Jesuite, qui dans son Poëme intitulé *Moïses Viator*, avoit dit.

Hinc inde attoniti liquido stant marmore pisces.
Art. Poët. Chant. 3.

Voici comme M. Despreaux foudroye ces sortes de licences.

N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
En peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hebreu sauvé du joug de ses injustes maîtres
Met pour le voir passer les poissons aux fenêtres.

Voiture, d'ailleurs si délicat & si naturel, ne mériteroit-il point la même critique pour avoir dit dans une chanson.

Nous vîmes dedans la nuë
La tour de Mont-le-Heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeoit son col de gruë,
Et pour y voir vos beaux jeux
S'élevoit jusques aux Cieux.

Je sçai que Voiture badinoit sans cesse, & que cette sorte d'esprit peut se donner des libertez que le sérieux d'un Poëme héroïque ne permet pas de prendre; mais malgré cette distinction, la figure me paroît bien hardie pour ne rien dire de pis.

¶ L'Abbé le Camus, depuis Evêque de Grenoble & Cardinal, entendant parler du Livre d'Abeli intitulé *Medulla Theologica*, & que M. Despreaux nomme en badinant le Moëleux Abely, dit, *la Lune étoit en decours quand il fit cela.* Je ne crois pas qu'on puisse faire

en aussi peu de mots, une Critique plus fine & plus maligne.

¶ Les réflexions de M. l'Abbé de S. Real sur le génie de quelques Romains sont solides & judicieuses; il entre bien dans le caractere des grands hommes dont il parle, & il les presente toûjours dans le plus beau point de vûë de leur histoire. Celles de M. de S. Evremond me paroissent encore plus fines & plus profondes, & c'est dans cette matiere que ce dernier a sur tout excellé. Cependant ces deux Ecrivains parlent bien differemment d'Auguste, & il est étonnant que les mêmes Auteurs leur ayent fourni des couleurs si differentes pour peindre cet Empereur. Dans l'un Auguste est un Prince mol, lâche, & qui n'est grand que par les conseils de Mecene, & par la valeur d'Agripa. Cette grande Scene qu'il donna à Rome, lorsqu'il délibera s'il quitteroit l'Empire, n'est selon lui que l'idée d'une fausse modération. Les cruautez du Triumvirat marquent un caractere également feroce & ambitieux; & les desordres de sa famille, un Prince imbecille qui a la foiblesse de les rendre publiques, en les aprenant au Senat. Dans l'autre Auguste est un politique consommé, qui dans un âge

peu propre à former de grands desseins, & prend de justes mesures pour devenir le maître; sçait à propos être ami & ennemi d'Antoine; modere l'ambition de ce concurrent, en prenant Lepide pour Collegue, qui devenu plus puissant, s'unit plus étroitement à Antoine pour perdre Lepide; & qui ayant sçû enfin réduire ce dernier à se donner la mort après la bataille d'Actium, devient le maître de Rome & de l'Empire qu'il gouverne avec tant de modération, qu'il fit dire qu'il auroit fallu qu'il n'eût jamais commencé à regner, ou qu'il n'eût jamais cessé d'être le maître du monde.

Ce qu'il y a de particulier dans ces deux portraits, c'est qu'ils sont vrais l'un & l'autre, Auguste ayant eu ces bonnes qualitez que lui donne Saint-Evremond, & les défauts que lui attribuë l'Abbé de S. Real; & il est encore plus vrai, que ce Prince avoit peu de valeur, & qu'il donna dans deux occasions essentielles des marques de lâcheté, qu'on ne pardonneroit pas au moindre Soldat.

Ce que je trouve encore de particulier dans les réflexions de M. l'Abbé de S. Real, c'est qu'elles sont souvent un

peu trop malines. Je pardonnerois à Tacite de donner à la curiosité qu'on a pour les spectacles les motifs qui y conduisent selon l'Abbé de S. Real. Voici comme il en parle dans son second discours sur l'usage de l'Histoire. « Qu'est-» ce, dit-il, qui attire tant de monde » chez un danseur de corde, qui cher-» che durant deux heures toutes les ma-» nieres imaginables de se tuer ; c'est le » danger où l'on voit ce misérable ex-» posé pendant tout ce temps-là !: c'est » le mal qu'il se peut faire ; car si ce » n'étoit que la curiosité de voir une » chose extraordinaire, un quart d'heu-» re de temps la satisferoit pleinement ; » . . . . que si l'on passe les heures en-» tieres dans ces lieux avec un plaisir » toûjours égal, c'est le danger même » du Bâteleur, qui ne cesse point aussi, » qui entretient cet horrible plaisir : on » attend pour voir si par hazard, il ne » pourroit point se précipiter ; ce n'est » que cela.

Le même Auteur fait une réflexion sur la conduite de Charles IX. à l'égard du fameux Amiot qui avoit été son précepteur, & qu'il fit Grand Aumônier de France ; qui marque combien il étoit porté à donner des motifs singu-

singuliers aux actions les plus loüables. Un jour comme ce Prince étoit à table, la conversation tomba sur Charles-Quint : on loüa cet Empereur sur plusieurs choses ; mais sur tout d'avoir fait son précepteur Pape, c'étoit Adrien VI. on exagera le mérite de cette action ; mais Charles IX. qui n'y trouvoit rien de si extraordinaire, dit que si l'occasion s'en presentoit, il en feroit bien autant pour le sien, & de fait peu de temps après la Charge de Grand Aumônier étant venuë à vaquer, ce Prince la donna à Amiot. » Cette action de Charles « IX. remarque l'Abbé de S. Real, « est assurément très-loüable ; mais si « l'on vouloit en juger dans la rigueur de « la Philosophie, ce seroit plûtôt Char- « les-Quint que lui, qu'il en faudroit « loüer ; puisque ce fut la générosité de « cet Empereur qui fut cause de celle de « Charles IX. & que l'on peut présumer « avec raison, que si Adrien n'avoit pas « été Pape, Amiot n'auroit jamais été « Grand Aumônier. «

¶ M. l'Abbé de S. Real dans l'Histoire de la conjuration des Gracques, regarde la conduite que tint le Senat dans cette rencontre, comme le chef-d'œuvre de sa politique. Ces Peres Con-

ſcripts, pour abaiſſer l'autorité de ce ſéditieux Tribun qui avoit gagné l'amitié du peuple par des Edits favorables, chercherent à s'unir à Livius Druſus ſon Collegue, & lui inſpirerent adroitement d'ajoûter aux loix que Gracques publioit en faveur du peuple, quelque choſe qui leur fut encore plus agréable; de diminuer encore plus le prix du bled qu'il n'avoit fait, & que lorſqu'il propoſeroit le repeuplement de deux ou trois Villes, d'en faire la propoſition pour dix ou douze, & d'ajoûter dans tous ſes Edits, que c'étoit du conſentement du Senat. Cette adreſſe réüſſit merveilleuſement, Druſus flata le peuple, le peuple commença dès-lors à l'aimer, à ne plus tant haïr le Senat, & à n'être plus ſi porté pour Gracques. On convient que l'expédient étoit bon; mais cette politique n'a rien de bien ſurprenant, le projet en eſt naturel, & l'execution en étoit aiſée. La jalouſie naturelle à un Collegue mépriſé, avoit fait la moitié de l'ouvrage, & le Senat pouvoit être bien aſſuré que Druſus ne cherchoit qu'à être apuyé pour mortifier ſon Confrere.

¶ La Majeſté du nom Romain, dans les derniers temps de la République, avoit imprimé tant de reſpect aux na-

tions étrangeres, & tant de fierté aux Citoyens de cette ſuperbe Ville, que dès qu'ils étoient chargez des ordres du Senat, ils les executoient avec une hauteur qui faiſoit trembler les Rois les plus puiſſans. Les exemples que je vais citer prouvent bien les deux parties de la propoſition que je viens d'avancer. Antiochus l'illuſtre Roi de Syrie faiſoit trembler toute l'Aſie : Maître d'une partie de l'Egypte, il étoit prêt à aſſieger Alexandrie, où la Famille Royale s'étoit retirée, ſans autre eſpérance qu'en la protection des Romains. Le Senat députa vers ce Prince Caius Popilius, pour le ſommer de garder les traitez qu'il avoit fait avec la République. L'Ambaſſadeur l'ayant rencontré à quatre milles d'Alexandrie, Antiochus à la tête d'une armée victorieuſe, lui preſenta la main en ſigne d'amitié, après l'avoir ſalué ; Popilius ne répondit à cette honnêteté, qu'en lui preſentant les Lettres de Senat, & lui diſant de les lire. Le Roi les ayant lûës, dit qu'il conſulteroit avec ſes amis, qu'elle réponſe il devoit y faire ; mais l'Ambaſſadeur traçant un cercle en terre autour de ce Prince, avec une canne qu'il avoit à la main : *Avant que de ſortir de là dedans*, lui dit-il, *rens ré*

ponse au Senat. Priusquam hoc circulo excedas, redde responsum Senatui quod referam. Antiochus interdit d'un procedé si violent, fut quelque-temps à se résoudre ; mais à la fin, ayant promis de faire ce que le Senat trouvoit à propos, Popilius lui presenta la main, le reconnoissant alors pour ami & Allié de Rome, & ce Prince abandonnant tout ce qu'il avoit conquis, sortit d'Egypte, peu de temps après, & au jour prefix dont il étoit convenu.

Si cet exemple prouve mieux que tout ce qu'on sauroit imaginer la fierté des Romains, celui que je vais raporter montre combien ils étoient respectez des peuples voisins. Ptolemée Aulétes chassé de son Royaume eut recours au Senat pour être rétabli : je n'entre point ici dans le détail des négociations qu'il fallut emploïer pour faire réüssir cette affaire ; je dirai seulement que ce Prince proposa au Senat de lui accorder Pompée avec deux Porte-faisceaux, bien assuré que la presence de ces trois personnes inspireroit assez de respect & de terreur aux Egyptiens, pour les obliger de rentrer dans leur devoir. Virgile n'avoit-il donc pas raison d'apeller les Romains un peuple Roi, *Populum Rex*

gem? Et le grand Corneille n'a-t-il pas bien exprimé toute cette idée, lorſqu'il fait dire au jeune Ptolemée au ſujet de Cornelie femme de Pompée, qu'on l'honora en Dame Romaine, c'eſt-à-dire, un peu plus qu'on n'honore la Reine.

Puiſque je viens de parler de Ptolemée Aulétes, il eſt à propos d'ajoûter ici qu'il arriva pendant l'affaire de ſon rétabliſſement une conjoncture qui fait voir combien les politiques ajoûtoient peu de foi aux oracles & aux autres ſuperſtitions qui faiſoient une grande partie de la Religion Romaine. Pendant que ce Prince étoit à Rome, une ſtatuë de Jupiter ayant été abatuë au Mont-Alban par la foudre, on conſulta ſuivant l'ancien uſage les livres des Sybilles, pour ſçavoir ce que ce prodige ſignifioit, & l'on y trouva ces mots: *Si un Roi d'Egypte ayant beſoin de ſecours, s'adreſſe à vous, vous ne lui refuſerez pas vôtre amitié; mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes; car ſi vous lui en donnez vous ſouffrirez & vous riſquerez beaucoup.* Pendant qu'on délibéroit ſi l'on devoit rendre public cet oracle. C. Caton, qui étoit alors Tribun du peuple, craignant que la brigue du Roi ne le fit ſuprimer, l'expoſa

au public, ſans en demander l'avis du Senat Lentulus qui avoit été nommé par un Senatus-Conſulte, pour commander l'armée qui devoit remettre Ptolemée ſur le Trône, voyant que le public ſuperſtitieux juſqu'à l'excès, ne le ſouffriroit pas, partit peu de jours après pour ſon Gouvernement, & le Senat fut obligé de prononcer qu'il ſeroit dangereux pour la République d'entreprendre de rétablir ce Prince à force ouverte. Cette délibération n'étoit ni du goût de Lentulus, ni de Pompée, ni des autres Généraux qui ſe faiſoient un honneur de remettre l'Egypte dans l'obéïſſance qu'elle devoit à Ptolemée; on n'oſoit pas d'ailleurs agir contre un oracle que le Senat avoit adopté. Que faire dans une circonſtance où la Religion ſe trouvoit authoriſée par les loix? la politique ne manqua pas de fournir des expédiens, qui ſans paroître bleſſer la Religion, pouvoient ſatisfaire l'ambition. Ciceron écrivant ſur cela à Lentulus, lui propoſa d'aller avec ſon armée ſoumettre l'Egypte en laiſſant Ptolemée dans quelque ville d'Aſie; & l'envoyer enſuite à Alexandrie ſans eſcorte prendre poſſeſſion de ſa Couronne. Prétendant que ce n'étoit point là s'opoſer à l'Oracle, puiſ-

que dans le temps que Lentulus auroit ſoumis les Egyptiens, le Roi n'auroit point été avec lui; & dans le temps que Ptolemée y ſeroit retourné, il n'auroit point eu d'armée, & qu'ainſi il ſeroit toûjours vrai de dire qu'on ne lui avoit point donné de troupes pour le rétablir; * *Sic habeto*, dit Ciceron, *eſſe & tui & noſtri imperii dignitatis, Ptolemaide, aut aliquo propinquo loco rege collocato, te cum Claſſe atque Exercitu proficiſci Alexandriam, ut cùm illam pace, præſidiiſque firmatis, Ptolæmeus redeat in Regnum. Ita fore & per te reſtituatur, quemadmodum initio ſenatus cenſuit; & ſine multitudine reducatur, quemadmodum homines Religioſi Sibyllæ placere dicerunt.*

Voila, ſans doute, une interprétation bien cavaliere de l'oracle de la Sibylle; & ſi Lentulus montra cette lettre à ſes amis, ils dûrent bien ſe divertir de la ſubtile déciſion de Ciceron qui cherchoit à ſauver l'honneur de la Sibylle, & à fournir à ſon ami un moyen de ſatisfaire ſon ambition. Après tout ce n'étoit pas tant cet oracle qui embarraſſoit Ciceron, que la difficulté de l'entrepriſe, qui venant

* *Ad Famil. L.* 1. *Ep.* 7.

à manquer auroit attiré de fâcheuses suites à Lentulus. C'est pour cela que Ciceron ajoûte à la fin de sa lettre, *qu'il falloit qu'il prit bien ses mesures, & que s'il réüssissoit tout le monde l'aprouveroit ; mais que s'il n'étoit pas sûr du succès il valoit mieux abandonner ce dessein : Ex eventu homines de tuo consilio existimaturos : Si exploratum tibi sit, non cunctandum ; sin dubium, non conandum.*

§ *Seldenus de Diis Syriis*, Ce petit Traité de Selden sur les Divinitez de Syrie est un chef-d'œuvre d'érudition. Tout ce que les recherches les plus singulieres peuvent fournir de curieux sur cette matiere, ce sçavant homme l'a mis en œuvre. Samuel Bochart excellent Juge dans cette matiere apelle cet ouvrage, *Libellum Aureum*, un Livre d'or, & le célébre Vossius l'a presque entierement copié, dans son Traité de l'Idolâtrie, qui est aussi dans ce genre ce que nous avons de plus achevé. Scœdius, à l'imitation de Selden, a fait aussi un Traité des Divinitez Germaines ; mais excepté ce qu'il a puisé dans l'Auteur Anglois, il n'a rien de fort curieux ; ce sont des recherches vagues, des conjectures souvent sans fondement & qui

aprennent peu de chose. On a fait plusieurs Editions du Traité de Selden ; je me suis cependant toûjours servi de celle de Leïde 1629. qui est assez correcte.

J'ai dit que le Traité de l'Idolâtrie de Gerard Vossius étoit ce que nous avions de meilleur sur ce sujet. Je dois cependant ajoûter ici, que ce sçavant Auteur auroit pû en retrancher, un très-grand nombre de questions & de recherches sur la nature des animaux qu'on immoloit aux faux Dieux : car il ne me paroît pas que la Religion Payenne ait toûjours eu égard à cette sorte de Physique ; & on ne peut rien décider sur une Religion, dont les cérémonies étoient souvent l'effet du caprice ou de la superstition particuliere de ceux qui les avoient inventées. Quand un Mythologue aura crû trouver les raisons pourquoi on immoloit telle victime à cette Divinité, on lui fera voir que dans un autre pays on offroit le même animal à une autre Divinité pour une raison tout-à-fait contraire, c'est là à mon avis le seul défaut de l'ouvrage dont je parle. Les Savans n'ont pas toûjours assez de retenuë pour ne dire précisement que ce qu'il faudroit sur chaque sujet ; on ne

veut point perdre son érudition, on veut employer ses recherches, & souvent on les place où elles ne devroient point être. Si M. Huet avoit retranché de sa démonstration Evangelique toute la Mythologie dont il l'a remplie, cet ouvrage auroit-il perdu quelque chose de sa force & de sa beauté ? Quand tous les paralleles qu'il s'est donné la peine de former pour prouver que Moïse étoit Bacchus, Mercure, Pan, Esculape, Jupiter, &c. seroient aussi concluants, qu'ils sont pour la plûpart forcez & souvent arbitraires, la Religion Chrétienne y gagneroit-elle quelque chose ? ne suffisoit-il pas de dire & de prouver en peu de mots, que les Payens avoient eu quelque connoissance des livres de Moïse, ou que du moins la tradition leur avoit apris quelques-unes des cérémonies des Juifs, qu'ils avoient corrompus par leurs Fables ; sans s'amuser à employer plus de 150. pag. *infolio*, pour établir des Paradoxes dont personne ne convient ? Il est vrai qu'Eusebe a employé cette Erudition profane dans sa préparation & dans sa demonstration Evangelique ; mais cela étoit necessaire au temps où il écrivoit, la Religion Payenne avoit encore d'habiles défenseurs, & il étoit à

propos de les combattre par leurs propres armes ; & c'est ce qu'ont fait avec tant de succès, S. Justin, Arnobe, Tertullien, Lactance, S. Augustin & tant d'autres ; mais aujourd'hui qu'elle est entierement abolie, cette sorte d'armes est tout à-fait inutile.

¶ Les Naturalistes prétendent que les animaux & les oiseaux sont fort sensible à la Musique, & qu'il y en a qui se laissent prendre, dans l'entousiasme où les jette la simphonie. Des exemples on n'en manque pas ; Pline en raporte quelques-uns, & M. Bonnet dans son Histoire de la Musique en a rassemblé un fort grand nombre. Je me contenterai d'un seul, que je ne garentis même pas. Un Capitaine dans le Régiment de Navarre ayant parlé un peu trop librement à M. le Marquis de Louvois, fut envoyé à la Bastille. Il pria M. le Gouverneur de lui accorder la permission de faire venir son Luth, pour adoucir par l'harmonie de cet Instrument l'ennui de sa prison. Cet Officier fut, dit-on, bien étonné de voir au bout de quatre jours, dans le temps qu'il joüoit, sortir des souris de leurs trous, & des araignées descendre de leurs toiles, qui vinrent former un cercle à l'entour de lui pour

ſ'entendre ; ce qui le ſurprit ſi fort la premiere fois qu'il en reſta ſans mouvement ; de ſorte qu'ayant ceſſé de joüer, l'aſſemblée ſe retira, & le Menétrier demeura ſeul. Comme il avoit quelque averſion pour les araignées il fut deux jours ſans joüer du Luth, dans la crainte d'attirer un auditoire qui ne lui plairoit pas ; mais ayant enfin vaincu ſa répugnance il recommença ſon concert, & l'aſſemblée ſe trouva beaucoup plus nombreuſe que la premiere fois, comme ſi ceux qui y avoient aſſiſté en euſſent amené d'autres de leur connoiſſance ; de ſorte que par la ſuite du temps il ſe trouve autour de lui une centaine d'Auditeurs. Comme il n'avoit que trop bien réüſſi à attirer la compagnie, il chercha le moyen de pouvoir la congédier quand il voudroit : il pria pour cela celui qui lui aportoit à manger, de lui donner un chat, qu'il mit dans une cage, & qu'il lâchoit dans le temps que ce petit peuple étoit le plus attentif au concert. M. Bonnet qui raconte cette Hiſtoire, dit qu'elle lui fut confirmée par M. P. Intendant de la maiſon de feuë Madame de Vendôme, homme de probité & qui n'auroit pas voulu mentir dans une affaire de cette conſéquence. Pour le

rassurer même davantage. Mr. P. lui disoit qu'étant à la campagne, il étoit un jour monté dans sa chambre, où pour se délasser après la promenade, il prit un violon pour en joüer en attendant le souper. Il ajoûtoit, qu'il n'eut pas joué un quart d'heure, qu'il vit grand nombre d'araignées descendre du plancher, & qui vinrent se ranger sur la table pour l'entendre joüer, & y resterent tant que dura la simphonie; & ce ne fut pas la seule fois qu'il se donna ce spectacle.

Les Cartesiens ne s'effaroucheroient point de ces sortes d'exemples, & quand ils ne seroient pas vrais, ils ne laisseroient pas d'expliquer par quel Mécanisme, les animaux & les insectes sont invitez au son des Instrumens. Le chien, dont parle le Pere Mallebranche, dont les organes sont agitez le matin, lorsque les cors & les trompes l'apellent à la chasse; si pour être trop vif & trop ardent, on est obligé de l'enfermer, ne laisse pas de japer & de se donner dans sa loge beaucoup de mouvement, sans toutefois sçavoir ni ce que c'est que chasse ni gibier. Pur Mécanisme; c'est une cloche qu'on a ébranlée & qui sonne encore quelque-temps après

qu'on a quitté la corde.

Les animaux non ſeulement paroiſſent ſenſibles à la Muſique, il y en a même quelques-uns qui l'aprennent, du moins en partie. Les Sereins de Canarie & les Perroquets aprennent quelques airs ; & on conte qu'un Perroquet qui en ſçavoit pluſieurs, ayant entendu une fanfare qui paſſoit par la ville, fut quelque-temps ſans chanter, quelque inſtance que lui fit ſon maître, & parut triſte & & rêveur pendant deux ou trois jours, au bout deſquels il répéta la fanfare avec beaucoup de juſteſſe ; mais auſſi il oublia tout ce qu'il avoit apris auparavant : les nouvelles fibres qui ſe formérent pour *noter* cet air dans ſon cerveau, effacerent aparemment les anciennes.

¶ Avant que la véritable Religion eut éclairé les hommes, c'étoit être Philoſophe que de ſe donner la mort, pour éviter ou l'eſclavage ou la douleur. Cependant Diogene qui étoit tout Philoſophe, ſi j'oſe parler ainſi, ne jugea pas à propos de terminer, par une mort volontaire une douleur d'épaule qui le tourmentoit fort, il ſe tira même habilement d'affaire, au raport d'Elien, * en répon-

* *Varia Hiſt.* l. 10. ch. 11.

dant à un homme qui lui disoit, qu'au lieu de se plaindre continuellement comme il faisoit, il auroit plûtôt fait de terminer ses plaintes & sa douleur en se donnant la mort ; lui sur tout qui paroissoit tant mépriser la vie. *Ceux*, repliqua Diogene, *qui sçavent ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut dire dans ce monde ici doivent y demeurer : c'est à vous qui ignorez l'un & l'autre à en sortir*.

Le même Auteur raconte un fait qui prouve bien le penchant qu'avoit Diogene pour sa Philosophie. Antisthêne ayant invité plusieurs jeunes gens à venir écouter ses leçons, personne ne voulut y venir que Diogene. Ce Philosophe piqué de n'avoir que ce seul Auditeur, lui défendit de paroître davantage devant lui, & le menaça même de le battre s'il y revenoit. Diogene cependant ne se rebuta point, & continua de se trouver par tout où il étoit. Antisthêne se fâcha tout de bon & lui donna quelques coups de bâton sur la tête : frapez, lui dit Diogene, tant qu'il vous plaira, vous ne m'empêcherez jamais de venir vous écouter. Cette réponse charma le Philosophe, qui depuis ce jour-là devint le meilleur ami de Diogene.

¶ M. de Fontenelle, dans ses Dialogues des Morts, fait une Critique bien fine de la mort de Caton; il trouve qu'il y avoit trop de mistere & de préparatif pour une mort Philosophique; on pourroit en dire autant de celle de Calanus ce Philosophe Indien, qui vint se brûler à Babylone en presence d'Alexandre & de toute son armée, pour s'attirer un éloge de ce Prince. Les hommes, il faut l'avoüer, ont souvent eu des idées bien bizarres sur la gloire, & la vanité leur a fait faire bien des sottises. Ce Calanus après avoir conferé quelque-temps avec Alexandre, qu'il étoit venu trouver à Babylone, prit des mesures pour mourir avec un grand apareil. Le jour qu'il avoit destiné pour cette cérémonie, étant arrivé il fait dresser dans un des Faubourgs de la Ville, un grand bûcher de bois odoriferans, & après avoir fait ses exercices ordinaires, & pris congé d'Alexandre & de toute l'armée, il monta sur le bucher avec une Couronne sur sa tête, & dès que le Soleil, qui étoit sa Divinité, l'eut couvert de ses rayons, il ordonna qu'on mit le feu, & se tint debout au milieu des flâmes jusqu'au moment qu'il expira.

Ale-

Alexandre frapé d'étonnement à la vûë de ce ſpectacle, dit que Calanus avoit vaincu des ennemis plus puiſſans que lui ; puiſqu'il n'avoit combatu que contre des hommes, & que ce Philoſophe venoit de vaincre la mort avec toutes ſes horreurs. C'étoit aparemment l'eſperance de cet Oraiſon Funebre, qui avoit donné lieu à cette Scene.

¶ On dit que M. Deſpreaux liſant au Roi ſa premiere Epître, ce Prince fut ſi charmé du portrait que fait le Poëte de l'Empereur Tite, qu'il ſe le fit lire pluſieurs fois. Le voici.

Tel fut cet Empereur, ſous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux,
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée:

On ne peut pas nier que ce portrait ne ſoit magnifique, & les Vers extrêmement beaux ; mais pour dire ce que je penſe, le Poëte François eſt demeuré au-deſſous de ſon original ; je trouve plus de grandeur, plus de nobleſſe & plus d'énergie dans les deux Vers d'Auſone, ſur le même ſujet.

Felix imperio, Felix brevitate regendi,
Expers civilis sanguinis, orbis amor.

Ce mot, *Felix brevitate regendi*, renferme, à mon avis, ce véritable sublime des pensées, dont M. Despreaux a si bien parlé après Longin.

¶ On trouve dans quelques Bibliothéques d'anciens Missels, où les Calendriers qui sont au commencement contiennent une espece de Journal de ce qu'il faut faire ou éviter dans chaque saison de l'année. Dans le Missel Romain, imprimé à Venise en 1513. on lit au mois de Janvier : *Pocula læta pius amat, & convivia Janus*; au mois de Févrïer, *Fac sepes, statuas oliveta, rosaria sparge* : au mois de Mars, *Boves tunc compara, equas maribus subdas* : au mois d'Avril, *Ventrem solvas, minuasque cruorem .... nascuntur vitali, sere melones, apiumque* : au mois de May, *Vituli castrantur, ovesque tondentur, caseus premitur, lateres faciendi* : au mois de Juillet, *Serantur capellæ, vaccas juvat & submittere tauris* : au mois d'Aoust, *Ne Venus absit, & gula* : & au mois de Decembre, *Tunc piper &*

ernas sine cura Bacchus amicat.

Dans le Missel de Chartres de 1552. c dans celui du Mans de 1559. on oit sur le mois d'Avril, *Ergo solvatur, 'enter cruor imminuatur :* sur le mois 'Aoust, *Raro dormitet, æstum coitum 'uoque vitet :* & sur le mois de No-'embre, *Balnea cum venere, tunc nulli 'rosit habere.*

Dans le Missel de l'Ordre de Font-Evraud, de 1606. on trouve pour le nois de Janvier, *Vult lautas, calidasque epulas & pocula Janus :* pour e mois d'Avril, *Alvum solvas minuasque cruorem :* pour le mois de Novembre, *Fœcundat stercore vitem :* & pour le mois de Decembre, *Atque suos mactas, quæris piper & mera vina.*

Enfin on inséroit dans les Calendriers de ces mêmes Missels, les jours dangereux de chaque mois : ainsi on trouve dans ceux de l'Ordre de Cluni, imprimé en 1523. & 1550. & dans celui de Chartres, imprimé en 1511. sur le mois de Janvier, *Jani prima dies & septima fine timetur :* sur le mois de Mars, *Martis prima necat cujus de cuspide quarta est :* sur le mois d'Avril, *Aprilis decima est, undenus à fine minatur :* sur le mois de May,

Tertius in Maio lupus est, & septimus anguis, & mille autres folies qui font voir la grossiereté de ce temps-là, & qui ne devoient pas, pour ne rien dire de pis, se trouver dans des livres remplis de prieres.

Mais puisque je viens de parler de la simplicité de nos peres, je ne sçaurois me dispenser de dire, que dans ces temps grossiers il y avoit des gens même de ceux qui doivent être les mieux instruits, qui croïoient que lorsqu'on recevoit l'Extrême-Onction, on mourroit infailliblement. Le Pere Nider raconte que Robert ou Ruper, Roi des Romains étoit prévenu de cette idée, & qu'étant dangereusement malade, & ayant reçu le Saint Viatique, il éluda l'Extrême-Onction par diverses supercheries, quelque instance qu'on lui fit pour l'obliger à la recevoir; & il auroit persisté dans son opiniâtreté si les Docteurs assemblez ne lui avoient fait connoître la vanité de cette opinion, & la necessité indispensable où il se trouvoit de recevoir ce Sacrement. Cet Auteur ajoûte que dans le temps qu'on le lui administroit, il s'écria : *Revera si hoc Sacramentum servissem tantum pro utroque valuisse homine, quemadmodum*

i audio, dudum ipsum devotissimè ulassem.

¶ Le fils d'un Gentilhomme, avant e d'aller à la guerre, étoit autre- apellé, *Domicellus*; pendant qu'il oit ses premieres campagnes *Vale-*; & quand il avoit reçû l'Ordre de evalerie, *Miles*. Assez souvent mê- dans les anciens Romans, le mot *Valet*, signifie Prince; de là vient e dans le jeu de cartes, qui est très- ien, le Valet est après le Roi & la me, & qu'on voit écrit sur les Va- , Hector de Troye, Ogier le Da- s, &c. Les Etymologistes disent que mot de Valet vient de Varlet, & que rlet vient de *Bar*, qui dans la lan- Caldéenne signifie fils, & que de r est dérivé le mot Baron. Les Vers Jean de Malingris, en son Doctrinal yal, prouvent ce que je viens de

ape	*Li Valet fiert a de l'éperon, &c.*
	Li Rois qui voit tel abandon,
nfe,	*L'enfant Royal prend atenson* b
end	*Li Valet cois sans faire bond*
mande	*A Rois son pere quiert* c *pardon.*

¶ On sçait qu'en France on ne don- point le Viatique aux criminels qui

ſont condamnez à la mort ; autrefois même le Confeſſeur ne les accompagnoit point au ſuplice. Ce fut Pierre de Craon, Seigneur de la Ferté Bernard, qui obtint du Roy Charles V. qu'on leur accorderoit un ſecours ſi neceſſaire. Il eſt remarquable qu'on doive un ſi pieux établiſſement à un Seigneur dont les mœurs n'avoient pas toûjours été fort réglées. Le Duc d'Anjou ſon maître, lui ayant ordonné d'aller en France chercher des ſecours d'hommes & d'argent, dont il avoit beſoin pour la guerre qu'il faiſoit en Italie ; Pierre de Craon, au lieu d'executer les ordres qu'il avoit reçûs, s'amuſa à Veniſe avec les Courtiſanes de cette Ville, & ce Prince qui ne recevoit point de ſes nouvelles, & qui voïoit les affaires d'Italie en très-mauvais état, mourut de déplaiſir. De Craon étant de retour en France, ayant fait aſſaſſiner le Connétable de Cliſſon, qui pourtant ne mourut pas de ſes bleſſures ; on lui fit ſon procès par contumace, ſes biens furent confiſquez, & ſon Hôtel fut changé en un Cimetiere pour l'Egliſe de S. Jean ; c'eſt le lieu où l'on tient encore le marché.

¶ Les *Nobles* étoient une monnoye

Angleterre qu'Edoüart III. fit fraper 1344. on l'apelloit *Noble à la Rose*, cause qu'elle portoit dans un côté des oses, qui sont les armes de Lancastre d'Yorc, de l'autre côté elle portoit la gure d'un navire. On dit, mais sans icun fondement, que ces pieces a-oient été fabriquées avec l'or, que aymond Lulle, que l'on assure avoit i le secret de la pierre Philosophale, voit donné au Roi d'Angleterre, & s Auteurs apellent pour cela cette ionnoye *Nobile Raimundi*.

¶ Madame de Châtillon plaidoit au arlement de Paris contre Madame de i Suze, si connuë par ses belles Poë-es. Ces deux Dames se rencontrérent ête à tête dans la Grand-Salle. M. e la Feüillade qui donnoit la main la premiere de ces deux Dames, dit l'un ton railleur à Madame de la Suze, qui étoit accompagnée de M. de Benerade & de quelques autres beaux sprits ; Madame, vous avez la rime le vôtre côté, & nous avons la rai-on du nôtre. La Comtesse qui fut piquée de cette raillerie, repartit fie-rement ; ce n'est donc pas M. sans rime ni raison que nous plaidons.

Qu'il est rare de trouver ensem-

ble la rime & la raison ! L'Abbé de Boisrobert comparoit la raison & la rime à deux Sœurs, toutes deux héritieres, qui ne peuvent point s'accorder sur les partages. La raison comme l'aînée, disoit-il, veut dominer & avoir le dessus. La rime jalouse de ses droits, ne veut pas ceder, & prétend que c'est à elle à régler toutes choses. Elle s'obstine & soutient qu'il n'est point dans nôtre langue de Vers sans rimes, & que ceux qui se sont quelquefois hazardez d'en faire ont été siflez, & renvoyez à l'Ecole. Fiere de ses avantages, & de je ne sçai quelle richesse dont elle se vante, elle gourmande à tous propos la raison, & souvent la contredit, si bien que quand sa Sœur dit oüi, la Quinteuse dit non : si l'une nomme Virgile parmi les bons Poëtes, l'autre nomme Quinault. Que faire, ajoûtoit cet Abbé, pour remettre les choses dans l'ordre ? Rime riche, comme femme riche, ne plie pas volontiers; quitter son rang, ce seroit tout perdre ; la rebelle n'en fera rien.

Le Vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Raison, pauvre raison ! s'écrioit-il d'un ton plaisant, tu as la Justice pour toi.

De

De toi seule nos Ecrits,
Empruntent leur lustre & leur prix.

Mais après tout tu n'as pas la fa-
& l'oreille du plus grand nom-

¶ L'oiseau de Paradis qu'on trouve
s l'Amerique, semble être le chef-
uvre des animaux ; cet oiseau n'est
re plus gros que le petit doigt de la
n, il a le plus beau plumage qu'on
sse voir, les couleurs en sont d'un vif
nirable. Comme ceux qu'on trouve
rts aux pieds des arbres n'ont point
jambes, quelques naturalistes ont
lié que cet oiseau étoit privé de cet-
artie si necessaire à tous les animaux;
s la verité est que les fourmis ne man-
nt jamais quand elles en rencon-
t de commencer par leur manger
ambes, & c'est ce qui fait que ceux
n envoye embaumez en Europe pa-
ent n'en avoir jamais eu. On en
ve à Paris dans les cabinets des cu-
x qui ont conservé toute la beauté
couleurs de leurs plumes.

Histoire des Ceremonies du Siege
ant, ou Relation veritable de ce qui
sse à Rome à la mort du Pape. A

Paris 1655. *indouze*. Ce Livre contient plusieurs faits assez singuliers sur ce qui arrive à Rome pendant les Conclaves; mais ce qu'il y a de plus particulier, c'est ce que dit l'Auteur sur la superstition de quelques Romains, qui s'imaginent pouvoir deviner par les noms & par les armes des Cardinaux qui sont enfermez dans le Conclave, lequel d'entr'eux sera Elû Pape. Voici comment l'Auteur de cette Relation s'explique sur ce sujet. » La superstition » de certains Romains, qui tiennent » encore de l'esprit augural de leurs an» cêtres, va jusques à cet excès de foi» blesse que de chercher, comme par » une espece d'Onomance, dans les » noms même des Cardinaux, des con» jectures de leur élevation, ne se pou» vant persuader qu'un sujet qui n'aura » pas dans le nom de sa maison la Let» tre R. quand le défunt Pape n'a point » eu ladite lettre dans le sien, où si ledit » défunt Pape a eu ladite Lettre dans le » nom de sa maison, le Cardinal qui » l'aura pareillement dans le sien, puisse » être élevé à la Papauté, à cause d'u» ne alternative succession de noms de » famille avec ladite lettre, & sans ladite » lettre R, dont on a fait la marque sans

:rruption depuis environ quatorze «
ıtificats. Il y en a même d'assez foi- «
ʒ pour ne pas s'arrêter à cette seule «
erstition ; mais qui cherchent en- «
e à deviner dans les portes d'airain «
'Eglise de Saint Pierre, qu'ils vont «
ısulter comme oracles, par des re- «
:rches curieuses qu'ils font dans la «
ersité des figures dont elles sont «
ıplies ; des armes des Cardinaux as- «
ans au Pontificat, pour l'augurer à «
ıi qui est assez chanceux pour y «
ıir ses armes gravées en quelque en- «
ıit, à cause que celles des derniers «
əes défunts s'y sont trouvées, que «
əeuple incontinent après leur élec- «
ı a renduës remarquables, pour les «
ıir polies & nettoyées en les mon- «
nt du doigt ; & il est certain qu'il y «
ans le Collége des Cardinaux beau- «
ıp de sujets dont les armes se trou- «
t empreintes dans le grand nombre «
figures qu'il y a susdites portes, «
s aucun dessein de l'ouvrier qui les «
ttées en fonte. «

M. Thiers, dans son traité des su-
stitions, s'est donné la peine de refu-
celle-ci par les noms mêmes des fa-
les des derniers Papes. Innocent X.
exemple, qui étoit de la maison

Pamphile n'a point d'R dans son nom, & il n'a pas laissé d'avoir pour Successeur Alexandre VII. de la famille *Chigi*, qui n'en a point non plus dans le sien. Clement X. qui étoit *Altieri*, & qui par conséquent avoit une R. dans son nom, a succedé immédiatement à Clement IX. qui étoit *Rospigliosi*, & qui avoit aussi cette lettre dans le nom de sa famille : & il n'y en a point dans Innocent XI. dans Alexandre VIII. ni dans Innocent XII. quoique le premier de ces trois Papes fut *Odescalchi*, le second *Ottoboni*, & le troisiéme *Pignatelli*.

Il se trouve encore à present beaucoup de gens, qui à la mort de chaque Pape vont consulter les prétenduës Propheties de * * * * * pour connoître son Successeur ; ainsi que Nostradamus pour les grands évenemens qui arrivent dans le monde ; & comme ces deux Auteurs sont fort obscurs, & qu'ils ont avancé bien des choses à l'avanture, il se rencontre quelquefois qu'ils ont prédit quelque chose de fort aprochant de ce qu'on cherche, & à l'aide d'un Commentaire un peu favorable, on les fait passer pour des hommes qui avoient une grande connoissance de l'avenir.

¶ Lorſque les Romains mangeoient en
mille (ce qui n'arrivoit qu'au ſouper,
r le dîner ſe faiſoit à peu de frais &
ûjours preſque en particulier) le ma-
étoit couché ſur un petit lit, fait à
eu près comme nos lits de ſalle. Ce lit
voit une eſpece de Matelas, une cou-
erture & un chevet proche le doſſier,
ù s'apuyoit le mari. La femme ſe tenoit
ſſiſe au bout d'en bas, aux pieds de ſon
poux : car les Dames Romaines n'é-
oient pas couchées pendant le repas
omme les hommes, & ce ne fut que
epuis la corruption des mœurs de la
Republique qu'elles prirent cette licen-
e. La table, pour l'ordinaire, n'étoit
ouverte que d'un ſeul plat à la fois.
'eau & le vin étoient dans de grands
aſes d'or ou d'argent, ou de quelque
utre matiere ; & il y avoit d'autres pe-
its vaſes apellez *Ciathus*, avec leſquels
n puiſoit dans les grands. Le *Ciathe*
ontenoit une once & demie de liqueur,
e qui montre que les Romains ne bû-
oient qu'à petits coups. La vaiſſelle de
ervice étoit rangée dans des buffets ou-
erts par devant. Les eſclaves qui ſer-
oient, avoient la tête nuë & ſe te-
oient dans une poſture décente & reſ-
ectueuſe, toûjours attentifs au moin-

dre ſigne de leur maître.

On ſervoit indifferemment dans les bonnes tables du poiſſon & de la viande, & le repas commençoit par une ſalade de laituës ; parce que les Romains croyoient que ce legume apaiſoit les fumées du vin. On ſervoit enſuite des œufs, ce qui fait dire à Ciceron, *Ego ad ovum integram famem affero :* & à Varron, *diſcumbimus muſſati, Dominus maturo ovo cœnam committit.* Ces œufs étoient ordinairement colorez, & c'eſt peut-être de là qu'eſt venuë la coutume de nos œufs rouges au temps de Pâques. Les Orientaux peignoient auſſi les œufs de differentes couleurs ; & Joinville remarque dans la vie de Saint Loüis, que ce Prince ayant été fait priſonnier par les Sarrazins, on lui ſervit à ſouper des œufs peints de differentes couleurs, à cauſe de ſa qualité.

Après la ſalade & les œufs on ſervoit les entrées, enſuite les viandes ſolides, les ragoûts, les grillades, le rôt, &c. & on finiſſoit par le fruit, les confitures & autres friandiſes ; & le proverbe *ab ovo uſque ad mala*, vouloit dire depuis le commencement du repas juſques à la fin. La muſique & la ſimphonie ne manquoient pas dans les grands feſtins,

c ceux qui portoient les viandes é-
oient ordinairement accompagnez de la
imphonie.

Pour ce qui eſt des jeunes gens qui
n'avoient point encore pris la robe viri-
e, où ils n'étoient pas invitez aux feſtins,
où ils y étoient aſſis ſur le bord du lit de
eurs plus proches parens. Jamais, dit
Suetone, les jeunes Ceſars, Caius &
Lucius ne mangerent à la table d'Au-
guſte, qu'ils ne fuſſent aſſis *in imo loco*,
ou comme parle Tacite, *ad lecti ful-
cra*.

Le lieu où l'on ſoupoit étoit ordinai-
rement le veſtibule, afin qu'un endroit
plus caché de la maiſon n'autoriſât la
licence & le deſordre, & il y a pluſieurs
loix Romaines, qui ordonnent de man-
ger dans ces ſortes de veſtibules ; mais
lorſque le luxe & la corruption des
mœurs qui l'accompagne, ſe furent éta-
blis à Rome, on avoit des ſallons ſu-
perbes pour les feſtins. Tout le monde
ſçait que Lucullus en avoit pluſieurs
qui portoient le nom de quelque Divini-
té, & ce nom étoit pour le Maître d'Hô-
tel, la marque qui deſignoit la dépenſe
du ſouper. Pompée & Ciceron, qui cru-
rent ſurprendre ce voluptueux Romain,
en lui demandant à ſouper, & exigeant

de lui qu'il ne donnât aucun ordre pour cela ; *que je dise du moins*, dit-il, *au Maître-d'Hôtel dans quel sallon nous souperons*, & lui ayant dit en leur presence, qu'on soûperoit ce soir là dans le sallon d'Apollon, on servit un repas magnifique. Neron encherissant sur Lucullus, fit bâtir la fameuse maison d'or pour y faire ses festins, & Eliogabale surpassa encore Neron dans la magnificence de ses repas : on le servoit dans ses festins, en autant de services qu'il y a de lettres à l'Alphabet, & les mets de chaque service devoient commencer par la lettre sur laquelle ils tomboient.

La maniere d'être à table ne fut pas toûjours uniforme parmi les Romains. Avant la seconde guerre punique ils s'asseyoient sur de simples bancs à l'exemple des Lacedemoniens ; mais ils ne conserverent pas long-temps la modestie & la frugalité de ce peuple. Scipion l'Africain ayant aporté de Carthage de ces petits lits qu'on a long-temps apellé *Punicani*, & qui étoient d'un bois assez commun, fort bas, & couverts de peaux de chevre ou de mouton, on aprit bientôt à en faire de plus propres & de plus commodes, & on porta dans la suite la magnificence, jusques à en avoir qui

oient garnis d'or & d'argent, & cou-
rts des étofes les plus précieuſes. Cha-
n de ces lits pouvoit tenir trois ou
iatre perſonnes, & ils étoient élevez
quatre à cinq pieds. On rangeoit
ois de ces lits autour d'une table quar-
e, ce qui a fait apeller *Triclinium* &
table & la ſalle à manger; ainſi il reſ-
it toûjours un côté vuide pour la com-
odité du ſervice.

¶ On dit que les honneurs changent les
œurs, ce proverbe avoit aparemment
é vérifié dans la perſonne de Baudoin,
ii de ſimple Moine étoit devenu Ar-
evêque de Cantorbery, puiſque le
pe Urbain II. lui écrivit un Bref avec
tte Inſcription : *Balduino, Monacho
ventiſſimo, Abbati calido, Epiſcopo
pido, Archiepiſcopo remiſſo.*

¶ Parmi les Savans Critiques des deux
rniers ſiecles, il n'y en a gueres dont
conjectures ſoient plus raiſonnables
ie celles de Joſias le Mercier ou Mer-
rus. C'eſt dommage qu'il ait ſi peu
rit, & que les affaires importantes
ſquelles il fut employé, l'ayent ſou-
nt enlevé aux Muſes. Son principal
vrage eſt *Nonius Marcellus* qu'il a
s-heureuſement corrigé. Ses autres
vrages ſont des notes ſur Ariſtenet,

fur Tacite, fur le Livre d'Apulée *de Deo Socratis*, & fur Dictys de Crete, que Madame Dacier, a encore embelli de plufieurs favantes remarques. Mercerus eft auffi Auteur de l'Elogede Pierre Pithou, & il y a quelques Lettres de lui dans le recueïl de Goldaft.

¶ La Reine Chriftine de Suede ayant écouté jufques au bout une harangue qui l'avoit fort ennuyée : M. Voffius qui étoit prefent, la fuplia de vouloir bien donner quelque marque de libéralité à l'orateur : *cela eft trop jufte*, dit cette Princeffe, *quand cela ne feroit qu'à caufe qu'il vient de finir*.

¶ Dans le commencement du quatorziéme fiecle on datoit encore fouvent de l'année de la Paffion de Nôtre-Seigneur. * M. du Cange nous a confervé l'Infcription d'un Cierge Pafchal, qu'il avoit tirée de la Chambre des Comptes de Paris, qui étoit pour l'année 1327. Dans les dates écrites fur le même Cierge on trouve celle de l'Incarnation & celle du monde, *annus ab origine mundi 6526*. Cette date eft fort finguliere, puifqu'elle fupofe le monde créé 5199. ans avant la Paffion de Nôtre-Seigneur ; c'eft aux Chronologues à ajufter cette Epoque ou

* *Gloff. Verbo Cereus.*

c les 70. ou avec Joſeph , ou avec Peres Grecs. Je ne crois pas que ni Morin , ni Iſaac Voſſius , ni Dom :rom ayent raporté cette date qui ne ıvient à aucun des ſiſtêmes de Chrologie.

J'ai dit que cette Inſcription avoit été vée ſur un Cierge Paſchal ; ſur quoi ſt bon de ſçavoir, que c'eſt une Traion très-ancienne qui nous aprend e l'on gravoit des Inſcriptions ſur le ːrge Paſchal, ou que l'on y attachoit tables qu'on apelloit Paſchales ou :leſiaſtiques : on marquoit ſur ces tas les Epoques les plus remarquables, nme celles de la création du monde, la Naiſſance de Jeſus Chriſt, de ſa ırt, & de la fondation de chaque liſe ; on n'y oublioit pas la date du ıtificat de celui qui gouvernoit l'Eſe, de l'Evêque, du Regne du Roi ; ıdiction, l'Epacte, le Nombre d'Or, Lettre Dominicale, enfin l'ordre des es Mobiles qui arrivoient dans le ırs de l'année à commencer à Pâ:s.

C'étoit l'office du Chancelier d'écri:ette table ; cependant le Chantre lreſſoit quelquefois , ainſi qu'il eſt rqué dans l'ordinaire de Savigni au

Diocese de Lyon. Le Pere Ménard remarque qu'on mettoit à la tête de cette table une croix, & à la fin ces deux Lettres Grecques A. & Ω. Les Chretiens se servoient souvent de ces deux Lettres, comme étant le Symbole de Jesus-Christ. On voit encore de ces tables en plusieurs Eglises de France & dans quelques Monasteres de l'ordre de Citeaux; & si elles ne sont pas écrites comme autrefois sur la cire même, au moins c'est sur un papier collé à une table de bois qui est attachée au Cierge.

¶ Il semble que c'est le sort des belles Lettres de paroître pendant quelques siecles dans tout leur éclat, & de tomber ensuite dans une décadence qui les fait entierement oublier. Athenes conserva long-temps le bon goût de l'éloquence, de la Philosophie, de la Poësie & des beaux Arts; mais une affreuse barbarie succeda enfin à la politesse & au sçavoir de cette ingenieuse nation. Les Romains victorieux des Grecs firent revivre les Muses, & le siecle d'Auguste fut pour l'Italie ce que celui de Pisistrate avoit été pour la Grece. La décadence de l'Empire amena celle des belles Lettres, & l'invasion des peuples

qui démembrerent l'Empire Romain, introduisit l'ignorance & la barbarie. Charlemagne travailla de tout son pouvoir au rétablissement des Sciences; il atira de tous côtez les plus Savans hommes, il établit des Ecoles dans les principales Villes de son Empire, il fit sur ce sujet de très-beaux Reglemens, & ordonna que l'on transcrivit quantité de Livres pour les répandre dans tous ses Etats; mais le nouvel Empire étant tombé après sa mort dans une horrible confusion; le bruit des armes fit taire les Muses, & les études tomberent tout d'un coup; depuis ce temps-là à mesure que l'Autorité Royale se rétablissoit, les belles Lettres se réveilloient aussi, & dès le Regne de Philippe I. vers l'an 1060. on vit des hommes recommandables par leur sçavoir; cependant les Sciences firent peu de progrès après la mort de ce Prince; il semble même que l'ignorance n'a jamais été si grande, que dans les siecles suivans.

Enfin du temps de Leon X. & de François I. les belles Lettres recommencerent à fleurir, & l'impression ayant été trouvée quelque temps auparavant, elles firent ces progrès immenses & formerent ces Heros de Litterature, dont

nous admirons les écrits.

Si les Lettres humaines & les beaux Arts furent si long-temps negligez, les caracteres dont on se servoit pour écrire ne le furent pas moins; & il est aisé de remarquer que c'est principalement dans ces temps-là que les caracteres ont suivi le genie des siecles barbares, & qu'ils ont été bien ou mal formez à mesure que les Sciences ont plus ou moins fleuri. On dit qu'avant le regne des Cesars les Romains usoient de Lettres fort simples & presque uniformes; que depuis Auguste jusques au siecle des Antonins on se servit de caracteres quarrez d'une justesse admirable; mais que toutes choses déclinant avec l'Empire, les caracteres Romains perdirent cette belle forme; que d'abord ils devinrent obliques, qu'ensuite ils s'allongerent, & qu'à la fin ils furent tout-à-fait mal formez. Les Antiquaires remarquent parfaitement ce que je viens de dire sur les Médailles. Celles qui ont été frapées sous le Consulat de *Fabius Pictor*, environ 250. ans avant Auguste, ont des Lettres mieux formées que celles qui sont plus anciennes. Celles qui sont du temps d'Auguste & du siecle suivant, presentent des caracteres parfaitement beaux.

lles de Diocletien & de Maximien, ıt plus mal formées que celles des ıtonins ; enfin celles des Juſtins & ; Juſtiniens dégenerent en goût goque.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur les Médlles qu'on remarque ce que je viens vancer, on voit cette corruption de acteres ſuivre par tout la barbarie & norance. On ne trouve point d'écture de la premiere race de nos Rois i ne ſoit mêlée de Lettres Romaines de Lettres Etrangeres. Sous l'Empide Charlemagne & de Loüis le dénnaire, les caracteres revinrent preſe au point de perfection où on les oit vûës du temps d'Auguſte; mais dans ſiecle ſuivant la barbarie parut égalent & dans l'Ecriture & dans les Scien; ; enſorte que pendant quatre ou ıq ſiecles il n'y eut dans les Manuſts que des Lettres Gothiques : car on mpte pour rien quelques regnes un ı plus polis où le caractere ne fut pas groſſier.

¶ Le Pere Rapin, dans la comparaiı de Demoſthene & de Ciceron a , que s'il eſt vrai que la perſuaſion t une eſpece de conquête du cœur de omme, on peut comparer l'Orateur

à un Conquerant, & l'esprit de ceux à qui il parle à une place qu'on attaque : & que comme ce n'est pas assez d'avoir de la valeur, pour attaquer avec succès, si l'on ne prend soin de reconnoître l'état de la place ; ainsi ce n'est pas assez pour persuader que l'Orateur soit éloquent, s'il ne s'aplique à connoître le genie & les interêts de ceux qu'il faut qu'il persuade. Cet ingenieux Auteur, pour prouver que Demosthene & Ciceron avoient parfaitement pratiqué cette regle, fait le portrait des Grecs & des Romains de leur temps, & comme cet endroit forme un point de vûë fort interressant, j'espere que ceux qui n'ont point les ouvrages de ce Savant Jesuite, seront bien aises de le trouver ici.

La Grece, dit-il, étoit un païs si poli que ses peuples traitoient toutes les autres Nations de grossieres & même de barbares ; mais de tous les Grecs les Atheniens avoient une plus grande délicatesse pour tous les Arts, & un goût plus exquis pour l'éloquence. Il s'étoit élevé parmi eux tant d'excellens Orateurs, qu'insensiblement la connoissance des plus belles choses leur étoit devenuë comme naturelle. Pericles, dont ils comparoient les discours aux éclairs & aux

aux foudres, avoit si bien accoûtumé leurs esprits à ne rien souffrir que de pur, d'élégant & d'achevé, que ceux qui avoient à parler en public regardoient jusques aux moindres d'entre le peuple, comme autant de censeurs de ce qu'ils alloient dire. Ce discernement si exact avoit introduit une maniere de parler en public si scrupuleuse, qu'on n'osoit avancer un mot dans les harangues, qui ne fût juste dans sa signification & autorisé par l'usage; mais si l'esprit de ce peuple étoit devenu si délicat par la pureté du discours & par la beauté de l'éloquence de ces Orateurs; ce que les Grecs avoient de fierté naturelle s'étoit fort augmenté par leurs flâteries; si bien qu'il falloit une dexterité admirable pour exercer l'empire de la persuasion sur des hommes qui vouloient toûjours être traitez de maîtres, & regner sur ceux qui vouloient les commander. L'établissement de la Loi de l'Ostracisme qui fut faite à l'occasion de la domination insuportable de Pisistrate, causa encore un redoublement d'orgueïl à ce peuple, deja si présomptueux. Cette Loi fut instituée par Heraclide pour donner à la République une forme de gouvernement qui pût exclure des affaires, & bannir

pour dix ans ceux dont le credit & le mérite étoient capables de donner de la jalousie à leurs Citoyens ; c'est pourquoi ceux qui s'élevoient par des voyes même legitimes, avoient à se menager d'une telle sorte, que leur élevation ne se rendit jamais suspecte, & ne blessât point l'orgueïl de ce peuple, auquel le trop grand mérite donnoit de l'ombrage.

Cette Loi fut observée d'abord avec tant de rigueur, qu'Aristide qui avoit acquis le surnom de Juste, & qui avoit fait tant de belles choses pour la gloire de son païs, * fut condamné au bannissement par un homme sans nom & qui ne sçavoit pas même lire ; & quoique cette severité eut bien perdu de sa vigueur sous Alcibiade, & qu'elle s'abolit enfin dans la suite des temps, il étoit resté néanmoins dans les mœurs & dans l'esprit des Atheniens un fonds de jalousie contre ceux qui se distinguoient par quelque mérite, & une severité pour les Orateurs qui les obligeoit à de grandes circonspections, quand ils vouloient parler en public. Les régles mêmes qu'ils leurs avoient imposées, alloient jusques

* *On raporte ailleurs la réponse de cet homme.*

à défendre les ornemens trop recherchez qui pouvoient déguiser le mérite, & les moindres mouvemens capables de les surprendre ; parce qu'ils regardoient les uns comme des pieges qu'on dressoit à leur raison, & les autres comme des attentats qu'on vouloit faire à leur liberté ; c'est aussi ce qui avoit répandu dans leurs discours une froideur & une sécheresse, qui venoit plus de cette contrainte que de la qualité de leur esprit ; car si l'on ôte à l'éloquence tous les traits qui peuvent émouvoir les cœurs à la pitié, c'est la desarmer de sa principale force, & ne lui laisser en partage que les passions violentes ; où la seule vehemence de la prononciation fait d'ordinaire plus d'effet que la délicatesse de l'Art.

Julius Pollux remarque qu'on avoit établi dans l'Aréopage une autre Loi pour deffendre de faire ni d'avant-propos ni de peroraison dans les affaires criminelles ; parce que ces lieux étant plus propres aux ornemens que les autres, ils pouvoient donner moyen à l'Orateur de surprendre l'esprit des Juges & de l'ébranler en sa faveur. Aristote en sa Rethorique, & Quintilien dans ses Institutions, expliquent plus au long l'in-

tention de cette Loi ; mais quoiqu'elle ne fût pas observée avec la même rigueur du temps de Demosthene qu'elle l'avoit été du temps de Solon, il est aisé neanmoins de voir que cet Orateur s'étoit formé sur l'ancien usage de cette maxime ; car sans cette consideration l'élevation de son genie auroit pû lui fournir des manieres plus touchantes dans ses peroraisons, qui ne sont jamais poussées où elles pourroient l'être ; du moins Quintilien en impute la cause à cette Loi, qu'on pretend qu'on observoit encore à Athenes du temps de cet Orateur. Quoiqu'il en soit, cette coutume lui étoit fort desavantageuse ; car si l'éloquence ne déploye toutes ses forces & ne met tout en usage pour émouvoir ou pour calmer les esprits, elle ne peut être la maîtresse souveraine des cœurs.

Mais outre que les Atheniens étoient fiers, jaloux de leur pouvoir, & severes à l'égard de leurs Orateurs, en ce qu'ils ne donnoient rien à la passion ni aux mouvemens qui font les grands succès de l'éloquence ; ils avoient une impatience & une legereté d'esprit qui les faisoit passer fort souvent d'une extrémité à l'autre, par des résolutions subites &

précipitées, ce qui rompoit toutes les mesures de ceux qui avoient à traiter avec eux. Thucidide, Plutarque & Polybe nous ont laissé en divers endroits de leurs ouvrages une peinture assez naïve de cette inconstance ; mais personne ne l'a mieux representée que Ciceron, dans la défence qu'il a faite de Flaccus son Successeur en la Préture d'Asie, accusé de Péculat ; car il n'imputa dans ce lieu-là les révolutions de la Grece & la ruïne de cet Etat, qu'à la legereté de ce peuple inquiet & turbulent, qui n'écoutoit souvent que son caprice, qui parloit avec une liberté immodérée ; & dont toutes les déliberations étoient si tumultueuses & si confuses, que les plus téméraires d'entr'eux étoient le plus souvent les maîtres des résolutions qui s'y prenoient. Un tour de main, un cri élevé par un factieux dans une assemblée, étoit d'ordinaire le signal de l'avis qu'il faloit ouvrir & du Conseil qu'il faloit prendre ; c'est aussi sans doute pour cette raison qu'Aristote qui prenoit la plûpart de ses idées du gouvernement des Grecs, remarque dans ses politiques, que la plus dangereuse de toutes les tyrannies, est celle qui vient de la licence immodérée du peuple quand

il a le pouvoir souverain entre ses mains.

Et comme il arrive que ceux qui sont les plus insolens quand ils commandent, sont d'ordinaire les plus soumis lorsqu'ils obéïssent ; les Atheniens qui avoient été si fiers dans les temps de la prosperité de leur République, furent les esclaves les plus dévoüez aux Successeurs d'Alexandre, & ensuite aux Romains qui s'en rendirent les maîtres. En effet, a-t-on jamais vû de nation plus née pour l'esclavage que celle-là ; à peine Rome avoit-elle étendu les limites de son Empire hors de l'Italie, qu'elle fut bien-tôt si pleine de Grecs, que Lucien, qui raille presque toûjours, dit qu'il n'y avoit plus rien à faire à Rome, que pour ces gens-là dans les maisons des Grands.

Tacite les traite encore plus mal, les confondant avec les Asiatiques, qui passoient alors pour des peuples timides & effeminez, par les délices & par la beauté de leur païs : *Timidi & imbelles quales amœna Græcia & deliciæ orientis educunt.* * Toutes ces choses font voir que parmi cette délicatesse d'esprit & cette legereté dont nous venons de

* *Amm. l. 2.*

parler, ce peuple avoit dans le cœur un fonds de baſſeſſe & de timidité qui contraignoit les Orateurs de s'aſſujettir à ſes mœurs & à ſon genie pour le perſuader ; & par ce même principe les obligeoit pour y réüſſir de lui porter du reſpect en lui donnant de la crainte, de le flater & de le gourmander en même-temps ; ce que Demoſthene, qui connoiſſoit ſi bien ce peuple, ſçût pratiquer avec tant de ſuccès.

On auroit tort néanmoins de comprendre dans ce nombre tous ceux de cette nation qui ſe ſont diſtinguez des autres par la gloire de leurs actions ou par la beauté de leurs ouvrages ; car on ſçait bien que c'eſt d'eux que nous eſt venuë la connoiſſance des plus beaux Arts, & les premieres leçons de l'honnêteté, de la politeſſe, & de la plûpart des vertus morales ; mais ces grands hommes avoient bien ſouvent ſi peu de part aux réſolutions publiques, que leur mérite, dont ils nous ont laiſſé tant d'illuſtres témoignages, ne peut pas faire une regle generale pour le caractere de ce peuple. Ce petit nombre d'honnêtes gens n'empêche pas qu'il ne ſoit vrai de dire, que jamais Orateur n'a rencontré des eſprits plus difficiles à me-

nager que Demosthene ; & n'a travaillé à l'éloquence sur des regles plus desavantageuses pour la porter dans sa perfection.

Ciceron trouva un champ bien plus spacieux & plus beau que lui pour exercer son genie. Rome n'étoit plus de son temps, ce qu'elle étoit sous les premiers Consuls, & pendant les années que dura l'autorité des *Decemvirs*, dont l'humeur un peu sauvage faisoit consister toute la vertu dont ils se piquoient dans la guerre & dans le maniement des armes. Elle avoit insensiblement perdu cette humeur feroce par le commerce des autres nations, & par les soins de Scipion & de Lelius, qui commencerent à introduire la politesse, & même à donner au peuple du goût pour les belles choses. Terence assisté de ces deux hommes admirables, representa sur le théatre à ce peuple une image de la vie civile, dans laquelle il sçût si bien épurer leurs mœurs & leur esprit, que la rudesse d'Ennius & de Pacuvius qu'ils avoient autrefois admirez, leur donnerent du dégoût ; de sorte qu'ils ne pardonnerent pas même aux méchants mots de Plaute qu'ils avoient trop patiemment écoutez. Tous ces grands hom-

hommes, qui s'éleverent depuis Terence jusques à Ciceron, contribuerent encore beaucoup à perfectionner cette politesse, neanmoins elle n'alla point jusques à cette affectation où les Grecs l'avoient portée. A la verité parmi cette délicatesse d'esprit, les Romains ne laissoient pas d'être extrêmement fiers & jaloux de leur gloire ; mais cette fierté qui venoit d'un fonds d'orgueil parmi les Grecs, venoit d'un excès de courage parmi les Romains : ce qui a fait dire à Ciceron, *que les autres nations avoient des qualitez propres pour la servitude & pour en pouvoir suporter le joug ; mais que l'amour de la liberté & cette grandeur d'ame qu'il faut avoir pour commander, étoit le caractere propre du Romain* ; & ce pouvoir que les Loix donnoient aux jeunes gens de disposer de leur bien par testament dès l'âge de quatorze ans, contre la coûtume des autres peuples, est un témoignage assez évident que l'amour qu'ils avoient pour la liberté leur paroissoit bien juste, puisqu'ils faisoient même des Ordonnances pour l'autoriser dans la jeunesse. L'orgueil leur étoit si odieux, qu'ils ne pûrent pas même le souffrir dans leurs maîtres ; la douceur & la modestie

étoient les moyens les plus surs dont il falloit se servir pour s'insinuer dans leur esprit ; & comme ils étoient uniquement adonnez au travail & à la guerre, ils ne pouvoient souffrir aucun des vices que l'oisiveté aporte avec elle, & les Romains n'y devinrent sujets que par le commerce qu'ils eurent avec les Grecs, après la prise de Corinthe.

Leurs Orateurs étoient aussi moins gênez dans leurs discours quand il faloit parler en public ; ces regles si austeres qu'on observoit dans Athenes, n'étoient point connuës dans Rome ; & excepté la mesure du temps qu'on devoit employer dans les harangues, qui fut introduite par Pompée dans son premier Consulat, l'éloquence n'avoit rien qui empêchât de mettre en usage tout l'artifice, & de faire joüer tous les ressors qui peuvent émouvoir les esprits.

Enfin comme il regnoit un air de grandeur & de majesté dans la République Romaine, qui avoit je ne sçai quoi de solide, qu'on ne trouvoit point dans celle d'Athenes, ainsi que le remarque Lucien dans ses portraits ; & que même les Romains avoient une équité naturelle & de l'amour pour la vertu, au raport de Saint Augustin, ils n'étoient pas

ſujets à cette legereté des Atheniens, qui rompoient toutes les meſures qu'on pouvoit prendre avec eux. C'eſt en quoi Demoſthene avoit autant de ſujet de ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, que Ciceron en avoit de ſe loüer de ſon bonheur ; puiſque celui-ci avoit trouvé un peuple favorable à l'éloquence paſſionnée dont la Grece s'écartoit comme d'une choſe défenduë par les Loix ; & que Ciceron donnant une carriere libre à ſon genie, pouvoit employer toute l'étenduë de ſon art pour perſuader ; mais Demoſthene toûjours reſſerré dans les bornes étroites que leur preſcrivoient les Ordonnances, étoit obligé de ramaſſer tout l'artifice de ſon éloquence dans la ſeule force de ſes raiſons : ſi bien que cette difference maniere donne de grands avantages à Ciceron ſur l'Orateur Grec ; mais elle ne conclut pas pour cela qu'il mérite d'être au-deſſus de lui.

Qu'il me ſoit permis d'ajoûter ici que ſur le caractere de ces deux grands Orateurs, qui ſçûrent ſi bien ſe conformer au genie & aux mœurs de leurs temps, on pourroit juger que Ciceron ſeroit devenu un Demoſthene dans la Grece, & celui-ci un Ciceron dans Rome.

J'ai raporté, au reste, ce morceau du Parallele du Pere Rapin, moins pour faire connoître comme lui ces deux celebres Orateurs, que pour aprendre à ceux qui le liront, que pour bien juger du merite des anciens, il faut se transporter dans leur siecle, en connoître les mœurs, les usages, les loix & toute la beauté de leur langue, pour voir si dans toutes ces circonstances ils ont ateint le degré de grandeur & d'élevation que comportoit le siecle où ils vivoient, & pour en venir là il faut avoir fait bien des progrès dans la connoissance de l'antiquité, & avoir bien des lumieres que n'ont pas toûjours eu ceux qui se sont mêlez de juger du merite des grands hommes de ce temps-là.

Ce morceau peut encore aprendre aux jeunes gens & à ceux qui prennent soin de leur éducation, que c'est ainsi qu'il faut sçavoir l'Histoire, & que des points de vûë, formez sur chaque siecle, sont préférables à un tas confus de dates & d'évenemens, qui ne font que charger la memoire sans éclairer l'esprit; & je leur conseille de lire avec attention la savante Préface que M. de Tourreil a mis à la tête de sa Traduction des Harangues de Demosthene, où ils trouve-

font un état de la Grece dans les differens temps de sa domination, préférable à mon avis à l'abregé le plus exact de l'Histoire de cette nation. Il est plus aisé de ramasser des Epoques & des faits, que de former des tableaux, qui representent au naturel l'état d'un païs, le genie de ses habitans, & qui mettent devant les yeux les points les plus interessans de leur Histoire. Plusieurs personnes ont fait des abregez, qui égalent à celui de M. de Meaux ; mais personne n'y a ajoûté un discours du prix de celui que ce savant Prélat donna à la suite de son Histoire Universelle. Discours veritablement grand & solide, & dans lequel la Religion & l'Histoire sont presentez sous le plus beau point de vûë, où l'on puisse les imaginer. On me pardonnera de m'entousiasmer quelquefois sur certains ouvrages qui m'ont été infiniment utiles ; comme ces Mélanges sont faits autant pour instruire que pour amuser, je souhaiterois qu'en les lisant on entrât souvent dans mes vûës.

¶ Bodin parlant de la Loi Salique dans sa Republique, donne tout l'avantage aux maris & n'accorde presque aucun privilege aux femmes, dont il parle d'une maniere qui leur est très-peu avanta-

geuse. La Reine Elizabeth, qui faisoit pourtant assez de cas de cet Ecrivain, voulant lui faire essuyer une mortification qui pût venger le sexe outragé, le fit venir en Angleterre, & à la premiere Audience qu'elle lui donna, lui dit d'un air froid : *Bodin, aprenez en me voyant que vous n'êtes qu'un badin.* Cet Auteur a fait une bevûë dans le dernier Chapitre du premier Livre de sa République, qui a été aussi bien relevée. Il prétendoit que cette formule, *par la Grace de Dieu*, mise dans les Edits, Déclarations, & dans les autres Actes des Princes, n'étoit pas une marque de Souveraineté : que ce fut l'un des trois points que le Roi Loüis XI. défendit au Duc de Bretagne de mettre dans ses qualitez : *toutefois*, dit-il, *il y a plusieurs traitez anciens au tresor de France, où les Députez à traiter Paix ou Alliance, qualifiant leurs Offices, disent par la Grace de Dieu ; jusqu'à un Elû, qui se dit Elû de Meaux par la Grace de Dieu.* Il a cru que cet Elû de Meaux étoit un de ces Officiers Royaux, qui connoissent en premiere instance de l'assiette des Tailles, & de ce qui concerne les Aydes & les Gabelles ; mais il faut être entierement dépourvû de bon

ſens pour ne pas s'aperçevoir que cet Elû étoit un homme nommé à l'Evêché de Meaux & qui n'étoit pas encore Sacré. L'Auteur de l'Hexameron Ruſtique, dit qu'aïant vû cet Acte qui eſt en Latin, il n'a pû s'empêcher de rire, conſiderant comment une perſonne du ſçavoir de Bodin avoit pû prendre pour un Elû, un *Electum Meldenſem*; c'eſt-à-dire, un Evêque nommé. Cette bévûë me fait reſſouvenir d'un homme qui ſe piquoit d'être ſavant & qui étant tombé ſur le Titre du Droit où il eſt parlé *de Miſſis Dominicis, de ceux qui ſont envoyez par les Princes*, croioit qu'il s'agiſſoit-là des Meſſes du Dimanche.

Autre bévûë groſſiere d'un Ecrivain peu attentif. Varillas, diſant qu'il va raporter en abregé, ce que le Cardinal Pallavicin répondit à la queſtion du divorce de Henry VIII. Roi d'Angleterre, lui fait dire qu'on avoit autrefois accordé à ce Prince une diſpenſe d'épouſer la veuve de ſon frere, pour empêcher l'heritiere d'Angleterre de s'allier dans des maiſons ſuſpectes d'hereſie; comme ſi en l'année 1503. en laquelle cette diſpenſe fut accordée, il y eut eu aucun Prince en Europe ſuſpect d'hereſie. Cette erreur vient de Varillas non pas de

Cajetan, qui étoit trop habile homme pour faire une faute de jugement aussi grossiere que celle-là ; erreur encore plus ridicule de Kekerman, qui parlant de Denis d'Halicarnasse, dit que cet Auteur étoit un des plus aigres censeurs de Plutarque. Denis d'Halicarnasse vivoit du temps d'Auguste ; comment a-t-il pu censurer Plutarque qui écrivoit sous l'Empire de Trajan.

Je ne cherche point à grossir ce recueil de semblables méprises, cet article seul feroit un gros volume ; mais je ne sçaurois passer sous silence celle de l'Auteur des inscriptions qui sont sur les vitres du Charnier de l'Eglise de Saint Jean en Gréve. Ce vitrage represente l'Histoire de Nôtre-Seigneur ; à celle où est peinte la Noce de Cana, il y a au-dessus : *en Galilée Noce étoit, Architriclin Maître-d'Hôtel étoit.*

Il me vient encore au bout de la plume, une autre méprise de Sandoval, l'Historien de Charles-Quint ; cet Auteur confond *Choron* Ville de la Morée, située dans un Golfe qu'on apelloit anciennement le Golfe Messeniaque, avec celle de *Cheronée*, Ville de la Boëtie fort avancée dans la terre ferme. Virgile, dans un temps où la Grece & les Provin-

ces voisines étoient si bien connuës à Rome, est tombé dans une erreur, que les licences Poëtiques n'excusent point. * C'est dans l'endroit de ses Georgiques où il dit :

Ergo inter sese paribus concurrere telis,
Romanas acies iterum videre Philippi.

Il y avoit plus de cent lieuës de Pharsale Ville de Thessalie, à Philippi Ville de Macedoine : cependant il avance, comme on voit dans ces deux Vers, que cette derniere Ville avoit vû deux fois les Romains se battre les uns contre les autres ; faisant allusion à la bataille où Auguste avoit défait Brutus & Cassius, & à celle où Cesar avoit vaincu Pompée ; quoique ces deux batailles se fussent données dans deux endroits si éloignez.

¶ J'aime le jugement solide qu'a porté M. Baile, après plusieurs autres Auteurs, des ouvrages de Ciceron. On peut dit-il, sans encourir l'indignation des bons Juges, avancer hardiment qu'il n'y a point de Livres dans l'antiquité prophane qui méritent plus d'être consultez que les ouvrages de Ciceron ; & qu'il n'y a point d'ouvrage de ce celebre

* *Liv.* 1.

Orateur qui soit plus digne d'être lû que ses Epitres ; qu'on y trouve cent particularitez dont l'Histoire n'a point fait mention ; qu'on y voit le détail de mille choses qui seroient entierement inconnuës sans cela ; qu'on y voit avec un plaisir infini le caractere de plusieurs illustres Romains representez au naturel ; le jeu de leurs passions, & que les ressors les plus cachez de leurs vûës & de leurs démarches y sont dévelopez, avec une finesse qui marque un homme consommé dans la connoissance du cœur de l'homme ; que la morale, la politique, & l'éloquence y regnent partout ; que c'est un Livre enfin qui merite d'être apris presque par cœur, par ceux même qui ont part au gouvernement, & duquel on pourroit dire très-à-propos ce que le Maréchal de Grammont disoit des Tragedies de M. Corneille, qu'elles méritoient d'être conservées dans les Cabinets des Rois : pensée qui revient à celle de Platon, qui ne recommanda point d'autre livre au Tyran de Siracuse, pour aprendre la politique, que la Comedie d'Aristophane intitulée *les nuës*.

¶ Je ne trouve point de raillerie plus fine & en même-temps plus picquante

que la réponse que fait Leon X. à un Charlatan, qui lui avoit dédié un Livre où il étoit parlé du Grand Oeuvre de la pierre Philosophale, que l'Auteur se vantoit d'avoir découverte. L'Auteur se promettoit de recevoir un magnifique present du Souverain Pontife; ce Pape pour toute récompense lui envoya une grande bourse toute vuide, lui faisant dire *que puisqu'il sçavoit faire de l'or, il n'avoit plus besoin que d'un lieu pour le mettre.* Cette raillerie me fait ressouvenir de celle d'Ennius dont Ciceron parle dans le premier Livre de la Divination; quelques devins lui ayant demandé une dragme pour lui enseigner un lieu où il y avoit des tresors cachez, il leur dit, qu'il la leur donnoit de très-bon cœur, à prendre sur ce qui lui reviendroit du tresor qu'on alloit lui montrer.

La repartie du Ministre du Moulin ne manque pas aussi de sel & de finesse. On demanda un jour à Deodati Professeur à Geneve, ce qu'il pensoit d'un Sermon de ce Ministre qu'il venoit d'entendre, il répondit, *les eaux claires ne sont jamais profondes.* Deodati ayant ensuite prêché on voulut sçavoir le sentiment de du Moulin, celui-ci pour faire

paroli à son adversaire, dont on lui avoit raporté la plaisanterie, dit froidement, *que les eaux profondes n'étoient jamais claires*. C'est ce Deodati, pour le dire en passant, qui est l'Auteur de la Traduction de l'Histoire du Concile de Trente de Frapolo, & de la version de quelques Livres de l'Ecriture Sainte, dont ni M. Simon, ni M. le Clerc même ne font pas grand cas. M. Spanheim & M. Sponde & Bustorf le fils, parlent plus avantageusement de cet Auteur, & font l'Apologie de ses ouvrages.

¶ On dit que M. Godeau Evêque de Vence, ayant donné à M. Daillé, qui étoit son ami, la vie de S. Paul qu'il venoit de faire imprimer en Vers & en Prose, ce Ministre se mit à la lire en sa presence ; & lorsqu'il fut arrivé à l'endroit dont il est parlé au 23. chap. des Actes des Apôtres, il sourit sur la maniere dont M. Godeau décrivoit S. Paul, attendant dans l'antichambre du Souverain Sacrificateur, & s'amusant à regarder des tableaux qui y étoient. Le Prélat s'étant aperçu que M. Daillé rioit, il lui en demanda la raison ; surquoi ce Ministre répondit, *vous M. qui avez si bien fait l'Histoire de l'Eglise, & qui la possedez si bien, y avez*

vous lû que les Juifs depuis le retour de la captivité, ayent eu des tableaux chez eux. M. Godeau ayant reconnu sa méprise la corrigea sur le champ, & remercia son ami de sa remarque ; desorte que dans la seconde Edition de cette vie, S. Paul ne regarde plus les tableaux du Souverain Sacrificateur.

¶ Balzac disoit que Montagne égaroit souvent ses lecteurs ; mais qu'il les promenoit presque toûjours dans des païs plus agréables, que ceux où il sembloit avoir promis de les conduire. Il est difficile de justifier plus ingénieusement les écarts continuels de cet écrivain. Ce même Auteur le compare à ces anciens qui étoient apellez *Maximi ingenio & arte rudes.* Sorel dans sa Bibliotéque Françoise raporte tout ce qu'on a dit pour & contre Montagne, & donne ensuite son jugement : mais quelque favorable qu'il lui soit, il ne peut s'empêcher de dire, que ce n'est point une lecture propre aux ignorans, aux aprentifs & aux esprits foibles, qui ne pourroient supléer au défaut de l'ordre, n'y profiter des pensées extraordinaires & hardies de cet Ecrivain. Quelques censeurs qu'eut eu Montagne du temps de Sorel, il n'avoit pas encore reçû des coups aussi

terribles que ceux que lui ont porté trois celebres Auteurs. M. Paschal, * celui qui a fait l'art de penser ou la Logique du Port Royal, & le Pere Mallebranche; ** & il est difficile qu'un Livre examiné & censuré par de si redoutables plumes ne tombe pas dans le mépris; cependant Montagne a encore ses partisans, mais ils ne sont plus en si grand nombre, & ses trois derniers censeurs lui en ont enlevé la meilleure partie.

¶ Ce n'est pas ici la premiere fois qu'on aura observé que le hasard a fait souvent découvrir des Manuscrits anciens prêts à perir; on en pourroit faire une assez longue liste, je n'en raporterai cependant qu'un seul exemple. Papyre Masson étant chez un Libraire de Lyon, jettant les yeux sur quelques feüilles d'une écriture ancienne, dont le Libraire alloit se servir pour couvrir d'autres Livres, reconnut que c'étoit les ouvrages de S. Agobard Evêque de cette Ville; il acheta ce précieux Manuscrit & le fit imprimer. Comme on soupçonna que Masson y avoit changé quelque chose, M. Baluze en fit faire

* *Pensées chap. 18 n. 41.*
** *Seconde Partie chap. 19. Recherche de la Verité Liv. 2.*

une seconde Edition conforme à l'original, & y ajoûta de sçavantes notes. On trouve aussi dans cette Edition, qui est sans contredit la meilleure, quelques Epîtres & Opuscules de Leidradus & d'Amulo; le premier Prédécesseur & le second Successeur d'Agobart. Le Manuscrit est à present dans la Bibliotéque du Roi.

¶ *Marci Manilii Astronomicon, à Josepho Scaligero, ex vetusto codice Gemblacensi infinitis mendis repurgatum. Ejusdem Scaligeri notæ, &c. Argentorati* 1555. L'Astronomie de Manilius Poëte Latin, avoit besoin, pour paroître en public, de la main d'un habile homme. Ce Poëme rempli de lacunes & de fautes, roulant d'ailleurs sur une matiere difficile à mettre en Vers, & sur une science encore assez imparfaite du temps de Manilius, ne presentoit partout que des Vers obscurs, la plûpart même inintelligibles. Joseph Scaliger, qui ne trouvoit rien au-dessus de ses forces, entreprit d'examiner & de corriger les Manuscrits de cet Auteur, de rectifier la plus grande partie des endroits défectueux, & d'y ajoûter des notes pour les éclaircir. Il se donna sur ce sujet des peines infinies; mais malgré ses soins, la

premiere Edition ne lui fit pas beaucoup d'honneur. Peu de tems après il travailla à une seconde qui ne réüssit gueres mieux; enfin acharné sur cet Auteur favori, qu'il croioit lui devoir acquerir une gloire immortelle, il y travailla jusqu'à la mort, & laissa parmi ses papiers plusieurs autres remarques sur lesquelles on a fait l'Edition que je viens d'annoncer; mais malgré toutes ces précautions, cet ouvrage est demeuré encore fort imparfait. Un même homme ne peut pas tout sçavoir, & l'Astronomie demande des connoissances & des méthodes, qui ne sont pas toûjours du ressort d'un critique. Il faudroit des Cassini ou des Maraldi, pour travailler utilement sur un Poëme de cette nature, & Joseph Scaliger dont la réputation étoit toute faite par un grand nombre d'autres ouvrages, auroit mieux fait d'abandonner cette entreprise. Feu M. Huet qui avoit fort lû Manilius, & qui s'étoit instruit autant que ses autres occupations le permettoient, des principes de l'Astronomie, ne juge pas bien favorablement du travail de Scaliger. Voici ce qu'il écrivit à Grævius en 1632. » *Pudet liberalitatem* » *tuam toties experiri... quoniam autem* » *Catalogum Bibliothecæ Heinsianæ* » *non-*

nondum accepi, quid ex ea potiſſimum «
mihi comparari velim plane incertus «
ſum. Cum tamen non exiguam Biblio- «
thecæ ſuæ partem Heinſio Patri Teſta- «
mento reliquerit olim moriens Scali- «
ger, qui variis obſervationibus Libro- «
rum ſuorum oras prætexere ſolebat, ma- «
gni fecerim obtinere Manilii codicem «
ſecundæ Editionis, quo uſus eſt. Plu- «
rima enim illic fuiſſe ab eo adno- «
tata ſcio, ex quibus tertiam editionem «
concinnare parabat. Tu vero noſti, «
quam ſæpè mihi in hoc opere Scaliger «
pœnas dederit. Mea igitur intereſt ſci- «
re, an errores demum ſuos agnoverit. Ad «
mortem enim uſque Poëma hoc habuit «
præ manibus, præque oculis; adeo ut «
animam etiam agens curam hanc neu- «
tiquam depoſuerit, ſed non nulla «
emendari juſſerit ab Heinſio. Cum au- «
tem ſecunda editione, nihil aliud ac- «
tum ſit, quam priores errores novis «
erroribus cumulaſſe, planè ſuſpicor, «
majorem errorum acceſſionem ex tertia «
fuiſſe expectandam, quod & ex illa, quæ «
poſt ejus obitum prodiit, liquido cogno- «
ſcitur. » Si l'on veut voir ici quelques-
uns de ces traits, dont ſe ſervoit quel-
quefois Scaliger contre les critiques de
ſon temps, on n'a qu'à lire la Préface

fur Manilius. Voici comme il parle de Bonnin, contre qui il avoit travaillé avant lui fur le même Auteur. *Sed Bonin non multum profuit vetustum codicem nancisci, quo uti nesciit; quem miserum interpretem si suum malum fatum canibus hodiernis objecisset, pejore fato, quam Actæon, defungeretur.*

¶ *L'art notoire* est une espece de superstition par laquelle on prétend qu'un homme peut devenir favant en peu de temps & à peu de frais, pourvû que l'on pratique certains jeunes, que l'on recite certaines prieres, que l'on révére certaines figures, & que l'on observe certaines ceremonies qui font prescrites pour cela. Salomon, si on en croit ceux qui ont été entêtez de cette superstition, en est l'inventeur, & ce fut par ce moyen qu'il aprit en une nuit tout ce qu'un homme peut sçavoir. S. Thomas, S. Bonaventure, & après eux tous les autres Théologiens ont refuté ce ridicule paradoxe; mais on se contente de raporter ici ce qu'Erasme en dit dans un Colloque qu'il a fait là-dessus. *Audio*, dit ce savant homme, *artem esse quandam notoriam, quæ hoc præstet ut homo minimo negotio perdiscat omnes disciplinas liberales.* Il dit qu'il a vû le Livre

qui enseignoit cet art ; mais qu'il n'y avoit rien compris, & n'avoit trouvé personne qui ait pu le lui expliquer. Il y a dans ce Livre diverses figures d'animaux, de Dragons, de Lions, de Serpens, & quantité de cercles dans lesquels étoient dépeints divers caracteres de lettres Grecques, Latines, Hebraïques, & des autres langues étrangeres. Le titre du Livre promet la connoissance de toutes les Sciences en quatorze jours; Erasme ajoûte qu'il n'avoit jamais connu personne qui fut devenu Savant par cet art frivole, & il défie qu'on en voye jamais ; & il conclut enfin qu'il ne sçait point d'autre *Art Notoire* pour devenir savant, que le soin, l'amour & l'assiduité qu'on peut porter à l'étude des Sciences. *Ego aliam artem notoriam non novi, quam curam, amorem & assiduitatem.*

¶ L'opinion qui attribuoit les Eclipses du Soleil & de la Lune à des enchantemens, duroit encore en Italie du temps de S. Ambroise, puisque ce S. Prélat fut obligé d'employer pour la détruire, tout ce que son éloquence lui put fournir de plus vif & de plus piquant. * « M'étant informé, dit-il, au peuple de « Milan, ce que signifioient les cris ex- « traordinaires que vous faisiez sur le «

* Serm. 4. ad Pop.

» soir il y a quelques-temps, on me ré-
» pondit que vous prétendiez par-là
» donner quelque soulagement à la Lu-
» ne dans son Eclipse. Alors je me raillai
» de cette folie, & je fus surpris en mê-
» me-temps de voir que vous étiez assez
» bons Chrétiens pour prêter secours à
» Dieu ; car vous criez de peur qu'il ne
» perdît la Lune, si vous fussiez demeu-
» rez dans le silence ; vous imaginant
» qu'il ne l'a pouvoit soulager, quoi-
» qu'il en soit le Créateur, si vous ne
» l'eussiez secouru. C'est bien fait à vous
» que d'aider ainsi la Divinité dans la
» conduite du Ciel ; mais si vous le vou-
» lez encore mieux faire, je vous con-
» seille de veiller toutes les nuits. Car
» combien de fois pensez vous que la
» Lune a Eclipsé tandis que vous dor-
» miez, sans que pour cela elle soit tom-
» bée du Ciel ? Pensez-vous qu'elle s'é-
» clipse toûjours vers le soir, & qu'elle
» n'éclipse jamais le jour ? Selon vous
» elle n'a de coutume de souffrir l'éclipse
» que vers le soir, lorsque vous avez le
» ventre plein & la tête chargée du vin
» que vous avez bû. Elle ne travaille que
» lorsque le vin vous travaille, elle n'est
» troublée par les enchantemens, que
» lorsque vos yeux le sont par les fumées

de cette liqueur. Comment donc «
étant yvres pouvez-vous observer ce «
qui se passe dans le Ciel à l'égard de la «
Lune, vous qui ne voyez pas ce qui se «
passe en vous-même sur la terre ; voi- «
la justement ce que dit le Sage, *que* «
les fous changent comme la Lune. Vous «
changez en effet comme la Lune, lors- «
que son mouvement vous rendant fous «
& insensez, de Chrétiens que vous «
étiez, vous devenez sacrileges ; car «
c'est commettre un sacrilege contre le «
Créateur, que d'attribuer des foibles- «
ses à la Créature. Vous changez com- «
me la Lune, puisque de fidelles vous «
devenez infidelles. «

¶ *La vie de Pythagore, ses Symboles, ses Vers dorez, & la vie d'Hierocles, par M. Dacier, à Paris 1706.* On ne fera point ici l'Analyse de cet ouvrage qui est assez connu ; on se contentera de parler d'un des Articles principaux de la Philosophie de Pythagore, je veux dire de la Métempsicose, ou du passage des ames dans d'autres corps. M. Dacier à d'abord raison de prétendre que ce Philosophe n'étoit pas l'auteur de cette opinion, & qu'elle étoit reçûë long temps avant lui en Egypte, où il la puisa avec plusieurs autres connoissan-

ces : mais lorſque ce ſavant homme, pour faire honneur à ſon Heros, prétend qu'il n'enſeigne ce ſentiment que dans un ſens moral & allegorique, il paroît qu'il s'éloigne de l'opinion des anciens, * qui ont avancé dans leurs écrits que ce Philoſophe, pour prouver cette opinion, aſſuroit de lui-même qu'il avoit été d'abord Athalides fils de Mercure, enſuite Euphorbe, après cela Hermotime, puis un pêcheur de l'Iſle de Delos; & enfin Pithagore. Et c'eſt une choſe ſi conſtante dans toute l'antiquité que ce Philoſophe avoit enſeignée le premier cette opinion dans la Grece, que perſonne, juſqu'à M. Dacier, ne s'étoit aviſé de dire qu'il faloit expliquer la choſe d'une maniere allegorique; comme ſi Pythagore n'avoit voulu enſeigner autre choſe, ſinon que les crimes nous rendent ſemblables aux bêtes; qu'un homme feroce eſt un lion, celui qui eſt ruſé un renard, le ſage un ſerpent, &c. & que les anciens ayant pris dans la ſuite cette morale trop à la lettre, avoient prétendu mal-à-propos que Pytagore avoit enſeigné que les ames de ces ſortes de perſonnes paſſoient dans le corps des animaux que je viens de nommer. Mais à dire vray, on doit penſer

que ce Philosophe enseigna cette doctrine telle qu'il l'avoit aprise en Egypte, où selon Herodote & les autres Auteurs anciens, les Egyptiens étoient persuadez de la transmigration des ames d'un corps dans un autre. M. Dacier auroit mieux fait de nous donner l'Histoire de cette opinion, qui est si répanduë encore aujourd'hui dans les Indes, qu'il y en a peu d'autres qui y soient plus generalement suivies.

Si on en recherche l'origine, il faut fouiller dans l'antiquité la plus reculée, encore est-il impossible de fixer l'époque de son premier Auteur. On sçait qu'elle étoit suivie dans la Grece long-tems avant Pythagore. Herodote assûre que les Prêtres Egyptiens l'enseignoient; mais il ne nous aprend rien sur le tems auquel elle commença à se répandre. Si j'osois hazarder ici une conjecture, je dirois qu'elle fût la premiere suite de l'opinion de l'immortalité de l'ame. Dès que les premiers Philosophe eurent établi ce dogme, & ne connoissant pas sans doute alors, ni les peines ni les récompenses qui étoient destinées aux ames séparées des corps; ils crûrent qu'on ne pouvoit soutenir cette immortalité, qu'en les faisant circuler d'un

corps dans un autre: & c'est encore ainsi que raisonnent les Indiens qui croïent l'immortalité.

Or comme les Egyptiens, suivant les meilleurs Auteurs, sont les premiers parmi les Philosophes Païens qui ont crû l'immortalité de l'ame, on peut les regarder comme les inventeurs de l'opinion qui les fait passer dans différents corps.

Quoiqu'il en soit de cette conjecture, que je soumets au jugement des sçavans, l'opinion de la métempsicose se répendit dans presque toutes les parties du monde, & elle regne encore aujourd'hui chez la plûpart des peuples, qui n'ont point embrassé le Christianisme. Si l'on consulte les Voyageurs, on voit que les peuples d'Artacan, de Pegu, de Siam, de Camboic, de Tonquin, de la Cochinchine, du Japon, de Java, de Seilan, & plusieurs autres sont encore à present dans la même erreur; & cette opinion fait un des articles de la Religion des Chinois.

Un Prince de ce Païs là étant nouvellement guéri de la petite-verole eut tant de chagrin de voir son visage défiguré, quil chercha sa consolation dans la métempsicose. Il dit en se regardant dans

dans un miroir : je vais séparer mon corps d'avec mon ame, pour revenir dans un autre qui soit plus parfait que celui que j'ai à present. En même-tems il demanda un *Cangiar* fort aigu & trenchant, puis se tournant vers un neveu qui étoit auprès de lui, il lui commanda de lui couper la tête avec ce *Cangiar*, ce que l'autre executa sur le champ. On lit dans l'Histoire des Chinois, que Kekia Philosophe Indien, né environ mille ans avant Jesus-Christ, a été le premier inventeur de cette opinion; mais cela ne peut regarder que le pays où il vivoit. Selon les Historiens Grecs, Pythagore n'étoit revenu au monde que cinq ou six fois; mais le Philosophe Kekia, si on en croit les Indiens, y a paru huit mille fois, & la derniere il nâquit sous la forme d'un Elephant blanc. Les Negres des Barbades, sont persuadez non seulement qu'ils rentreront dans d'autres corps; mais même qu'ils retourneront dans leur patrie, & pour faire finir leur esclavage, ils ne font aucune difficulté de se donner la mort; & leurs maîtres ont bien de la peine à les en empêcher. Les Indiens du Mogol ont un Livre intitulé *Bruma pouranam*, où il est parlé d'une multitude

prodigieuse de transmigrations d'ames dans des corps d'animaux. L'Histoire suivante qui s'y trouve, fait voir jusqu'où ce peuple porte la crédulité. Un Prince Indien étant entré dans un Temple, pria une Déesse de lui enseigner le *Madiram*; c'est-à-dire, une priere qui selon la créance du pays, a la force de détacher l'ame d'avec le corps & de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Ses vœux furent exaucez, & depuis ce jour-là il quitta souvent son corps. Pour plus grande précaution, il ordonnoit à un Domestique affidé de le garder soigneusement, pendant que son ame iroit voyager; mais ce Domestique qui sçavoit la même priere la recita un jour, & son ame s'étant dégagée de son corps entra dans celui du Prince, qui étant revenuë peu de temps après, & ne sachant où se loger, elle prit possession du corps d'un Perroquet.

L'opinion, au reste, qu'ont les Gaures touchant l'évasion de leur ame, n'est pas particuliere à ce peuple; la plûpart des habitans des Indes Occidentales croyent que leur ame est si indépendante de leurs corps, qu'elle s'en sépare quand elle le juge à propos, pour prendre l'essor & aller faire des incursions dans des

lieux éloignez, sans toutefois qu'elle perde la direction des corps dont elles sont chargées de regler les mouvemens. Les grands voyages ne coûtent rien selon eux à ces ames, elles se transportent dans les airs, elles passent les mers, elles penetrent dans les lieux les plus inaccessibles & les mieux fermez; rien ne les arrête, parce que ce sont des purs esprits.

Une opinion aussi absurde coûta cher autrefois à Hermotime ou Hermodore de Clazomene; il étoit sujet à des foiblesses & à des syncopes qui le privoient de tout mouvement pendant l'accès, & ceux qui n'en auroient pas été avertis l'auroient regardé comme mort. Le bruit se répandit dans le pays, que durant cette espece de sommeil léthargique, son ame se détachoit de son corps & alloit se promener où bon lui sembloit. * Ce fut son épouse elle-même qui revela ce secret dont les ennemis de son mari sçûrent bien profiter; car l'ayant surpris dans cet état, ils se hâterent de lui rendre les derniers devoirs, & sans s'embarrasser de ce qu'étoit devenuë son ame, ils le firent brûler tout vif. La bon-

* *Plut. de genio Socrat. Tert. de anima* c. 44.

ne Dame, qui sans doute n'aimoit pas beaucoup son mari, ne mit aucun obstacle aux devoirs funebres qu'on lui rendoit, & une occasion si favorable de devenir veuve la fit passer par-dessus les bien-séances : les habitans de Clazomene, pour consoler ce malheureux mari, lui bâtirent un Temple, & ils défendirent qu'aucune femme y pût entrer, pour le venger de la faute qu'avoit fait la sienne.

Si l'on veut voir plusieurs autres exemples de la même crédulité, on peut consulter nos voyageurs, ou les lire dans la nouvelle Histoire de la Philosophie Payenne, où l'Auteur a eu soin de les ramasser.

¶ Celui qui a fait cette Histoire de la Philosophie Payenne, dont je viens de parler, n'est guere favorable aux anciens Philosophes. Si on l'en croit, Pytagore fut le plus superstitieux & le plus fourbe de tous les hommes, Aristide le plus débauché.

Socrate un voluptueux, un superstitieux & un ami des méchans; Platon un hypocrite, qui ne pratiquoit rien de ce qu'il prescrivoit aux autres, soit pour le culte Divin, soit pour l'autorité des mœurs. Xenophon un homme vain qui

n'aimoit que la gloire ; Ariſtote un gourmand & un impie ; Dion un adorateur des faux Dieux, dont il connoiſſoit cependant la vanité ; Phocion une eſpece d'Athée, qui raportoit au bien public, comme à ſa derniere fin, toutes ſes actions ; Timoleon un politique à peu près ſemblable, qui préferoit l'amour de la patrie à celui de la Divinité ; Caton le Cenſeur un avare & un ſuperbe ; Caton d'Utique un homme patient par orguëil ; Brutus un inhumain ; Seneque un flateur ; Apollonius un demon en vanité ; & Marc Aurele un indolent ſur les débauches de ſa femme, &c.

¶ On ſçait combien les ſonges étoient reſpectez parmi les anciens, & juſqu'à quel point de ſuperſtition on ſe portoit ou pour en obtenir l'accompliſſement ou pour les éluder ; les Sauvages de l'Amerique ont encore aujourd'hui un ſi grand reſpect pour leurs rêves, qu'ils n'oublient rien pour les accomplir. Le Pere L'Affiteau, dans ſon excellent ouvrage des mœurs des Sauvages Ameriquains, en raporte pluſieurs exemples. Quand ils ont vû en ſonge, dit-il, quelqu'une des choſes, qui ſelon eux, doit avoir une connexion neceſſaire avec le reſte de leur vie, il faut qu'ils l'ayent à quelque prix que

ce puiſſe être, & s'ils ſont aſſez heureux pour l'obtenir, ils la conſervent auſſi cherement que leur vie. Les autres Sauvages ſe prêtent même avec tant de charité à l'accompliſſement de ces ſonges, qu'ils ſont toûjours prêts à donner ce qu'ils ont de plus cher. Un Sauvage ayant rêvé que le bonheur de ſa vie étoit attaché à la poſſeſſion d'une femme mariée à l'un des plus conſidérables du village où il demeuroit, il lui fit faire la même propoſition, qu'Hortenſius eut le courage de faire autrefois à Caton d'Utique. Le mari & la femme vivoient dans une grande union & s'aimoient tendrement, la ſéparation fut rude pour l'un & pour l'autre; cependant ils n'oſerent refuſer. Ils ſe ſéparerent, & le mari abandonné, ayant été prié de ſe pourvoir ailleurs, il le fit par complaiſance, & pour ôter tout ſoupçon, qu'il penſât encore à ſa premiere femme. Il la reprit néanmoins après la mort de celui qui les avoit deſunis, laquelle arriva peu de temps après.

¶ L'invention & le jugement doivent être les deux principales qualitez d'un excellent Architecte; mais ces deux qualitez ne ſe rencontrent pas toûjours dans ceux qui paroiſſent exceller dans cet art,

& nous voyons dans les plus beaux bâtimens que c'est le jugement qui manque plus souvent que l'invention. Anciennement l'architecture étoit grossiere & sans art, mais elle étoit solide & judicieuse ; les Pyramides d'Egypte subsistent encore, pour nous faire connoître cette ancienne architecture : elles ne paroissent d'abord que des masses de pierres entassées les unes sur les autres ; mais lorsque nos Géométres les ont mesurées avec exactitude, ils y ont trouvé non seulement une grande proportion dans toutes leurs parties ; mais ils ont encore observé que leurs faces étoient exactement tournées vers les quatre points du monde, & que leur figure Pyramidale pouvoit les faire regarder comme des Gnomons parfaits, qui par leur ombre marquoient les conversions du Soleil. Les desseins que les voyageurs ont tiré du Temple de Jupiter Ammon, du Palais d'Andera, des ruïnes de Chiminaar qu'on croit être l'ancien Palais de Persepolis, presentent une architecture, moins ornée à la verité que celle des Grecs & des Romains, mais qui cependant ne manque pas de beauté ; & il est assez étonnant qu'on voye encore subsister les anciens modeles, sur lesquels les

Grecs se sont reglez pour donner à un si bel art toute la perfection dont il parroissoit susceptible. On observe cependant que tous les ordres d'architecture que les Grecs ont inventez, ne sont pas également parfaits ; une chose paroît peu judicieuse dans l'ordre Corinthien, c'est d'avoir donné pour chapiteau à la colomne de cet ordre, une corbeille ou panier environné de feüilles, & couronné ou couvert d'une tuile quarrée, que Vitruve & les autres maîtres apellent *Abaque* ou *Tailloir* : il est ridicule de concevoir que cette corbeille avec sa tuile soutienne une piece aussi pesante qu'est l'Architrave, & toute la corniche de la façade d'un Palais ou d'un Temple ; rien ne choque davantage la vûë que cette licence : la corbeille qui se trouve entre la colomne & l'architrave devroit être écrasée mille fois, plûtôt que de porter un si grand fardeau. On dit pour sauver cette licence, que c'est une fiction ; mais cette fiction est contre le bon sens : toute fiction pour être suportable doit être dans les regles de la vraisemblance ; cela est si vrai, que bien que les colomnes torses & les colomnes canelées, soient effectivement aussi fortes que celles qui sont entierement massi-

ves, puisque les tors & les cannelures ne sont que des fictions; néanmoins les bons Architectes les regardant comme si elles étoient réellement plus foibles, ne trouvent pas qu'on puisse judicieusement les faire servir à soûtenir de grosses masses de bâtimens; & ils ne les employent que dans des contre-tables, & dans d'autres legers morceaux d'architecture.

Le même ridicule paroît dans les *Cariatides* ou statuës de femmes, que quelques Architectes ont données pour soutien & pour apui à de grands édifices. Le vrai-semblable s'évanoüit dans cette fiction, & jamais on ne s'imaginera que des femmes, quelque bonne tête qu'elles ayent, puissent porter un fardeau qui seroit capable de les mettre en poudre, quand elles seroient de fer ou de bronze. Il est vrai que quelques Architectes, considerant que ces femmes auroient trop à souffrir sous de si pesantes masses, ont eu la charité de leur mettre des coussins ou oreillets bien molets; mais ce ridicule n'a jamais été que le partage des mediocres Architectes.

¶ Il faudroit n'avoir lû aucun Historien ancien, pour ne pas connoître la magnificence des triomphes parmi les

Romains. Il suffit de marquer ici les differences qu'il y avoit entre le grand triomphe & le petit qu'on apelloit Ovation. Dans le premier le vainqueur faisoit son entrée à Rome sur un char tiré par quatre chevaux ; dans l'Ovation on la faisoit à pied & quelquefois à cheval, comme nous l'apprennent Dion & Aulu-Gelle. Ces deux triomphes ne differoient pas seulement en cela ; mais aussi quant à l'habit, à la Couronne, & à plusieurs autres marques de distinction, ainsi qu'on le voit dans le cinquiéme Livre de Denis d'Halicarnasse. Ces deux triomphes differoient encore en ce que celui qui recevoit les honneurs du premier étoit suivi de ses troupes, au lieu que celui à qui on n'avoit accordé que l'Ovation, faisoit son entrée sans soldats : comme on peut le voir dans le Livre troisiéme de Tite-Live. Pour le reste il étoit permis aux uns & aux autres de faire porter les dépoüilles qu'ils avoient prises sur les ennemis, de faire suivre les esclaves, les prisonniers de Guerre, &c. c'étoit un spectable bien flateur pour la vanité des Romains, de voir leurs Citoyens porter en triomphe les Divinitez des peuples vaincus, & traîner à leurs chars les Rois & les Reines captives.

Auguste fit tout ce qu'il put pour empêcher que Cleopâtre ne se donnât la mort, afin de la reserver pour son triomphe; mais cette Reine qui aimoit mieux cent fois perdre la vie, que d'entrer captive dans une Ville, dont elle avoit elle-même rendu captifs les plus grands Capitaines, trompa la vigilance de ceux qu'Auguste avoit établis pour la garder à vûë, & frustra la vanité de cet Empereur, en lui enlevant l'objet le plus flateur de son triomphe. Il faut remarquer en passant que ce fut Tarquin l'ancien qui triompha le premier sur un char; & Denis d'Halicarnasse qui avoit dit que Romulus s'en étoit aussi servi dans son triomphe, a été justement repris par Plutarque. Romulus s'étoit contenté de couper un arbre, sur lequel il ajusta les dépoüilles d'Acron Roi des Ceninates qu'il avoit vaincu, & porta ce trophée sur ses épaules: ce qui peut avoir trompé l'Historien Grec, c'est que Tite-Live parlant de ce trophée, le nomma *Ferculum* ou *Feretrum*, qu'il aura crû signifier un char; quoiqu'il en soit, ce triomphe de Romulus fut le modele des autres triomphes; & les vainqueurs ne manquoient pas de traverser la Ville, portant sur leurs épaules un arbre revêtu

des dépoüilles des ennemis, accommodées de maniere qu'il sembloit qu'ils portoient un homme armé.

¶ La pauvreté & la frugalité furent long-temps le partage des Romains, & c'est à la pratique de ces deux vertus qu'ils devoient toute leur grandeur, & ces éclatantes conquêtes qui les rendirent maîtres presque du monde entier ; comme le luxe qu'ils ne connurent que dans les Guerres d'Asie, fut la cause de leur décadence. Cette pauvreté, qui avoit été dans les Fondateurs de Rome un pur effet de la necessité, devint une vertu politique dans leurs Successeurs, qui la regardoient comme le plus sûr garant de leur liberté. Ils étoient tous Laboureurs, & tous les Laboureurs étoient Soldats, souvent Capitaines & Généraux d'Armée ; l'amour qu'ils avoient pour l'agriculture ne diminuoit rien de leur valeur. Sous un habit grossier dans un travail assidu, ils avoient de la grandeur d'ame, de l'élevation, & les sentimens les plus vifs pour la liberté ; disposez à répandre leur sang pour la deffendre, pour se rendre maîtres de celle des autres, & pour enrichir le tresor public ; ils n'attendoient leur subsistance que du produit de leur héritage qu'ils

cultivoient eux-mêmes ; en un mot, ils étoient Citoyens, Laboureurs, Soldats & Generaux d'Armée ; lorsque la République avoit besoin d'eux, & au retour d'une expedition glorieuse, ils étoient prêts à quitter le Consulat ou la Dictature pour retourner à leur campagne. Les premieres têtes de Rome s'apliquant ainsi à l'agriculture, la terre, qui selon l'expression de Pline, prenoit plaisir à être cultivée avec des charuës couronnées & par des Laboureurs triomphans, produisoit des fruits en abondance : *Gaudebat tellus vomere Laureato.* Qu'elle difference entre ce temps-là, & celui ou non seulement les Empereurs ; mais même quelques particuliers vivoient dans un luxe, que les plus grands Rois de l'Asie n'avoient pas connu ! mais aussi quelle difference entre Manlius & Crassus ; entre Cincinnatus & Lucullus ! ainsi s'amollit dans les délices, dans la bonne chere & dans la somptuosité des meubles & des édifices, cette vertu, qui avoit formé les maîtres du monde : ainsi Rome, qui avoit si longtemps dominé sur tant de Nations, devint la proie des Barbares qui la subjuguerent.

¶ Le Pere Bouhours, dans sa manie-

re de bien penser, auroit porté un jugement plus juste de Baltazar Gracian, si en faveur des excellens préceptes qu'on trouve dans les ouvrages de cet Auteur Espagnol pour les differens états de la vie, il lui avoit fait grace sur l'obscurité de quelques-unes de ses maximes & sur l'affectation de son stile, qui en effet, est très-empoulé & rempli d'hiperboles : Voici de quelle maniere en parle ce judicieux Critique. » Il y a dans les ouvrages de cet Auteur quelque chose de si sombre, de si abstrait & de si oposé au caractere des anciens, que je ne puis en faire mes délices. L'ouvrage qui a été traduit & qu'on a intitulé en Espagnol, *El Oraculo Manual, y arte de Prudencia*, en François *L'Homme de Cour*, que Dom Astanosa apelle, *une raison d'état de soi-même, & une boussole avec laquelle il est aisé de surgir au port de l'excellent* : le Traducteur, *une espece de rudiment de Cour & de Code politique*. Nerveze ne parleroit pas autrement. Cet ouvrage, dis-je, est un recueil de maximes qui n'ont nulle liaison naturelle, qui ne vont point à un but, la plûpart quintessenciées & chimeriques, presque toutes si obscures qu'on n'y entend

rien, sur tout dans la traduction. Le «
Livre qui a pour titre *Agudeza y arte* «
de ingenio, est un beau projet mal exe- «
cuté à mon gré : j'en fus frapé la pre- «
miere fois que je le vis, & il me prit «
d'abord envie de la traduire; mais après «
que j'en eu lû quelque chose, je fus «
bien gueri de ma tentation; car quoi- «
que j'y trouvasse de la subtilité, & de «
la raison en plusieurs endroits, je n'y «
trouvai point mon compte; & je ju- «
geai en le parcourant, qu'un ouvrage «
de cette espece seroit un monstre en «
nôtre langue. L'Auteur prétend y en- «
seigner l'art d'avoir de l'esprit; mais «
toute sa méthode est fondée sur des «
regles si Métaphysiques & si peu clai- «
res, qu'on a peine à les concevoir; «
d'ailleurs si peu sûres qu'on pourroit «
bien s'égarer en les suivant. Les au- «
tres Livres de Gracian ont le même «
caractere, à son *Politico Fernando* «
près, qui est plus intelligible & plus «
raisonnable; car sans parler de son «
Criticon où je ne vois goute, son *Dis-* «
creto est un peu visionnaire, & son «
Heroe est tout-à-fait fanfaron; en un «
mot, jamais peut-être Ecrivain n'a eû «
des pensées si subtiles, si guindées, ni «
si obscures. «

Ce jugement est sans doute un peu trop outré, *l'homme de Cour* de Gracian, contient des maximes très-sages, pour éviter les écüeils qui se rencontrent dans les honneurs & les dignitez, son *Discreto*, qu'on vient de traduire sous le titre, de *l'Homme Universel*, est le portrait d'un honnête homme.

Son *Criticon* qu'on a fait paroître en François, sous le titre d'homme détrompé, n'est pas si inintelligible que le prétend le Pere Bouhours : il est vrai que l'imagination paroît avoir un peu trop de part dans les ouvrages de Gracian ; que le stile figuré & Oriental, communiqué à l'Espagne par les Mores & les Sarrazins, y est mêlé avec des hyperboles outrées. Il est vrai aussi que les descriptions qu'il fait de la fontaine de tromperie, du Palais du mensonge, de l'art sous le nom d'Artemie ; quoiqu'assez ingenieuses, se ressentent du jeu d'une imagination un peu trop vive ; cependant à travers les figures & les images dont ces ouvrages sont remplis, il est aisé de voir que l'Auteur connoissoit parfaitement le monde, les differents états de la vie, les écüeils & les dangers qui s'y rencontrent ; & il a donné des préceptes utiles & salutaires

pour

pour s'en garentir. Pour juger ainsi des ouvrages de cet Auteur, je ne prétens pas excuser ses défauts, j'en suis frapé autant qu'un autre ; mais il ne faut point les confondre avec les beautez qui s'y rencontrent ; je ne sçai même si je n'aurois pas pardonné à ceux qui l'ont tradu't, d'en avoir adouci les hyperboles, & les expressions trop figurées qui ne sont point de nôtre goût. Les traductions en seroient moins fidelles à la vérité ; mais nous aurions des ouvrages plus justes & qu'on liroit avec plus de plaisir. On se passeroit aisément des expressions que je vais raporter, & le Lecteur n'y perdroit rien. * L'Auteur Espagnol, parlant du chant des oiseaux à la pointe du jour, dit que ce sont *les Haut-Bois* de l'aurore qui chantent la *retraite* des étoiles. Que le Soleil & la Lune sont les deux *balances du monde*, dont l'une tempere par sa fraîcheur, ce que l'autre avoit alteré par sa chaleur. Que les Montagnes sont les *Côtes* de la Terre, ses *Havres*, les *Magasins* des neiges & des metaux, le *repos* des nuées, &c. Il nomme un grand Vaisseau, *l'effroi des ennemis*, *l'entagoniste des vents*

* *Ces exemples sont tirez du Criticon de l'Auteur Espagnol.*

& le joug de l'Ocean. En parlant de ceux qui recherchent en mariage des personnes riches, pour lesquelles ils n'ont point d'inclination : qu'ils sont plus blessez *des fléches de la Dot que de celles de l'amour.* Un de ses interlocuteurs racontant qu'étant tombé dans la mer, il s'éleva une furieuse tempête, il dit que *son sort vouloit joüer de son reste*, afin qu'il finît sa vie *dans toute la solemnité de ses rigueurs*, & que la mer élevoit si haut cet homme abandonné aux flots, *qu'il craignoit de se briser contre la Lune ou contre quelque étoile du Ciel* ; & qu'un moment après il étoit enfoncé si bas dans la profondeur des abîmes, *qu'il eut plus de peur d'être brûlé que noyé.* Il apelle la ville de Madrit, *la grande Babylone d'Espagne, la Sphere de la Noblesse, la place publique de la vie, la Couronne des deux Mondes, le Joyau des Indes, le Nid du Phenix, & la Sphere du Soleil Catholique.* Il apelle les femmes *le Lutin général du monde.* En parlant de la simétrie du visage, il dit que la bouche est la porte du cabinet du Roi, & il apelle les mains, *les substituts de la langue, les nourrices des paroles, & les surintendantes du goût.* Il ajoûte que la langue, comme

une furieuse, a été enfermée bien à propos entre deux murailles, où elle n'a qu'un seul partage qui est la bouche, encore les dents lui servent de grille, & les levres de porte. Ces barrieres, pour le dire en passant, sont bien foibles, & elles n'empêchent ni la médisance ni les paroles inutiles. Je pourrois raporter ici plusieurs autres exemples ; mais en voila assez pour prouver que Gracian, pour avoir voulu quelquefois avoir trop d'esprit, est trop alambiqué, & que ses pensées sont souvent fausses, pour être trop recherchées.

On ne sçauroit pourtant lui refuser que les projets de ses Livres ne soient très-ingenieux, & sa morale très-propre à détromper des fausses illusions du monde. Il a aussi quelquefois des imaginations fort plaisantes : celle où il décrit les singularitez qu'on trouve chez Salastane, est de ce genre. Critile & Andronius, qu'il fait voyager par le monde pour chercher un veritable ami, arrivent chez ce rare personnage, qui leur fait voir tout ce qu'on a regardé jusqu'alors comme fabuleux, ou du moins comme très-rare ; des Pelicans qui s'arrachent les entrailles pour nourrir leurs petits ; les aîles du Phenix ; un Gerion

à trois têtes, & mille autres singularitez; il leur dit ensuite qu'il veut leur faire voir d'autres choses encore plus rares ; & il les conduit dans un apartement où l'on trouve un homme de bien, un Juge subalterne qui n'avoit point de doigts aux mains, non plus que sa femme; un Grand Seigneur sans dettes ; un Prince heureux ; un autre Prince qui écoutoit la verité ; un Avocat pauvre ; un Poëte riche ; une personne Royale, morte sans soupçon de poison ; un Espagnol humble ; un François paisible ; un Allemand qui n'aimoit point le vin ; un particulier qui ne médisoit jamais ; un Savant récompensé ; une veuve sage ; un fou mécontent ; une femme sincere ; & quelque chose encore de plus rare que tout cela ; un véritable ami.

Ce que ce même Auteur dit au sujet des Sciences de l'Histoire & des humanitez, lorsque ses voyageurs sont arrivez dans ce Palais de cristal, est aussi très-ingenieux, & renferme une critique fine & des railleries fort délicates. La Déesse du Parnasse leur fait voir d'abord la Poësie sous la figure de plusieurs instrumens de Musique qui sont dans un apartement, & là dessus elle leur fait le caractere des Poëtes anciens & mo-

dernes. La Lyre de Petrarque, par exemple, est d'yvoire; mais si froide qu'elle gelle les mains: ce qui fait dire à la Déesse qu'on trouve dans ce fameux Poëte les deux contraires, une grande froideur avec tout le feu de l'amour. L'Histoire paroît sous l'embléme des plumes de toutes couleurs; celles qui sont interessées sont de couleur d'or, ainsi des autres. Ce qu'il dit du Palais de la vérité, & de son accouchement, renferme une morale également ingénieuse & satirique.

¶ Honoré d'Urfé Auteur du Roman d'Astrée, étoit issu d'une illustre Maison originaire de Suabe; & reconnoissoit parmi ses ancêtres Guarin, Prince de la Maison de Saxe, Comte d'Altorf, & Duc de Suabe, qui vivoit dans le huitiéme siécle. Henri d'Ulfé, surnommé le Lion orgueilleux ayant été chassé d'Allemagne par l'Empereur Frederic Barberousse, se refugia en France auprès de Gui Comte de Forez, & y bâtit le Château d'Urfé. Ulfe IV. car c'étoit là leur ancien nom, étant au Siege d'Antioche vers l'an 1106, changea les Armes de Saxe, qu'il portoit, en celles d'Urfé, qui sont de vair au chef de gueule. La Terre de la Bastie,

qui est la principale demeure des Seigneurs d'Urfé, avoit été dans cette Maison depuis le treiziéme siécle. Je ne m'étendrai pas davantage sur la genealogie de cette Maison, pour venir à celui qui fait le sujet de cet Article. Jacques d'Urfé son pere, voyant dans son voisinage la belle Diane de Château-Morand, la destina pour femme à son fils aîné : voila la veritable Astrée, l'Heroïne principale du Roman. Comme cette alliance devoit reconcilier la Maison d'Urfé avec celle de Château-Morand, qui étoient fort broüillées. Toute la Noblesse du Païs s'interessa à ce Mariage. Ce trait d'Histoire que feu M. Patru avoit appris d'Honoré d'Urfé, lorsqu'il s'étoit retiré près de Turin, est assez conforme à l'intrigue du Roman, où Alcippe pere de Celadon est representé comme ennemi irreconciliable d'Alcée, pere d'Astrée. Pendant la negociation de ce Mariage, Honoré d'Urfé qui voyoit souvent la belle Diane, en devint éperduëment amoureux, & il ne lui étoit pas indifferent. Le pere qui s'apperçut de la passion de son fils, l'envoya à Malte, pour l'y faire recevoir Chevalier ; & pendant son absence, le Mariage fut conclu avec l'aîné.

de ses enfans. Cette union que l'interêt seul avoit ménagé ne fut pas heureuse. Les deux époux se separerent, avec promesse reciproque de quitter le monde. Le Marquis d'Urfé tint sa parole, & se fit Ecclesiastique ; mais Diane demeura dans le monde. Le Mariage n'ayant point été consommé, quoique les deux époux eussent longtemps demeuré ensemble, Honoré d'Urfé revint de Malte, où il n'avoit point fait de vœux, & épousa son amante. Ce Mariage ne fut gueres plus heureux que le premier. Diane n'étoit plus dans cette fleur de jeunesse qui lui avoient attiré les adorations, qui l'avoient si fort flatée ; & le Marquis avoit toûjours quelques nouvelles amourettes qui donnoient beaucoup de jalousie à sa femme. Fatigué de ses reproches continuels, & n'esperant plus d'en avoir d'enfans, pour conserver dans sa Maison les grand biens que Diane y avoit apportez, il se retira dans une Cassine sur le bord du Po, & près de Turin. Le chagrin qu'il avoit de se voir mal dans l'esprit d'Henry IV. qui ne regarda jamais de bon œil ceux qui avoient été dans les bonnes graces de la Reine Mar-

guerite, eut peut-être autant de part à cette retraite, que ce qu'on dit du dégoût qu'il avoit alors pour la Marquise sa femme. Quoiqu'il en soit, il y a aparence qu'il a un peu déguisé les choses dans la Préface de son Roman, où il proteste qu'il aimoit toûjours & qu'il aimeroit jusqu'au tombeau la belle Diane. L'avanture qui l'engagea auprès de la Reine Marguerite est trop singuliere, pour ne pas la raporter ici. Cette Princesse étant dans le Château d'Usson en Auvergne, le Marquis d'Urfé tomba entre les mains d'un de ses partis qui battoit la campagne, & fût conduit à la Reine. Il avoit toutes les qualitez qui le pouvoient rendre agréable à une Princesse infiniment spirituelle, galante, & d'un discernement exquis; ainsi elle ne tarda gueres à lui faire voir qu'elle avoit de l'estime pour son mérite. Cette Histoire est envelopée dans le Roman, sous celle de Galatée; sa prison ne dura pas long-temps, & il revint bien-tôt auprès de Diane, à qui il n'avoit pas été infidele.

M. Patru qui l'avoit vû dans sa retraite, disoit qu'il ressembloit assez aux portraits que l'on voit de lui à la tête de son Astrée; qu'il étoit de moyenne taille,

le, & très-propre sur sa personne, & qu'il avoit infiniment d'esprit. On peut assûrer, en effet, que son Astrée est un ouvrage bien supérieur aux autres Romans ; c'est un Poëme où l'érudition est jointe avec la beauté des sentimens ; où les caracteres également variez representent toûjours la vertu dans les differens personnages qui y sont peints ; où les descriptions sont belles & naturelles, les avantures ingénieuses, les conversations tantôt galantes, souvent solides, toûjours raisonnables ; & ce qui est encore plus singulier dans un ouvrage de cette nature, on y remarque une conduite admirable & digne des Poëmes les plus estimez.

M. Camus Evêque de Bellay, qui avoit fort connu M. d'Urfé, en fait l'éloge dans son traité de l'esprit de S. François de Sales, avec une telle effusion de loüanges, qu'il paroît bien que son estime alloit au-delà de ses paroles.

Le premier Tome de l'Astrée parut en 1610. & fut dédié à Henry IV. le second en 1620. & le troisiéme quatre ou cinq ans après ; & ces trois Volumes furent reçûs du public avec un aplaudissement universel. La quatriéme partie étoit achevée lorsque l'Auteur

mourut en 1625. dans la guerre de Savoye. Etant tombé malade à Nice, il se fit porter à Ville-Franche, où il mourut âgé de 58. ans. M. d'Urfé avoit composé encore d'autres ouvrages, entr'autres des Epitres morales, & un Poëme intitulé *Sircina*. M. Camus raporte dans le traité que je viens de citer, que M. d'Urfé parlant de la Philotée de S. François de Sales, du Code de M. Faure Premier Président de Chamberi son ami, & de l'Astrée, disoit qu'ils avoient travaillé tous trois pour l'éternité; que la Philotée étoit le Livre des dévots, le Code Fabrien celui du Barreau, & l'Astrée celui des Courtisans.

¶ *Francisci Vavassoris, Societatis Jesu, de Ludicra Dictione Liber, in quo tota jocandi ratio ex veterum scriptis æstimatur. Lut. Paris. Apud Sebastianum Cramoisium. 1658. inquarto.* * M. de Balzac, à qui la langue Françoise à tant d'obligations, voyant sur la fin de ses jours que le stile burlesque faisoit de grands progrès, & qu'on n'écrivoit presque plus ni en Prose ni en Vers que dans ce stile-là, pria le Pere Vavasseur d'écri-

* *M. Colomiez parle de ce savant traité dans sa Bibliothéque choisie; mais il n'entre dans aucun détail.*

re sur ce sujet. Ce savant Jesuite, que le stile burlesque choquoit autant que son ami, se mit en devoir de le satisfaire, & commença l'ouvrage que je viens d'annoncer ; mais qui ne parut qu'après la mort de Balzac. L'Auteur, dans ce Livre, entreprend de faire tomber le regne du burlesque, en prouvant que les anciens, ceux-là même qui étoient les plus satiriques, ne s'en étoient jamais servi. Il entre sur ce sujet dans un grand détail, & prouve sa proposition par des preuves tirées de tous les bons Auteurs de l'antiquité : il commence par Esope & finit par Ciceron ; si quelques Auteurs, dit-il, avoient dû écrire dans ce stile, ce seroit sans doute ou Aristophane & Menandre parmi les Grecs, ou Plaute & Terence parmi les Latins, ou Lucien, ou Apulée & Petrone, en un mot tous ceux qui ont écrit des Comedies, des Dialogues, ou des Satyres. Mais on n'a qu'à lire ces Auteurs, & on trouvera qu'ils ont écrit les choses les plus badines, les plus agreables & les plus piquantes, d'un stile bien éloigné du burlesque. Il y a plus, continuë le sçavant Jesuite ; non seulement on ne trouve aucun Auteur qui se soit servi de ce stile ; on ne voit pas même que

les Anciens l'ayent connu, & aucun d'eux ne nous en a donné des régles. Au reste, le Livre du Pere Vavasseur est très-bien écrit, son Latin est pur, sa diction noble & élegante, & rien n'est plus propre à combattre le stile burlesque que celui qu'il employe dans cet ouvrage.

On sçait que ce fut sous le Regne de Loüis XIII. & au commencement de celui de Loüis XIV. que le stile burlesque étoit en vogue; mais parmi le grand nombre d'Auteurs qui se mêlerent alors d'écrire dans ce stile-là, personne n'y réüssit que le celebre Scarron. Cet Auteur vraiment original dans ce genre, ne forma que de très-mauvais copistes: il n'y a rien de si plat, ni de si bas que la plûpart des ouvrages qui parurent alors; on voulut l'imiter, mais on demeura bien au-dessous de lui. On ne trouve dans tous ces ouvrages burlesques, ni ce sel ni cette finesse naïve, qui regne dans quelques-uns de ceux de Scarron; mais quelques plaisantes que soient ses imaginations, sa Gigantomachie, son Virgile travesti, sa Baroneide & quelques-autres pieces de cet Auteur, sont les seules qu'on puisse lire à present; encore faut-il passer sur bien des choses qui

paroissent forcées, froides & insipides. On est étonné qu'un homme aussi incommodé que Scarron, & qui souffroit les plus cruelles douleurs, ait pû avoir assez de tranquillité d'esprit & assez d'agrément pour babiner éternellement, sans avoir jamais pû prendre le ton sérieux, non pas même en parlant, ou des maux qui le tourmentoient, ou du mauvais état de ses affaires. Il est vrai qu'il avoit été élevé dans ce burlesque qu'il avoit, pour ainsi dire, succé avec le lait; & c'est une Anecdote que je dois au public. Scarron avoit eu pour précepteur Jacques Moreau, qui entra depuis dans la Congrégation de l'Oratoire : c'étoit lui, sans doute, qui lui avoit donné tant de goût pour le Burlesque. Ce fut aparemment dans le temps qu'il étoit auprès de Scarron, que M. Moreau composa son Poëme Latin sur les Pygmées ; car on avouë dans la Préface qu'il étoit fort jeune lorsqu'il fit cet ouvrage : or la Pygmeide est tout-à-fait burlesque, quoiqu'elle soit écrite en vers heroïques. Comme cet ouvrage est fort rare & peu lû, il ne sera pas hors de propos d'en parler dans ces Mélanges.

Ce Poëme imprimé à Paris chez Sebastien Hip en 1676. est divisé en huit

chants. Dans le premier l'Auteur après avoir invoqué Apollon en lui disant :

. . . . Mentite tuis ô semper Alumnis,
Pharmacopola tenax, aut dentis ut erutor ægri ;
Da [illegible]ciles, ô Phœbe, viros, & inania castra
Fabellasque rudes, simulataque pergama veris
Fingere, &c.

Fait la description du pays de Cocagne, & entre dans les raisons que les Gruës avoient de haïr les Pygmées ; il parle ensuite des forces de ces deux nations, de leur maniere de faire la guerre, de leurs armes & de leur maniere de vivre. Dans le second l'Auteur décrit le combat des Gruës contre les Pygmées, dont le General qu'il nomme Iolas fait des merveilles, & finit ce Livre par une description comique du coucher du Soleil, que Scarron a copiée dans le commencement de son Roman comique.

Jam Tartessiacas rhedam flectebat in undas
Declivis cœlo Titan, sitiensque labore,
Pervigili lanbebat aquam, fessosque diurno
Tramite quadru pedes ægre fumantia torquet ;
Ad stabula, hic roseis ignita repagula pulsant
Calcibus, & pingues paleas, ac semen avenæ,
Jejuni, strigilesque vocant ; dolet al vus inanis
Jam desiderio seri macrescere pastûs.

Dans le troisiéme chant M. Moreau,

aprés avoir fait le portrait du petit General qu'il fait descendre d'Encelade & deMars, il le conduit devant le Roi pour tenir Conseil sur les affaires presentes, & malgré les raisons des Conseillers d'Etat qui opinent pour la paix, la guerre est resoluë, & Iolas est déclaré General, malgré la harangue burlesque d'Ollonus, qui employe sa comique éloquence pour le dissuader. Le quatriéme chant est employé à décrire les aprêts de la guerre; & ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Auteur donne aux rebelles les noms des plus fameux heresiarques; il fait ensuite la description de la Cavalerie qui vient au secours du Roi des Pygmées: c'étoient des chevres, des cochons, des chiens, & plusieurs autres sortes d'animaux. Ce Livre est terminé par la description des présages funestes qui intimiderent ce petit peuple. Le cinquiéme chant contient le dénombrement des troupes; on y voit de quelle sorte le petit Albulus monté sur un chat joint son drapeau malgré les défenses de sa mere. Les vœux que fait une autre mere pour le salut de ses deux filles qui ont pris les armes dans une occasion si dangereuse, sont fort comiques. Voici comme elle parle au Dieu Mars.

Ac tua divitibus mactabo altaria donis ;
Nam festis tibi vestis erit, tibi barba diebus
Aurea, jejunum te taurea pulpa cibavit,
Blesensisque satur dolio potabere vini.

Dans le sixiéme chant les armées paroissent en presence ; on donne un sanglant combat, où la jeune Æglé fait des prodiges de valeur ; & les Dieux étonnez reçoivent ordre de Jupiter, de demeurer chacun dans leur rang, sans se troubler ni s'effraïer. On trouve dans ce chant une description tout-à-fait burlesque du Soleil, qui paroît sur l'orison après avoir déjûné, & qui épouvanté, à la vûë des deux armées qui se preparent au combat, est bien embarrassé à conduire son char. L'Auteur décrit dans le septiéme chant le sanglant combat des Gruës & des Pygmées, & les efforts que fit Æglé pour délivrer sa sœur qui étoit en danger. Les menaces d'Eole aux vents, & le discours de Ciceron jeune Pigmée, sont tout-à-fait burlesques. Enfin, dans le huitiéme & dernier chant, on voit la suiet de ce terrible combat, où les Gruës ont de grands avantages ; Calypso qui conduisoit un bataillon de ces Oiseaux aïant ateint la petite Æglé la dévore, & est tuée elle-même par le jeune Atys. Am-

brafide, une autre Gruë, tuë le General Iolas; & Parthenopes, pour venger la mort de sa sœur Æglé, fait une grande déconfiture de Gruës; enfin les Dieux & la nuit terminent le combat, & c'est par là que finit le Poëme.

Il y a bien de l'apparence, pour le dire ici en passant, que ce Poëme est le modele de la Gigantomachie, qui est un des premiers Ouvrages de Scarron; & l'on peut dire que l'Ecolier surpassa le Maître dans le genre burlesque; car sans parler du stile de la Pygmeide, qui est peu élegant & peu latin, les Harangues, les Descriptions & les Epizodes n'ont pas toûjours le tour naïf & plaisant qu'on trouve dans la Gigantomachie. Il est assez plaisant de voir le Maître & le Disciple donner presque en même temps deux Poëmes burlesques, l'un sur les Pygmées & l'autre sur les Geans; c'est-à-dire, sur ce qu'on a imaginé de plus grand & de plus petit parmi les hommes : jamais contraste ne fut plus singulier. Le commencement de la Gigantomachie annonce un burlesque parfait.

Je chante, quoique d'un gozier
Qui ne mâche point de laurier,

Non Hector, non le brave Ænée,
Non Amphiare ou Capanée,
Non le vaillant fils de Thetis,
Tous ces gens-là sont trop petits,
Et ne vont pas à la ceinture
De ceux dont j'écris l'aventure.

J'ai dit que plusieurs personnes avoient voulu imiter Scarron : c'est le génie des François, qui sont la plûpart en cela assez semblables aux oüailles de Dindenaut; ils se suivent, & passent par où le premier a passé. Lorsque le P. du Bosc Cordelier eut donné au Public son Livre de l'*Honnête Femme*, on vit bien-tôt paroître l'*Honnête Garçon*, l'*Honnête Fille*. Un Ecrivain s'avisa d'intituler *Délices* la Description d'un Païs : bien-tôt on trouva des *Delices* par tout, & même dans la Suisse. Nos Poëtes, depuis Malherbe, avoient assez négligé l'Ode. A peine en cinquante ans tout le Parnasse François en avoit-il produit assez pour faire un volume raisonnable ; depuis que les Odes de Monsieur de la Mothe ont paru, il en plut de toutes parts ; & tel qui n'a pas assez de génie pour finir un Madrigal, se pique de faire des Odes ; & qui pis est, des Odes Pindariques. Quand M. Rousseau eut

mis à la mode l'Epigramme Marotique, tout Paris en a été inondé. Mais sans m'écarter du Burlesque, qui fait le sujet de cet Article, Scarron eut bien des singes. Le temeraire oisif continua le Virgile travesti : Charles Coipeau, plus connu par son nom d'Assouci, entreprit de mettre en Vers Burlesques le *Ravissement de Proserpine*, Poëme grand & pompeux de Claudien : il rendit aussi ce mauvais office aux *Métamorphoses d'Ovide*, sous le Titre d'*Ovide en belle humeur*. Despreaux, pour le dire en passant, qui ne lui sçut pas bon gré de vouloir perpetuer un stile qu'on devoit avoir enseveli dans le tombeau de Scarron, le foudroïa par ce Vers.

Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des Lecteurs.

Ce Poëte avoit dit en un autre endroit :

Et laissons le Burlesque aux plaisans du Pont-Neuf.

Horace ne fut pas exemt de cette sorte d'insulte. Un Rimailleur se trouva assez de loisir pour mettre en Vers Burlesques trente-huit Odes de ce Poëte. L'Ouvrage fut imprimé à Leide

chez Jean Sambit en 1653. Le même Libraire donna la même année l'*Odissée d'Homere ou les Avantures d'Ulisse en Vers Burlesques*. L'Auteur qui estima assez cet Ouvrage pour le dedier à M. le Prince de Conti, s'apelle Henri de Picou. On voit à la tête de ce Livre une Epitre Burlesque de Penelope à Ulisse, faite sur le modele de celle d'Ovide. Mais ce qui surprend encore plus que tout cela, c'est que Brebeuf, tout Brebeuf qu'il étoit, entreprit lui-même de faire le *Lucain travesti*. Il est vrai qu'il y mit pour Titre, la Pharsale de Lucain en Vers enjoüez : n'osant pas se servir, comme il le dit lui-même dans son Epitre Dedicatoire, du mot de Burlesque, parce qu'il avoit alors perdu la meilleure partie de son agrément, en perdant le merite de la nouveauté. Et il est bon de remarquer queM. de Brebeuf écrivoit cela en 1655. cinq ans avant la mort de Scarron, qui par là se trouve avoir survécu à la décadence du stile Burlesque qu'il avoit mis en réputation.

Brebeuf tûjoours si guindé dans sa Pharsale, étoit bien changé lorsqu'il la mit en Vers enjoüez. Mais quel enjouëment !

Je veux pendant que je suis
Franc de chagrins & d'ennuis,
Pendant que fureur Divine
S'allume dans ma poitrine,
Et qu'enflé comme un ballon
Je suis tout plein d'Apollon,
Vous chanter à la Françoise
La guerre plus que bourgeoise,
Qui se fit aux champs Gregeois
Entre deux riches Bourgeois, &c.

Il est bon de remarquer que le Poëte a emploïé cent soixante-deux Vers pour exprimer les sept premiers de la Pharsale; ce qui est d'un ennui à rebuter les plus infatigables Lecteurs.

Dans l'Epitre Dedicatoire, Brebeuf dit qu'il a purgé autant qu'il a pû « ce genre d'écrire des termes qui cor- « rompent notre Langue; qu'il a tâ- « ché à mettre l'enjouëment dans la « pensée, beaucoup plus que dans les « paroles, & à trouver une raillerie de « bon sens, & non pas une raillerie « boufonne. « Qu'on juge par ces Vers qui doivent rendre cette pensée de Lucain, s'il a bien tenu sa parole.

Guerre plus que civile, où la fureur d'un homme
Fit voir aigle contre aigle & Rome contre Rome,
Le sang contre le sang lâchement declaré
L'audace triomphante & le crime adoré.

Guerre folle & temeraire
Où le gendre & le beau-pere
Tâcherent en furieux
A s'entre-arracher les yeux,
Se battirent ; s'étrillerent,
Rudement s'entre-cognerent,
Comme il falloit haut & bas
Ou comme il ne falloit pas ?
Guerre sans ordre & sans regle
Où l'aigle battoit un aigle,
Et sans remords ni respect
Le plumoit à coups de bec ;
Où l'enfant voloit le pere
Le frere frottoit le frere,
Cousin bouchonnoit cousin,
Voisin testonnoit voisin, &c.

¶ Comme ces essais seront peut-être lûs par de jeunes gens, qui aïant quelque goût pour les Belles Lettres, pourront un jour devenir Auteurs, il n'est pas hors de propos de leur prescrire quelques-unes des regles qui sont necessaires pour réüssir. Les gens d'un goût épuré nous apprennent qu'on ne doit point former le dessein d'écrire, sans avoir beaucoup d'acquis pour les choses en général, & en particulier pour la matiére sur laquelle on se propose d'écrire ; qu'il faut mesurer son dessein avec ses forces, & que pour faire ce discernement, il est bon de prendre avis de quelque personne ha-

bile qui connoisse nôtre portée; qu'il faut sçavoir faire le discernement des stiles, à proportion des sujets qu'on veut traiter: car il faut un stile different pour une Piece d'Eloquence, pour une Histoire & pour des Dissertations & des Notes. Il faut avoir devant les yeux un excellent modele qui soutienne l'esprit, regle ses mouvemens, modere & arrête les saillies de l'imagination. Si l'on dispute, il faut prendre le stile polemique; si l'on instruit, le didactique: pour les Dialogues, il faut un stile naturel, observer les bienseances, le caractere des personnages; & pour les Fables, un stile naïf, fin & naturel; pour l'Histoire on demande aussi du naturel, mais un naturel grave & majestueux.

Nous avons heureusement, même dans nôtre Langue, de très-bons modeles sur tous ces sortes de stiles; mais je ne nommerai ici que les morts, de peur d'offenser ceux des vivans qui ne se trouveroient pas dans ma Liste. On peut prendre sûrement M. Pellisson pour modele dans le stile Historique, M. Despreaux pour le Didactique, M. de la Fontaine pour les Fables, le Pere Bouhous pour les Entretiens, & le Pere Mal-

lebranche pour les Matieres Philosophiques. Les Maîtres nous apprennent encore que le Titre d'un Livre doit en être l'abregé, & qu'il en doit renfermer tout l'esprit autant qu'il est possible. Qu'il est de la derniere importance pour la fortune d'un Livre, & souvent pour la réputation d'un Auteur, que le Titre en soit juste, simple, naturel, sans obscurité : aussi faut-il qu'un Auteur se souvienne souvent du Titre de son Livre, pour voir s'il ne s'en écarte pas.

Quoiqu'une Préface ne paroisse pas essentielle, néanmoins si elle est bien faite, elle conduit le Lecteur bien avant dans la connoissance de l'Ouvrage. La Préface que M. de Fontenelles a mise à la tête de l'Histoire des Ouvrages de l'Academie des Sciences ; celle dont M. de Boze a orné le Frontispice des Mémoires de l'Academie des Belles Lettres ; celle que M. l'Abbé Massieu a mise au commencement des Oeuvres de M. de Tourreil, sans parler de plusieurs autres, sont des modeles à imiter pour tous ceux qui veulent bien écrire.

Pour venir maintenant au corps de l'Ouvrage, c'est aux lumieres d'une bonne Critique qu'on doit le choix judicieux

dicieux des Matieres dont on doit traiter, l'ordre naturel dans lequel elles doivent être rangées, & la maniere exacte dont on doit les expliquer. Il faut que le stile en soit net, pur, clair, châtié & sans aucun embarras. Il faut se servir des termes les plus conformes aux sujets qu'on traite ; s'éloigner également des expressions basses & triviales, & de celles qui sont trop recherchées. On doit fuir cette affectation qui regne depuis un temps pour le choix des mots nouveaux. Il y a des Auteurs qui ne semblent écrire que pour placer comme dans des niches des expressions hazardées, & dont souvent ils sont les auteurs. Il faut consulter le bel usage, & éviter également les mots ou trop vieux ou trop nouveaux.

Comme le dessein, quelque bien choisi qu'il soit, le Titre, la Preface & le stile même ne font pas seuls un bon ouvrage ; il faut qu'un Auteur ne prenne que des sujets interessans, instructifs, peu éclaircis avant lui, & dont la Religion ou l'Etat puissent profiter ; il est inutile & souvent pernicieux d'entreprendre d'inonder la Republique des Lettres d'un grand nombre d'ouvrages dont elle se trouve surchargée.

M. Despreaux marque en quoi consiste l'agrément & le sel d un bon ouvrage : *C'est*, dit-il, *dans des pensées vraies, & des expressions justes. L'esprit de l'homme*, ajoûte-t-il, *est naturellement plein d un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'ent*[illegible] *qu'à demi, & rien ne lui est plus agreable que l'orsqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclercie, & mise dans un beau jour.*

Un Auteur doit encore éviter comme un écüeil dangereux les digressions inutiles, vaines & ennuyeuse ; l'érudition hors de son lieu, ou prise de trop loin ; les citations entassées les unes sur les autres ; la confusion, les redites, l'affectation, l'obscurité, & les choses peu necessaires au dessein principal de l'ouvrage ; les expressions qui peuvent marquer de la vanité ; les termes injurieux dans les disputes, & sur tout les faux raisonnemens. Il faut que les raisonnemens soient intelligibles, qu'ils soient justes & concluans : * *On aura la dureté*, dit M. de Fontenelle, *de condamner la chose du monde la plus ingenieuse, si elle ne va pas au fait.* Un Auteur doit souvent relire son ouvrage,

* *Digress. sur les Anciens.*

se corriger ; & quoiqu'il ne faille pas l'user à force de le polir, il faut pourtant en être soi-même un juge severe, & même impitoyable ; & suivant le precepte d'Ovide, le garder long-tems avant que de le donner au public : *Nonum prematur in annum*

On pourroit ajoûter ici plusieurs autres remarques sur ce sujet, & même faire un Livre pour apprendre à en composer d'autres ; mais il suffit de renvoyer ceux qui veulent devenir Auteurs aux excellens modeles que nous avons sur toutes sortes de sujets ; & ces grands Maîtres les instruiront mieux que toutes les regles qu'on pourroit leur donner.

¶ Toutle monde sçait que le Lac Curtien avoit pris son nom de Metius Curtius General des Sabins ; mais les anciens contoient eux-mêmes de quatre manieres differentes l'avanture qui avoit donné lieu à cette denomination. Procilius, dit Varron, * en parle autrement que Pison, & celui-ci autrement qu'Elius. Le premier dit que la terre s'étant entreouverte, le Senat ordonna qu'on consultât les Aruspices ; que ceux-ci répondirent qu'il falloit jetter dans cette ouverture le plus brave des Citoyens ; &

* *Lin. lat. Liv.* 4.

que suivant cette réponse, un certain Curtius prit ses Armes, monta à cheval & s'y precipita; qu'après cela l'ouverture s'étant refermée, son corps y fut enseveli, & que cet endroit lui servit d'éternel monument, & immortalisa son nom. Lucius Calpurnius Pison a écrit dans ses Annales, que dans la Guerre des Sabins, Romulus descendant d'une éminence avec ses troupes, fondit tout d'un coup sur ses ennemis; qu'alors un certain Sabin homme brave & courageux, nommé Curtius, se retira dans un lieu marecageux, qui étoit dans la place publique, & servoit de receptacle aux eaux, avant qu'on eut fait faire les cloaques & les égouts; que de là il se sauva avec les siens dans le Capitole, & que c'est de lui que le lac a pris son nom. Caius Elius, & Quintus Lutatius rapportent au contraire que cet endroit fut frapé de la foudre; que le Senat ordonna qu'on l'entoureroit de murailles; que ce fut le Consul Martius, Collegue de Marcus Genutius, qui fit executer cet ordre, & que c'est de lui que ce lac a pris son nom.

Denys d'Halicarnasse conte encore la chose autrement. Il dit que Curtius fit

une vigoureuſeuſe reſiſtance, & ſoûtint bravement l'attaque de Romulus, qui étoit venu fondre ſur lui; qu'il ſe donna alors un rude combat entre ces deux Generaux; que Curtius qui ſe retiroit doucement tout percé de coup, & perdant ſon ſang, aïant rencontré derriere lui un marais profond, que Plutarque dit * être les reſtes de l'inondation du Tibre arrivée peu de jours auparavant, & voyant qu'il ne pouvoit pas faire le tour de ce marais, parce qu'il étoit investi de tous côtez par les ennemis, il ſe jetta à travers l'eau avec ſes armes, d'où enfin il ſe retira dans ſon Camp. Aujourd'hui, ajoûte Denys d'Halicarnaſſe, cet endroit eſt comblé; ce qui n'empêche pas qu'on ne l'appelle encore le Lac Curtien, à cauſe de l'avanture de Curtius; il eſt à peu près au milieu de la grande place de Rome. Plutarque convient que Curtius ſortit du Lac, mais qu'il y laiſſa ſon cheval.

¶ Les Hiſtoriens Romains conviennent tous, que lorſque Tarquin fit creuſer ſur le Mont Tarpéien les fondemens du Temple qu'il vouloit dédier à Jupiter, on y trouva la tête d'un homme mort depuis peu de jours; que

* *Vie de Romulus.*

cette découverte aïant été regardée comme un prodige, & les Devins de Rome n'aïant pû l'expliquer, engagerent le Roi à envoyer en Etrurie pour en demander l'explication; & qu'un fameux Devin de ce païs-là les assura que ce prodige annonçoit la grandeur future de la Ville de Rome; & que ce fut à cause de cette tête que le Temple fut nommé *Capitole*. Quelques Critiques modernes ont rejeté cette Histoire comme une fiction inventée pour flâter les Romains, & ils prétendent qu'on donna le nom de Capitole au Mont Tarpéien & au Temple qui y fut bâti; non parce qu'on y trouva la tête d'un homme, mais parce que cette éminence étoit comme la Citadelle de Rome & comme sa Forteresse Capitale. * Arnobe est celui de tous qui paroît avoir le mieux rencontré, & il semble que Tite-Live, Denys d'Halicarnasse & Plutarque ignoroient la veritable étimologie du nom du Capitole. » Quel est l'homme, dit » ce Pere, qui ne sache pas que le » tombeau de Tolus Vulcentanus est » dans le Capitole de Rome? Quel est, » dit-il, celui qui ne sait pas qu'en creu» sant les fondemens de ce Temple, on

* *Ryckius de Capit. Rom.*

trouva la tête d'un homme qui y avoit « été enterré depuis peu, soit qu'elle « fût seule & séparée des autres mem- « bres (car il y en a qui le disent ainsi) « soit qu'elle y fût encore jointe. Si vous « voulez, continuë-t-il, que je vous « prouve ce fait par le témoignage des « Auteurs; Sammonius, Granius, Va- « lerianus & Fabius vous diront de qui « ce Tolus étoit fils, de quel païs, de « quelle nation. Rome, cette grande « Ville, qui adore toutes les Divinitez, « ne rougit pas d'apéller un de ses Tem- « les Capitole, du nom de Tolus, dont « on avoit trouvé la tête en creusant « ses fondemens. « Ce passage est décisif, & il y a apparence que Richard Lassels ne l'avoit jamais lû, lorsqu'il dit, dans son Voyage d'Italie, que Juste Lipse avoit voulu être le parrain de celui à qui il prétendoit que fût cette tête qu'on trouva en jettant les fondemens du Temple de Jupiter Capitolinus, lorsqu'il dit qu'il s'apelloit Tolus; d'où on a fait *Capitolium*.

Pline est celui de tous les Anciens qui a le mieux circonstancié cette Histoire : ainsi il ne sera pas hors de propos de rapporter ici ce qu'il en dit :

* Par le moyen des charmes, dit-il, & des exorcismes on peut changer les présages & les destinées qui regardent un Païs & les transferer à un autre. Peu s'en fallut que cela n'arrivât aux Romains, dans le temps qu'on faisoit les fondemens du Temple de Jupirer, sur le Mont Tarpeien. Car en creusant sur cette Montagne pour y jetter les fondemens de l'Edifice, on trouva une tête d'homme. Ce prodige parut surprenant, & le Sénat dépêcha des Ambassadeurs chez les Philosophes de Toscane, pour sçavoir la significarion d'un évenement si extraordinaire. Olenus Calenus fut celui auquel on s'adressa. Plus habile dans l'art de la divination que tout le reste des Etrusques, il regarda cette merveille comme la marque d'un très-grand bonheur : aussi n'oublia-t-il rien pour en transferer le succès à sa Nation, par les interrogations subtiles & captieuses qu'il fit aux Envoyez. D'abord avec son bâton augural il traça sur le sable le plan d'un Temple ; puis s'adressant aux Ambassadeurs, il leur parla ainsi : *N'est-ce pas là, Romains, ce que vous dites ? C'est ici que sera situé le Temple du*

* *Liv. 28. cap. 2.*

très-bon

très-bon & du très-grand Jupiter. C'est ici que nous avons trouvé la tête. Les Envoyez avertis par le fils du Devin, de ce qu'ils devoient dire, lui répondirent : *Non, ce n'est point ici, mais à Rome ; que nous disons qu'on a trouvé cette tête d'homme.* En effet, les Annales marquent expressément que la fortune de Rome devoit être transferée en Etrurie, si les Ambassadeurs s'en fussent tenus à cette premiere réponse, & qu'ils eussent répondu : *Oüi, c'est ici que nous avons trouvé la tête.*

¶ Je trouve Démocrite plus Philosophe qu'Héraclite. Les désordres des hommes sont à la verité bien déplorables ; mais il y entre tant de ridicule, que je crois qu'ils sont souvent plus dignes de risée, que de compassion. Il y a dans la Philosophie d'Héraclite plus de tendresse, plus d'humanité ; dans celle de Démocrite plus de grandeur & quelque chose d'héroïque, si j'ose parler ainsi : je suis bien sur du moins que Lucien auroit été de mon parti.

¶ Pascal dit que César étoit trop vieux pour s'amuser, à son âge, à vouloir conquerir le Monde, qu'il falloit pardonner cette occupation à Alexan-

dre. La Bruyere dit au contraire, que César n'étoit point trop âgé pour penser à la conquête de l'Univers ; que n'ayant point d'autre beatitude à se procurer que le cours d'une belle vie, & un grand nom après sa mort, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquerir le Monde : mais Alexandre, continuë-t-il, étoit bien jeune pour un dessein si sérieux ; & il est étonnant qu'à son âge, le vin, les femmes, & en un mot toutes les autres passions ne l'ayent pas détourné de son entreprise. M'est-il permis de décider sur deux pensées si differentes. Celle de la Bruyere paroît plus naturelle & plus conforme aux idées ordinaires ; il faut en effet être dans un âge mûr pour former le dessein de la conquête de l'Univers. Celle de Pascal est plus noble ; il ne juge pas la conquête du Monde assez sérieuse pour occuper un homme de cinquante ans, il laisse cet amusement à la jeunesse d'Alexandre. Il y a dans cette pensée quelque chose de si grand & si sublime, que je suis fâché que la Bruyere se trouve opposé à Pascal.

¶ Ce qu'on a rapporté comme une vérité, dans un petit Livre, imprimé

ſans nom d'Auteur, que M. l'Abbé de Rancé s'étoit converti à la vûë de la tête de Madame de Montbazon, que ſes Domeſtiques avoient ſéparée du corps pour l'enſevelir dans un cercuëil de plomb, qui s'étoit trouvé trop court pour y renfermer le cadavre, doit paſſer pour un conte fait à plaiſir. Ce qui eſt vrai, c'eſt que cet Abbé qui étoit ami de cette Dame, allant pour lui rendre viſite, ſans ſçavoir qu'elle fût malade, rencontra dans ſon antichambre une perſonne de connoiſſance, qui lui dit tout effrayé, que Madame de Montbazon avoit la petite vérole, qu'elle étoit à l'extremité, & qu'elle n'avoit plus beſoin que d'un Confeſſeur. L'Abbé remonta auſſi-tôt en carroſſe, & étant revenu peu de temps après avec un Confeſſeur, il trouva qu'elle venoit d'expirer. Il en fut vivement touché; mais il ne penſa tout de bon à cette converſion célébre qui a édifié tout le monde, que deux ou trois ans après le decès de Madame de Montbazon.

¶ M. le Comte de Buſſy Rabutin, parlant de l'amour dont il a ſi bien marqué le caractere & les déſordres, dit qu'il fait ſouvent faire plus de folies aux perſonnes âgées, qu'aux jeunes

gens; & que cette passion, semblable à la petite vérole, fait d'autant plus de mal, qu'elle prend plus tard.

¶ Cleonte croit qu'il est au monde pour primer dans toutes les conversations; qu'il est établi pour juger en dernier ressort & sans appel des ouvrages d'esprit, & qu'il peut prédire le succès des Pieces de Theatre. Public ignorant, vous admirez les ouvrages de Clearque; voila justement le fondement de sa critique. Belise & Alcidamie sont ravies du Sermon de Theodas qu'elles viennent d'entendre; Cleonte leur déclare que le Sermon dont il s'agit est un des plus foibles de ce grand Prédicateur. La Tragedie de * * * a été applaudie; on y court en foule; le Public & l'Auteur sont également condamnez par Cleonte. Un Livre nouveau fait du bruit, tout le monde le lit, c'est ce qui l'engage à en entreprendre la critique. La Comedie de * * * est tombée à la premiere representation; le Parterre l'a sifflée: selon Cleonte, c'est une des meilleures Pieces qu'on ait joué de long-temps, & elle reprendra infailliblement: A-t-on banni ce misantrope de la societé? On le suit au contraire, on l'écoute, on n'ose le

contredire; ſon air impoſant tient dans le reſpect une douzaine de Cliens, ſi j'oſe ainſi les nommer, qui ne l'abandonnent jamais. Entrez dans le grand jardin, vous le trouverez à coup ſur environné d'auditeurs. Là, après avoir décidé du merite des ouvrages d'eſprit, il ſe rabat ſur les nouvelles, & s'abaiſſe à déterminer le deſtin de l'Europe.

¶ On pardonne aux Poëtes de faire des Anacroniſmes, & de donner par anticipation des noms à des Lieux qui ne les ont eu que long-temps après; Virgile eſt tombé dans ces deux défauts, ſans avoir pour cela diminué en rien la beauté de ſon Poëme. Il n'en eſt pas de même des Hiſtoriens; & je trouve fort judicieuſe la remarque du dernier Traducteur de Denys d'Halicarnaſſe, d'avoir blâmé cet Hiſtorien pour avoir fait employer à Enée, dans une Harangue qu'il fit à ſes Troupes, le mot d'*Hellenes*, pour deſigner les Grecs : ce nom, en effet, n'étoit pas celui de ce Peuple du temps de la guerre de Troie, & Homére ne l'a jamais employé que lorſqu'il a parlé des Peuples de la Phtiotide qui le portoient alors. Pour ce qui eſt des autres, il les nomme, ou Argiens, ou Danaens, ou

Achéens, ou Pelasges, &c. Denys d'Halicarnasse a donc tort de mettre ce nom dans la bouche d'Enée pour signifier tous les Grecs, puisqu'ils ne s'appelloient pas encore ainsi du temps de ce Prince : c'est comme si un Auteur, qui écriroit l'Histoire des Gaules du temps de César, donnoit le nom de *François* aux Sénonois, aux Lyonnois, aux Auvergnats & aux autres.

¶ *Autarkeia Bataviæ, sive introductio ad Medicinam indigenam.* Ce Livre qui fut imprimé en 1644. est un fort petit volume, mais très-bien rempli. Jean *Beverovicius*, qui en est l'Auteur, y prouve solidement, que sans avoir recours aux remedes qui viennent des Païs Etrangers, la Holande doit se contenter des siens dans l'exercice de la Medecine. La lecture de cet Ouvrage n'a rien que d'utile & d'agreable ; car outre l'érudition choisie qu'il renferme, on trouve à la tête de chaque chapitre de jolis Vers latins, de la composition de *Cornelius Boy*, qui en exprime le contenu en peu de mots. Notre Poëte Nicolas Bourbon, vieux & aveugle, ayant oüi la lecture de ce Livre, en fut si charmé, que mettant la main à la plume, il écrivit sans l'aide de person-

ne une Epigramme latine, qu'il composa sur le champ à l'honneur de *Beverovicius*.

Le sistême de cet excellent Medecin est le même que celui que nous avons vû soûtenir dans les Ecoles de Medecine par le celebre Gui Patin, & sur lequel il se fondoit dans la pratique : n'employant gueres dans l'usage des remedes qu'il prescrivoit, que les simples qui naissent en France. Car excepté la Casse, le Senné, la Rhubarbe & la Manne, il regardoit toutes les autres drogues étrangeres comme pernicieuses; & il exigeoit que nos Botanistes s'appliquassent avec soin à la connoissance des Plantes qui croissent aux environs de Paris. Qui peut croire en effet que les Herbes des Indes étoient faites pour les Habitans du Septentrion ou du Couchant? Elles sont peut-être trop fortes pour eux; & il y a bien de l'apparence que chaque Païs fourniroit assez de remedes, & toûjours proportionnez au temperament de ceux qui l'habitent, si on les connoissoit. J'ai oüi dire souvent à M. Tournefort qu'il avoit trouvé dans le seul Bois de Boulogne, plus de deux mille Simples, qu'on ne soupçonnoit pas y être.

Prospexit natura sibi, quod habere necesse est,
Sub quovis Cœli climate mundus habet.
Est stupor in nobis, gravis ignorantia mentes
Possidet; & quæ sunt proxima spernit homo.
Quod procul est, curat, longinquis quærit in oris
Sponte licet tellus, det meliora domi.
Pascimur indigenis cives, curamur iisdem
Tutius. Ex alio quod venit orbe nocet
Scilicet in terris vigor est, ubi nascimur ipsis;
In se quem socio numine planta trahit.
Vicinis natura parens an mantibus illum
Destinat, &c.

¶ Si les Sçavans qui ont fleuri dans les deux derniers siecles, n'ont pas donné la naissance à la critique, on ne sçauroit du moins leur refuser la gloire de l'avoir rétablie, & même de l'avoir portée à un degré de perfection, qu'elle n'avoit jamais eu. Il faut l'avoüer, l'usage de cet art excellent est très-ancien, & il y a eu de tout tems de très-habiles Critiques; ce qui a fait dire à un homme d'esprit, que le genie critique est de tous les siecles & de tous les Païs.

Si nous en croyons Dion Chrysostome, Aristote est le chef & l'inventeur de la critique; mais quand on ne seroit pas de l'avis de cet ancien Auteur, il faut du moins avoüer avec Vossius, que cet art a commencé à fleurir du tems de

cet ancien Philosophe. La critique, à la prendre dans son origine, ne fut bornée dabord qu'à de pures discussions de Grammaire; car suivant Eustathe, on nommoit Critiques, ceux qui sçavoient juger des Vers suivant les regles de la Grammaire. On n'eut dabord pour cet art qu'un certain bon sens, cultivé par la lecture, & appliqué avec méthode à la discussion des ouvrages de Poësie. Celui même de ces Ouvrages, qui d'un commun consentement, passoit pour être excellent, devenoit la regle des autres; & ceux qui ne l'avoient pas imité, n'avoient pas ateint, au jugement des Critiques, le point de perfection. C'est sur ce plan qu'Aristote & Horace nous ont donné des regles pour la Poësie. Homere étoit le modele, & ce qui ne ressembloit pas à Homere étoit jugé imparfait.

La Critique renfermée d'abord dans ces bornes prit enfin un essor, & ne fut plus si timide. Aristarque qui florissoit à Samos sa Patrie, environ 150. ans avant l'Ere Chrêtienne, écrivit neuf livres de corrections de l'Iliade, & de l'Odissée d'Homere; & son nom devint également fameux, & l'effroi des Auteurs; ensorte qu'aujourd'hui un Critique & un

Ariſtarque ſont des mots ſynonimes. Les Varrons, les Denys d'Halicarnaſſe, car je confons ici avec bien des Sçavans, l'Hiſtorien & le Critique, les Longin, & quelques autres, furent dans leur tems d'habiles Critiques, employerent cet art à examiner tous les ouvrages d'eſprit, & donnerent des regles pour leur perfection. Des matieres profanes, la Critique paſſa aux matieres Eccleſiaſtiques, & aux livres mêmes de l'Ecriture Sainte, ſur tout pour ce qui regarde la Grammaire.

Comme les Sciences furent long-tems negligées, la Critique le fut auſſi, quoique cependant dans les ſiecles les plus barbares il y ait toûjours eu quelque Sçavant qui l'ait cultivée. Mais enfin, ſans entrer dans ces tems tenebreux, on peut dire qu'au renouvellement des belles lettres, la Critique prit de nouvelles forces par l'application de pluſieurs grands hommes. Dante Duret, Petrarque & Bocace furent des premiers qui s'appliquerent aux Belles Lettres. A leur exemple on ſe mit à lire les Anciens; on chercha à en prendre l'eſprit, le tour & l'ordre. On s'apliqua à les entendre; on tâcha à en avoir de bonnes Copies. On commença à

discerner leur stile, à en sentir toutes les delicatesses, & ce fut là le premier pas pour arriver au juste discernement de leurs veritables ouvrages, d'avec ceux qui n'étoient que supposez. Tel fut l'heureux retour de la Critique; mais quelque effort qu'eussent fait ces beaux esprits d'Italie, il ne firent pas de grands progrès dans cet art; & ce ne fut que vers le milieu du quinziéme siecle qu'on vit paroître cette foule de Sçavans en Italie, en France & en Allemagne, & dans presque toute l'Europe, qui en faisant refleurir les Belles Lettres si long-temps négligées, porterent la Critique au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

Deux Evenemens considerables contribuerent également à la renaissance des Lettres & de la Critique. La prise de Constantinople par les Turcs, qui obligea plusieurs Sçavans à se retirer en Italie & en France; & l'invention de l'Imprimerie, qui fut découverte environ ce tems-là. Cet Art admirable ne fut pas plûtôt trouvé, qu'on s'appliqua à faire d'excellentes Editions de tous les bons Auteurs, sur les meilleurs Manuscrits. On rechercha les plus anciens, & on les confera avec les mo-

dernes sur les regles de la Critique. D'autres firent des Dictionaires de differentes langues, des Grammaires, & des Commentaires pour l'intelligence du texte. D'autres firent des Traitez particuliers sur des matieres qui n'étoient pas bien éclaircies; les uns sur la Fable, les autres sur la religion des Anciens, sur leur Gouvernement, sur leur Milice, &c. On entra dans les moindres particularitez, sur ce qui regarde leurs mœurs, leurs habillemens, leurs repas, leurs jeux, &c. & on n'oublia rien de tout ce qui étoit necessaire, pour donner autant qu'il étoit possible, après un si long intervalle, une exacte connoissance de tout ce qui restoit d'Ouvrages Grecs & Latins.

Quelques grands que paroissent les progrès que fit la Critique dans le quinziéme siecle, ils ne sont presque rien en comparaison de ceux qu'elle fit dans le siecle suivant. Les Sçavans qui y parurent avec le secours de ceux qui les avoient precedez, firent de nouveaux efforts, non seulememt pour defricher les terres incultes de la Rep. des Lettres, inconnuës à leurs predecesseurs, mais aussi pour les redresser souvent eux-mêmes. On se piqua donc

dans ce ſiecle ſçavant de tout diſcuter; on foüilla dans toutes les Biblioteques, pour deterrer de nouveaux Manuſcrits; on les confronta enſemble; on arrangea les faits hiſtoriques propres à rétablir les textes, & à fixer les dates; & on s'attacha ſur tout à ne determiner le ſens d'une leçon qu'après un mur examen, & des confrontations très-laborieuſes; & on peut dire qu'on ſe porta à ce penible travail avec une ardeur que les paſſions mêmes les plus violentes ne connoiſſent pas. Jamais Conquerant n'eut tant de vivacité pour ſes Conquêtes, que ces Heros de la Litterature en eurent pour celles qu'ils entreprirent de faire dans le païs des Belles Lettres. Il ſuffit de nommer les Juſte-Lipſe, les Scaliger, les Turnebe, les Budé, les Politiens, les Eraſmes, & tant d'autres, pour donner l'idée des plus Sçavans Hommes, & des plus habiles Critiques qui ayent jamais été.

Enfin malgré tous les immenſes travaux de ces grands Hommes, la Critique étoit encore imparfaite; & ce n'eſt que dans le dernier ſiecle qu'elle eſt arrivée au point où nous la voyons: ſoit que l'on conſidere la multitude des ouvrages qu'on a donnez ſur ce ſujet,

les regles de ce grand art qu'on a encore mieux éclaircies pour toute sorte de Litterature, & sur tout pour les Medailles & les Manuscrits ; soit pour la finesse, la solidité & l'exactitude des raisonnemens & des recherches. Enfin la perfectiou de la Critique sera dûë à l'établissement des Academies, sur tout de la Françoise, & de celle des Belles Lettres, puisqu'on voit dans leurs ouvrages tant de remarques judicieuses, qui étoient échapées aux lumieres des premiers Sçavans de l'Europe.

On ne s'attend pas que j'étale ici les fautes de quelques Critiques ; elles sont peu de chose en comparaison des biens infinis que cet art a procuré ; ni que je fasse l'éloge de ceux qui ont excellé ; ce seroit un ouvrage d'une trop vaste étenduë. Ceux qui voudront connoître ces gands hommes, pourront consulter M. de Thou, les jugemens qu'en a receuilli M. Baillet, M. Theissier & quelques autres Auteurs, qui en ont parlé.

¶ M. de Tourreil de l'Academie Françoise, étoit un de ces esprits vifs & originaux, dont les saillies brillantes surprenoient ceux qui avoient le plaisir de converser avec lui. M. l'Abbé Massieu

son intime ami avoit, avec un esprit juste, beaucoup de flegme & de retenuë; jamais deux humeurs ne furent plus differentes, & on ne vit jamais de liaison plus étroite, tant il est vrai que les honnêtes gens sçavent s'accorder malgré la difference de leur caractere. La seule chose où ces deux amis n'étoient point opposez, c'étoit la difficulté de se contenter sur leurs propres ouvrages. M. de Tourreil a passé presque toute sa vie à traduire Demosthene: M. l'Abbé Massieu a employé une bonne partie de la sienne à tourner Pindare en notre langue. Le premier a laissé son ouvrage entre les mains de son ami, qui après des peines infinies, l'a enfin donné au Public. M. l'Abbé Massieu a laissé sa traduction imparfaite: heureux s'il peut trouver quelqu'un qui le serve aussi-bien qu'il avoit lui-même servi son Confrere. La Preface que M. l'Abbé Massieu a mise à la tête des Oeuvres de M. de Tourreil, est un chef-d'œuvre dans ce genre. Elle donne une idée juste & precise des Ouvrages de M. de Tourreil, & l'Auteur y distingue leur different merite.

On n'entrera pas ici dans le détail des Ouvrages de M. de Tourreil, qui

ſont à preſent entre les mains de tout le monde. On dira ſeulement que personne n'a mieux parlé que lui ſur l'opinion du merite des Anciens & des Modernes. » Il ne faut point, diſoit-il, » imiter les gens qui dans la fureur de » leur prevention, foulent aux pieds » les Anciens, ou les déifient, & n'ad» mettent aucun milieu entre le mepris » & le culte, entre l'idolatrie & le blaſ» pheme. Les gens ſages n'outrent rien, » & n'épouſent point de querelles ; ils » ne ſe mêlent ſur ce point ni de bâtir » des Autels ni d'en abatre ; ils ne vont » ni juſqu'à commettre des irreverences, » ni juſqu'à brûler de l'encens. « *Eſt-il ſi facile*, continuoit-il, *d'obſerver, de demêler, de peſer à la fois tant de raports, & tant de differences ? N'y a-t-il pour prononcer juridiquement ſur les préſeances de Litterature, qu'à s'aſſeoir au haut d'un Tribunal arbitraire, où chacun ſe place quant il lui plaît, & cite qui bon lui ſemble ? Non, non, la force ne répond pas toûjours à l'audace, ni le pouvoir à la preſomption. L'incertitude & la timidité ſont le partage ordinaire de l'érudition vaſte & profonde ; les veritables Sçavans ignorent le ton affirmatif ; les demi Sçavans au contraire,*

traire, debarassez de tout ce qui tient l'esprit en balance, sçavent ne douter de rien, trenchent, decident en Maîtres, abusent des malheureuses facilitez que donne l'insuffisance, & pleins de l'orgueil qui la leur cache, s'arrogent le droit que ceux-là n'osent exercer.

M. de Tourreil pensoit sur cette matiere bien differemment de M. Perrault, le grand Patriarche de l'opinion qui donnoit la preference aux Modernes sur les Anciens. Cependant obligé de répondre à M. le Cardinal de Rohan, qui succedoit à cet Academicien, il devoit dans cette occasion lui payer le tribut de loüanges accoûtumé, il eut besoin de tout son esprit pour se tirer d'un pas si delicat : mais de quoi ne vient point à bout l'éloquence ! M. de Tourreil chercha dans l'intention de M. Perrault de quoi justifier son projet : il attribua à un fond de bonté de cœur ce qu'on auroit pû regarder comme un travers d'esprit ; & faisant en même tems sa Cour à l'Academie, il fit voir que c'étoit le merite de tant d'Hommes illustres qui la composoient, qui avoit porté cet Academicien à donner aux Modernes la préference sur les Anciens ; & que s'il avoit avancé un paradoxe si étrange,

c'étoit à eux qu'il falloit s'en prendre. Parmi les traits heureux qui échapoient quelquefois à M. de Tourreil, je n'en trouve point qui soit pensé si finement que ce qu'il disoit sur les Devises ; sorte d'ouvrage qui pour être fort ordinaire, n'est pas toûjours estimé ce qu'il vaut. *La Devise*, disoit-il, *est une bonne fortune de l'imagination, mais cette bonne fortune n'arrive jamais qu'à des gens d'esprit.* M. le Prince, le Grand Condé, pensoit à peu près de même sur cette production. *Un homme d'esprit*, selon lui, *ne devoit jamais faire qu'une Devise, & il ne devoit pas être pauvre, parce que celui pour qui il l'avoit faite devoit l'avoir enrichi.*

¶ M. de Fontenelles, dans l'Eloge du Pere Mallebranche, dit que dès que M. l'Abbé d'Aligre, qui étoit chargé du soin de la Librairie, eut lû *la Recherche de la Verité*, il en fit expedier le Privilege. Le Pere Mallebranche m'a conté lui-même plusieurs fois, qu'il eut toutes les peines du monde à trouver un Approbateur ; que tous ceux à qui cet Ouvrage avoit été envoyé, ou ne l'entendoient pas, ou refusoient de donner leur Approbation à des Principes qui paroissoient si nouveaux, quoiqu'ils fus-

ſent dans le fonds un Carteſianiſme dévelopé ; & qu'enfin ce fut le célébre Mezeray nôtre Hiſtorien, qui l'approuva comme un Livre de Géometrie.

¶ On a dit pluſieurs fois que les Grecs avoient emprunté des Egyptiens leurs Loix, pluſieurs de leurs Coûtumes & preſque tout le ſyſtême de leur Religion ; on devoit ajoûter qu'ils avoient auſſi rapporté à leur Hiſtoire pluſieurs Evénemens de celle de cet ancien Peuple. On pourroit en fournir pluſieurs exemples ; & les Sçavans du dernier Siécle, ſur tout les Mythologues, l'ont ſouvent prouvé pour ce qui regarde la Fable. Je ne crois pas cependant qu'aucun d'eux aït remarqué qu'il y a bien de l'apparence que l'Hiſtoire que les Grecs publioient de leurs Trophonius étoit auſſi priſe dans l'Hiſtoire d'Egypte. Herodote * raconte que Rampſinet Roi d'Egypte, pour mettre ſes treſors en ſûreté, fit faire un Edifice de pierre de taille, dont il voulut qu'une des murailles fût en ſaillie hors de ſon Palais. Il ajoûte que l'Architecte trahiſſant le deſſein de ce Prince, poſa une des pierres de telle ſorte qu'un ſeul homme pouvoit facilement l'ôter ; que

* *Liv. 2.*

l'Edifice étant achevé ce Prince y fit mettre ses Trésors; que quelque temps après l'Architecte étant près de mourir, fit venir auprés de son lit ses deux enfans, & leur dit qu'il avoit usé d'un artifice dans la construction de ce Bâtiment, qui pouvoit leur donner moyen de vivre splendidement; qu'alors il leur déclara de quelle maniére ils pouvoient tirer cette pierre, & la remettre sans qu'on s'en apperçût; que quand leur pere fut mort ils allerent au Palais, leverent la pierre & en emporterent quantité d'argent, ce qu'ils continuerent à plusieurs reprises. Le Roi qui s'aperçut de la diminution de son Trésor, sans toutefois pouvoir en accuser personne, parce que le sceau qui couvroit les serrures étoit entier, fit faire des rets pour mettre autour des vaisseaux où étoit l'argent, & les voleurs y étant venus la nuit suivante, il y en eut un qui s'y prit, & qui voyant qu'il lui étoit impossible d'échaper à la vengeance du Roi, pria son frere de lui trancher la tête & de l'emporter, de peur qu'étant reconnu, il ne perdît aussi la vie. Le lendemain le Roi ne manqua pas de revenir au Palais du Trésor, & il fut surpris au dernier point, de trouver dans

les filets un homme sans tête, sans qu'on pût sçavoir par où on étoit entré. Pour découvrir qui il étoit, il fit pendre son corps à une muraille, donnant ordre à ses Gardes d'observer tous ceux qui viendroient voir ce spectacle, pour tâcher de découvrir par leurs larmes, ou par leur émotion, la part qu'ils pourroient prendre à cet homme. La mere du jeune homme mortellement affligée de la perte de son fils, dit à son frere que s'il ne lui en remettoit pas le corps, elle iroit tout déclarer au Roi; ce qui l'engagea à se servir de ce stratageme. Il fit mettre sur des ânes des peaux de bouc pleines de vin; & lorsqu'il les eut conduit à l'endroit où son frere étoit pendu, il délia quelques-unes de ces peaux, & commença à demander du secours aux Gardes: ceux-ci qui virent le jeune homme pleurer & s'arracher les cheveux, allerent lui aider, & après que les ânes furent rechargez, il leur donna une de ces peaux pour la peine qu'ils avoient prise. Les Gardes qui trouverent le vin excellent, se mirent à en boire avec le jeune homme qu'ils prierent de demeurer avec eux, & s'enivrérent si bien, qu'il eut le temps de détacher le corps de son frere, & de

l'emporter sans être apperçû de personne. Rampsinet fut si outré de cette nouvelle insulte, qu'on dit qu'il permit à sa fille de se prostituer, à condition qu'elle demanderoit à ses amans ce qu'ils avoient fait de plus subtil en leur vie. Le jeune homme qui en fut averti, coupa la main d'un homme qui venoit de mourir, & étant allé voir la Princesse, & lui ayant conté son histoire, comme elle voulut l'arrêter, il lui laissa la main du mort & s'enfuit. Ce nouvel outrage mit le Roi au desespoir; & voulant absolument connoître une personne si rusée, fit publier dans tout son Roïaume, qu'il lui pardonnoit en faveur de sa hardiesse & de sa subtilité; & que s'il le connoissoit, il le combleroit de biens. Le voleur rassuré par la parole du Roi, se presenta hardiment devant lui, & ce Prince en conçut une si grande admiration, qu'il lui donna sa fille en mariage, comme au plus adroit & au plus habile de tous les hommes.

Ce que les Auteurs Grecs racontent d'Agamedes & de Trophonius est absolument semblable pour le fonds, à ce que je viens de raporter. Ces deux hommes étoient fils d'Erginus Roi des Orchomeniens. Leur talent pour l'Archi-

tecture les fit rechercher de plusieurs Princes, par l'ordre desquels ils bâtirent des Temples & des Palais. Dans celui qu'ils construisirent pour Hyriéus, ils ajustérent une pierre de maniere qu'elle pouvoit s'enlever la nuit, & y entroient par là pour aller enlever les trésors qui y étoient renfermez. Le Prince qui voyoit diminuer son or, sans que les cachets ni les serrures fussent rompuës, dressa des piéges autour de ses coffres, & Agamedes s'y trouvant arrêté, Trophonius lui coupa la tête, de peur qu'il ne le découvrît dans les tourmens qu'on lui auroit fait souffrir, si on l'avoit pris en vie. Comme Trophonius disparut dans le moment, on publia que la terre l'avoit englouti au même endroit, & les Grecs le mirent au nombre des Dieux. C'est ce même Trophonius dont l'Oracle devint si fameux dans la suite, & que l'on ne consultoit qu'avec des cérémonies également pénibles & mysterieuses.

Je suis bien trompé si ces deux Histoires ne sont pas la même chose; & quoique celle d'Egypte soit accompagnée de circonstances qu'on ne trouve point dans celle d'Orchoméne, il paroît que c'est le même fonds; toute la difference qu'il y a, c'est que Rampsinet

donna sa fille en mariage au voleur qui avoit survécu à la mort de son frere, & que les Grecs, plus liberaux, & qui se faisoient des Dieux de tous ceux qui avoient marqué quelque talent particulier, éleverent à ce rang Trophonius.

Quoiqu'il en soit, puisqu'on vient de parler de l'Oracle de ce Scelerat, il ne sera pas hors de propos d'en faire ici l'Histoire de la maniere que Pausanias qui l'avoit consulté, la raconte lui-même. Avant que de descendre dans l'antre de ce Héros, il falloit passer un certain nombre de jours, dans une espece de petite Chapelle, qu'on apelloit la Chapelle de la bonne Fortune, & du bon Genie. Pendant qu'on y étoit on recevoit des Expiations de toutes sortes, on se lavoit souvent dans le Fleuve Hircinna, on sacrifioit à Trophonius & à toute sa Famille, à Apollon, à Jupiter surnommé Roi, à Saturne, à Junon, à une Cerès Europe, qui avoit été nourrice de Trophonius; & pendant tout ce temps-là on ne vivoit que de chairs des victimes qu'on avoit immolées. Il falloit outre cela consulter les entrailles de toutes ces victimes, pour sçavoir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendît dans son antre: mais quand

quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier. Si celles-ci étoient favorables, on vous menoit au Fleuve Hircinna. Là deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frottoient tout le corps d'huile; ensuite on vous conduisoit jusques à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux; celles de l'Ethé qui effaçoient de l'esprit toutes les pensées profanes qui avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosine, qui avoient la vertu de faire retenir tout ce qu'on devoit voir dans l'antre sacré. Après tous ces préparatifs, on faisoit voir la Statuë de Trophonius à qui on étoit obligé de faire sa priere, on remettoit ensuite une tunique de lin, on étoit orné de rubans de bandelettes, & on alloit de là à l'Oracle.

Cet Oracle étoit sur une Montagne, dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four, taillée de main d'hommes. Là s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descen-

doit point par des dégrez, mais par de petites échelles. Quand on y étoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée étoit assez étroite. On se couchoit à terre; on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel qu'il falloit necessairement porter. Ensuite on passoit les pieds dans l'ouverture de cette caverne, & aussitôt on se sentoit entraîné au-dedans avec beaucoup de force & de vîtesse.

C'étoit là que l'avenir se déclaroit, non pas à tous d'une même maniére: les uns voyoient, les autres entendoient. Enfin, on sortoit de l'antre comme on étoit entré; c'est-à-dire, les pieds les premiers; & on vous mettoit d'abord dans la chaise de Mnémosine, où l'on vous demandoit ce que vous aviez vû, ou ce que vous aviez entendu. De là on vous remenoit dans la Chapelle du bon Genie, encore tout étourdi & tout hors de vous. Telles étoient les cérémonies de l'Oracle de Trophonius.

¶ Joseph Scaliger dit dans la 352 de ses Epitres, que les Anglois de son temps prononçoient très-mal le Latin, & si mal qu'il ne les entendoit pas lui-même; & il fait sur cela un conte assez

plaisant. *Anglorum*, dit-il, *etiam doctissimi tam pravè latine efferunt, ut in urbe, cum quidam ex eâ gente per quadrantem horæ integrum apud me verba fecisset; neque eo magis intelligerem, quam si turcicè loquutus fuisset, hominem rogavi ut excusatum me haberet, quod Anglicam Linguam non bene intelligerem; ille, qui eum ad me deducerat, tantum cachinnum sustulit, ut meâ non minus interfuerit pudere quam ipsius videre.* Il y a bien de l'apparence que ce recit est un peu exageré, & que Scaliger vouloit divertir celui à qui il écrivoit cette Lettre; ou du moins que cet Anglois parloit encore plus mal latin, qu'il ne le prononçoit; & avec tout cela même je ne puis me persuader qu'un homme comme Scaliger, ait pris pour de l'Anglois un Latin mal prononcé. Quoiqu'il en soit, ce conte me fait ressouvenir de ce qui arriva à un Echevin de Metz, nommé Flose. Des Deputez de Strasbourg étoient venus le complimenter, & ils firent leur Harangue en latin. Flose qui crut qu'ils parloient Allemand, leur dit qu'il n'entendoit pas cette Langue. Balzac fait le portrait d'un ignorant, qui ressemble fort à cet Echevin; c'est dans le Discours

deuxiéme de ſon Ariſtipe, quand il dit :
» Qu'on demande la premiére Charge
» de la Juſtice pour un homme vérita-
» blement de Robbe longue, mais cé-
» lébre par le peu de connoiſſance qu'il
» a des Lettres, & de la claſſe de celui
» que nos peres virent à Paris, quand
» les Ambaſſadeurs de Pologne y arri-
» verent. Ils firent à cet homme leur
» compliment en latin, & il les pria de
» l'excuſer s'il ne leur répondoit pas,
» parce qu'il n'avoit jamais eu la cu-
» rioſité d'apprendre le Polonois. « Bal-
zac pouſſe encore plus loin le portrait
de cet ignorant : » Ce fut lui, dit-il,
» qui croyoit que Sénéque étoit un Doc-
» teur de Droit Canon, & que dans ſon
» Livre des Bénéfices il avoit traité à
» fonds des Matiéres Bénéficiales : qu'un
» homme de ce temps-là lui fit accroire
» que la Morée étoit le Païs des Mau-
» res ; & il n'eſt rien de ſi vrai, qu'il
» chercha tout un jour dans la Carte
» la Démocratie & l'Ariſtocratie, pen-
» ſant les y trouver, comme la Dal-
» matie & la Croatie. « Balzac auroit
pû ajoûter à ces traits celui d'un Avo-
cat qui ayant à plaider une Cauſe pour
une fille dont on avoit abuſé, pria un
de ſes amis de lui prêter le *Taité de l'Abus de M. Févret.*

¶ Les Sçavans regardent avec raison les Livres *de la Cité de Dieu*, de Saint Augustin, comme un des plus beaux Ouvrages qu'on ait fait contre l'Idolâtrie. Il paroît en effet que Saint Augustin étoit celui des Pere Latins, qui possedoit le mieux la Théologie des Payens. Comme il s'agissoit de défendre la Religion Chrétienne contre les blasphêmes des Idolâtres, qui vouloient rejetter sur elle, & sur le mépris qu'elle faisoit de leurs Dieux, le saccagement de la Ville de Rome, arrivé l'an 410. ce Saint Docteur employé les dix premiers Livres de cet Ouvrage à répondre à cette objection, qui, quoique frivole en elle-même, étoit pourtant devenuë la derniére ressource de l'Idolâtrie expirante. Pour convaincre les Payens de leur erreur, il montre la vanité du culte de leurs Dieux; il examine toutes les absurditez qui se trouvoient dans leurs Cérémonies, dans leurs Sacrifices, & dans tout le reste de leur Religion; & prend de là occasion de traiter de tout ce qui est jamais arrivé de plus remarquable dans le Monde. Dans les douze Livres suivans, il fait l'Histoire des deux Citez, de celle de Dieu, & de celle du Monde; il y dé-

crit la naissance des ces deux Citez si contraires ; & il en explique le progrès & la fin. C'est là que ce Grand homme rassemble tout ce que l'Histoire a de beau & de curieux ; tout ce que la Philosophie a de solide ; tout ce que les autres Sciences ont de plus rare & de plus singulier ; tout ce que la Mythologie avoit de plus mysterieux y est dévelopé & expliqué avec autant de force que de netteté, & la Religion Payenne s'y trouve renversée dans ses fondemens. Les plus sçavans hommes ont toûjours regardé cet Ouvrage comme un chef-d'œuvre ; & deux grands Empereurs en ont fait un cas tout particulier ; sans parler de Charlemagne, qui au raport d'Eginard, le lisoit avec beaucoup de plaisir, & Charles-Quint, qui récompensa d'une Charge de Maître des Requêtes celui qu'il employa à le traduire ; Henri VIII. Roi d'Angleterre, reçut les Commentaires que Vives avoit fait sur cet Ouvrage, comme le plus agréable présent qu'on lui pût faire. On peut ajoûter, que quand on eut trouvé le secret de l'Imprimerie, ce fut le premier Livre qui fut mis sous la Presse, comme Hottinger le remarque dans le le Chapitre 4 du Livre 2 de sa Biblio-

théque. Cependant un * Critique de nôtre temps, qui n'étoit pas toûjours content de ce qui charmoit les autres, dit que cet ouvrage ne contient rien de fort curieux ni de recherché : selon lui, S. Augustin n'y est pas toûjours exact. Tout est presque tiré de Varron, de Ciceron, de Seneque & des autres Auteurs, dont les ouvrages étoient assez connus : qu'on y doit plûtôt admirer la diversité & l'assemblage des choses, que la force de l'érudition. Les difficultez, ajoûte ce Critique, qu'on y fait sur le texte Sacré, & sûr l'Histoire des Livres de la Bible, n'y sont pas bien resoluës : on y agite souvent des questions fort inutiles, & les raisons qu'on employe ne sont pas toûjours convainquantes.

¶ La Republique des Lettres a souvent souffert de grandes persecutions. Ces Princes barbares qui ravagerent pendant long-temps l'Empire Romain, firent perir une infinité d'ouvrages precieux ; les autres Guerres, les incendies, & mille autres accidens en ont fait perdre aussi un nombre prodigieux. Mais peut-être que jamais personne n'a porté à cette illustre Repuplique un coup si mortel que le

* *M. Dupin.*

Calife Omar, qui après avoir publié par tous ses Etats que l'Alcoran contenoit tout ce qu'il falloit croire & sçavoir, fit rassembler tout ce qui put se trouver de Livres dans son Empire, & les fit donner aux Baigneurs, pour en chauffer leurs étuves : & on dit qu'ils n'employerent point d'autres matieres pendant six mois. *Di tales avertite casus.*

A propos de l'Alcoran, j'ai connu des gens qui croyoient que la Traduction Françoise que nous en avons, étoit de M. du Ryer de l'Academie Françoise, de qui nous avons plusieurs autres Traductions, entr'autre celles d'Herodote, celle de Tite-Live, & de quelques ouvrages de Ciceron. Celui qui a traduit l'Alcoran se nommoit André, & avoit été Consul des François en Egypte.

¶ Pierre Aretin étoit également redoutable à la pudeur, par les obscenitez qu'on trouve dans ses Ecrits, & aux Princes par ses traits satyriques. On sçait que Soliman Empereur des Turcs, & le fameux Corsaire Barberousse lui firent des presens considerables, pour se mettre à l'abri de sa Critique ; & la plûpart des Princes de l'Europe

imiterent cette conduite. Charles-Quint s'étant fait battre sur les côtes d'Afrique, se tira mal d'affaire avec cet Auteur satyrique; car lui ayant envoyé une chaîne d'or pour l'obliger à garder le silence sur cet évenement, il reçut ce present d'un air froid, en disant que c'étoit peu de chose pour une si grande sotise. L'orgueil d'Aretin alla jusqu'à faire fraper une Medaille où il étoit representé, ayant au col une chaîne d'or, avec ces mots : *Il divino Aretino*, & assis sur un Trone, ayant à ses pieds des Ambassadeurs qui lui faisoient hommage & lui offroient des tributs de la part de leurs Maîtres. Aretin fut puni de cette audace; & si on en croit quelques Auteurs, son sang expia ses Satyres. L'Epitaphe qu'on publia marque bien son caractere.

Condit Aretini cineres lapis iste sepultos.
Mortales atro qui sale perfricuit.
Intactus Deus est illi : causamque rogatus
Hanc dedit; ille, inquit, non mihi notus erat.

Cependant d'autres Auteurs rapportent que dans le tems qu'il fut blessé, Nicolaus Francus Poëte de Benevent, étant venu en même tems l'attaquer avec sa plume, le pressa si vivement dans ses

Elegies, qu'il le fit rentrer en lui-même; & étant heureusement gueri de ses blessures, il changea de vie & de maniere d'écrire, & composa ses Vers pieux, qu'il nomma *les larmes de sa penitence.* Je dois ajoûter ici le fragment de quelques Vers qu'une Muse Latine a publiez à sa memoire.

Petrus hic est, cui plus tribuere silentia lucri,
In numeris natum quam sua Musa Choris.
Non etenim Cinica sic paupertate tumebat,
Gestiit in Cinico figere dente notas.
Unde etiam stigias latratu territat umbras,
Et bene Cerbereas nunc obit illevices.

Le Tombeau de Pierre Aretin est dans l'Eglise de S. Luc, à Venise.

¶ Le P. Rapin, dans la comparaison d'Homere & de Virgile, a bien pris le caractere des Heros de ces deux incomparables Poëtes, puisque c'est dans l'idée même qu'ils avoient de l'Heroïsme. C'est un avantage, dit-il, fort considerable que Virgile a eu sur Homere : car comme celui-ci n'avoit pour la construction de son Heros d'autre idée que celle de la vertu d'Hercule, de Thesée, ou de quelques autres personnes des premiers tems, qui n'ont paru dans le monde que par leur

force & par leur vigueur ; ce n'est pas merveille si les mœurs sont si défectueuses dans le Heros qu'il nous a donné au tems qu'il le forma : il n'y avoit encore dans l'Histoire ni dans les Livres aucune idée bien formée des vertus morales ; & comme les hommes ne connoissoient point de plus grands ennemis à combatre que les monstres & les bêtes feroces, il ne falloit que du corps & des bras pour prétendre au titre de Heros. On ne sçavoit pas en ce tems-là qu'il y avoit des ennemis bien plus dangereux & plus terribles, qui étoient les passions du cœur ; & la moderation ni la justice n'étoient pas encore des vertus bien connuës dans un siecle aussi grossier que l'étoit celui dans lequel écrivoit le Poëte Grec ; au lieu que Virgile, outre l'avantage qu'il avoit de pouvoir former son Heros d'après ceux d'Homere, c'est-à-dire, de la valeur d'Achile, & de la prudence d'Ulysse ; il trouva encore le moyen d'y joindre la grandeur d'ame d'Ajax, la sagesse de Nestor, la patience infatigable de Diomede, & les autres vertus dont Homere marqua les caracteres dans ses deux Poëmes : à quoi reünissant encore les autres vertus qu'il avoit reconnuës, en lisant l'Histoire,

dans Themiſtocle, dans Alexandre, dans Annibal, dans Scipion, dans Pompée, dans Ceſar; il avoit un plan bien plus juſte & plus étendu, pour pouvoir former un Heros accompli, que n'avoit eu Homere. C'eſt ainſi que le Peintre Zeuxis acheva ce portrait fameux d'Helene, qu'il avoit entrepris ſur l'idée des differentes parties de la beauté qu'il avoit remarquée dans les perſonnes les plus accomplies. En effet, Achille eſt brave, mais emporté, impetueux, fier, paſſionné, violent, injuſte, mépriſant les Loix, & qui met toute ſa raiſon dans ſon épée, ainſi que le dit Horace*; au lieu qu'Enée, brave comme Achille, eſt prudent comme Ulyſſe, ſage comme Neſtor, & grave comme Agamemnon.

Cependant comme Homere étoit un grand Peintre, il a couvert le caractere de ſon Heros par un mélange de couleurs que lui ſeul étoit capable d'employer; & quoique Virgile ſoit plus égal, plus châtié & plus exact, Homere l'emporte de beaucoup ſur lui en qualité de Poëte. Il a un plan bien plus vaſte; & de plus nobles manieres que le Poëte Latin, plus original & pl

* *Dans ſa Poëtique.*

inventif, il a une plus grande varieté de caracteres, l'air plus grand, & je ne sçai quoi de sublime : il peint beaucoup mieux les choses, ses images sont plus achevées, ses réflexions plus sententieuses ; son imagination plus riche, son esptit plus universel, Poëte, Orateur, Historien, Geographe autant que Philosophe & Astronome ; il a plus de varieté dans l'ordonnance de sa Fable, plus de cette impetuosité qui fait l'élevation du genie ; son expression est plus forte, son naturel plus heureux, ses Vers sont plus pompeux & plus magnifiques ; enfin avec de si sublimes qualitez, il est encore plus naturel, puisque toute son étude ne va qu'à cacher son art, & qu'il ne peint rien que d'après nature.

¶ Personne n'ignore que les Rois de France, successeurs de S. Loüis, pratiquent la charitable coûtume de toucher les malades qui sont attaquez des écroüelles ; mais peu de gens sçavent que le même usage se pratique dans un autre coin du Royaûme. A Dalet en Auvergne, Village à deux lieuës de Clermont, sur le bord de l'Allier, il y a une Confrairie dediée au Saint Sacrement ; on élit tous les ans un Enfant du Vil-

lage pour en être le Roy, & son Pere est obligé de jeûner certains jours de la semaine, depuis Pâques jusqu'à la Fête-Dieu, & de faire d'autres bonnes œuvres. Le jour de la Fête, il fait ses devotions, & emmene son Fils à l'Eglise, où il touche plusieurs Malades, qui y arrivent des Montagnes d'Auvergne, & de Forez, où ce mal est assez commun; le Pere conduit la main de l'Enfant, & dit : *Le Roy te touche, Dieu te guerisse, au nom du Pere, &c.* Je suis surpris qu'une coûtume qui se pratique dans ce Village de tems immemorial, ait échapé non seulement à tous nos Historiens & Voyageurs, mais encore à M. Thiers, au Pere Lebrun, & à tous les autres Auteurs qui auroient dû en parler. Je viens d'aprendre que cet usage est aboli depuis quelques années

¶ *Les effets des vertus de la Croix ou Medaille du grand Patriarche S. Benoît. Extrait de l'Imprimé d'Allemagne. A Paris, chez Nicolas Bessin, au bout du Pont de l'Hôtel-Dieu, proche la Porte de l'Archevêché*, 1668. *Avec permission.* Ce petit Livre qui est aujourd'hui fort rare, contient l'Histoire de la découverte, & des effets de la

Médaille de S. Benoît. L'an 1647, *dit l'Auteur*, comme on faisoit recherche des Sorciers dans la Baviere, & que même on en executa plusieurs dans la Ville de Stranbingen, quelques-uns d'entre eux, dans leurs interrogatoires, avoüerent aux Juges que leurs sortileges n'avoient pû avoir d'effet sur les personnes ni sur les bestiaux du Château de Natremberg, voisin de l'Abbaïe de Metten, de l'Ordre de saint Benoît, à raison de quelque Médailles sacrées, qui étoient au lieu qu'ils indiquerent. Elles y furent trouvées en effet : mais comme personne, ni même les Sorciers, ne pouvoient déchifrer les caracteres qu'elles portoient ; on decouvrit enfin un Manuscrit ancien dans la Bibliotheque de cette Abbaïe, qui en donnoit un parfait éclercissement. On fit rapport de tout ceci au Duc de Baviere, lequel voulant s'en informer exactement, se fit aporter les Medailles & le Manuscrit dans la Ville d'Ingolstad, & de là à Munich ; & après avoir confronté l'un avec l'autre, il assûra qu'on pourroit user de ces Medailles avec fruit, sans soupçon d'erreur, ni superstition ; de quoi il fit dresser un Procès-verbal. Pour ce qui est des caracteres qui sont gravez sur ces

Medailles, qui sont d'un goût gothique, & qui ont une croix à chaque côté ; chaque lettre signifie un mot. En voici l'interpretation.

E C S
S
N S D
M
P L B

Dans l'une des faces de la premiere Croix, on lit ces lettres *C. S. S. M. L. N. D. M. D. P. M.* qui, selon l'Auteur, signifient : *Crux sacra, sit mihi lux. Non draco sit mihi Dux.* Les quatre lettres *C. S. P. B.* qui sont aux quatre coins de la Croix, signifient : *Crux sancti Patris Benedicti.* Dans l'autre face on voit les lettres initiales de ces deux Vers :

Vade retro Satana, nunquam suade mihi vana :
Sunt mala qua libas ipse venena bibat.

» Le bruit de cette découverte, dit » l'Auteur, s'étant répandu dans le Païs, » chacun voulut avoir de ces Medailles. » On fut obligé d'en faire plusieurs sur le » modele de celles qui avoient été trou- » vées, lesquelles ayant été benites par » les Religieux de l'Ordre, ont produit » de merveilleux effets, principalement contre

contre les charmes & sortileges, au «
raport de ceux qui s'en sont servis, «
ou en les portant au col, ou en les «
trempant dans l'eau que venoient boi- «
re les animaux ensorcelez. On ne peut «
pas douter que l'usage n'en soit très- «
utile, si l'on s'en sert avec la foi & «
la devotion requise envers la Sainte «
Croix & le glorieux saint Benoît, dont «
les merveilles sont si connuës d'ailleurs; «
& par les effets sensibles que produit «
cette pieuse pratique, on peut juger «
des effets invincibles qu'elle opere dans «
les ames de ceux qui en usent avec «
les dispositions convenables. «

M. Thiers dans son Traité des Superstitions, n'en juge pas si favorablement que celui qui a composé cet Ouvrage. Pour donner, dit-il, quelque créance à ce recit, il eût été fort à propos qu'on y eût joint quatre choses. La premiere est l'Interrogatoire des Sorciers de Baviere, qui protesterent que leurs charmes avoient été inutiles contre les Habitans du Château de Natremberg. La seconde, le Procès-verbal de perquisition de cette Medaille qui se trouva dans ce Château. La troisiéme, le Manuscrit ancien de la Bibliotheque de l'Abbaïe de Metten,

qui donnoit un parfait éclairciſſement des caracteres gravez ſur cette Medaille. Et la quatriéme enfin, le Procès-verbal que le Duc de Baviére fit dreſſer de la confrontation de cette Médaille, avec le Manuſcrit dont on vient de parler. Ce recit paroît donc fort douteux à ce judicieux Critique. 1°. Parce qu'on y fait parler le Duc de Baviére comme un Théologien & un Evêque, qui décide une queſtion aſſez délicate, & qu'on fonde le culte qu'on doit rendre à cette Médaille ſur cette déciſion. 2°. De quelle autorité eſt le Manuſcrit de Metten, pour interpreter la Médaille comme il fait? En troiſiéme lieu, ces Lettres ainſi rangées, paroiſſent avoir un air de ſuperſtition qui les condamne. On peut voir les autres preuves de cet habile Critique, dans le premier Tome du Traité que je viens de citer.

¶ Les Anciens connoiſſoient combien il eſt important de parler à propos, & de ſçavoir ſe taire; mais ſi le ſilence étoit toûjours eſtimable, il étoit preſcrit ſur tout dans les Temples; & c'eſt pour cela que les Egyptiens y plaçoient ordinairement leur Dieu Harpocrates, qui tenant un de ſes doigts ſur la bouche, apprenoit qu'il falloit reverer

dans un grand silence les mysteres de la Religion. Les Cabinets des Curieux fournissent plusieurs figures d'Harpocrates ; & si l'on veut consulter le sçavant Traité que l'illustre M. Cupper a fait sur cette Divinité, on n'aura rien à désirer. Le Pere Montfaucon a recueilli dans son *Antiquité Expliquée par les Figures*, un grand nombre de ces Harpocrates ; mais je crois qu'il en a omis un dont parle Moscardi, & qui est fort singulier. Le Dieu est peint jeune & nud, avec des aîles noires, ayant un pied en l'air, le doigt *index* dans la bouche, & dans la main gauche une corne d'abondance, avec des branches de pêcher. Cela veut dire premierement, que le silence, qui sied bien à tout le monde, est principalement le partage des jeunes gens, qui sont obligez, plus que les autres, à veiller sur leur langue, afin que rien ne leur échape indiscretement. En second lieu, cette Enigme nous montre, en faisant soûtenir ce Dieu sur un pied, que rien n'est plus glissant que la parole, & que le silence est, pour ainsi dire, une posture bien difficile à soûtenir long-temps. Si Harpocrates porte des aîles, c'est pour nous faire connoître que le silence écha-

pe aisément ; & leur couleur noire, nous apprend que le silence est ami de la nuit. La corne d'abondance signifie peut-être que ce ne sont pas les plus grands parleurs qui amassent le plus de bien ; & les branches de pêcher, qui ressemblent à la langue, & le fruit de cet arbre au cœur, marquent sans doute le parfait accord qui doit être entre la langue & le cœur. Les Romains adoptérent le Dieu Harpocrates des Egyptiens ; & ne croyant pas que cette seule Divinité pût suffire pour une chose aussi necessaire que le silence, s'avisérent de faire une Déesse du silence, sous le nom de *Tacita*, afin que les femmes y eussent recours, dans le besoin qu'elles ont souvent de se taire. D'abord, comme c'est la coûtume dans les nouveautez, les Dames Romaines coururent en foule au Temple de la Déesse ; ce n'étoit que vœux, que dévotions, que prieres : mais les devoirs rigides que cette Divinité exigeoit d'elles, & l'empire qu'elle vouloit prendre sur leurs langues, refroidit bien-tôt leur zele. Cependant une prude, qui étoit bien-aise de se distinguer des autres par un grand amour du silence, s'enferma dans le Temple, se coupa la langue, & en

fit un sacrifice à la Déesse Tacita. Le coup ne fut pas plûtôt fait que la Dame s'en repentit, n'ayant plus de moyen de dire à ses amies, la bonne œuvre qu'elle venoit de faire : car que sert à quelques Devotes de faire du bien, si elle ne le publient par toute la Ville ? Elle pleura, elle gémit, elle soupira ; enfin, elle fit tant de gestes, de postures & de signes, qu'elle fit sçavoir à tout le monde, en cent façons, ce qu'elle auroit été quitte de dire en une seule, si elle avoit gardé sa langue. Ovide peint plaisamment une vieille babillarde, en disant qu'elle ne pouvoit pas même garder le silence, dans le temps qu'elle sacrifioit à la Déesse du silence.

Sacra facit Tacita, nec tamen illa tacet.

¶ Les Plagiaires ont toûjours été fort méprisez des véritables Savans. Profiter de ce qu'il y a de bon dans les Auteurs ; l'employer à propos, en rendant justice aux Auteurs de qui on l'emprunte, n'est pas un Plagiat. Mais combien y a-t-il d'Ecrivains célébres qui n'en usent pas ainsi, & qui employent tout leur esprit à cacher leurs larcins ; en sorte que si la Republique des Lettres établissoit des taxes sur les Auteurs,

comme on en a fait depuis quelques années sur les Gens d'Affaires, & qu'on les obligeât de rendre ce qu'ils ont pris dans d'autres Livres, il resteroit bien peu de chose dans les leurs, & il ressembleroient au Gey de la Fable. Il faut cependant avoüer que le Plagiat est aujourd'hui plus difficile qu'il ne l'étoit autrefois. Il y a, graces aux soins qu'on a de cultiver les Belles Lettres, nombre de gens qui ont assez lû, & qui ont la mémoire assez heureuse pour découvrir ces sortes de larcins litteraires, & cela rend les Auteurs un peu plus retenus. Il n'en étoit pas de même dans le temps où l'on commença à faire revivre les Sciences en Europe; & on conte, à ce sujet, une Histoire fort singuliére. Ange Politien *, homme d'esprit & fort connu des Savans de son temps, expliquoit devant une nombreuse Assemblée, l'Iliade d'Homére, & debitoit comme venant de lui, tout ce qu'il avoit lû dans Hérodote, au sujet de ce Poëme & de son Auteur. Hérodote étoit alors peu connu; il n'avoit point encore été imprimé ni traduit en Latin, & peu de gens l'avoient lû; du moins Politien croyoit qu'il n'y auroit personne dans l'Assemblée qui fût en état de

* *Duarenus, pag.* 1478.

connoître où il avoit puisé de si rares connoissances. Le célébre Lascaris qui étoit à un coin de l'auditoire, se leva & demanda à Politien, comment il avoit la hardiesse de debiter comme sien ce qu'il avoit apris dans Hérodote, Auteur si ancien, & qui devoit être connu de tant de monde? Politien qui ne fut point déconcerté d'une demande si brusque & si piquante, lui répondit froidement, que pour trois ou quatre personnes qu'il pouvoit y avoir dans l'Assemblée, qui sçûssent d'où étoit tirée sa leçon, il n'avoit pas voulu perdre la gloire d'acquerir de la réputation devant tous les autres; & que le nombre de ceux qui ignoroient l'Histoire d'Hérodote, l'emportoit si fort sur ce petit nombre de Savans, qu'il ne craignoit pas même qu'ils pûssent rien leur persuader contre l'interêt de son honneur, & qu'il les défioit de détruire l'idée qu'on avoit de sa capacité. N'est-ce pas se tirer en Héros d'un pas extremement délicat?

¶ Le Pere Rapin * a donné à la fin

* Quoique cet Article soit presque tout entierement tiré du Pere Rapin, on ne l'a pas cependant copié servilement, & on a ajouté ou retranché quelque chose de ses jugemens.

de ses Reflexions sur l'Histoire, le caractere des plus fameux Historiens ; si on en excepte le jugement peu avantageux qu'il porte de Denys d'Halicarnasse, il trouvera bien des gens qui souscriront à son jugement. Hérodote, dit ce judicieux Ecrivain, est le premier qui ait donné une forme raisonnable à l'Histoire ; & son mérite est d'avoir frayé le chemin aux autres. Son stile est pur & élegant, son sujet est grand & vaste ; car il renferme des Peuples, des Royaumes, des Empires ; en un mot, l'Europe, l'Asie & l'Egypte. On pourroit dire qu'il n'est pas toûjours fort exact, parce qu'il renferme trop de matiére ; mais je le trouve d'une sincerité admirable, puisqu'il traite les Grecs & les Barbares, ceux de son païs & les étrangers sans aucune démonstration de partialité. Plutarque le traite avec trop de rigueur, quand il le fait passer pour mal-intentionné dans la plûpart de ses conjectures. C'est par animosité sans doute, qu'il ne lui est pas favorable, parce qu'il avoit maltraité son païs de la Boëtie dans son Histoire. Le stile d'Hérodote est pur, vif, élegant, & Athenée le louë sur les charmes de son discours.

Thucidide est exact en sa maniére d'écrire, fidele dans les choses qu'il raconte, sincere, desintereßé : il a de la grandeur, de la noblesse, de la majesté dans son stile ; il est toûjours grave, austére, mais d'une austérité qui n'a rien que de grand. A la verité, son sujet est plus petit & plus borné en tout, que celui d'Hérodote. Ce n'est que par esprit de partialité, que Denys d'Halicarnasse préfére Hérodote à Thucidide, parce que celui-là étoit du même païs que lui ; pour moi, je le trouve l'Historien le plus accompli des Grecs. Rien enfin ne donne une si haute idée de Thucidide, que ce que Lucien nous en apprend, que Démosthéne ne devint si grand Orateur, que par l'étude qu'il fit de cet Historien, qu'il écrivit de sa main jusques à huit fois. Xenophon est pur en son langage, naturel & agréable en sa composition : Il a l'esprit facile, riche, plein de beaucoup de connoissances, l'imagination nette, le tour juste ; mais il n'a rien de grand ni d'élevé. D'ailleurs, la bienséance des mœurs n'est pas toûjours bien observée dans son Histoire, où il fait parler quelquefois des ignorans & des barbares comme des Philosophes. Ciceron cependant nous

dit, que Scipion ne pouvoit le quitter, quand une fois il l'avoit entre les mains. Longin lui donne un caractere d'esprit qui lui fait penser les choses heureusement. C'est, après tout, un Historien fort accompli, & c'est dans la lecture de son Histoire, que Scipion & Lucullus sont devenus de si grands Capitaines.

Polybe est un beau Discoureur ; il a un riche fonds de bonnes choses, mais ce fonds n'est pas si ménagé que celui des autres Historiens dont je viens de parler : il est tout-à-fait estimable par l'idée qu'en avoit Brutus, qui au fort des ses mauvaises affaires, passoit des nuits à le lire & à le méditer. Son dessein, au reste, n'est pas tant d'écrire une Histoire, qu'une instruction pour bien gouverner un Etat ; comme il le dit lui-même à la fin de son premier Livre ; & il sort un peu par là du caractere d'Historien ; ce qui l'oblige à faire une espece d'Apologie au commencement du neuviéme Livre de sa maniére d'écrire l'Histoire : son stile d'ailleurs est fort négligé. Il est dommage toutefois que nous ayons perdu la plus considérable partie de son Histoire ; puisque c'est celui des Historiens qui auroit été le plus

en état de nous apprende la maniére dont les Anciens faisoient la guerre, la forme de leurs armes, de leurs machines, &c. Denys d'Halicarnasse fait paroître dans son Histoire des Antiquitez Romaines une profondeur de sens, de science & de raisonnement qui n'est pas commune : il est exact, diligent, judicieux, plus véritable que Tite-Live, & d'un grand poids, *mais dans le fonds, c'est un fort ennuyeux Harangueur.* Diodore de Sicile est un grand caractere, mais qui renferme trop de matiere, en qualité de Compilateur de Philiste, de Timée, de Calisthéne, de Théoponpe & d'autres. Philon & Joseph ont des traits d'une éloquence fort extraordinaire. Ce sont deux Juifs qui ont eu trop d'envie de plaire aux Payens, en s'accommodant servilement à leur goût & à leurs sentimens. Arrien n'est qu'un Copiste de Xenophon, & un imitateur affecté de ses maniéres. Appian est le Copiste de tous les Grecs, & de ce mêlange il s'est fait un stile qui ne ressemble à aucun d'eux. C'est après tout un grand fonds de matiéres.

Dion Cassius a perdu la créance dans la plûpart des esprits, par les choses extraordinaires qu'il raconte sans discer-

nement. Procope est exact en ce qu'il avance, parce qu'il a accompagné Belisaire dans ses Guerres, & a été témoin de ses belles actions; mais il est trop sec dans son Histoire de Perse, qui a plus l'air d'un Journal, que d'une Histoire. Il satisfit sa passion en écrivant ses Anecdotes, mais il écouta sa modération en les supprimant : car on ne rendit public qu'après sa mort ce qu'il avoit eu soin de cacher pendant sa vie, en quoi il n'est pas tout-à-fait inexcusable. La plûpart de ceux qui ont écrit l'Histoire Byzantine se sont copiez les uns les autres, comme Agathias, Cedrénus, Jean Curopalate; ou ils sont peu exats, & ils n'ont rien d'approchant de la dignité, de la noblesse, du discernement & de la fidelité des anciens Grecs. Georges Syncelle est toutefois respectable par les Fragmens qu'il nous a conservez, & par les differens systêmes de Chronologie qu'il rapporte. Il est dommage que nous n'ayons que des Fragmens de Ctézias, & nous avons obligation à Photius, d'en avoir conservé de précieux restes. Ctézias paroît mieux instruit de l'Histoire de Perse qu'Hérodote : il devoit l'être en effet, puisqu'il avoit demeuré vingt-quatre ans dans

cette Cour, en qualité de Médecin. Ce qu'il dit du ſoin que les Perſes avoient de conſerver des Annales de leur Hiſtoire, eſt parfaitement conforme au Livre d'Eſdras & à celui d'Eſter.

Parmi les Hiſtoriens Latins, Saluſte a l'air grand, l'eſprit juſte, le ſens admirable; perſonne n'a mieux exprimé que lui le ſtile ſenſé, exact & auſtére de Thucidide; il eſt dur quelquefois dans ſes expreſſions, mais il n'eſt point inſipe; il a quelquefois des portraits achevez. Céſar a eu le plus beau talent de s'exprimer qui fût jamais. Les Sçavans de bon goût ont raiſon de l'eſtimer pour la pureté inimitable de ſon ſtile; mais je l'admire encore plus pour la juſteſſe de ſon ſens; car jamais perſonne n'a écrit plus ſagement. Il eſt preſque le ſeul des Auteurs qui ne diſe point d'impertinences. Il ne parle de lui que comme d'une perſonne indifferente, & rien ne ſe dément dans le caractere ſage qu'il a pris. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas tout-à-fait Hiſtorien, mais il eſt vrai auſſi qu'il ſeroit un parfait modele pour écrire l'Hiſtoire, s'il avoit écrit moins ſéchement.

Tite-Live eſt le plus accompli de tous; car il a toutes les grandes qua-

litez d'un Hiſtorien ; l'imagination belle, l'expreſſion noble, le ſens exact, l'éloquence admirable. Il ne ſe preſente que de grandes idées à ſon eſprit ; il remplit l'imagination de ſes Lecteurs par ce qu'il dit ; c'eſt par là qu'il va au cœur, qu'il remuë l'ame, & c'eſt le plus grand génie pour l'Hiſtoire, & un des plus grands Maîtres d'Eloquence qui ait jamais été ; & je ne comprends pas ce que veut dire Aſinius Pollio, quand il lui reproche l'air de Province, *Patavinitatem.* Je croirois aſſez volontiers que ce reproche doit moins ſe rapporter au ſtile de Tite-Live, comme on l'a crû juſques à preſent, qu'au penchant trop marqué que ce grand Hiſtorien a fait voir pour ſa Patrie.

Tacite peint de toute autre maniére que les autres, mais il s'attache trop aux grandes choſes, pour ne point s'abaiſſer aux petites, qu'il eſt important toutefois de ne pas négliger. Il penſe bien, mais il n'eſt pas toûjours heureux à s'exprimer clairement. Sa maniére de critiquer eſt fine par elle-même, mais elle devient groſſiere par l'envie qu'il a de critiquer tout ; & jugeant generalement tous les hommes méchans, jamais, ſelon lui, l'équité & la juſtice

ne furent les motifs qui les font agir.

Quinte-Curce est loüable par sa sincerité, quoiqu'en disent quelques Critiques de nôtre temps; il rapporte le bien & le mal d'Alexandre, sans se laisser prévenir au mérite de son Héros. S'il y a quelque chose à redire à son Histoire, c'est qu'il est trop poli; mais il n'a pas laissé que d'exceller à peindre les mœurs d'un air agréable & naturel. Justin, qui devient Compilateur en voulant s'ériger en Historien, ne fait qu'éfleurer les matieres. Il sçait beaucoup, il dit les choses de bon sens, & il a ramassé bien des faits dont la connoissance se seroit perduë sans lui. La plûpart des Auteurs de l'Histoire Auguste se sont bornez à écrire des Vies, comme ont fait Plutarque & Hérodian parmi les Grecs, Suétone, Cornélius-Népos parmi les Latins, & par là ont dégeneré du caractere d'Historien; si vous exceptez Plutarque, qui avoit tout ce qu'il falloit pour faire un habile Historien, & dont les Vies offrent le plus beau spectacle qu'on pouvoit presenter aux hommes.

Après ces grands Historiens on ne vit paroître que de simples Chroniqueurs, des Copistes, des Compila-

teurs, tels que ſont Spartian, Ammian Marcellin, & ceux qui les ſuivirent. On trouve peu de ſincerité dans les Grecs modernes, qui ſe piquent de viſions & d'avantures extraordinaires, pour ſatisfaire leur genie toûjours porté au merveilleux.

L'amour des Lettres qui refleurit dans les derniers ſiécles, fit revenir ſur la ſcene les Hiſtoriens. Parmi ceux qui ſe ſignalerent, Commines excella par le bon ſens & la ſincerité. Paul Emile parle purement, mais il eſt ſuperficiel; Paul Jove ne ſuit que ſa paſſion & ſon interêt; Machiavel eſt aſſez exact dans ſon Hiſtoire de Florence, ſon eſprit l'emporte ſur ſon jugement dans le reſte. Georges Merula, qui fit trembler tous les Sçavans du ſiécle paſſé par ſa Critique, entreprit par ordre de Loüis Sforce, l'Hiſtoire du Milanois, qui ne lui fait gueres d'honneur, tant elle parut ſéche & miſerable. Mariana, dans ſon Hiſtoire d'Eſpagne, n'a été ſurpaſſé par aucun Moderne, ni par la grandeur de ſon deſſein, ni par la nobleſſe du ſtile; il eſt plus exact que les autres, & il juge ſainement de tout. Bucanan eſt un trop ſervile imitateur de Tite-Live; il écrit d'un grand ſens, mais il a peu d'élevation pour les ſentimens.

Les Allemands ont de vaſtes projets ſur leur Hiſtoire ; rien de réduit dans l'ordre naturel. On trouve dans la plûpart des Eſpagnols un eſprit de partialité qui les rend fort ſuſpects. Les Italiens ſont riches en Memoires particuliers des differens Etats dont l'Italie eſt composée ; mais ils n'ont point de corps d'Hiſtoire complete. Je ne parle point de Jornandes qui a écrit l'Hiſtoire des Goths, de Méïerus celle Flandres, de Huterus celle de Bourgogne, de Bonfinius celle de Hongrie, de Cromerus, Pontanus, Puffendorf, celle des Etats du Nort ; d'Aventin celle de Baviére, ni de nos Hiſtoriens François dont le caractere eſt aſſez connu, pour dire qu'il commence à paroître parmi nous un rayon d'eſperance de quelque Hiſtorien accompli, par l'approbation que le Public donne à ceux qui écrivent aujourd'hui dans ce genre.

Ceux au reſte qui voudront être inſtruits plus à fonds dans la connoiſſance des Hiſtoriens Grecs & Latins, doivent lire ce que Iſaac Voſſius a écrit ſur ce ſujet. Feu M. Dupin avoit entrepris de traiter le même ſujet en nôtre Langue, mais ſon Ouvrage eſt demeuré imparfait. Ce Livre eſt écrit avec tant de ſéchereſſe & ſi peu d'agrément, que s'il eſt vrai

qu'il soit de cet Auteur, on peut assurer que c'est celui où il a le plus mal réüssi.

¶ Il arriva au siege de Bomel en 1539. un événement bien singulier. Deux freres qui ne s'étoient jamais vûs, & qui s'étoient toûjours cherchez, se rencontrerent par hazard à ce siege, engagez l'un & l'autre dans le Service & dans deux Compagnies differentes. L'aîné qui s'appelloit Hernando de Dias, ayant oüi nommer d'Ensise, se douta que c'étoit son frere qui avoit pris le surnom de sa mere. Il s'informa dans quelle Compagnie étoit un Officier de ce nom, & après l'avoir trouvé, il lui fit toutes les questions qui étoient nécessaires pour s'assurer s'il étoit son frere; & l'ayant enfin reconnu, il lui sauta au col avec toute la tendresse imaginable: toute l'Armée étoit attentive aux caresses de ces deux freres, lorsqu'un boulet de canon leur emporta la tête dans le temps qu'ils s'embrassoient.

¶ Desclinvilliers Gentilhomme de Picardie, mort Lieutenant Général des Armées du Roi, avoit perdu une jambe dans le Service, & en portoit une de bois. Un jour qu'il alloit reconnoître un Poste, un boulet de canon la lui

emporta. » Le canon, dit-il, avec un « grand sang froid, en veut toûjours à « mes jambes, mais pour cette fois, il « a été pris pour dupe, car j'en ai deux « autres dans mon Equipage. «

¶ Les Sçavans croyent que Virgile a tiré le sujet de son quatriéme Livre de l'Ænéïde, du troisiéme des Argonautes d'Apollonius. Il est sûr aussi que le Tasse a copié Virgile dans le départ de Renaud d'auprès d'Armide. Quoiqu'il en soit, le Poëte Italien est autant au-dessous du Poëte Latin, que celui-ci surpasse le Poëte Grec. Ce n'est pas que je ne trouve un défaut dans le quatriéme Livre de ce beau Poëme; dans ce Livre, où le Poëte exprime si bien les fureurs d'une amante desesperée, Ænée m'y paroît trop froid, peu ingénieux à se justifier, & pour trancher le mot, un peu impoli. A tous les reproches de la tendre Didon, il n'a que les ordres de Jupiter, & sa destinée à lui opposer; nulle politesse, point de douceurs : il y a peu de Petit-Maître qui se tirât moins mal d'une situation si délicate. Il ne peut pas douter de l'amour que Didon a pour lui; il doit sçavoir les excès où peut se porter une jeune veuve qui prétend être son épouse; cependant

il dort tranquillement dans son vaisseau, jusqu'à ce que Mercure le reveille :

Æneas celsa in puppi, jam certus eundi
Carpebat somnos, &c.

Et lorsque Didon le fait ressouvenir du moment fatal où sa tendresse avoit cedé à son devoir, il lui répond froidement :

——— Nec conjugis unquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

Il y a bien peu de bienséance dans cette réponse.

¶ Tout le monde a régardé, avec raison, comme un chef-d'œuvre, la Préface que M. de Fontenelles a mise à la tête de l'Histoire de l'Academie des Sciences. Elle est semée de pensées fines & délicates. Mais rien ne m'y a paru plus sensé, que ce qu'il dit des Ouvrages de cette célébre Compagnie. On ne se presse pas, dit-il, de faire un systême, on se contente de ramasser un grand nombre de Pieces & d'Observations sur toutes les parties de la Phisique, & si ces morceaux approchent de l'œconomie de l'Univers, on les verra, pour ainsi dire, se rassembler eux-mêmes pour former le Systême du Monde.

Quel éloge pour M. Descartes, quand

on a dit de lui, *qu'il a donné le ton à son siecle sur la maniere de penser?* C'est encore un trait de la même Préface.

J'ai été touché de l'Eloge de M. Cassini. On y trouve par-tout le caractere d'uu honnête homme & du plus grand Astronome qui ait jamais été. Egalement vertueux & habile, M. Cassini n'avoit ni le faste des faux devots, ni l'ostentation des Demi-Sçavans. C'est appliquer avec esprit & avec justesse, ce Verset de l'Ecriture: *Cœli enarrant gloriam Dei*, que de dire: *Le Ciel qui annonce les merveilles du Seigneur, n'avoit jamais tant parlé à personne qu'à M. Cassini.*

¶ Les *Peuristes* appauvrissent nôtre Langue, à force de la polir. Combien de mots retranchez, sans qu'on en ait substitué d'autres en leur place? A force de polir le Marbre, on l'use, on l'extenuë. Quelques beaux esprits plus hardis hazardent tous les jours des mots nouveaux qui n'ont aucune analogie: lequel vaut mieux?

Qu'est-ce qu'un Peuriste? C'est un homme dont tout l'esprit s'occupe des mots & des phrases, qui ne peut ni se pardonner à lui-même, ni pardonner aux autres une expression ou usée, ou

neuve; il ne hazarderoit pas un mot qui ne fût approuvé par l'Academie; c'est un homme qui est tout langue; une poupée de bel esprit, un bijou d'érudition. Si vous le mettez hors du domaine de la langue, il se trouve déplacé; il ne se reconnoît plus, & les autres le méconnoissent.

¶ Combien dites-vous, Damon, que vaut vôtre Exemplaire? Cent pistoles; c'est beaucoup, les Libraires ne vous les donneront jamais. N'importe, le Public aime mieux se *cotiser* pour payer vos journées; ne faites pas imprimer.

¶ Combien d'Auteurs que l'on croit originaux, & riches de leur propre fonds, qui ressemblent à ces Banquiers qui ont tout l'argent d'une Ville ou d'une Province, & qui au bout du compte sont fort gueux? Que de banqueroutes nous verrions, si les Auteurs Originaux étoient en état de revendiquer ce qui se trouve dans leurs Plagiaires.

¶ Il y a quelquefois des applications de passages des Poëtes, qui, quoique fondées sur de simples jeux de mots, ne laissent pas que d'être fort heureuses. Le Comte de Saulx ayant épousé Mademoiselle de Retz, la plus riche

heritiere du Royaume, & ce mariage l'ayant empêché de se trouver à une Bataille que le grand Condé venoit de gagner; il lui marque dans une Lettre qu'il lui écrivit, le regret qu'il avoit de n'avoir pas pû partager avec lui la gloire d'une si belle action, ajoûtant ces deux Vers de la troisiéme Eclogue de Virgile.

Quod prodest quod me ipse animo non spernis Amynta,
Si dum tu sectaris apros, ego retia servo.

¶ Paul du Châtelet, Avocat General au Parlement de Rennes, depuis Maître des Requêtes, & enfin Conseiller d'Etat, étoit fort consideré de Loüis XIII. Un jour qu'il sollicitoit avec beaucoup de chaleur la grace du Duc de Montmorency, le Roy lui dit: *Je pense que M. Du Châtelet voudroit avoir perdu un bras, pour sauver M. De Montmorency. Je voudrois*, Sire, répondit le brave Magistrat, *les avoir perdu tous deux, car ils sont inutiles à votre service, & en avoir sauvé un qui vous a gagné des Batailles, & qui vous en gagneroit encore.*

¶ Jamais Auteur ne prononça contre ses propres ouvrages une sentence si

injuste, & en même temps si cruelle que Virgile, lorsqu'il ordonna qu'on fit brûler après sa mort son Eneïde. Si ses amis lui avoient obeï, c'étoit une perte irreparable. Il est vrai qu'on trouve dans ce beau Poëme quelques négligences, qu'il n'y auroit pas laissées s'il avoit eu le temps de le revoir. Je ne parle pas de quelque défaut de verification, ni d'un assez grand nombre de Vers qui ne sont pas finis, & dont l'Emistiche qui manque est si difficile à remplir, qu'on a crû que ce Poëte les avoit laissez imparfaits pour donner la torture à ceux qui voudroient entreprendre de les finir. Il y a dans ce grand Ouvrage des fautes plus considerables. Je trouve que quelques-unes des avantures s'y ressemblent trop. Sinon & Achemenides se presentent aux Troyens dans deux occasions bien differentes, à peu près de la même maniere ; l'un au Livre deuxiéme, l'autre au Livre troisiéme. Ils disent tous deux les mêmes choses. Les descriptions des tempêtes sont aussi un peu trop semblables, & elles commencent deux ou trois fois par les mêmes Vers.

Olli ceruleus supra caput astitit imber
Noctem hyemenque ferens, &c.

Ce

Ce beau Vers :

Obstupui, steteruntque comæ & vox faucibus hæsit.

revient aussi un peu trop souvent. Ce Poëte auroit sans doute varié cela s'il avoit revû & corrigé son Poëme. Il auroit aussi, sans doute, ôté quelques contradictions qui s'y trouvent. Il raconte dans le Livre cinquiéme les circonstances de la mort de Palinure d'une maniere; & Palinure lui-même, dans le sixiéme Livre, les raconte autrement. Là c'est le Dieu du sommeil, sous la figure de Phorbas, qui ayant endormi ce Pilote, le precipita dans la mer, avec son gouvernail.

a *Vix primos inopina quies laxaverat artus,*
Et super incumbens, cum puppis parte revolsa
Cumque gubernaclo liquidas projecit inundas,
Precipitem, ac socios ne quicquam sæpe vocantem.

Ici c'est un coup de vent qui emporde le Pilote & le gouvernail, dans le temps qu'il étoit le plus apliqué à conduire le vaisseau.

b *Namque gubernaclum multâ vi forte revolsum,*
Cui datus hærebam custos, cursusque regebam,
Præcipitans traxi mecum.

a *Exod. Liv 5.* b *Liv. 6.*

Dans un endroit Palinure est englouti tout endormi dans la mer ; dans l'autre, il est fort reveillé, & a le temps de reflechir que le navire va être desormais sans Pilote.

** ——— ——— Maria aspera juro*
Non ullum pro me tantum cepisse timorem
Quam tua ne, spoliata armis, excussa magistro,
Deficeret tantis navis surgentibus undis.

Je trouve aussi une negligence peu pardonnable dans la la belle description de la tempête qui jetta la flotte d'Ænée dans les Isles Strophades, où étoient les Harpies. Virgile attend qu'elle soit appaisée pour dire : *Vela cadunt, remis insurgimus.* Est-ce qu'on n'abat pas les voiles au commencement d'une tempête, pour aller à rames, lorsque le vaisseau, comme celui d'Ænée, est à rames & à voiles ? Attend-on pour cette manœuvre qu'on ait essuyé trois jours d'un gros temps ?

Tres adeo incertos cæca caligine soles,
Erramus Pelago : totidem sine sydere noctes.

Pour dire qu'au quatriéme jour, *vela cadunt, remis insurgimus*, Virgile ne devoit-il pas faire sortir Ænée de l'Enfer

* *Liv. 6.*

par la porte de Corne, *quâ veris facilis datur exitus umbris*, & non pas par celle d'Ivoire, par laquelle il ne sort que des fables & des contes faits à plaisir ; *sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes*. N'étoit-ce pas détruire par ce seul trait tout ce qu'il avoit debité dans cet incomparable Livre, & dire tacitement à Auguste que tout ce qu'il venoit d'entendre de flateur pour lui & pours ses ancêtres, n'étoit que des fables.

¶ Les Commentateurs de Virgile & des autres anciens Poëtes, ont presque tous le défaut de debiter sur chaque sujet beaucoup d'érudition étrangere, & de satisfaire rarement les Lecteurs sur les choses qui pourroient faire de la peine. Ne vaudroit-il pas mieux ne point tant se prevenir sur un Auteur, n'être pas éternellement occupé à le loüer, & faire sentir sans façon ce qu'il a de bon & de defectueux ? Rien ne seroit plus propre que ce contraste à former le goût des jeunes gens. Les plus grands hommes ont des défauts ; il est utile de les faire connoître, & cela vaudroit mieux que de ne faire un Commentaire que pour s'entousiasmer à tous moments, & trouver du grand & du

sublime dans des endroits où l'Auteur avouëroit lui-même qu'il n'y a que du mediocre.

¶ Les *Ana* ont été long-temps à la mode ; on est charmé de voir les grands hommes en negligé, tels qu'ils paroissent dans ces sortes d'ouvrages. C'est là qu'on voit quels étoient leurs sentimens sur toutes sortes de matieres. Il semble que nous vivions avec eux, & que la liberté de la convesation leur permet de se montrer tels qu'ils sont. Rien n'étoit mieux imaginé que ces sortes de Recueils ; mais ceux qui les ont donné au Puplic, n'ont pas toûjours sçû faire un choix judicieux des dits & gestes de leurs Heros, & il est rarement arrivé que ces sortes de Livres ayent fait honneur à ceux dont ils portent le nom. Si les Scaligers, les Sorbieres, les Huet, les Segrais, & quelques autres n'étoient connus que par les *Scaligeriana*, *Sorbieriana*, *Huetiana* & *Segraisiana*, on n'auroit pas une grande opinion de l'érudition de ces sçavans Hommes. Je ne sçai si on ne leur rendroit par un bon service en suprimant ces sortes de pensées détachées qu'on trouve dans leur succession. On écrit à un ami, on jette sur

le papier quelques remarques peu digerées ; le tout avec une négligence & un air de familiarité, qui n'est point du goût du Public. Il y a apparence que les Auteurs eux-mêmes de ces pensées & de ces remarques, les auroient polies s'ils avoient voulu les faire paroître. On peut assûrer que Joseph Scaliger desavoüeroit une grande partie des choses qu'on trouve dans le *Scaligeriana*. Les Vassans qui en sont les Auteurs, ont mal servi ce grand Homme dans ce Recueil peu judicieux. Il paroît peu de discernement, & encore moins d'équité dans les jugemens que Scaliger porte de la plûpart des Auteurs, tant anciens que modernes. L'orgueil, l'arrogance, & un certain air de pedant, regnent depuis le commencement du Livre jusqu'à la fin. Il y a des endroits foibles en matiere d'érudion, quelques-uns qui marquent peu d'exactitude, & point de reflexion. Par exemple, on fait dire à Scaliger qu'il ne sçait ce que veut dire ce passage du Livre de Ruth : *Découvre ses pieds & se couche* ; mais ce sçavant Homme ne devoit pas ignorer que de tout temps chez les Orientaux, ç'a été la coûtume, comme ce l'est encore aujourd'hui, que quand une femme

couche avec ſon mari, elle entre par le pied du lit, levant modeſtement la couverture, pour témoigner à ſon époux ſa ſervitude & ſa ſoumiſſion. On fait dire au même Scaliger qu'il n'avoit jamais lû que perſonne eût ſué du ſang : cependant Ariſtote, dans le troiſiéme Livre de l'Hiſtoire des Animaux, parle de ces ſortes de criſes ; & l'Hiſtoire Moderne, ainſi que les Livres de Medecine, en fourniſſent pluſieurs exemples. Fait-on honneur à cet Auteur, lorſqu'on lui fait regarder comme une difficulté inſurmontable cet endroit de S. Paul, (*Ep. aux Heb. ch. 9. v. 4.*) où il eſt dit, que *dans l'Arche d'Alliance étoit une urne d'or pleine de Manne, la Verge d'Aaron, qui avoit fleuri, & les Tables de la Loy?* Il eſt vrai qu'il n'eſt point dit dans le troiſiéme Livre des Rois qu'il y eût dans cet Arche autre choſe que les deux Tables : *In Arca autem non erat aliud niſi duæ Tabulæ lapideæ.* Mais pour reſoudre cette difficulté ; il ne faut que diſtinguer les temps. D'abord l'Arche renfermoit tout ce que ſaint Paul dit y être contenu ; dans la ſuite il n'y reſta plus que les Tables. N'eſt-ce pas auſſi un trait d'ignorance de lui faire dire que *Santes*

Pagninus est le premier qui ait distingué la Bible en versets, ou *commota*. Cette distinction n'a pas été inconnuë à saint Jerôme ; & on sçait que les *Massoretes* l'ont mise en usage. On peut consulter sur cet article l'Histoire critique de M. Simon.

¶ On louë fort la réponse d'Alexandre, qui se voyant importuné par Ephestion, sur ce qu'il n'acceptoit pas les offres avantageuses que lui faisoit Darius, lui répondit : *Je les accepterois si j'étois Ephestion*. Themistocle avoit dit quelque chose de semblable, quoique dans un moindre sujet. Après avoir défait les Perses, il vit à terre un collier d'or que quelque Persan avoit laissé tomber ; & il dit à un Valet qu'il avoit auprès de lui : *Que ne le ramasses-tu, puisque tu n'es pas Themistocle.*

¶ Il y a dans la Preface de l'Histoire du Roy Loüis XIV. par Medailles, une Critique fort censée de la belle devise de Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois ; & comme cette Préface a été suprimée, on ne sera pas fâché de voir ici & la Medaille & la critique.

Henry II. étoit fort amoureux de Diane de Poitiers, Duchesse de Valen-

tinois. Cette Duchesse fit fraper une Medaille, où elle est peinte en Diane, qui tient un Arc à la main, & foule aux pieds l'Amour. La legende : *Omnium victorem vici*, veut dire : *J'ai vaincu le vainqueur du monde.* Cette pensée, dit-on, est très-belle ; & dans tout le moderne, à peine s'en trouve-t-il cinq ou six de cette beauté-là ; car la comparaison est très-galante, de Diane qui se vantoit d'avoir surmonté l'Amour vainqueur de tous les Dieux, avec Diane de Poitiers, qui avoit soumis à ses ordres un jeune Roy fort aimable. Cependant pour le Type, les Anciens n'auroient pas mis l'Amour sous les pieds de Diane, & se seroient contentez de le mettre près d'elle enchaîné, en lui presentant son Arc & ses Fleches ; parce que la bienseance est blessée de voir cette divinité foulée aux pieds, d'autant plus que l'Amour designe le Roy. Quant à la legende, les paroles conviendroient mieux à une Devise ; elles manquent d'une certaine gravité requise pour les Medailles. Les Anciens auroient mis simplement : *Diana victrix*, *Diane victorieuse* ; & ce seroit une Medaille parfaite. Un autre défaut de cette Medaille, c'est qu'on y fait parler

parler la figure ; c'eſt Diane qui dit : *Omnium victorem vici* ; ce qui eſt contre les regles : au lieu que dans le mot *Diana victrix*, outre la brieveté qui eſt encore requiſe dans cette ſorte d'ouvrage, & la nobleſſe de l'expreſſion, on évite l'inconvenient de faire parler la figure repreſentée dans le champ de la Medaille.

¶ Le nombre des Traductions des Anciens augmente tous les jours, & il y en a peu de ceux qui peuvent être traduits, qui n'ait exercé quelqu'un de nos beaux eſprits. Tout le monde maintenant peut devenir ſçavant à peu de frais, puiſqu'on épargne la peine d'aprendre le grec & le latin. Il eſt vrai que quelques Traducteurs ſe ſont donnez un peu trop de licence ; & l'exemple du fameux d'Ablancourt les a un peu gâtez ; mais la plûpart des Lecteurs qui n'entrent point ſur ce ſujet dans une Critique dont ils ne ſont pas capables, ne laiſſent pas de profiter des Traductions, & ſont en état, malgré les défauts des Traducteurs, d'aprendre aſſez exactement l'Hiſtoire Ancienne, dont les évenemens ſont toûjours conſervez. Meſeriac, Patin, & M. Dacier ont obſervé un grand nombre de fautes

dans la Traduction des Vies de Plutarque, par le celebre M. Amyot. Cette Traduction fait cependant encore aujourd'hui les delices d'un grand nombre de personnes, qui, par je ne sçai quel goût, preferent la naïveté d'un stile qui n'est plus en usage, à l'exactitude d'un Auteur plus moderne.

Nous avons vû dans ces dernieres années paroître en même temps differentes Traductions du même Ouvrage. Les Livres de la nature des Dieux, de Ciceron, paroissent tres difficiles à être mis en une autre langue ; & le Public fut agreablement surpris de voir deux Traductions de cet excellent Traité ; l'une de M. l'Abbé d'Olivet, l'autre de M. l'Abbé Masson. Denys d'Halicarnasse sembloit avoir été trop negligé, la difficulté de le traduire avoit rebuté un grand nombre de Sçavans : cependant voici deux Traductions de cet Auteur, qui viennent presque en même temps enrichir la Litterature. C'étoit un dedomagement qui étoit bien dû au celebre Historien des Antiquitez Romaines. Il y a apparence que ces deux Traducteurs François ont été un peu surpris de se voir arriver ensemble au terme, sans s'être vûs l'un l'au-

tre dans la carriere. On ne peut pas même les soupçonner de s'être donné un rendez-vous. Le R. P. Lejai Jesuite, qui a paru le premier sur la Scene, a d'abord été attaqué avec vivacité par un Auteur inconnu, qui publia cinq Lettres imprimées dans differens Mercures de l'année 1725. où l'Auteur de la nouvelle Traduction n'est point épargné. On ne lui fait grace sur rien. On l'accuse de n'avoir le plus souvent consulté que la Traduction Latine de Portus, sans avoir même eu l'attention de jetter les yeux sur l'*errata*. Le Pere Hongnan a défendu son Confrere dans une Apologie, où il tâche de justifier les bevuës qu'on lui avoit reprochées. Les Journaux de Trevoux, dans un article qui pourroit bien être de la même main que l'Apologie, ont, d'un autre côté, fait un éloge magnifique de la Traduction de l'habile Jesuite. « Ce n'est point, disent-ils, un « langage grec rendu en langage fran- « çois ; c'est l'expression immediate des « pensées immediates de Denys d'Hali- « carnasse. La conformité du françois « avec le grec, n'est point celle d'une « Copie à l'Original, mais celle d'une « Copie à l'autre Copie, &c. « Le Pere «

Hongnan n'eſt pas le ſeul partiſan de la Traduction du Pere Lejai : d'habiles & illuſtres Ecrivains ont aprouvé cet Ouvrage. Si on s'en raporte à ces derniers, cette Traduction eſt très-exacte ; très élegante, très-pure. Si on en juge par l'Auteur des Lettres Critiques, c'eſt une verſion infidele, remplie de fautes groſſieres.

M. Bellenger, Docteur de Sorbonne, Auteur de la ſeconde Traduction, à eu l'avantage de voir attaquer ſon Concurrant avant que de produire ſon Ouvrage. Soit que les combattans fuſſent fatiguez, ou que la Traduction de M. Bellenger fut plus exacte que celle du Pere Lejai, on l'a laiſſe joüir tranquillement de la gloire d'être venu à bout d'une entrepriſe ſi difficile. Les Critiques ſe ſont retranchez ſur ſon ſtile, qui n'eſt ni auſſi pur ni auſſi noble que celui du Pere Lejai ; quoiqu'au fond, ſon Ouvrage ſoit aſſez bien écrit. On ne peut pas tout poſſeder ; l'un l'emporte dans la délicateſſe de l'expreſſion, l'autre eſt plus exact & plus fidele. Si l'on pouvoit reünir le Jeſuite & le Docteur, & réduire les deux verſions à une ſeule, nous aurions peut-être une Traduction parfaite des Antiqui-

tez de Denys d'Halicarnasse.

Ce n'est pas ici la premiere fois que les Critiques ont travaillé en même temps, & sans le sçavoir, sur ce fameux Historien. Pendant que Frideric Sylburge corrigeoit la Version Latine qu'en avoit fait Gelerius, pour la faire imprimer avec le texte grec, chez les Heritiers d'André Wechel, à Francfort en 1586. Emilius Portus, Professeur à Lausanne, travailloit de son côté à donner une nouvelle Traduction Latine de cet Auteur, & cette Traduction parût pour la premiere fois en 1590. chez Antoine de Harsi : mais elle n'efface point l'Edition de Francfort, qui a toûjours été fort estimée, & qui l'est encore aujourd'hui, malgré celle d'Oxford, que M. Hudson nous a procurée ; car quoique ce nouvel Editeur ait corrigé en plusieurs endroits la Traduction de Portus, il y a laissé cependant un assez grand nombre de fautes.

¶ Sigismundus Gelenius, celui dont je viens de parler dans l'article precedent étoit de Boheme, * d'une bonne Famille & d'un Pere sçavant, qui avoit traduit en sa langue l'Eloge de la folie

* *M. De Thou, sur l'an 1554.*

ouvrage du fameux Erasme. Gelenius étant allé en Italie, aprit le grec sous Musurus, qui étoit Professeur dans l'Université de Padouë. De là, revenant en Allemagne, il passa par Basle, où Erasme, qui en faisoit cas, lui procura l'Intendance de l'Imprimerie de Froben. Au milieu de cette penible occupation, il ne se contenta pas de corriger les Ouvrages des autres, il voulut lui-même devenir Auteur. Il fit des Notes sur Pline & sur Tite-Live; il traduisit en latin les Antiquitez Judaïques de Josephe, l'Histoire Romaine de Denys d'Halicarnasse, quelques Homelies de saint Jean Chrisostome, l'Histoire Ecclesiastique d'Evagre, l'Ouvrage d'Origene contre Celse, les Oeuvres de Philon & celles d'Appien; enfin les Oeuvres de saint Justin Martyr, qu'il laissa imparfaites. Il procura aussi une édition d'Arnobe & d'Ammien-Marcellin. Il seroit difficile qu'un homme occupé des soins infinis d'une Imprimerie, telle qu'étoit celle de Froben, eut reüssi dans un si grand nombre d'ouvrages; aussi ceux de ce Sçavant sont peu estimez. Erasme son ami, donne une très-mauvaise idée de ses Notes sur Pline; & son édition

d'Arnobe a été meprisée de tous les Critiques; sa Traduction de Josephe fut blâmée par M. Gallois, dans l'extrait qu'il en fit en 1657. Il n'a pas mieux reüssi dans celle de Denys d'Halicarnasse. De meilleures Editions de tous les Auteurs, sur lesquels avoit travaillé Gelenius, ont entierement fait tomber celles qu'il avoit données au Public.

¶ Les Monumens qu'on voit encore aujourd'hui à Rome, dans la Grece, & en Egypte, & ceux qu'on y trouve assez souvent en foüillant la terre, sont d'une très-grande utilité pour la connoissance de l'Histoire & des usages anciens. Souvent un fait douteux s'éclaircit par ces heureuses decouvertes. Combien de particularitez remarquables a-t-on trouvé dans les Inscriptions ? de dates & d'époques necessaires dans les Marbres & sur les Medailles ? Combien de Villes dont on ne trouve presque rien dans les Historiens, paroissent celebres par les monumens qu'on y decouvre, & par les Medailles qui en font mention. On voit dans la Colonne Trajane, dans les Arcs, dans le Colisée, & dans les autres restes de Cirques & d'Amphiteatres, les ha-

billemens de Guerre; ceux qu'on portoit dans les Jeux & aux Spectacles. La figure, les habits, & les autres simboles des Divinitez anciennes, se découvrent encore sur leurs Statuës. Il n'y a pas jusqu'aux ceremonies superstitieuses des Egyptiens qui ne paroissent encore sur leurs Mumies, & dans les Urnes où l'on trouve tant d'Animaux embaumez, marque du culte que ces Peuples leur rendoient. En un mot rien ne rend l'Histoire plus certaine que lorsque les Historiens se trouvent conformes aux monumens, & que ces monumens prêtent eux-mêmes une nouvelle lumiere aux Historiens. Presque tous ces monumens gravez & expliquez aujourd'hui par nos meilleurs Antiquaires, sont d'une utilité infinie pour bien entendre les anciens Auteurs. Souvent un Poëte Comique qui faisoit une allusion à quelque usage ou à quelque ceremonie, n'est devenu intelligible que par ce secours. Ceux qui veulent étudier avec succès l'Antiquité, ne sçauroient se dispenser de lire les excellens Traitez que tant de Sçavans nous ont donné sur ces anciens monumens. On y aprend presque tout d'un coup & d'une façon agreable, la Mi-

thologie, l'Hiſtoire, les Genealogies & les Familles des Hommes illuſtres, & tout ce qui regarde la Religion. On y voit la forme des Temples, des Autels, des Tombeaux, des Cirques, des Thermes, des Triomphes, &c. On y aprend à y connoître les habillemens des Empereurs, des Prêtres, des Senateurs, des Soldats, des Eſclaves; celui des Dames Grecques & Romaines; leurs coëffures, & tous les ornemens dont elles ſe pâroient : comme auſſi la forme des lits, des chaiſes, & des autres emmeublements ; l'Architecture de leurs Maiſons & de leurs Palais ; les Urnes, les Lampes & les Flambeaux ; la figure de leurs Chars, des Vaiſſeaux, des Armes, des Machines de Guerre, des inſtrumens de Muſique, &c. On voit encore ſur ces anciens monumens les Triomphes, les Sacrifices, les Feſtins, les Combats ſur mer & ſur terre, les Jeux publics, & une infinité d'autres choſes curieuſes, que les Commentateurs n'aprendroient jamais ſi bien que la ſimple vûë des deſſeins qu'on en trouve dans les Antiquaires. Ainſi on doit avoüer que les jeunes gens, & ceux qui veulent aprendre l'Hiſtoire ancienne, ont beaucoup d'obli-

gation au R. P. Dom Bernard de Montfaucon, qui a ramassé dans son *Antiquité Expliquée par les Figures*, & dans le Suplement, non seulement ce qui étoit répandu dans un grand nombre de Livres, la plûpart assez rares & fort chers, mais aussi une infinité d'autres Monumens tirez des Cabinets des Curieux, & jusques-là inutiles au Public.

¶ Tout le monde sçait combien feu M. l'Evêque de Noyon, Clermont-Tonnere, étoit jaloux de sa Noblesse. Voici un trait d'un de ses Neveux qui me paroît fort agreable. Comme il demandoit une grace à M. de Louvois, il lui écrivit une Lettre, avec le titre de Monseigneur, qui lui étoit dû; mais dans l'apostille il avoit mis: *Au nom de Dieu*, Monseigneur, *ne montrez pas ma Lettre à mon Oncle; c'en seroit assez pour me desheriter.* Cette reflexion plût si fort au Ministre, qu'il lui accorda sur le champ la grace qu'il lui demandoit.

¶ Jamais Peuple ne rechercha son origine avec plus de soin que les François; & jamais origine ne demeura plus incertaine. Des Peuples de Germanie passerent le Rhin dans le commencement du cinquiéme siecle, pour venir s'établir dans les Gaules, & après

quelques conquêtes disputées avec chaleur par les anciens Habitans du Païs, ils y établirent leur domination, & y fonderent le florissant Empire des François : c'est tout ce qu'on en peut sçavoir avec certitude. Mais qui étoient ces Peuples qui firent cette irruption? Etoient-ce des Gaulois, Suardons, ou Fardons, ou Tectosoges, comme l'ont soûtenu plusieurs sçavans Hommes? Etoient-ce les Cates, les Amsivariens, les Sicambres, les Saliens, ou les Bracteres? C'est ce qu'on ne déterminera jamais. Les Critiques qui ont examiné cete question depuis environ un siecle, sont plus heureux à détruire le sentiment de leurs adversaires qu'à établir le leur. Connan, Bodin, Audigier, Trivorius, le Pere l'Acarry Jesuite, sembloient avoir fixé ce point de critique, en prouvant que les François étoient d'origine Gauloise ; car l'opinion de ceux qui les faisoient descendre des Troïens est entierement decreditée. Le celebre M. Leybnits prétend renverser le sentiment des Auteurs que je viens de nommer, & fait venir les François du Holstein, de la Poméranie, & des Côtes de la Mer Baltique. Le Pere Tournemine détruit

cette opinion d'un maniere très-plausible, dans l'extrait qu'il a fait du Livre de cet habile homme, *a* & confirme par de nouvelles preuves celle de son Confrere le Pere l'Acarry. Dom Vaissette Benedictin entreprend, dans une Dissertation imprimée chez Jacques Vincent en 1722. de combatre à son tour le Systême du sçavant Jesuite, qui ne manquera pas sans doute de répondre aux nouvelles objections; mais le fond de la question sera-t-il decidé, & après tant de combats litteraires, pourrons-nous esperer de sçavoir autre chose que ce que j'ai avancé au commencement de cet article.

¶ Les plus sages du Paganisme regardoient la science des Augures comme une vaine superstition: Ciceron & tant d'autres s'en sont moquez dans des Ouvrages publics. La raison seule pour laquelle les présages qui venoient de gauche à droite étoient reputez heureux, est une preuve de la vanité de cet art. Ecoutons là-dessus deux des plus graves Historiens de Rome: Denys d'Halicarnasse & Plutarque. Le premier dit *b* que la meilleure situation pour pren-

a *Mem. de Trevoux*, 1716.
b *Ant. Rom. L.* 2. *Ch.* 2.

dre les auſpices, eſt de ſe tourner vers l'Orient, où ſe levent les Aſtres; parce que la machine du Monde commence de ce côté-là ſon mouvement, par le moyen duquel tout ce qu'on y voit ſe trouve tantôt au deſſus, tantôt au-deſſous de la Terre. Or, quand on regarde l'Orient on a la partie Septentrionale du monde à ſa gauche, & la Méridionale à ſa droite. Cette premiere partie étant donc plus honorable, & les cercles qui la coupent étant toûjours élevez ſur nôtre Horiſon, au lieu que quelques-uns de ceux du Pole oppoſé nous ſont cachez, il y a bien de l'apparence qu'entre tous les ſignes qui paroiſſent, les plus favorables ſont ceux qui viennent de la principale partie du Ciel. Plutarque, après avoir approuvé cette reflexion, ajoûte que ſelon d'autres, la raiſon pour laquelle les auſpices qui venoient du côté gauche étoient réputez heureux, c'eſt qu'on dit en latin *ſinere*, pour ſignifier *permettre*; que de *ſinere* ſe forme *ſiniſter*, *gauche*; qu'ainſi les Romains croyoient, ſuivant cette étymologie, que les ſignes qui paroiſſoient à gauche, leur permettoient d'executer leurs deſſeins, & préſageoient une heureuſe réüſſite. Virgile parlant du favo-

rable augure qui engagea Anchise à suivre le conseil d'Ænée son fils & d'abandonner la Ville de Troye, dit :

Vix ea fatus erat senior : subitoque fragore
Intonuit Lævum, &c.

Ce qu'il y a ici de plaisant, c'est que les Grecs regardoient comme funestes les signes qui venoient du côté gauche, & estimoient heureux ceux qui paroissoient du côté droit ; & cependant ces deux Peuples étoient à peu près dans la même situation par rapport à la Sphére du Monde.

¶ *Julii Casserii Placenti, Philosophi atque Medici Patavii, de vocis auditûsque organis Historia Anatomica.* La méthode de traiter de l'Anatomie du corps humain par parties, est très-judicieuse. Lorsqu'on veut tout dire sur un sujet aussi vaste, on dit peu de choses. Ne s'appliquer qu'à une partie du corps, employer tous ses soins à en bien rechercher la mécanique, à en déveloper les ressors & les liaisons qu'elle a avec les autres parties du corps humain ; c'est le moyen de la bien connoître, & de donner des Ouvrages utiles. Casserius Médecin de Padoue, qui avoit bien conçû cette verité, s'est ré-

duit à l'Histoire Anatomique des organes de la voix & de l'ouïe : son Livre fut imprimé à Ferrare en 1600. On voit bien que ce Docteur tenoit encore à de certains principes d'Aristote & de quelques anciens Médecins ; mais, au reste, il ne laisse pas d'être curieux dans ses Recherches : comme quand il observe que les cartilages du *Larinx*, se convertissent presque toûjours en os dans les vieillards, & que l'*Epiglotte*, ou la *Luette*, c'est-à-dire, la petite membrane qui couvre l'ouverture de l'*Aspre-Artere*, ne se trouvent point dans les oyes, dans les poulles-d'Inde, dans les grenoüilles, ni dans d'autres animaux. Ce même Auteur, qui avoit dissequé des cigales, des sauterelles, des grillons & des frelons, a remarqué que les organes du son que rendent ces animaux, consistent en une espece de petit tambour rempli d'air, qui étant frapé, soit par de petites membranes destinées à cet usage, comme cela paroît dans les cigalles ; soit par les aîles de ces insectes, comme on le remarque dans le frelon, le grillon, la sauterelle, les guêpes & les abeilles, forment le bruit que nous entendons, & qui importune si fort les oreilles.

Tout animal qui ne respire point, selon ce Médecin, n'a ni voix, ni aucun des organes qui servent à former la voix ; c'est-à-dire, qu'il n'a ni gosier ni poûmon. Tout animal qui n'a point de sang, n'a ni larinx ni respiration ; les poissons, quoiqu'ils ayent du sang, ne forment aucun son, faute de poûmon ; en un mot, pour former des sons, il faut un soufflet & des tuyaux. Pour ce qui est de l'ouïe, cet Auteur dit que c'est une question ; sçavoir si les poissons ont les organes de l'ouïe & de l'odorat, & si les trous qu'ils ont au-dessous des yeux, leur servent d'organe pour ouïr & pour sentir. Il prétend, après la dissection qu'il a faite de la tête d'un brochet, que les poissons ont tous les organes necessaires au sens de l'ouïe. Enfin, on peut dire que ce Livre contient des Remarques fort singulieres sur ces deux sens ; mais il faut aussi convenir que nos derniers Anatomistes, dépoüillez de plusieurs préjugez, dont Casserius n'avoit pû se défaire, sont allez encore plus loin que lùi sur cette matiere.

¶ *Les Césars de l'Empereur Julien*, traduits du Grec par M. le Baron de Spanheim, avec des Remarques, in-4°.

4°. A Paris, chez Thierry, 1683. Le Titre de cet Ouvrage, le nom de l'Auteur, le mérite du Traducteur, tout le rend curieux & interessant. » Un « Ouvrage, où, s'il faut l'avoüer, dit « M. Spanheim, une Satyre de la fa- « çon d'un Empereur; une raillerie « qu'elle contient, aussi fine & aussi in- « génieuse, de ceux qui avoient été assis « comme lui, sur le premier & le plus « auguste Trône du monde; un jeu « d'esprit, par conséquent sur la ma- « tiere la plus noble & la plus délicate, « sur laquelle il pût s'égayer & nous « instruire : tout en un mot, parut « concourir à me flatter dans l'entreprise « que j'execute aujourd'hui. «

Il seroit inutile de s'étendre ici, ni sur les qualitez personnelles, ni sur les défauts d'un Auteur, qui n'est pas moins connu par le nom d'Apostat, que par la dignité d'Empereur. Il suffit de parler des talens de son esprit. M. Spanheim assure dans sa Préface, qu'il avoit un beau génie, un esprit vif, aisé, fécond, un sçavoir exquis; qu'il connoissoit à fond l'Antiquité; que son éloquence étoit digne du siécle de Démosthéne; une élegance, en un mot, non de Constantinople, mais d'Athénes, & d'Athénes

floriſſante. Il étoit, ſi nous en croyons le ſçavant Commentateur, bien au-deſſus de ſon Maître Libanius; & il ne faut que lire les Harangues & le Lettres du Diſciple, pour juger qu'elles ne tiennent pas tant du Déclamateur & du Sophiſte, que celles du Maître. Julien avoit auſſi une grande connoiſſance de la Philoſophie, & les Ouvrages d'Ariſtote & de Platon faiſoient ſes plus cheres délices.

Pour ce qui regarde la Satyre qu'il a faite contre les Céſars, on peut aſſurer qu'elle eſt très-ingénieuſe, remplie d'une raillerie fine, & de ce ſel attique qu'on admire dans les meilleurs Ecrivains. Cette Satyre, que M. Spanheim compare avec les autres Ouvrages anciens du même genre, peut être regardée comme une vraie Piece Dramatique, comme une Fable; ou, ſi l'on veut, comme une Comedie. Il n'y a en effet qu'à lire cette Piece pour y voir d'abord la ſcene dans le ciel; où tout ſe paſſe; pour y remarquer une durée aſſez courte de la Piece; des incidens qui ont rapport au ſujet principal, comme celui de l'invitation d'Alexandre dans un Feſtin fait pour les Céſars, & le Prologue enfin de l'Auteur, dans lequel l'invention de la

Fable eſt attribuée à Mercure. La Piece même peut être diviſée en cinq Actes. Le premier marque l'occaſion & le lieu du Feſtin, les Dieux & les Empereurs qui y ſont conviez, & les réflexions générales qui y ſont faites. Le ſecond indique l'entrée des Céſars dans le lieu du Feſtin, où Siléne qui jouë le principal rôle, prend occaſion d'en dire, en les voyant arriver l'un après l'autre, tout le bien & le mal qu'il en ſçavoit. Le troiſiéme Acte contient le recit du combat, & fait connoître les Héros qui y ſont appellez, & les raiſons que chacun d'eux a de s'attribuer la victoire. Le quatriéme touche les réflexions des Dieux ſur la conduite de ces Héros. Le cinquiéme nous apprend le jugement des Dieux, & la ſentence prononcée par Mercure. En un mot, Siléne examine la vie & la conduite des Empereurs, louë le mérite de quelques-uns, & blâme, ou tourne les autres en ridicules ; ſur tout le grand Conſtantin, qui pour avoir favoriſé la Religion Chrétienne, s'eſt attiré les railleries d'un neveu Apoſtat.

Si on ôtoit de cette Satyre les railleries trop ſanglantes que Julien fait de ce grand Empereur, & ce que ſon at-

tachement à l'Idolatrie lui faisoit dire d'impie & d'extravagant contre la Religion Chrétienne, qu'il persécutoit avec tant de fureur ; on n'y trouvera rien, dit M. Spanheim, qui ne soit poli, vif & dans les bornes d'une raillerie fine & délicate ; & s'il ne perd aucune occasion de relever le ridicule de la plûpart de ses Prédecesseurs, il le fait avec tant d'esprit, & attrape si bien leur caractere, qu'on ne sçauroit s'empêcher de trouver cette Satyre très-ingénieuse. Il ne faut que voir en effet, la comparaison qu'il fait d'Auguste avec le Caméleon ; & la qualité de faiseur de pouppées qu'il lui donne, pour connoître un Empereur, qui avec de belles qualitez, étoit changeant & s'amusoit dans son Domestique à des bagatelles. Tibére y est comparé à un vieux Satyre, ce qui marque si bien ses débauches. Les Vers d'Aristophane que Siléne chante à l'arrivée de Claude, tournent en ridicule un Empereur qui prononçoit les Arrêts, ou donnoit le mot à la Guerre par des Vers d'Homére. L'entrée de Trajan, chargé de Trophées, & l'avertissement qu'on donne à Jupiter de prendre garde à Ganiméde, marquent, & sa vanité & ses défauts. Dans le temps qu'on va fournir des hor-

loges d'eau aux Césars, pour regler le temps qu'ils doivent employer à plaider leur cause, Siléne avertit Néptune qu'il prît soin qu'Alexandre & Trajân ne regardassent cette eau comme du nectar, & ne la bûssent toute entiere, mais Néptune répond, que c'étoit plûtôt à Siléne de prendre garde à ses vignes; traits sanglans qui marquent l'yvrognerie de ces deux Princes. Lorsque Constantin veut étaler ses belles actions, Siléne les compare aux jardins d'Adonis; c'est-à-dire, à des choses qui n'ont que l'apparence, & qui ne sont de nulle durée. Néron paroît avec une guitarre à la main & une couronne sur la tête, mais Apollon, piqué de ce qu'il l'avoit si mal imité, lui arrache la couronne, & le Tartare engloutit ce parricide. Domitien y est representé sous la figure d'une bête avide de sang; Galba, Othon & Vitellius comme des incendiaires. Adrien comme un Sophiste; & Siléne n'ayant rien à dire d'essentiel contre Marc-Aurele, il se rabbat sur les foiblesses que cet Empereur avoit euës pour sa femme & pour son fils. Enfin, il y en a peu qui n'essuyent quelque trait satyrique, & dont les moindres défauts ne soient examinez avec une maligne curiosité.

Pour dire maintenant quelque chose du mérite du Traducteur, on peut assurer que tout ce qu'une grande connoissance de la Langue Greque, des Médailles, des mœurs & des usages anciens; en un mot, tout ce qu'une profonde érudition peut fournir de curieux à un Sçavant du premier ordre, M. le Baron de Spanheim l'a employé dans cet Ouvrage. Ses Remarques sont trés-curieuses, & ne laissent rien à désirer sur un sujet si interessant.

¶ L'établissement de la Charge de Censeur, les fonctions de celui qui en étoit revêtu, & l'occasion qui y donna lieu, seront le sujet de cet Article. Ce fut vers l'an de Rome 312. 440 ans avant J. C. sous le Consulat de Marcus Géganius Macerinus, & de T. Quintius Capitolinus, que les Romains créerent des Censeurs, & cette Charge n'étoit qu'un démembrement de celle des Consuls. L'esprit des Romains étant un esprit de conquête, pour avoir une ressource assurée d'hommes & de finances, Servius Tullius avoit ordonné qu'on feroit tous les cinq ans un dénombrement des Citoyens, avec une évaluation exacte des biens de chaque particulier. Par là on voyoit d'un coup d'œil, &

le nombre de ceux qui étoient en état de porter les armes & les contributions qu'on en pouvoit tirer. Mais les Consuls occupez dans de continuelles guerres, n'avoient pas toûjours le temps de faire ce dénombrement, qu'on appelloit *le Cens, census*, & ils furent une fois dix-sept ans sans pouvoir vaquer à cette opération. Ce fut là ce qui donna lieu à l'établissement de la Censure. Le Sénat en fit la premiere ouverture, demandant que pour faire cette revûë générale, qui exigeoit beaucoup de temps & d'application ; on créât deux Magistrats de l'ordre des Patriciens. Cet avis fut universellement approuvé, & les Sénateurs furent ravis d'augmenter par cette création le nombre des Magistrats de leur ordre. Les Tribuns, de leur côté, quoique toûjours en garde contre ce qui émanoit du Sénat, ne s'opposérent point à l'établissement de cette Charge ; soit qu'ils vissent qu'on n'y attachoit qu'un pouvoir assez borné ; soit qu'ils eussent honte de paroître toûjours opposez aux résolutions du Sénat, même dans des projets utiles ; & qui ne paroissoient pas d'une grande consequence ; ainsi la loi passa sans contestation, & le Peuple donna son suffrage

à Papirius & à Sempronius, qui avoient été Consuls l'année précedente. Cette Dignité parut d'abord peu considérable, & les Censeurs n'avoient d'autre fonction que de faire le dénombrement tout les cinq ans; mais dans la suite, on y attacha tant de fonctions honorables, qu'elle devint la plus redoutable Magistrature de la Republique. Comme on ne cherche ordinairement qu'à étendre sa domination, les Censeurs s'attribuérent la réformation des mœurs & de la discipline; ils prenoient connoissance de la conduite de tous les Citoyens, & leur Jurisdiction s'étendit enfin sur l'Ordre des Chevaliers & sur celui des Patriciens, de même que sur le simple Peuple.

¶ Suétone est un Auteur poli & élégant. Il fleurissoit à Rome du temps de Quintilien, de Corneille Tacite & du jeune Pline. *On souhaite vos Ouvrages*, lui disoit ce dernier, dans une Lettre qu'il lui écrivit, *on les demande tous les jours avec tant d'empressement, que je crains qu'à la fin ils ne soient citez à comparoître.*

Dans le dessein qu'a eu Suétone d'écrire les Vies des Empereurs, il a plus affecté de représenter les actions domestiques

tiques de ces Princes, que celles qui ont éclaté à la vûë du monde, étant persuadé qu'un Prince n'est point arrivé à l'Héroïsme, si sa vie domestique n'est digne de tout l'éclat de sa vie publique. Un Héros qui n'est Héros qu'à la tête de ses Armées, n'est qu'un Demi-Héros. S'il n'entend rien à gouverner sa Famille, s'il ne sçait pas se gouverner soi-même, son Héroïsme tombe, & n'est tel qu'aux yeux du vulgaire. Il manquoit bien des choses à Jules César dans le particulier, pour remplir toute l'idée qu'on doit avoir du parfait Héroïsme; & Auguste, quoiqu'orné de mille bonnes qualitez, qui rendirent son régne aimable, ne sçut point se soûtenir dans le gouvernement de sa Famille; il sçut fermer le Temple de Janus, & donner la paix à l'Univers, mais il ignora l'art de se la donner à lui même; & les désordres de sa fille Julie, qu'il s'avisa trop tard de punir, lui causérent des chagrins qui troublérent la joie dont il auroit pû joüir. Ce Prince qui paroissoit gouverner l'Univers, fut toûjours gouverné lui-même par une femme impérieuse.

Le Prince le plus brave du monde ne gagne pas des Batailles, & ne prend pas des Villes tout seul: ses Capitaines

& ses Soldats partagent avec lui ses victoires. Souvent dans le conseil, il voit ses lumieres aidées par d'autres lumieres ; mais dans le domestique, il est abandonné à lui-même, à ses passions & à ses foiblesses ; & bien loin d'être soûtenu de personne, il ne voit autour de lui que des gens qui connoissent les endroits de son cœur les plus foibles, & l'attirent à faire des chûtes. Alexandre, qui les armes à la main étoit la merveille de l'Univers, retiré en son particulier, avec ses Favoris & ses Domestiques, en devint la honte & l'opprobre.

¶ Quand on eut commencé en Europe à cultiver les Belles Lettres, & que l'Erudition ne fut plus bornée à lire Aristote, saint Thomas & Scot, on fut si charmé des beautez qu'on trouva dans les Poëtes & dans les Historiens, que les Theologiens dans leurs Traitez, les Interpretes dans leurs Discussions Critiques, les Predicateurs dans leurs Sermons, & les Avocats dans leurs Plaidoyers, employoient à tous propos les plus beaux traits des anciens. La mode en est passée presentement. Le Jurisconsulte cite le Code & Cujas ; le Theologien & le Predicateur,

alleguent l'autorité de l'Ecriture Sainte & des Peres ; & l'Erudition profane est reservée à ceux qui étudient l'antiquité ; & je crois que tout en va mieux. Les applications qu'on faisoit des passages des Poëtes étoient quelquefois heureuses, souvent froides & tirées, toûjours déplacées. En voici quelques-unes du premier genre, qui sont assez ingenieuses. M. l'Abbé Berrier Archidiacre & Chanoine de l'Eglise de Paris soûtint une These de Philosophie, qu'il dedia à la Patrone de sa Cathedrale ; l'Estampe qui representoit l'Assomption de la Vierge étoit très-belle ; on lui conseilla de mettre sur la tête du Pere Eternel, qui courone la Mere de Dieu, ce Vers du 12. de l'Æneïde.

——— *Hæc pro Virginitate reponis*
Qui vitam dedit æternam.

Ou bien cet autre Distique du même Poëte :

——————— *Qualisque videri*
Cœlicolis, & quanta solet.

¶ M. Huet corrigeoit fort heureusement un Vers de Virgile. Ce Poëte

Parlant de la legereté d'Harpalice, dit :

Celeremque fuga prævertitur Hebrum.

Comme l'Hebre Fleuve de la Thrace a un cours fort lent, suivant tous les Geographes, Virgile n'avoit-il pas mis *Eurum ? Harpalice étoit si legere à la course, qu'elle couroit plus vîte que le vent.* J'ai été frapé aussi d'une autre correction du même Auteur. C'est au sujet de Sichée, que Pygmalion fit mourir pour avoir ses richesses. Ce Poëte dit à ce sujet, parlant de Didon :

Huic conjux Sichæus erat, ditissimus agri Phœnicum.

Ne devons-nous pas penser, dit M. Huet, que Virgile avoit mis : *Ditissimus auri Phœnicum.* Les Pheniciens étoient riches par le grand commerce qu'ils faisoient dans toute la Mer Mediterranée : c'est un fait dont tous les anciens Auteurs conviennent ; mais ils possedoient peu de biens en fonds ; & leur domination étoit peu étenduë du côté des terres. Voici plusieurs autres raisons que j'ajoûte pour autoriser cette correction. Lorsque Virgile parle des motifs qui porterent Pygmalion à faire mourir son frere Sichée, il dit que c'é-

toit pour avoir son or, & & non pas ses champs.

——— ——— *ille Sichæum*
Impius ante aras, atque auri cæcus amore.
Clam ferro incautum superat, &c.

Justin dit, parlant de cet évenement, que Sichée possedoit de grandes richesses, mais qu'il les tenoit cachées; il ajoûte qu'on ne sçavoit point precisément l'endroit où étoit son tresor; qu'il ne le gardoit pas dans son Palais, & que ce n'étoit que sur le bruit public qu'on soupçonnoit qu'il avoit beaucoup d'or & d'argent. Virgile dit la même chose.

——— ——— *Tellure recludit*
Thesauros, ignotum argenti pondus & auri.

Et dans un autre endroit, parlant du départ de Didon & de ses Compagnons, il dit :

——— *Navesque forte paratæ.*
Corripiunt onerantque auro, &c.
——— ——— *Portantur avari*
Pygmalionis opes pelago.

J'ai toûjours été choqué de ces deux Vers du premier Livre de l'Æneïde, dans lesquels Virgile parle de l'arrivée

d'Ænée sur les côtes d'Afrique.

Classem in convexo nemorum, sub rupe cavata
Arboribus clausam, circum atque horrentibus umbris.
Oculis

On auroit bien de la peine à trouver sur toute cette côte un endroit qui ressemblât à cette description. Le Païs est fort chaud, fort sec, & très-peu couvert de bois; & cependant ce Poëte en met un très-épais & très-sombre sur le bord de la mer.

¶ Feu M. Despreaux faisoit revoir tous ses Ouvrages à M. Patru, qui lui dit un jour qu'il avoit trouvé un Vers dans sa Traduction de Longin, dans l'endroit où il dit, en parlant de Sapho: *Elle gele, elle brûle; elle est folle, elle est sage.* Il pria M. Despreaux de changer cet endroit, attendu que les Vers faisoient toûjours un mauvais effet dans un discours en Prose, & que ceux qui écrivoient bien, évitoient de tomber dans ce petit défaut; ajoûtant qu'il étoit bien assûré qu'on ne trouveroit aucuns Vers dans ses Plaidoyers imprimez. M. Despreaux qui ne vouloit point corriger sa Traduction, qui en effet exprime avec beaucoup de vivacité l'état où se trouvoit Sapho;

lorsqu'elle voyoit son Amant, dit à M. Patru : Je parie que si je cherchois bien, je trouverois quelques Vers dans vos Plaidoyers ; & prenant en même temps le Volume des Oeuvres de M. Patru, il tomba à l'ouverture du Livre sur ces mots, qui font un Vers. *Onziéme Plaidoyé pour un jeune Allemand.*

¶ Les Jeux Olympiques qui se celebroient à Pise dans l'Elide après quatre ans revolus, & qui, pour avoir servi d'époque aux Grecs, ont répandu tant de lumieres sur leur Histoire, étoient composez de plusieurs Combats. Cependant les Anciens qui datoient par les Olympiades, ne parlent que de celui qui y avoit remporté le prix de la course ; & même quand ils disent un tel, Corebe, par exemple, ou Daicles, &c. remporta le prix cette année-là ; on doit l'entendre du prix de la course. La raison de cela est que le principal & le plus ancien exercice de ces Jeux étoit la course, *stadium*. Ce ne fut qu'à la quatorziéme Olympiade qu'on ajoûta la course redoublée, c'est-à-dire, celle qui engageoit ceux qui couroient à aller au bout de la carriere, & à revenir au lieu d'où ils étoient partis.

Le Combat de la Lutte ne fut établi qu'en la dix-huitiéme Olympiade. Le Pugilat ou Combat du Ceste, en la vingt-troisiéme. La course des Chevaux & des Chariots en la vingt-cinquiéme.

Scaliger, ce grand reformateur des temps, étoit si charmé de l'établissement des Jeux Olympiques, qui avoient fixé les principaux évenemens de l'Histoire Greque, où l'on ne trouve que de la confusion avant l'époque de Corebe, disoit qu'il ne sçavoit de quels termes se servir pour en témoigner sa reconnoissance. Quand il est arrivé, dans ses remarques sur Eusebe, à cette celebre époque, il fait aux Olympiades le plus joli compliment qu'un Sçavant puisse faire. *Salve veneranda Olympias, custos temporum, vindex veritatis Historicæ, frænatrix fanaticæ Chronologorum licentiæ, &c.* » Je vous saluë, dit-il, » divines Olympiades, sacrées dépositaires de la verité de l'Histoire; vous » servez à reprimer l'audacieuse temerité des Chronologues: c'est par votre » moyen que la lumiere s'est répanduë » sur l'Histoire: sans vous que de veritez seroient ensevelies dans les tenebres de l'ignorance! «

¶ Il y a quelque chose de bien singulier dans la fortune du fameux Jacques Amiot Evêque d'Auxere, & Grand Aumônier de France. Son Pere qui étoit Corroyeur à Melun, l'ayant menacé du foüet, il sortit de la maison paternelle; errant & vagabond, il tomba malade dans la Beausse, & demeura étendu au milieu d'un chemin : un Cavalier qui passoit par là le mit en croupe sur son cheval, & l'emmena à Orleans, où il le fit recevoir à l'Hôpital. Dès qu'il fut guéri, on le renvoya, & on lui donna seize sols pour se conduire. Avec ce petit secours il vint à Paris, où il fut obligé de demander l'aumône pour subsister, jusqu'à ce qu'une Dame le prit chez elle pour conduire ses Enfans au College. Il profita de cette occasion, & cultiva le talent que la nature lui avoit accordé pour les Belles Lettres, & aprit en peu de temps la langueGrecque. Etant soupçonné de favoriser les nouvelles opinions, il fut obligé de se retirer en Berry, chez un Gentilhomme qui le chargea de l'éducation de ses Enfans. Henry II. étant venu loger par hazard dans la maison de ce Gentilhomme, Amiot composa une EpigrammeGrecque à l'honneur duRoi,

à qui elle fut presentée par les Enfans dont il étoit Precepteur. Le Roy ayant jetté les yeux dessus, dit: *C'est du grec; à d'autres.* M. De L'Hôpital, qui fut depuis Chancelier de France, & qui accompagnoit Henry II. dans ce voyage, lût l'Epigramme, & l'ayant trouvée excellente, il dit au Roy que si ce jeune Homme avoit autant de vertu & de sagesse que de science, il meriteroit d'être Precepteur des Enfans de France. Le témoignage d'un homme aussi capable que M. De L'Hôpital, fut très-favorable à Amiot, & lui valut l'Abbaïe de Bellozane. Quelques années après, il eu ordre d'aller au Concile de Trente, & lorsqu'il en fut revenu, il commença d'exercer la Charge de Precepteur des Enfans de France, & eut soin des études du Dauphin, qui fut depuis le Roy François II. de Charles IX. & de Henry III. On dit qu'un jour, durant le soupé de Charles IX. la conversation étant tombée sur Charles-Quint, on loüa fort cet Empereur d'avoir fait son Precepteur Pape. Le Roy alors regarda Amiot, & dit: *Si l'occasion s'en presentoit, j'en ferois bien autant pour le mien.* Quelque temps après, la Charge de Grand Aumonier

étant venuë à vaquer, le Roy la lui donna ; mais la Reine Mere qui avoit d'autres vûës, l'ayant fait apeller, elle lui dit : *J'ai fait bouquer les Guises, les Princes de Condé & les Rois de Navarre, & je vous ai en tête, petit Prestolet !* Amiot effrayé de ce discours & des menaces que lui fit la Reine, prit le parti de se cacher ; mais le Roy qui aprit le discours qu'elle lui avoit tenu, s'emporta si fort contre elle, qu'il l'engagea à lui promettre de le laisser en repos. Ce grand Homme ayant survécu aux trois Monarques qu'il avoit eu l'honneur d'élever, se retira dans son Diocese l'an 1593. âgé de 79. ans. Il fit par son Testament un legs de douze cens écus à l'Hôpital d'Orleans, en reconnoissance de la petite somme qu'on lui avoit donnée pour le conduire à Paris.

¶ Le goût des gens de Province, qui pour avoir lû ou oüi parler des Ouvrages de quelques Auteurs fameux, se piquent de les connoître, est bien peint dans ces quatre Vers de Bachaumont. *Ils croyent*, dit-il, *M. de Scuderi.*

Un Homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toûjours bien mis ;

Sa Sœur une beauté divine,
Et Pelisson un Adonis.

A propos de M. Pelisson qui étoit extrêmement laid ; une Dame lui dit un jour : *En verité, Monsieur, vous abusez de la permission que les hommes ont d'être laids.*

¶ Le Jurisconsulte Caius, l'oracle de la Jurisprudence, lisoit jour & nuit les Ouvrages d'Homere, & les sçavoit tous par cœur. Il disoit même que ce grand Poëte lui avoit apris toute la Jurisprudence des anciens, & qu'on pourroit faire de ses Vers un Code de l'ancien Droit, qui étoit en usage dans la Grece avant que les anciens Legislateurs en eussent rien écrit. Il prouve, par exemple, sur l'autorité d'Homere, que le commerce & les achats se faisoient autrefois par échange, & que les especes d'or & d'argent n'étoient pas encore en usage. Ce qui certainement, pour le dire en passant, ne peut s'entendre que de la Grece & des Païs voisins ; car nous voyons dans la Genese que les Fils de Jacob vendirent en especes d'argent leur Frere Joseph, & qu'ils allerent ensuite acheter du bled en Egypte avec le même metal. Quoiqu'il en soit, il est vrai

qu'on trouve dans le Poëte Grec l'Histoire des anciens usages, & une infinité d'autres choses très-utiles pour la connoissance de l'Antiquité : & en cela seul, quand ses Poëmes ne seroient pas dans toutes les regles que des Critiques trop chagrins semblent exiger, ils seroient toujours ce que nous avons de plus respectable dans l'Antiquité Profane.

¶ Longin, * qui étoit un excellent Juge en matiere d'Ouvrages d'esprit, est celui des anciens qui a le mieux attrapé le caractere d'Homere; car après avoir montré que tout est grand & animé dans l'Iliade; que le sublime y regne par tout; & que ce Poëme est une action vive & soûtenuë, il fait remarquer combien Homere est foible dans son Odissée, où il a fait voir que c'est le propre d'un grand esprit, lorsqu'il commence à vieillir & à decliner, de se plaire aux contes & aux fables. « Car, « dit ce fameux Rheteur, qu'Homere « ait composé l'Odissée depuis l'Iliade, « j'en pourrois donner plusieurs preu- « ves. Et premierement, il est certain « qu'il y a quantité de choses dans « l'Odissée qui ne sont que la suite des «

* *Traité du Sublime, ch. 7.*

» malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & » qu'il a transportées dans ce dernier » Ouvrage, comme autant d'Episodes » de la Guerre de Troie. Ajoûtez que » les accidens qui arrivent dans l'Iliade » sont deplorez souvent par les Heros » de l'Odissée, comme des malheurs » connus & arrivez il y a déja long- » temps. Et c'est pourquoi l'Odissée » n'est, à proprement parler, que l'E- » pilogue de l'Iliade. « *

Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.
Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

» De là vient, à mon avis, que » comme Homere a composé son Ilia- » de durant que son esprit étoit en sa » plus grande vigueur, tout le corps » de son Ouvrage est dragmatique, & » plein d'action : au lieu que la meil- » leure partie de l'Odissée se passe en » narration, qui est le genie de la vieil- » lesse. Tellement qu'on peut le com- » parer dans ce dernier Ouvrage au » soleil quand il se couche, qui a toû- » jours sa même grandeur, mais qui » n'a plus tant d'ardeur ni de force. » En effet, il ne parle plus du même

* *Paroles de Nestor, Odiss. l. 3.*

ton ; on n'y voit plus ce sublime de « l'Iliade, qui marche par-tout d'un « pas égal, sans que jamais il s'arrête « ni se repose. On n'y remarque point « cette foule de mouvemens & de pas- « sions entassées les unes sur les autres. « Il n'a plus cette même force, &, s'il « faut ainsi parler, cette même volu- « bilité de discours si propre à l'action, « & mêlée de tant d'images naïves des « choses. Nous pouvons dire que c'est « le reflus de son esprit, qui, comme « un grand Ocean, se retire & deserte « ses rivages. A tous propos il s'égare « dans des imaginations & des fables « incroyables. Je n'ai pas oublié pour- « tant les descriptions de tempêtes qu'il « fait ; les avantures qui arriverent à « Ulisse chez Polypheme, & quelques « autres endroits, qui sont sans doute « fort beaux. Mais cette vieillesse dans « Homere, après tout, c'est la vieillesse « d'Homere. Joint qu'en tous ses en- « droits-là, il y a beaucoup plus de « fable & de narration que d'action. »

¶ *Julius Obsequens* a fait un gros Ouvrage pour conserver l'Histoire des prodiges dont l'Histoire ancienne est remplie. On peut bien croire qu'il y en une infinité qui ne sont fondez que

sur des bruits populaires, & sur des traditions fort incertaines; & il y en a plusieurs qui ne meritent le nom de prodiges que pour ceux qui ignorent la Phisique. Seneque, par exemple, dans sa Tragedie de Thyeste, dit que de temps en temps la Forest de Pelops paroît tout en feu, & que les flâmes semblent devoir dévorer tous les arbres qui y sont; & que cependant, lorsque le feu s'est éteint, on n'y en trouve aucun vestige. Lucain *a* dit la même chose d'un bois sacré qui étoit près de Marseille.

Et non ardentis fulgere incendia sylvæ.

Seneque le Philosophe assûre que pendant toute la nuit qui preceda la bataille & la celebre victoire que les deux Consuls Romains, Posthumius & Menelaüs gagnerent sur les Sabins, les javelots & les piques des Romains éclairerent & jetterent de la lumiere comme des flambeaux; ce qui est confirmé par Denys d'Halicarnasse. Le Continuateur des Commentaires de Cesar, *b* dit que le même prodige arriva dans le Camp de ce General en Afrique. Procope prétend que le Ciel favorisa du même prodige le fameux Belisaire dans

a *Phar. l.* 3. b *L.* 5.

la Guerre qu'il fit contre les Vandales. Tous ces évenemens, s'ils sont vrais, peuvent avoir une cause fort naturelle, & l'on voit de ces feux lorsqu'il fait fort chaud, après de grandes pluies.

Il y a un extrait d'un Livre de Damascius, * dans la Bibliotheque de Photius, où il fait une grande énumeration & cite des exemples de plusieurs hommes qui n'ont point besoin de feu pour allumer le bois, ni de chandelles pour s'éclairer, & qu'en se peignant rudement, il en sort assez de lumiere pour se conduire dans les tenebres. Ce Phenomene peut être encore fort naturel. Celui que le même Julius Obsequens raporte d'un troupeau de moutons, qui parut toute une nuit environné de flâmes sans en être endommagé, & celui d'un Valet d'un Bourgeois d'Agnania, qui parut tout environné de flâmes, & qui n'en fut point brûlé, peuvent avoir aussi des causes naturelles pour principes. Je pourrois expliquer ici un grand nombre de ces prétendus prodiges, comme les pluies de sang, de pierre, & les autres; mais la chose n'en vaut pas la peine.

* *Cod.* 242.

¶ M. l'Abbé Reignier Desmaretz possedoit parfaitement la Langue Françoise, & sa Grammaire est ce que nous avons de meilleur sur ce sujet ; je ne suis pourtant pas de son avis sur ce qu'il me dit un jour au sujet d'un de nos meilleurs Ecrivains ; je lui montrois dans une Bibliotheque où nous étions, les ouvrages du Pere Bouhours : voila un homme, me dit-il, qui ne sçavoit pas notre Langue. Je ne vous dirai pas, lui répondis-je, s'il la possedoit; mais je sçai qu'il la parloit très bien. En effet, je connois peu d'Ecrivains qui ayent écrit avec plus de pureté & d'élégance : tous ses ouvrages sont bien écrits ; la vie du Grand-Maître d'Aubusson, celle de saint Ignace & de saint François Xavier, peuvent servir de modele dans ce genre d'écrire. Ses entretiens d'Ariste & d'Eugene sont écrits avec une pureté de stile qui a eu peu d'imitateurs ; ses doutes & ses remarques sur la Langue Françoise sont d'un Homme qui en sçavoit toute les delicatesses, & qui en sentoit les moindres défauts ; sa maniere de bien penser, outre qu'elle est une excel lente Rhetorique pour former l'esprit des jeunes gens, est écrite d'une maniere aussi ingenieuse qu'élégante. Je

ne dis rien de pensées ingenieuses des Auteurs Profanes & des Peres de l'Eglise, parce que je regarde ces deux Ouvrages comme un present qu'il fit au Public du reste de ses recherches, qui n'avoient pas trouvé place dans sa maniere de bien penser.

¶ Le Venerable Bede, Prêtre Anglois de l'Ordre de S. Benoît, florissoit vers le milieu du huitiéme siecle; il avoit été Professeur, & on le regarde comme le Maître de Jean Scot, d'Alcuin, & de plusieurs autres grands Hommes, qui ont rétabli & fait fleurir les Lettres & la Philosophie dans l'Europe; sur quoi on peut faire cette remarque : en l'année 636. Sigebert Roy des Anglois Orientaux, fonda l'Université de Cambridge, par le conseil d'un certain Felix natif de Bourgogne, qui avoit été Precepteur de ce Prince, pendant qu'il demeura en exil en France, & qu'il amena ensuite avec lui en Angleterre. Felix lui ayant representé qu'un Roy ne peut pas donner un plus grand ornement à son Royaume, ni lui procurer un plus grand avantage qu'en y introduisant la connoissance des Sciences, qui sont utiles à toutes sortes de personnes : ce Prince forma le dessein de cette celebre Uni-

verſité ; de ſorte que les Lettres, qui, juſques alors avoient été enſevelies dans l'oubli, commencerent à renaître dans ce Royaume, où elles ſont aujourd'hui ſi cultivées, & produiſirent dès-lors tant de grands Hommes, entre leſquels l'Hiſtoire fait mention du fameux Alcuin, que le Roy Archaye envoya à Charlemagne, & qui fut le premier Fondateur de la fameuſe Univerſité de Paris. Ainſi on peut dire que les Anglois n'ont fait que rendre aux François, dans la perſonne d'Alcuin, ce qu'ils avoient emprunté d'eux dans celle de Felix.

Comme on ne fait pas ici un Dictionaire, on ne raportera pas ni la vie ni l'Hiſtoire de Bede, qu'on peut trouver ailleurs ; on ſe contentera de ramaſſer quelques particularitez ſur ſon ſujet, qui ſont moins connuës. Bede avoit quelques ſentimens particuliers qui ont trouvé peu de partiſans ; il croyoit, par exemple, que ſaint Joſeph l'Epoux de la Sainte Vierge avoit été Maréchal, contre l'opinion commune : en parlant des Mages qui allerent adorer Jeſus-Chriſt, il invente leur nom, marque leur âge, fait leur portrait, & affirme poſitivement ce que chacun

d'eux offrit à Notre Seigneur. Il dit sur cela que Melchior étoit vieux, qu'il avoit les cheveux blancs, & une grande barbe ; & que ce fut lui qui offrit de l'or à Jesus-Christ, pour reconnoître sa Souveraineté : que le second, qu'il nomme Gaspar, étoit jeune, sans barbe, haut en couleur, & que ce fut lui qui presenta de l'encens pour marquer la Divinité du Sauveur ; qu'enfin Baltazar, le troisiéme, étoit brun, & fort barbu, & qu'il offrit de la myrrhe à l'Humanité. Il n'en demeure pas là ; il designe la qualité & la couleur de l'étoffe dont ces trois Princes étoient vétus, & comme leurs habits étoient faits ; & il n'en parleroit pas plus sçavamment ni plus en détail, quand il auroit eu l'état de leur Maison & le journal de leur voyage. Est-ce sur l'idée bizarre de Bede qu'on a fait depuis les Tableaux qui representent ce Mystere ? ou l'avoit-il prise lui même sur un de ces Tableaux ?

Le sçavant Pere DomPezron, qui a tant travaillé après Vossius, & après le Pere Morin, à rétablir la Chronologie des Septante, qui font le monde plus vieux de deux mille ans ou environ, prétend que Bede fut le premier

qui entreprit d'établir en Occident le calcul abregé du Texte Hebreu, où avant lui on avoit adopté, ainsi que dans l'Eglise d'Orient, la Chronologie d'Eusebe, qui conte 5199. avant J. C. sur tout depuis que la Chronique de ce celebre Ecrivain, eut été traduite par S. Jerôme. Usserius, dans *sa Chronologie sacrée*, dit qu'on regarda Bede presque comme un Heretique, à cause de cette innovation, ou, ce qui revient au même, parce qu'il avoit osé assurer que le Sauveur n'étoit pas né dans le sixiéme millenaire du monde. Cependant le calcul de Bede eut vogue dans la suite, & on n'en reconnut presque plus d'autre dans l'Occident, jusques au temps des trois Sçavans que je viens de nommer.

On ignore l'année de la mort de Bede; quelques-uns la mettent en 731. d'autres en 734. Il a laissé plusieurs Ouvrages qui sont assez rares, & dont on trouve le catalogue dans plusieurs Ecrivains, & en particulier dans M. Dupin. Sa vie a été écrite par l'Abbé Guthbert ; mais comme elle est assez rare, on peut se satisfaire en lisant Baronius sur l'an 731. qui en dit suffisamment pour faire connoître cet Auteur.

M. Godeau, dans son Histoire de l'Eglise, raconte un fait au sujet de Bede, qu'il regarde avec raison comme une fable. On rapporte, dit cet Auteur, *que comme dans sa vieillesse sa vûë étoit fort affoiblie, un de ses Disciples le conduisit devant un monceau de pierres, & lui dit qu'il y avoit là une grande Assemblée de Peuple ; qu'il commença à prêcher avec son zele ordinaire, & qu'ayant fini son Sermon par ces paroles :* Per omnia sæcula sæculorum, *il sortit une voix d'entre les pierres, qui dit :* Amen, Venerabilis Beda. Sur quoi il est bon de remarquer en passant que le titre de Venerable se donnoit en ce temps-là à tous les Prêtres, mais que dans la suite il a été donné par excellence à Bede, & à quelques autres.

¶ Soit mauvais goût, ou délicatesse outrée, j'ai toûjours trouvé peu de justesse dans ces Vers de la troisiéme Satire de M. Despreaux.

Moi qui compte pour rien, ni le vin ni la chere,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux Sermons de Cassagne ou de l'Abbé Cotin

On voit bien à la verité, que l'Auteur a voulu dire par là que ces deux

Prédicateurs attiroient peu de monde à leurs Sermons ; mais cela est-il bien exprimé ? Et si je disois : *Je n'aime point les grandes cohuës, sur tout à table, & j'aime à y être plus à l'aise qu'aux Sermons du Pere Bourdaloüe* ; cela ne signifieroit-il pas qu'on est fort pressé dans l'auditoire de ce célébre Orateur ? On me repliquera sans doute que la contrainte du Vers n'a pas permis à M. Despreaux de mettre l'adverbe *encore : Si l'on n'est encore plus à l'aise à table, qu'aux Sermons de Cassagne ou de l'Abbé Cotin.* Je répons que même dans ce sens-là, qui est sans contredit celui de l'Auteur de la Satire, sa pensée ne me paroît pas juste, & n'exprime pas bien ce qu'il vouloit dire, puisqu'on peut être beaucoup de monde à table & au Sermon, & y être à l'aise.

M. Boursault dans une Comédie intitulée la Satire des Satires, critiqua ces autres Vers de la même Satire.

Autour de cet amas de viandes entassées
Regnoit un long cordon d'aloüettes pressées.

Puisque ce repas, selon M. Despreaux, s'étoit donné en Eté, au mois de Juin, qui est un temps où l'on ne sert point d'aloüettes, il a eu tort de dire qu'il y

y en avoit. Les ennemis de M. Defpreaux triomphoient là-deffus, & Bourfault s'applaudiffoit fort de cette Critique. L'Auteur des Remarques dit que M. Defpreaux foûtenoit qu'il avoit eu raifon de faire fervir des aloüettes dans un repas donné par un homme extravagant & de mauvais goût ; & que comme on en peut avoir dans toutes les faifons, les aloüettes n'étant pas un oifeau paffager, il lui avoit été permis de dire qu'on en avoit fervi ; il ajoûtoit que cette faute tomboit fur Mignot, qui avoit préparé le repas, & non pas fur le Poëte qui en avoit fait la defcription : mais on me permettra bien de dire que cette raifon eft une mauvaife excufe : ce repas paroît être un jeu de l'Auteur & une imitation de ceux dont parlent Horace, Juvenal & Pétrone ; ainfi tout tombe fur le Poëte. L'Auteur des Commentaires a avoüé, que M. Defpreaux auroit peut-être changé cet endroit, fi fes ennemis ne s'étoient pas fi fort applaudis de cette critique. Le fuccès de nos adverfaires doit-il nous empêcher de corriger nos fautes ?

¶ M. & Madame Dacier avoient tant de zele pour les anciens Auteurs, fur tout pour ceux dont ils avoient tra-

duit ou commenté les Ouvrages, qu'ils ne pouvoient pas souffrir qu'on leur fît la moindre insulte; leur vivacité sur ce sujet, alloit au point de se fâcher très-sérieusement contre ceux qui ne les estimoient pas autant qu'eux. Je suis persuadé qu'ils auroient souffert plus patiemment qu'on leur eût dit des injures, qu'à Homére, à Socrate & à Platon. On a vû dans plusieurs de leurs Ouvrages à quel point ils se sont emportez contre M de * * * & M. l'Abbé * * *. Ce qui se passa chez eux à l'occasion de la Satire de l'Equivoque que M. Despreaux leur étoit venu lire, est un de ces faits singuliers qui prouve encore mieux ce que je viens d'avancer, que toute la vivacité qu'ils ont marquée contre les partisans des Modernes. Le commencement de cette Satire fut applaudi, les deux auditeurs en parurent charmez; mais lorsque M. Despreaux recita ce Vers qui regarde Socrate :

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade,

le couple sçavant se révolta. On trouva très-mauvais que l'Auteur eût donné le moindre soupçon contre la vertu de ce Philosophe; on fit son apo-

logie, on le défendit avec toutes les raisons que Platon avoit employées pour faire voir que l'amitié de ce grand homme pour le jeune Athénien étoit fondée sur sa vertu, & on pria très-sérieusement M. Despreaux de changer ce Vers; & comme il ne voulut point se rendre, ni leur rien promettre là-dessus, la conversation finit, & la lecture de l'Equivoque en demeura là.

¶ Mignot fameux Traiteur & Pâtissier, ayant apris que M. Despreaux l'avoit maltraité dans sa troisiéme Satire, en porta sa plainte à M. d'Effita Lieutenant Criminel, & ensuite à M. de Riants Procureur du Roi; mais ces deux Magistrats l'ayant renvoyé, en lui disant que l'injure dont il se plaignoit n'étoit qu'une plaisanterie dont il devoit rire tout le premier, il resolut de s'en venger par un tour de son métier. Comme il avoit la réputation de faire d'excellens biscuits, & que tout Paris en envoyoit chercher chez lui, il fit imprimer à ses dépens un grand nombre d'Exemplaires de la Satire que l'Abbé Cotin avoit faite contre M. Despreaux, & il en enveloppoit tous les biscuits qu'il envoyoit en ville, afin de la répandre dans le Public; associant

ainsi ses talens à ceux de l'Abbé Cotin. Quand M. Despreaux vouloit se réjoüir avec ses amis, il envoyoit acheter des biscuits chez Mignot, pour avoir la Satire de Cotin. Cependant la colére du Pâtissier s'appaisa, quand il vit que la Satire de M. Despreaux, bien-loin de l'avoir décrié, comme il le craignoit, l'avoit rendu extremement célébre. En effet, depuis ce temps-là tout le monde vouloit aller chez lui. Mignot a gagné du bien dans sa Profession, & il fit gloire d'avoüer qu'il devoit sa fortune à M. Despreaux.

¶ Personne, que je sache, ne nous a donné une idée plus juste de Socrate, que le Pere *Rapin. Ce Philosophe, qui étoit né dans un village de l'Attique, de parens peu considerables, avoit un génie propre à toutes les Sciences, & il y réüssit merveilleusement, sur tout à l'Eloquence, puisqu'il n'y avoit point de méchante affaire à laquelle il ne donnât une bonne couleur, & qu'il ne fît paroître bonne : ce qui obligea ceux qui gouvernoient la République, de lui défendre d'enseigner la Rhétorique. Il n'excella pas moins dans la Poësie, & comme Lelius & Scipion avoient tra-

* *Comparaison de Platon & d'Aristote.*

vaillé aux Comédies de Térence, on a cru que Socrate avoit pris plaisir à travailler aux Tragédies d'Euripide. Il voyagea peu, mais il médita beaucoup. Socrate ne proposoit ses opinions que comme des doutes; mais il les éclaircissoit par des comparaisons si familiéres, qu'il rendoit, pour ainsi dire, la verité sensible; laissant à chacun le plaisir de se convaincre, sans faire paroître qu'il eût aucune part à leur persuasion. Il ne disputoit jamais, il ne nioit, ni n'accordoit rien ouvertement; & dans l'incertitude où il paroissoit être, il montroit beaucoup de soûmission & de déférence pour les sentimens des autres, prenant plaisir de cacher son esprit pour faire paroître celui de ses adversaires. Quand même il voyoit quelqu'un s'opiniâtrer dans l'erreur, il prenoit son parti, & il entroit dans ses raisons, pour le disposer adroitement à entrer dans les siennes, & à se laisser persuader; & le conduisant doucement jusques aux avenuës de la verité, si j'ose m'expliquer ainsi, il le laissoit y entrer lui-même, pour lui donner la satisfaction de croire que c'étoit lui qui l'avoit découverte; & voila, pour le dire en passant, cet art admirable qui le fit regarder

comme la sage-femme des esprits, à qui il faisoit accoucher de la verité. Cette idée, que je crois être la veritable, est proposée dans le jugement de Platon sur les Dialogues de M. de Fontenelle, entre Socrate & Montagne, d'une maniére si finement abstraite, qu'on a bien de la peine à la comprendre.

Quoiqu'il en soit, Socrate qui étoit le plus sçavant homme de son siécle & le plus bel esprit, ne craignoit rien tant que de paroître homme d'esprit & sçavant : il affectoit même des ignorances recherchées; ainsi en faisant semblant de vouloir être instruit, il engageoit insensiblement ceux qui l'écoutoient à se laisser instruire eux-mêmes. Il ne proposoit jamais son avis sans détour, & demandant celui des autres, il en tiroit des consequences, qui les conduisoient pas à pas, d'absurdité en absurdité, jusqu'à ce qu'ils s'apperçûssent eux-mêmes de leur égarement, & alors il leur laissoit entrevoir le chemin qu'ils devoient prendre pour découvrir la verité. Sa conversation étoit toûjous fort agréable; car il avoit un art merveilleux pour mette le faux de chaque chose en son jour, & pour divertir même les gens de leurs propres défauts.

C'est à quoi l'ironie, qui lui étoit si familiére, lui servoit admirablement, sur tout contre les Sophistes, qu'il prenoit plaisir à rendre ridicules. L'ignorance qu'il affectoit avec eux est une marque du mépris qu'il en faisoit : car quand il traitoit avec des gens raisonnables, il changeoit de conduite.

Cette maniére d'agir avec les Sophistes fut sans doute la cause de sa perte. Ce grand homme, malgré toute sa vertu, devint par leur cabale l'objet des railleries & des calomnies les plus atroces, & il se vit joüer dans les Comédies d'Aristophane, d'une maniére également cruelle & séditieuse. On l'accusa d'impieté; mais ce Philosophe sans se troubler, se presenta devant ses Juges, comme s'il avoit dû les juger eux-mêmes, & comme s'il eût dû décider de leur fortune & de leur vie. Il fut condamné, & l'indifference qu'il fit paroître pour la mort, fut si héroïque & si admirable, qu'elle n'a peut-être jamais eu d'exemple, du moins parmi les Payens.

On a souvent parlé du demon de Socrate, mais sans dire ici tout ce qu'on a pensé sur ce sujet; je me contenterai de rapporter ce qu'en dit M. l'Abbé Fraguier, dans une Dissertation impri-

mée dans le Tome 4. des Mémoires de l'Academie des Belles Lettres : & c'est, je pense, à quoi il faut s'arrêter. Le prétendu demon de Socrate, dit cet habile Academicien, est encore une suite de son ironie. Il avoit une prudence exquise, & jugeoit par là très-sainement de l'avenir. Mais comme sur l'avenir, quelque pénétrant qu'on soit, on ne peut avoir qu'une lumiére, moins claire & moins sûre que la science, & moins obscure aussi que l'ignorance ; cette lumiére que les Philosophes appellent opinion, Socrate la nommoit souvent δαιμόνιον : & cela vraisemblablement, parce qu'elle est entre la science parfaite & l'ignorance absoluë, comme le demon de Diotime, dans Platon, est entre Dieu & l'homme. Socrate usoit donc ainsi d'une sorte d'équivoque, pour dire vrai, sans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de sa justesse à conjecturer sur l'avenir. Socrate lui-même, si on y prend bien garde, ne dit pas qu'il ait un demon familier, il dit seulement qu'il a *quelque chose qui tient du divin, & d'une nature supérieure qui l'inspire à la façon des Devins. L'effet de cela*, ajoûte-t-il, *est de m'arrêter, de m'empêcher d'agir, sans me*

porter jamais à agir. Il recevoit aussi le même avertissement, lorsque ses amis alloient s'engager dans quelque mauvaise affaire. Ce qui veut dire sans doute sous des termes mystérieux, qu'il prévoyoit l'issuë de cet engagement, & qu'il en avertissoit ses amis; & comme, il arrivoit apparemment que ceux qui n'avoient pas suivi ses conseils, tomboient dans les inconveniens qu'il leur avoit prédit, il passoit pour avoir été prophéte. Ciceron explique tout ce mystére en un mot, lorsqu'il dit que la prudence est une espece de divination: *prudentiam quandam esse divinationem.*

Le prétendu demon de Socrate n'est donc autre chose que son expérience, jointe à la justesse & à la force de son jugement. Il ne faut pas chercher d'autres mysteres pour rendre raison des prophéties dont il se pare devant le jeune Théages. *Si Charmide*, dit-il, *après m'avoir communiqué son dessein, d'aller combattre aux Jeux Neméens, eût obéi à l'Oracle, qui par ma bouche le lui défendoit, il se seroit préservé du déplaisir qu'il y essuya. Si Timarque, après m'avoir cedé par deux fois, ne m'eût pas échapé la troisiéme, il n'eût*

pas couru à sa perte, en me laissant à table, pour aller commettre un assassinat. On sçait, ajoûte-t-il, *quel fut mon pronostic sur la malheureuse expédition de Sicile, &c.* Un homme sage en devine plus qu'on ne lui en dit ; & lorsqu'il voit une affaire conduite avec passion & mal concertée, il est prophéte sur l'évenement ; il n'est pas besoin d'un demon qui l'inspire. C'est avec cette divination naturelle que Ciceron se vantoit d'avoir annoncé long-temps auparavant tout ce qui arriva sur la fin de la Republique Romaine. Le demon de Socrate n'est-il pas le même que celui qui détournoit le Poëte Ibycus d'aimer dans sa vieillesse, & Horace de faire des Vers dans un âge avancé.

Est mihi purgatam crebro qui personet aurem ;
Solve senescentem mature sanus Equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

¶ Comme dans les tableaux d'Histoire, on reconnoît quelquefois des portraits que le Peintre a faits de quelques personnes de sa connoissance ; on voit bien dans la Comédie des Plaideurs, que l'avanture de M. Chicaneau avec la Comtesse de Pinbêche, est un des sujets, où l'Auteur a eu quelqu'un en

vûë : on ne se trompe point, voici le fait. La Comtesse de Crissé étoit une plaideuse de profession, qui avoit passé toute sa vie dans les procès, & qui dissipa de grands biens, dans une si ennuyeuse & si triste occupation. Le Parlement fatigué de son obstination à plaider, lui défendit d'intenter aucun procès, sans l'avis par écrit de deux Avocats que la Cour lui nomma. Cette interdiction de plaider la mit dans une colere effroyable. Après avoir fatigué de son desespoir, les Juges, les Avocats & son Procureur; elle alla encore porter ses plaintes à M. Boileau le Greffier, chez qui se trouva par hazard M. de L. . . . . Cet homme, qui vouloit se rendre nécessaire par tout, s'avisa de donner des conseils à Madame la Comtesse. Elle les écouta d'abord avec avidité; mais par un mal-entendu qui survint entre eux, elle crut qu'il vouloit l'insulter, & l'accabla d'injures. M. Despreaux qui étoit present à cette scene, en fit le recit à M. Racine, qui, l'ayant un peu accommodée au Théatre, l'inséra dans sa Comédie des Plaideurs. La premiere fois qu'on joüa cette Comédie, on donna à l'Actrice qui representoit la Comtesse de Pinbêche,

un habit de couleur de rose séche & un masque sur l'oreille, qui étoit l'ajustement ordinaire de la Comtesse de Crissé.

¶ A propos de M. Despreaux, quoique je sois un de ces grands admirateurs, je ne laisse pas quelquefois d'exercer ma critique sur les ouvrages. Les grands Poëtes sont quelquefois sujets à charger leurs Vers de circonstances inutiles. Dans l'endroit du Lutrin * où M. Despreaux fait venir la nuit avec un hibou qu'elle avoit pris à Montl'héri, il dit qu'étant arrivez près de la Sainte Chapelle:

Là s'élançant d'un vol que le vent favorise
Ils montent au sommet de la fatale Eglise.

Je demande pourquoi il a crû avoir besoin que le vent favorisât l'effort du hibou; est-ce parce que cet oiseau vole lentement? Mais puisqu'il le fait venir avec le secours de la Déesse de la nuit, dans un *instant*, depuis Montl'héri jusqu'à Paris, il n'avoit pas besoin d'un nouveau secours pour monter sur le toit d'une Eglise.

Cette Critique, dira-t-on, est un vain rafinement; j'en conviens, si l'on

* *Chant* 3.

veut ; mais on pardonne moins aux grands hommes, qu'aux médiocres Auteurs les plus petites négligences. M. Huet *a* a repris Virgile dans un endroit qui méritoit encore moins d'être critiqué. C'est à l'occasion de cette belle comparaison, où le Poëte dit :

b *Quales populea mœrens Philomela sub umbra*
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes, detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, & mœstis latè loca questibus implet.

Puisque, dit ce sçavant Prélat, le rossignol pleuroit la perte de ses petits, *pendant la nuit*, il ne falloit pas dire qu'il étoit à l'ombre d'un peuplier ; l'ombre qui regne dans un endroit, suppose que la lumiére qui éclaire les lieux voisins, n'y est point refléchie. J'avouë cependant que cette critique est un peu outrée ; on peut expliquer ainsi le mot *umbra populea, à couvert sous les branches & les feüilles d'un peuplier.* On peut dire encore que le rossignol ayant pleuré ses petits pendant le jour, continuoit encore ses chants lugubres pendant la nuit. Il me semble qu'on pourroit faire une plus juste critique de cet

a *Huetiana.* b *Georg. l.* 4.

endroit de Virgile. Comment le rossignol pleure-t-il la perte de ses petits, puisque tout le monde sçait qu'il cesse de chanter dès qu'ils sont éclos ? Et peut-on dire, qu'il remplit les lieux voisins de tristes accens,

——— *& mœstis latè loca questibus implet.*

puisqu'il n'y a rien de si gai ni de si agréable que le chant de cet oiseau ?

¶ On rapporte plusieurs reparties d'Epaminondas, mais je n'en trouve point de plus censée que celle-ci. Pélopidas lui demandoit ce qu'il faisoit tout le jour dans la place publique : je n'en reviens point, lui répondit-il, que je n'y aye fait l'acquisition de quelque ami.

¶ Henri IV. disoit un jour à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il avoit dessein d'aller avec son armée en Italie, déjeûner à Milan, entendre la Messe à Rome & dîner à Naples ; si Vôtre Majesté, reprit le Ministre Espagnol, va si vîte, elle pourra bien être à Vêpres en Sicile.

¶ Conrad Gesner est un de ceux qui peuvent tenir un des premiers rangs parmi les Sçavans disgraciez du côté

des biens de la fortune. Il étoit obligé de faire des Livres pour vivre, comme un Menuisier fait des siéges & des parquets pour entretenir sa famille. Il ne rougissoit pas d'avoüer, qu'il étoit contraint d'écrire par deux déesses inexorables, la pauvreté & la nécessité ; & qu'ainsi il n'avoit pas tout le loisir dont il auroit eu besoin pour mettre la derniere main à ses ouvrages. » Cependant, dit-il en un endroit, afin que « la sincerité avec laquelle j'avouë ma « pauvreté, n'attire point de mépris sur « les livres que j'ai publiez, j'oze me « vanter qu'ils surpassent en quelque « maniere ceux qui sont été faits sur les « mêmes sujets. « Le principal ouvrage de Gesner est sa Bibliothéque, & ce livre, quoiqu'éloigné du point de perfection où il auroit pû être porté, ne laisse pas d'être fort utile aux Sçavans.

¶ A entendre quelques Phisiciens naturalistes, les cendres des corps animez conservent leur même configuration ; en sorte qu'on peut par le moyen du feu, les exalter à un point qu'elles reprennent la même forme. Duchesne, Sieur de la Violette, raconte qu'il avoit connu un Polonois, Médecin de Cracovie, qui conservoit dans des phioles,

les cendres de plusieurs plantes, & qu'après les avoir mises sur un feu de sable, il faisoit revoir l'ancienne figure de ces plantes. Le Pere Kirquer avoit aussi dans un vase de verre les cendres d'un moineau, qui reprenoient la forme de cet oiseau, de maniére à le croire en vie. M. de Walmond & Garman, dans son immense Traité *de Miraculis Mortuorum*, racontent plusieurs prodiges de même nature. Malgré ces autoritez, je suis très-persuadé, que le feu qui réduit un corps en cendres, a détruit la figure des parties qui le composoient; & que quand même ces parties auroient conservé cette analogie qui en faisoit un moineau, plûtôt qu'un autre animal; il seroit moralement impossible de trouver le point de chaleur & la combinaison infinie qui est necessaire pour les arranger comme il faudroit, pour qu'elles reprissent leur ancienne figure. L'Académie des Sciences de Paris & celle de Londres, qui sont sans contredit, les deux meilleures Ecoles de Phisique qui soient au monde, ont renoncé de bonne grace à toutes ces vaines recherches, ainsi qu'au grand œuvre & au mouvement perpetuel.

¶ Toutes les Sciences ont leur chimére,

mére, dit ingénieusement M. de Fontenelle. La Géométrie sa quadrature du Cercle ; la Phisique son Mouvement perpetuel : la Chimie sa pierre philosophale ; & la Morale, l'amour desintéressé. Il est bon cependant, ajoûte-t-il, qu'on s'attache à les rechercher, parce qu'on trouve en chemin bien des choses utiles, qu'on ne cherchoit pas.

¶ Pierre de Castelan Evêque de Mâcon & Grand Aumônier de France sous Henry II. étoit soupçonné de favoriser les nouvelles opinions ; on voulut même lui faire procès sur ce qu'il avoit avancé dans l'Oraison Funébre de François I. que ce Prince joüissoit du bonheur des Saints, sans avoir passé par les flâmes du Purgatoire ; mais Jean de Mendosse premier Maître-d'Hôtel, que le Roy avoit nommé pour oüir les Docteurs Députez, le tira d'affaire d'une maniére fort cavaliere. Je sçai, Messieurs, leur dit il, ce que vous venez faire ici ; c'est pour disputer avec M. le Grand Aumônier, du lieu où peut être l'ame du feu Roy, nôtre bon Maître. Si vous voulez vous en rapporter à moi, qui l'ai mieux connu que personne, je puis vous assurer, qu'il étoit d'humeur ne s'arrêter pas long-temps dans un

même endroit ; & qu'ainsi s'il a été en Purgatoire, il n'a pas eu dessein d'y faire un long séjour. Ainsi fut rompue l'Assemblée, & la compagnie se retira après cette grave décision.

¶ Le Traité de la Verité de la Religion Chrétienne, est le chef-d'œuvre de Grotius. Il est impossible de ramasser dans un aussi petit volume, plus de faits, un plus grand nombre de preuves, d'y mettre plus d'ordre & plus de netteté. Tout ce que les Peres, principalement les Apologistes de la Religion, saint Justin, Athenagore, Tertullien & les autres ont employé de convaincant contre les impies & les infideles, se trouve réuni dans ce Livre, sans y perdre rien de sa force. Cet ouvrage écrit en latin, n'étoit lû que des Théologiens & des Sçavans ; la belle Traduction que vient d'en faire ***, le met aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Le choix que le Traducteur a fait de cet ouvrage, marque, & sa religion & son bon goût. Combien de libertins, qui n'ont d'autre science que celle de se perdre, & pour qui cet excellent traité étoit un Livre scellé ; peuvent avec le secours qu'on leur donne, revenir de leur égarement ? La tra-

duction est exacte & fidelle, sans être ni guindée ni scrupuleuse. La Préface est sçavante & judicieuse : les Notes marquent dans le Traducteur une critique sûre, & sont une preuve de sa connoissance des Livres & des Auteurs & de la profonde lecture qu'il a faite des Apologistes de la Religion.

On peut dire que si la Religion a eu dans tous les siecles des ennemis, Dieu a suscité pour sa défense les plus grands hommes, les plus sçavans, & ce qui est une demonstration dans ce sujet, les plus vertueux & les plus irreprochables dans leur conduite. Quel secours pour ceux qui ne sont pas en état de lire les anciens défenseurs de la Religion, d'avoir dans une langue entenduë aujourd'hui dans toute l'Europe, les Pensées de Paschal, le Traité de Grotius, l'excellent ouvrage de M. Labbadie ; celui de feu M. l'Archevêque de Cambray ; la Religion prouvée par les Faits, de M. l'Abbé Houteville, & tant d'autres que je ne nomme pas?

¶ Les Artistes proposent quelquefois des chef-d'œuvres inconnus aux siecles passez : je n'en ai gueres vû qui méritassent mieux ce nom que les corps en cire coloré du Sieur Desnouës. On

ne sçauroit trop loüer l'habile Anatomiste des peines qu'il se donne pour perfectionner & faciliter l'étude d'une science aussi utile à l'homme que la connoissance de son propre corps ; connoissance qu'on acquiert d'autant plus facilement à l'aide de ces nouveaux corps artificiels, qui imitent si parfaitement la nature, que l'odorat n'en est point desagreablement frapé, & qu'on n'est point exposé à ces mouvemens d'horreur & de dégoût, que cause presque necessairement la dissection des corps naturels. Tout ce qu'une profonde connoissance des Parties qui composent le corps humain, de ses muscles, des nerfs, des tendons, des vaisseaux même les plus imperceptibles, peut donner de lumieres à un Anatomiste consommé dans cette science, se trouve executé dans les sujets qu'il expose à la curiosité du Public, avec tant d'art, de finesse & de précision, que je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau dans ce genre.

¶ M. de Fontenelle, dans ses Dialogues des Morts, fait des réflexions bien malignes sur la chasteté de Lucréce. Voici un trait de vertu sur un semblable sujet, qui est à l'abri de toute censure.

Lorſque la Ville d'Aquilée en Italie fut priſe par Attila, une femme nommée Dugna voyant que ce Prince charmé de ſa beauté, formoit des deſſeins ſur ſon honneur, elle le pria de monter avec elle dans une Gallerie, où elle devoit lui reveler un ſecret important; mais dès que le Tyran y fut arrivé, elle ſe precipita dans la riviere qui arroſe les murs du Palais, en lui diſant: *Suis-moi ſi tu veux me poſſeder.*

¶ François Meinard de l'Academie Françoiſe, étoit d'une bonne Famille; il fut Preſident à Aurillac en Auvergne, Secretaire de la Reine Marguerite, enſuite Conſeiller d'Etat. Il étoit ami de Deſportes, camarade de Regnier, & Diſciple de Malherbe. Le Pape Urbain VIII. l'honoroit de ſon eſtime, & s'entretenoit ſouvent avec lui. Cependant Meinard n'étoit pas riche, & le Cardinal de Richelieu ne lui avoit fait aucun bien. Un jour même que ce Poëte lui preſenta une Epigramme, où après avoir dit qu'il iroit bien-tôt dans les Champs Eliſées, où il s'entretiendroit avec François I. le Pere des ſciences, ſur les merveilles du miniſtere de ſon Eminence, il finit en diſant:

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçû de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Le Cardinal dit sechement, *Rien.* Cette réponse fut le motif qui engagea Meinard à composer plusieurs Pieces contre ce premier Ministre. Ce Poëte, quelque temps avant que de mourir, mit sur la porte de son Cabinet ces quatre Vers, qui marquoient son dégoût pour la Cour & pour la vie.

Las d'esperer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort,
C'est ici que j'attens la mort
Sans la desirer ni la craindre.

Le Pere Bouhours vante beaucoup une pensée toute semblable dans des Vers de Madame la Marquise de Coligni, depuis Comtesse de Dalet, & fille de M. le Comte de Bussi-Rabutin. Il ne connoissoit peut-être pas l'Epigramme de Meinard. Il y a bien des Auteurs qui pourroient dire avec Virgile:

Hos ego versiculos feci tulit alter honorem.

¶ La Bibliothéque de Saint Victor

eſt un effet de la liberalité de M. du Bouchet Conſeiller au Parlement de Paris, mort en 1554. âgé de 61. an. Il laiſſa ſes Livres au Public par ſon Teſtament, & les mit comme en dépôt entre les mains des Chanoines Reguliers de l'Abbaïe de ſaint Victor : il leur a legué un revenu conſiderable pour l'entretien & pour l'augmentation de cette Bibliotheque. Meſſieurs les Gens du Roy, qu'il a ſuplié de veiller à l'execution de ſes volontez, y font une viſite tous les ans, & le Bibliothecaire prononce en leur preſence un diſcours latin ſur l'établiſſement & ſur l'uſage des Bibliotheques. Celle-ci eſt ouverte le Lundi, le Mercredi & le Samedi.

¶ On voit des gens, dans des profeſſions & dans des charges très-ſubalternes, faire des fortunes conſiderables ; mais on n'en a gueres vû de pareille à celle de Dormans Procureur au Parlement, dans le quatorziéme ſiecle. L'aîné de ſes Fils fut Evêque, Cardinal, Chancelier de France, & Legat du Pape Gregoire X. pour travailler à la paix entre le Roy Charles V. & le Roy d'Angleterre. C'eſt lui qui eſt le Fondateur du College de ſaint Jean de Beauvais. Le ſecond des enfans de ce

fortuné Procureur, fut d'abord Avocat General au Parlement de Paris; & puis Chancelier : celui-ci eut plusieurs enfans, dont un eut aussi l'honneur de remplir cette premiere place de la Magistrature. En sorte que de la famille d'un Procureur sont sortis trois Chanceliers de France, un Cardinal Legat, & un Archevêque ; car le cinquiéme Fils de Jean de Dormans eut premierement l'Evêché de Meaux, & peu de temps après l'Evêché de Sens. Le vrai merite peu-se passer des titres fastueux d'une naissance illustre.

¶ La France ne peut-elle pas se vanter d'avoir son Tite-Live dans M. de Thou ? Personne n'a possedé mieux que lui toutes les parties qui forment un parfait Historien, & personne ne les a employées plus heureusement. La pureté & l'éloquence de son stile peuvent le faire aller de pair avec les meilleurs Historiens de Rome. Il étoit à portée par les differens emplois qu'il a remplis, de se mettre bien au fait des affaires, de penetrer les differens ressorts qui les faisoient entreprendre, échoüer ou reussir. Les intrigues du Cabinet n'étoient pas un mystere pour lui : il connoissoit à fonds les interêts des Princes

ces de l'Europe, & le manege de leurs negotiations ; aussi le trouve-t-on par tout également exact & judicieux, &, ce qui est encore plus necessaire à un Historien, toûjours degagé des prejugez & des passions. Ne devroit-on pas, dans le temps où l'on a une si grande fureur de composer & de faire imprimer tant d'Ouvrages ou pernicieux ou médiocres, donner un bonne édition de l'Histoire de ce sçavant Homme, & ne meriteroit-il pas qu'on y joignit un bon Commentaire, où l'on feroit entrer tant de Pieces & de Memoires qu'on à découverts depuis un siecle, & qui serviroient à éclaircir ou à confirmer les faits principaux de cet Histoire. Un des plus grands défauts qu'on ait reprochez à M. de Thou, c'est d'avoir latinisé les noms propres d'une maniere qui les rend quelquefois inintelligibles, & d'avoir nommé les Villes dont il parle, par leurs anciens noms; il n'y auroit rien de plus aisé à un Commentateur, que de rémédier à ces deux inconveniens. On a le Manuscrit original de ce grand homme; on en a un autre copié par M. Rigaud, & on trouve à la Bibliothéque du Roy un exemplaire de l'Edition de Généve, chargé des Notes de Messieurs Rigaud

& Dupuy. Tout cela seroit d'un grand secours pour l'Edition & pour le Commentaire.

¶ Il y a des sciences & des découvertes de quelques remédes spécifiques qui ont bien de la peine à vaincre les préjugez : il y en a qui y succombent ; d'autres enfin qui en triomphent. Les Alchimistes avec leurs promesses magnifiques, n'imposent plus depuis quelques années ; je dis depuis quelques années ; car nous en avons vû au commencement de ce siécle, qui avoient encore fasciné les yeux d'un grand nombre de personnes, & qui étoient venus même au milieu de la Cour étaler leurs chimériques projets.

M. Geofroy, de l'Academie des Sciences, a, dans un Mémoire qu'il a lû dans une Assemblée Publique, revelé tous les tours dont ces fourbes se servoient pour imposer au vulgaire ignorant ; & je crois qu'il faudra qu'il s'écoule un grand nombre d'années, avant qu'aucun de ces prétendus Artistes oze travailler au grand jour. Si les Facultez de Médecine avoient toûjours eu le même zele pour la recherche de la verité, que celle de Paris, on auroit vû plûtôt disparoître cette secte de charlatans. Les Mé-

decins de ce célébre Corps, assemblez exprès, condamnérent autrefois l'Alchimiste *Palmarius*, & lui ordonnérent d'abjurer ses erreurs; c'est ainsi qu'ils traitérent les sentimens de ce Philosophe : ils lui enjoignirent aussi de vivre & de mourir dans la doctrine d'Hypocrate & de la Faculté. Ce dernier article me paroît un peu rude ; le Médecin Grec étoit un grand homme ; mais n'avons-nous pas découvert depuis des méthodes préferables à la sienne ; des remedes du moins qu'il ignoroit, & qui font aujourd'hui d'un usage universel. On sçait, à propos de remedes, combien de contradictions & de traverses a souffert l'introduction de l'antimoine dans la Médecine. Le célébre Patin ne se contentoit pas de le décrier dans ses Discours & dans ses Lettres, Despreaux en railloit dans ses Satires, & Moliére dans ses Comédies. La contestation alla même si loin sur ce sujet, qu'elle fut portée au Parlement : la Sorbonne se mêla dans cette dispute; elle prétendit que c'étoit blesser la Théologie, que de contredire Aristote, & l'antimoine fut proscrit, & par les Médecins & par les Théologiens. Cependant il se releva bien-tôt de ces deux

terribles censures, & il triomphe aujourd'hui de tous ses ennemis; & c'est ce que j'ai voulu dire au commencement de cet article.

Mais il ne faut pas laisser échaper l'occasion de parler de l'origine de l'antimoine. Elle est fort singuliére, du moins si nous nous en rapportons à ce qu'en dit l'Auteur du nouveau Cours de Chimie. Basile Valentin, dit-il, ayant remarqué que ce minéral engraissoit les cochons, il voulut tenter s'il ne donneroit pas aux Moines de l'embonpoint. L'effet fut bien different: les Moines qui en usérent, moururent peu de temps après, & voila l'origine du nom qu'il porte à présent. Malgré cette fâcheuse époque, Paracelse résolut de remettre en vogue ce Minéral; il crut qu'il pouvoit l'hazarder avec quelques préparations, mais il réüssit encore assez mal. La Faculté de Médecine de Paris fut d'abord divisée en deux partis à cette occasion. Les uns disoient que l'antimoine étoit un poison; les autres assuroient que c'étoit un excellent remede: on fit un martyrologe de ceux qui étoient morts par l'effet des préparations antimoniales; la dispute sortit bien-tôt de l'enceinte de la Faculté,

elle ſe répandit dans Paris ; le Parlement & la Sorbone s'en mêlérent, comme je viens de le dire, & M. Beſnier, qui refuſa de ſe ſoûmettre aux Arrêts, fut dégradé par la Faculté. Mais peu de temps après tout le monde ouvrit les yeux, on vit les effets merveilleux de ce minéral, & la Faculté le mit enfin dans le nombre de ſes meilleurs remedes.

Ce que Baſile Valentin dit du triſte ſort des Moines trop purgez par ce Minéral, me fait reſſouvenir de l'origine de l'uſage du caffé, comme il eſt rapporté dans les Mémoires de l'Academie des Sciences. Le Prieur d'un Monaſtére de Religieux, dans cette partie de l'Arabie, où croît l'arbuſte qui porte ce fruit, ayant remarqué que les chévres qui en mangeoient, étoient extrêmement vives, réſolut de s'en ſervir pour réveiller ſes Moines, à qui il arrivoit ſouvent de dormir à Matines, le remede lui réüſſit ; & c'eſt de là, dit-on, qu'eſt venu l'uſage du caffé, qui eſt aujourd'hui ſi univerſel : ainſi voila des Moines qu'on a voulu engraiſſer, dans un ſiécle où apparemment ils étoient maigres, qui ont donné lieu à l'introduction d'un remede ſpecifique ; d'autres qu'on a voulu réveiller, qui

ont fait introduire une excellente boisson

Voila des origines raisonnées : il y en a d'autres qui n'ont eu que le hazard pour principe, & c'est le plus grand nombre. L'usage du verre, par exemple, si nous en croyons Pline, est de cette nature. Quelques marchands qui portoient du nitre, s'arrêterent près d'une riviere nommée *Belus*, qui vient du Mont Carmel. comme ils ne trouverent point de pierres pour appuyer leur marmite, ils se servirent de quelques motes de ce nitre ; l'action du feu qui mêla le nitre avec le sable, fit couler une matiere transparante, qui n'étoit autre chose que du verre.

¶ On donnoit à boire autrefois de l'eau d'absinthe à ceux qui avoient remporté le prix de la course dans le Cirque. Pline s'est imaginé sur cela que l'absinthe étant très-saine, les Romains donnoient aux vainqueurs cette boisson comme une récompense très-précieuse ; nul don n'étant comparable à celui de la santé. Cette pensée est plus belle qu'elle n'est vraie : car la véritable raison pourquoi on préparoit cette liqueur à ceux qui avoient couru, c'est qu'elle est très-propre à appaiser les vertiges ;

qui n'étoient que trop ordinaires à ceux qui avoient fait le tour du Cirque avec la vîtesse qui étoit requise pour disputer la victoire.

¶ Je ne crois pas qu'on ait jamais rien fait de plus flateur à la loüange des personnes illustres, que les Vers que M. de Fieubet Secretaire des Commandemens de la Reine, fit sur Madame la Comtesse de la Suze, peinte sur un char en l'air :

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru
An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit.
Si genus inspicias, Juno, si scripta, Minerva,
Si spectes oculos, mater amoris erit.

Celui qui a traduit cette Epigramme, quelque habile qu'il soit, est demeuré, à mon avis, bien au-dessous de l'original.

Quelle est cette auguste Déesse
Qui dans les airs prend son rapide cours;
Est-ce Junon, Pallas, la mere des amours,
Qui nous inspire une vive tendresse ?
Si vous regardez ses ayeux,
C'est Junon elle-même, elle est du sang des Dieux;
Si vous lisez tant de divins ouvrages,
Reconnoissez Minerve avec ses avantages;
Mais si vous voyez ses beaux yeux
C'est la mere d'amour adorée en tous lieux.

Il y a dans cette Traduction, un je ne sçai quel air de paraphrase qui la fait languir.

¶ Chaque Peuple trouve sa langue belle, & il apperçoit dans celle des autres des défauts que ceux qui la parlent n'y voyent point. On demanda aux Ambassadeurs de Siam, ce qu'ils pensoient de nôtre Langue; ils répondirent qu'elle leur paroissoit fort douce & fort belle, mais que nôtre prononciation avoit un air de chant qui leur paroissoit insupportable; c'étoit justement le reproche que nous aurions fait à la leur. Car les Orientaux, sur tout les Chinois, ont une prononciation qui approche fort du chant.

La prononciation d'une Langue qui n'est pas la notre est toûjours differente de celle des gens qui la parlent naturellement. Un Suisse, un Allemand est toûjours reconnu pour étranger; & quoique plusieurs François sçachent l'Italien aussi-bien que les Habitans de Rome & de Florence, on voit sans peine que cette Langue leur est étrangere. M. Ménage faisoit des Vers Italiens aussi bons que ceux de leurs meilleurs Poëtes; il n'osa jamais parler cette Langue devant les Italiens qui le ve-

noient voir. J'ai toûjours pensé que nos plus sçavans Grecs auroient été regardez comme des Barbares au milieu d'Athénes ; on ne les auroit presque point entendus : & ce qui me confirme davantage dans ce sentiment, c'est ce qu'on lit dans les anciens Grammairiens, que dans la prononciation de la Prose Grecque, il y avoit, par rapport aux accens, des circonflexions de voix, qui montoient ou descendoient tout d'un coup d'une demie octave ; & je ne vois pas que ceux qui prononcent le mieux le Grec, approchent de cette prononciation. Tout le monde sçait qu'une vendeuse d'herbes reconnut à l'accent de Théophraste qu'il étoit étranger.

¶ Ceux qui paroissoient être le plus avant dans la confiance du Cardinal de Richelieu, étoient quelquefois les moins instruits de ses veritables sentimens. Le Comte de Bautru étoit de ce nombre ; & il ne sortit de son erreur qu'après la mort de ce grand Ministre. S'étant adressé à Bertier Libraire pour faire imprimer les negotiations de son ambassade d'Espagne, celui-ci lui conseilla de ne point donner cet ouvrage au public ; comme M. de Bautru en voulut

ſçavoir la raiſon ; c'eſt, lui dit Bertier, que moi, qui étois, comme vous ſçavez, en Eſpagne en même temps que vous, j'avois ordre de traiter avec le Comte Duc d'Olivarez tout le contraire de ce que vous aviez négocié avec lui ; & ſi vous en doutez, je vais vous montrer mon inſtruction ſecrete, ſignée de la main de M. Deſnoyers, & vous verrez par là que ſi vous étiez l'homme du Roy, j'étois celui du Cardinal. M. de Bautru ayant lû cette Inſtruction, s'écria : Ah le grand fourbe ? Et depuis ce jour-là, il ne dit jamais de bien de ce premier Miniſtre.

M. de Bautru avoit de l'eſprit, & ſes réparties vives & plaiſantes réjoüiſſoient ſouvent la Cour, ſur tout la Reine. On en a raporté pluſieurs dans d'autres Recueils : en voici une que je n'ai point lûë. Un jour qu'il avoit mal écarté au piquet, il dit en ſon langage Angevin : *Je ſuis un vrai gouſſault.* Un Abbé de ce nom qui ſe rencontra là par hazard, s'imaginant que M. de Bautru avoit voulu l'inſulter, lui répondit qu'il étoit un ſot de parler ainſi ; à quoi Bautru, qui ſe douta que l'Abbé s'appelloit *Gouſſault*, répondit ſans heſiter : c'eſt auſſi, M. l'Abbé,

ce que j'ai voulu dire ; en Anjou Gousſault ſignifie un ſot.

¶ Feu M. Perrault, dans le deſſein d'élever les modernes au-deſſus des anciens, avoit donné dans ſon Parallele une étrange idée des ouvrages d'Homere ; ce n'étoit, ſelon lui, que des rapſodies, que des gueux alloient chanter de porte en porte pour gagner de l'argent ; & il cita à ce propos un paſſage d'Elien, mais il l'avoit fort défiguré. M. Perault avoit trouvé ce paſſage tout traduit dans le tome V. des Jugemens ſur les ouvrages des Sçavans de M. Baillet, qui l'avoit lui-même pris apparemment dans quelqu'autre recueil. M. Deſpreaux n'a pas manqué de relever ſon adverſaire ſur cet incident ; & comme il ſçavoit très-bien la Langue Grecque, il a donné dans ſes reflexions critiques ſur Longin une fidele traduction du paſſage d'Elien, qui donne toute une autre idée des ouvrages d'Homere. La voici mot à mot : Les Poëſies d'Homere, dit cet Au-« teur, courant d'abord en Grece par « pieces détachées, étoient chantées « chez les anciens Grecs ſous de cer-« tains titres qu'ils leur donnoient. L'u-« ne s'appelloit : *Le Combat proche des* «

» *Vaisseaux* ; l'autre, *Dolon surpris* ;
» l'autre, *la valeur d'Agamemnon*, &c.
» C'est ainsi à peu près que se distri-
» buoit l'Iliade. Il en étoit de même
» des parties de l'Odissée : l'une s'apel-
» loit, *Le Voyage à Pyle* ; l'autre, *Le
» passage à Lacedemone*, &c. Lycurque
» Lacedemonien fut le premier qui, ve-
» nant d'Ionie, aporta assez tard en Gre-
» ce toutes les Oeuvres completes d'Ho-
» mere ; & Pisistrate les ayant ramas-
» sées ensemble dans un volume, fut
» celui qui donna au public l'Iliade &
» l'Odissée en l'état que nous les avons.
C'est donc à Pisistrate, que les Grecs ont regardé comme un tyran, parce qu'il s'étoit emparé de la domination d'Athenes, que nous sommes redevables de la conservation de ces deux Poëmes. Il est vrai qu'Eustathe prétend que ce Prince fut aidé dans son travail par deux fameux Grammairiens, Aristarque & Zenodote ; ce qui fait voir, 1°. Qu'on prit un grand soin à revoir ces deux ouvrages, & à confronter les Manuscrits qu'on avoit aportez d'Ionie. 2°. Que Pisistrate étoit homme de Lettres, & qu'il auroit été capable de les faire fleurir, si l'ambition dont il étoit possedé ne l'avoit souvent detour-

né des paisibles amusemens du Cabinet. Aulugelle parle de la Bibliotheque que ce grand Homme avoit ramassée avec beaucoup de soin & de dépense ; & il en fait l'Histoire en peu de mots. Il dit que les Perses ayant porté leurs armes dans le sein de la Grece, & pillé Athenes, Xerxes fit enlever la Bibliotheque de Pisistrate & la fit porter dans sa Capitale ; & qu'après la chûte de l'Empire des Perses, Seleucus Nicator, qui la possedoit alors, la rendit aux Grecs.

¶ M. Despreaux a bien peint, selon moi, les enchantemens de la Poësie, dans les Vers suivans de son Art Poëtique.

Là pour nous enchanter tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité,
Minerve est la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effraïer la terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nimphe en pleur qui se plaint de Narcisse.

¶ La plûpart des Arts & des Sciences fleurissoient en Asie & en Egypte, plusieurs siecles avant que d'avoir penetré dans la Grece & dans l'Italie. Nous sçavons par les Historiens que les premiers Habitans de la Grece vivoient dans une ignorance & dans une grossiereté étonnante; sans Arts, sans Coûtumes, sans Loix. Cependant à entendre les Auteurs de cette Nation, c'est dans leur Païs qu'avoient été inventé presque tous les Arts; mais ils ne debitent là-dessus que des Fables. Au lieu des premiers Patriarches qui ont cultivé la terre, ils ne remontent qu'à Cerès & à Triptoleme. Pan, selon eux, au lieu d'Abel, étoit le premier qui avoit mené la vie Pastorale. Appollon étoit l'inventeur de la Musique, que l'Ecriture Sainte attribuë à Jubal. Au lieu de Tubal-Caïn, qui fut le premier qui aprit à forger le fer, & à travailler les métaux, ils nous renvoyent à leur Vulcain. Bacchus étoit chez eux le Dieu de la Vigne que Noé avoit cultivée. Pline, dans son premier Livre, a fait une énumeration des Inventeurs des Arts & des Sciences, qui étoit sans doute selon la tradition de son temps, mais qui dans le fond n'est qu'un tissu

de Fables. Bacchus, dit-il, a été le premier qui a apris à vendre & à acheter ; c'est lui aussi qui a inventé l'usage du Diadême, & les Triomphes. Cerès a apris à semer du bled, à le moudre, à en faire du pain pour se nourir, au lieu des glands dont on mangeoit auparavant. Elle a été la premiere à établir des Loix ; selon d'autres c'est Rhadamanthe. Cadmus porta dans la Grece les Lettres dont l'usage avoit été établi en Egypte par Mercure. Palaméde, pendant le Siege de Troie, en ajoûta quatre à l'ancien Alphabet, & Simonide quatre autres ; car Cadmus n'en avoit aporté que seize. Euriale & son frere Hiperbius furent les premiers qui inventerent la brique & qui bâtirent des maisons à Athenes, au lieu des cavernes où l'on habitoit. Dokius ayant consideré des nids d'Hirondelles, avoit eu l'industrie, long-temps auparavant, de faire des maisons avec de la bouë. Cynira fils d'Agriopa trouva l'usage de la tuile, des tenailles, du marteau, du lévier & de l'enclume. Danaüs arrivant dans la Grece, y creusa le premier puits. Cadmus y découvrit les carrieres. Thrason fut le premier qui bâtit des murailles. Les Cyclopes apri-

re à conſtruire des tours. Les Lidiens, à teindre la laine ; Cloſter, à ſe ſervir de fuſeaux pour filer ; ſa mere Aracnée, l'uſage du lin. Nicias de Megare, le foulon. Chiron, les remedes tirez des plantes. Lydus, l'art de jetter le cuivre en fonte ; & les Calibes aprirent à le travailler. Les Dactiles Idéens trouverent l'uſage du fer. Æaque, ou, ſelon d'autres, Ericthonius, celui de l'argent. Cadmus, celui de l'or ; Midacrite, ou plûtôt, en corrigeant ce mot avec le Pere Hardoüin, Mydas de Phrigie, celui du plomb. Corebe, l'art de faire des vaſes de terre. Dedale, la plûpart des inſtrumens propres à travailler les métaux. Theodore de Samos, la regle, le tour, &c. Phidon d'Argos, ou, ſelon d'autres, Palamede, les meſures & les poids. Pyrodes fils de Cilix fut le premier qui ſçut tirer le feu des cailloux ; & Promethée aprit à le conſerver dans le tuïau de la plante nommée *Ferule*. Les Phrigiens inventerent le chariot à quatre rouës. Les Carthaginois établirent l'uſage du Commerce. Eumolpe enſeigna l'art de cultiver les arbres & les vignes. Staphilus fils de Siléne aprit à mêler l'eau avec le vin. Ariſtée d'Athenes inventa l'uſage de l'huile & du miel.

miel. Buziges du même Païs, ou Triptoleme, enseignerent à labourer la terre avec des bœufs attelez. Les Lacedemoniens, furent les premiers qui établirent la servitude. L'Areopage prononça le premier Arrest de mort. Prœtus & Acrise inventerent les premiers boucliers. Midias de Messene, les cuirasses. Les Lacedemonius, le casque, l'épée & les fleches. Les Cariens, les plumes ou aigrettes qu'on mettoit sur les casques, & cette sorte de bottes qu'on nommoit *ocreas*. Les Scyttes, l'arc. Les Etoliens, les lances. Etolus fils de Mars, le javelot. Les Syriens, la *Catapulte*. Les Pheniciens, la baliste & la fronde. Pisæus le Tirrenien, la trompette d'airin. Artemone de Clazomene, la machine de guerre qu'on nommoit la tortuë. Epeus, pendant le Siege de Troie, le bellier dont on battoit les murailles. Bellerophon aprit aux hommes à monter sur des chevaux. Peletronius, à les harnacher. Les Centaures, aprirent les Combats de Cavalerie. Les Phrigiens furent les premiers qui atteleren deux chevaux à un Char; & Herictonius sçut y en atteler quatre. L'ordre des batailles, le signal du combat, & les sentinelles, sont des

inventions de Palamede & de Sinon. Lycaon fit la premiere treve, & Thesée le premier traité de paix. Carius, qui a donné son nom aux Cariens, enseigna l'art des augures par les oiseaux ; & Orphée par l'inspection de toutes sortes d'animaux. On attribuë à Delphus les aruspices : ceux qui se faisoient par le feu à Amphiaraüs ; & par le vol des oiseaux à Tiresias. L'interpretation des songes & des prodiges, à Amphiction. L'Astrologie à Atlas. La sphere à Anaximandre de Milet. La connoissance des vents, à Eole fils d'Hellen. La Musique, à Amphion. La flute de roseaux, à Pan fils de Mercure. Une autre sorte de flute, à Mydas le Phrigien : & une troisiéme, à Marsyas. Le Mode Lydien, à Amphion. Le Dorien, à Thamiras, le Phrigien, à Marsyas. La guitarre, à Orphée ou à Linus : celle qui avoit sept cordes, à Terpandre ; celle qui en avoit huit, à Simonide, & celle qui en avoit neuf, à Thimothée. Le concert de la voix avec cet instrument, à Ardalus. La danse de guerre, aux Curetes. La pyrrique, à Pyrrus. Les Vers Heroïques, à l'oracle de Delphes. On ignore l'origine des Poëmes ; mais on croit que

Pherecide aprit le premier à écrire en Prose ; aparamment qu'on n'écrivoit avant lui qu'en Vers. Et Cadmus de Milet, à composer des Histoires. On donne à Lycaon l'invention des jeux gymniques ; les funebres à Acaste & à Thesée ; les olympiques, à Hercule ; le jeu de la paume, à Pithus. La peinture, à Lydus, à Euchir, & à Polignote. Danaüs fut le premier qui arriva en Grèce avec une galere. Jason se servit le premier d'un vaisseau long. Damaste, des *Biremes* ; Aminocles, des *Triremes* ; les Carthaginois, des galeres à quatre rangs de rameurs ; celles de cinq rangs sont attribuées aux Salaminiens ; celles de six, aux Siracusiens ; & celles qui en avoient jusqu'à dix, à Alexandre ; celles de douze, à Ptolemée Soter ; celles de quinze, à Demetrius ; celles de trente, à Ptolemée Philadelphe ; celles de quarante, à Ptolemée Philopator. Ce furent les Pheniciens qui observerent les premiers les Astres, dans la navigation. Les Copes, peuple de Beotie, inventerent l'usage des rames ; Icare, celui des voiles ; Dædale, le mât & l'antene. Les Samiens, ou selon d'autres, Pericles, firent les premiers vaisseaux où l'on pouvoit em-

barquer des chevaux. Les Samiens aprirent à faire des ponts aux navires, afin quon y pût combatre ; car auparavant on ne rangeoit les troupes que sur la prouë & sur la poupe. Pisæus inventa les éprons des vaisseaux ; Eupalamus, l'ancre, à laquelle Anacharsis donna la forme des deux pointes ; Pericles, le harpon ; Tiphis, les soutiens du gouvernail. Enfin, Minos fut le premier qui eut une flotte. Hiperbius fils de Mars tua le premier animal ; & Promethée le premier bœuf. C'est ainsi que Pline parle des premiers inventeurs : fiez-vous après cela aux Grecs & aux Romains sur les origines anciennes.

¶ Toute l'Europe a admiré, avec raison, la conduite du Roy de Pologne, qui fit lever le siege de Vienne en 1683. Pour moi, je trouve quelque chose d'encore plus héroïque dans la réponse que lui fit la Reine lorsqu'il partoit de Varsovie pour cette expedition. Cette Princesse pleuroit en embrassant le Roy ; & comme il lui demanda quel étoit le sujet de ses larmes, puisqu'il alloit donner la tranquillité à toute l'Europe allarmée : je pleure, dit la Reine, en lui montrant le jeune Prince son fils, de

ce que cet enfant n'est pas en état de vous accompagner. Il y a bien de la grandeur aussi dans ce que dit le même Roy de Pologne au Nonce : *Mandez*, dit-il, *au Pape que vous m'avez vû à cheval, & que Vienne est secouruë.*

¶ Il faut avoir lû nos anciennes Chroniques, pour voir à quel point d'extravagance on étoit venu dans le temps des Tournois, des Combats à outrance & des Duels. Voir une troupe de Gentilshommes partir d'un Royaume pour aller dans un autre, publier que les Dames qu'ils servoient étoient les plus belles, & entreprendre pour ce ridicule défi de se battre contre tous ceux qui se presentoient ; voir les Empereurs & les Rois devenir les juges de ces sortes de Combats, & tout le Peuple d'une ville s'assembler pour en être les témoins ; c'est ce qu'on auroit de la peine à croire, si l'Histoire du treize & quatorziéme siecles n'étoit remplie de ces sortes d'évenemens.

¶ M. de l'Aunoy dit dans une de ses Lettres, qu'il avoit remarqué à Laon, dans une Chapelle de l'Eglise de saint Vincent, une Magdelaine peinte dans une chaire qui prêche au Peuple

de Marseille. Vincent de Beauvais écrivoit il y a environ 450 ans, que la servante de sainte Marthe, nommée Marcelle, avoit composé en Hebreu la vie de sa Maîtresse & de sainte Magdelaine, & que cette fille avoit été prêcher l'Evangile dans l'Esclavonie.

¶ M. de Fontenelle, dans ses Entretiens sur la pluralité des Mondes, rapporte une partie des folies que les hommes ont imaginées sur le sujet des Eclipses. Dans toutes les Indes Orientales, on croit que quand le soleil & la lune s'éclipsent, c'est qu'un certain demon qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres dont il veut se saisir, & on voit pendant ce temps-là les rivieres couvertes de têtes d'Indiens, qui se sont mis dans l'eau jusqu'au coû, parce que c'est une situation fort devote, selon eux, & très-propre à obtenir du soleil & de la lune qu'ils se défendent bien contre ce demon. En Amérique, on étoit persuadé que le soleil & la lune étoient fâchez quand ils s'éclipsoient, & Dieu sçait ce qu'on ne faisoit pas pour se raccommoder avec eux. Les Grecs mêmes qui étoient si rafinez, ont cru long-temps que la lune étoit ensorcelée, & que des magiciennes la fai-

ſoient deſcendre du ciel, pour jetter ſur les herbes une certaine écume malfaiſante; & il n'y a pas bien long-temps encore qu'en France, pluſieurs perſonnes ſe tinrent renfermées pendant une éclipſe de ſoleil. La Marquiſe qui s'entretient avec l'Auteur, » dit que tout cela eſt trop honteux pour les hommes, & qu'il devroit y avoir un Arrêt du genre humain, qui défendit qu'on parlât jamais d'éclipſe, de peur que l'on ne conſerve la memoire des ſottiſes qui ont été faites ou dites ſur ce chapitre là. Il faudroit donc, replique ingenieuſement M. de Fontenelle, que le même Arrêt abolît la memoire de toutes choſes, & défendît qu'on parlât jamais de rien; car je ne ſçache rien au monde qui ne ſoit le monument de quelque ſottiſe des hommes. «

¶ Le Poëte Antimachus de Colophon étoit ſi prolixe, qu'ayant entrepris d'écrire la Guerre de Thébes, il avoit déja composé vingt-quatre livres de ſon Poëme, & l'armée n'avoit pas encore formé le ſiege de cette ville.

¶ Il y a bien de la Philoſophie dans ce que dit Platon au ſujet du luxe des habitans d'Agrigente en Sicile. *Ces gens*

là, dit-il, *batissent comme s'ils ne devoient jamais mourir ; & ils mangent comme s'ils devoient mourrir à chaque instant*. Ce que dit Diogéne à Demosthéne, est encore d'un grand sens. Ce Philosophe Cynique étant dans un cabaret, vit passer ce fameux Orateur, & l'invita de venir dîner avec lui ; & voyant qu'il ne pouvoit point l'y engager : vous croiriez, dit-il, vous deshonorer en entrant dans ce cabaret, & vôtre maître y vient tous les jours. Il vouloit lui faire entendre par là que le peuple d'Athénes, qu'il attiroit en si grande foule à ses harangues, ne laissoit pas de remplir tous les jours les cabarets de la ville. Ce que Socrate répondit à l'occasion des presens magnifiques que lui avoit envoyez Alcibiade, est encore plus grand. Comme quelqu'un lui disoit, qu'il n'y avoit rien de plus heureux que de pouvoir posseder ce qu'on souhaitoit. *Il est encore plus heureux*, dit-il, *de ne rien souhaiter* ; & sur cela il renvoya les presens.

¶ Les anciens n'avoient pas d'assez bons mémoires pour dater toûjours les évenemens par les années où ils étoient arrivez, ils se contentoient de les marquer par générations. *Romulus*, par exemple,

exemple, *vivoit quinze générations après Ænée. Sardanapale vivoit dans la trentiéme génération, depuis le commencement de l'Empire des Assyriens, &c.* Les Critiques ont été assez embarrassez à fixer ce qu'on entendoit par le mot de générations. Selon l'opinion la plus commune, ce terme renfermoit l'espace de trente-trois ans, en sorte que trois générations faisoient cent ans. Selon d'autres Auteurs, c'étoit vingt-cinq ans; selon d'autres cinquante. M. Bellanger Docteur de Sorbone, qui nous a donné une traduction de Denys d'Halicarnasse, fait voir évidemment dans plusieurs de ses Remarques, qu'aucun de ces systêmes ne peut convenir à l'Auteur des Antiquitez Romaines; & que si on prenoit quelque nombre d'années déterminé, quel qu'il fût, pour expliquer cet Historien dans les endroits où il date par générations, on le trouveroit à tout propos en contradiction avec lui-même; ainsi il prétend que par ce mot Denys d'Halicarnasse entend les successions des Princes dans une Monarchie, ou dans toute autre sorte de Gouvernement; & il faut avoüer qu'il appuye son opinion de tant de raisons, qu'on ne peut plus nier, qu'au moins dans

l'Auteur qu'il traduit, il ne faille ainsi entendre le mot de générations. On peut consulter la Préface & les Notes, aux pages 4. 65. 109. 209. &c. du Tome I.

¶ Il est dommage que la Noblesse Françoise, qui est si brave & si courageuse, ait établi la barbare coûtume des combats singuliers; mais ce qu'on ne sçauroit supporter, est de voir dans nos Historiens, que les Rois eux-mêmes ayent souvent été les témoins & les juges de ces sortes de combats. L'autorité qui les souffroit & la magnificence qui les accompagnoit, les avoient autrefois rendus si communs, qu'il arrivoit peu de querelles qui se décidassent par une autre voie, & il n'est pas étonnant qu'après cela on ait eu toutes les peines du monde à en arrêter le cours. Qu'on se soit battu pour réparer une offense, c'est une suite naturelle du systême du faux point d'honneur que les hommes ont établi; mais qu'on ait permis les duels pour découvrir la verité ou la fausseté d'une accusation, c'est une extravagance qu'on a de la peine à concevoir. Voici cependant de quelle sorte on pratiquoit une si bizarre coûtume. L'accusateur étoit obligé de pa-

roître lui-même dans le champ de bataille qui étoit assigné par le juge, & l'on permettoit à l'accusé de presenter un champion, si c'étoit une femme ou un homme hors d'état de se défendre; & ce champion alloit de sang froid se couper la gorge avec un homme qui ne l'avoit point offensé. Les gens les plus graves, & quelquefois les Rois eux-mêmes, alloient sur le champ de bataille pour en être les juges; & les Ecclesiastiques à qui tous les Canons défendoient de paroître à ces funestes spectacles, y apportoient avec beaucoup de solemnité les Reliques les plus respectables, sur lesquels ils faisoient jurer chacun des combatans, qu'il croyoit sa cause juste, & qu'il ne se serviroit ni d'armes cachées ou défenduës, ni de sortilege, pour vaincre son ennemi. Sigebert raconte à ce sujet, que s'étant presenté une question devant l'Empereur Othon premier du nom, pour sçavoir si en ligne directe la représentation auroit lieu; & les Docteurs se trouvant embarrassez, la cause fut décidée par le jugement des armes, & celui qui étoit pour l'affirmative étant demeuré vainqueur, les neveux succedérent avec leurs oncles & leurs tantes, ainsi qu'eus

sent fait leurs peres & leurs meres, s'ils eussent été en vie. Ainsi la meilleure Epée ou la plus heureuse établit un point de Droit qui regla ces sortes de successions.

L'on voit encore une preuve authentique & bien singuliere de ce ridicule usage, peinte sur la cheminée de la grand'Salle du Château de Montargis. Un Chevalier soupçonné d'avoir tué en trahison un autre Chevalier son ennemi, parut devant le Juge, armé de toutes pieces, & il jetta son gant par forme de défi pour se battre en champ clos, contre celui qui le ramasseroit; personne ne s'étant presenté, & le gant ayant été relevé par le chien du défunt qui le porta au Juge, il fut ordonné que le Chevalier se battroit contre cet animal; on lui ôta ses armes défensives; parce que le chien n'avoit que ses dents & ses griffes: le chien le combatit, lui sauta à la gorge, le renversa, & l'obligea d'avoüer son crime en presence du Juge & des spectateurs.

Quant à ce qui regarde les Reliques apportées par les Ecclesiastiques, il reste encore dans le Parlement de Bordeaux des vestiges de cet usage, lorsqu'il s'agit d'une affaire dont la demande va jus-

ques à deux cens livres & au-dessus. Le demandeur destitué de preuves, s'en remet au serment de sa partie : sur cela, on le conduit à la Paroisse, où le Curé ayant exposé le Très-Saint Sacrement, & le Juge s'étant lavé les mains de la même maniere que le Prêtre les lave pendant le Sacrifice de la Messe, il se place au milieu de l'Autel, & dit à celui qui doit jurer : *En presence du Très-Saint Sacrement, sur les saints Evangiles & par la part que vous prétendez en Paradis, me promettez-vous de dire la verité.* Ensuite on le conduit dans la Sacristie, où l'on enregistre son serment.

¶ Croiroit-on que les hommes ayent été assez imbeciles ou assez crédules pour ajoûter foi à une infinité de superstitions également frivoles & ridicules, si ce fait n'étoit attesté par tous les Historiens. Rompre une assemblée aussi grave que l'étoit le Sénat Romain, parce qu'on avoit entendu le cri d'une souris ; interrompre un voyage lorsqu'on rencontroit en son chemin, ou un corbeau ou un liévre, ou quelque autre objet sinistre ; rentrer dans sa maison, quelque affaire qu'on eût, parce qu'on s'étoit heurté le pied contre le seüil de

la porte ; refuser de donner une bataille, quelque avantageuse qu'elle pût être, parce que des poulets n'étoient pas d'humeur de manger au moment qu'on leur présentoit du grain ; observer si un éclair partoit de la gauche ou de la droite ; prendre pour la décision d'une affaire serieuse un Vers de Musée, d'Homere ou de Virgile, ou ce qui est encore plus temeraire, le premier Verset de l'Ecriture Sainte, qui se rencontroit à l'ouverture de ce Livre sacré ; chercher sa destinée ou celle de l'Etat dans les entrailles des animaux ; enterrer un phantôme sous le nom de *Carême-prenant*, pour pouvoir jeûner plus facilement pendant le Carême ; faire sortir par la fenêtre un enfant mort-né, plûtôt que par la porte, de peur que les autres enfans ne vinssent au monde dans le même état ; empêcher qu'un berger n'allumât sa lampe, de peur que les agneaux ne fussent tous noirs ; jetter toute l'eau qui se trouve dans une maison, quand le maître est mort, parce que son ame venant à s'y baigner, on boiroit ses pechez ; croire qu'un malade ne sçauroit mourir quand son lit est garni de plumes de perdrix ; prétendre deviner l'avenir par l'inspection des lignes qui paroissent sur le vi-

ſage ou dans les mains ; vouloir reconnoître un voleur, ou trouver une choſe perduë avec une baguette, un ſac, un tamis ou un anneau ; enfin, car on ne finiroit point ſi on vouloit recüeillir toutes les extravagances des hommes, croire qu'une éguille qui a ſervi à enſevelir un mort, miſe ſous la table, empêche les convives de manger : toutes ces ſuperſtitions, dis-je, pratiquées par les Payens & par les Chrétiens mêmes, ſont ſi impertinentes, & il faut ſi peu de reflexion pour en voir le ridicule, que je ne trouve rien de ſi humiliant pour les hommes, que de leur dire qu'il a fallu pour les détruire, l'autorité des Peres de l'Egliſe, les déciſions menaçantes des Caſuiſtes, & les foudres des Conciles.

¶ Ne vouloir pas croire qu'il peut y avoir des ſorciers & des magiciens, c'eſt une erreur condamnée par des exemples autentiques tirez de l'Ecriture Sainte, par les Canons des Conciles & par la pratique de l'Egliſe ; croire que tous ceux qui paſſent pour ſorciers le ſont en effet, lors même que d'auguſtes Tribunaux les puniſſent pour ce ſujet, c'eſt une foibleſſe qui n'a pour principe que la crainte & l'ignorance : mais employer pour ſe garantir des ſortileges, les remedes que

quelques personnes superstitieuses mettent en usage dans cette occasion, c'est une extravagance également impie & ridicule. Qui pourroit s'imaginer qu'on ait cru, que pour se mettre à couvert des mauvais desseins d'un homme qu'on soupçonnoit d'être sorcier, il falloit aller cueillir de grand matin une certaine plante, & cela à jeun, sans avoir lavé ses mains, sans avoir prié Dieu, sans avoir parlé à personne, & sans avoir salué ceux qu'on rencontroit en chemin; qu'il suffit même quelquefois pour s'en garantir, de cracher sur le soulier du pied droit avant que de l'avoir chaussé, ou de se servir de sa salive pour quelque autre usage aussi chimerique, ou que la tête d'un loup attaché à la porte de la maison suffit pour cela, comme Pline nous l'apprend : *veneficiis rostrum lupi resistere inveteratum aiunt, ob idque villarum portis præfigunt*, ou employer du soufre & d'autres ingrediens pour chasser les malefices, de la maniere que Tibulle le décrit dans une de ses Elegies.

Ille ego cum tristi morbo defessa jaceres,
Te dicor votis aripuisse meis;
Ipseque ter circum lustravi sulphure puro,
Carmine cum magico præcinuisset anus.

ou cracher dans ſon ſein pour n'être pas ſujet aux enchantemens, ainſi que cela ſe pratiquoit du temps du Poëte que je viens de citer,

Deſpuit in molles & ſibi quiſque ſinus.

& même long-temps avant lui, puiſque Theophraſte fait mention de cette pratique dans le caractere du ſuperſtitieux.

Je ne rapporte ici que les ſuperſtitions qui m'ont paru les plus ſingulieres, & qui ſans être auſſi impies ni auſſi infames que quelques autres, dont on devroit avoir perdu jusques au ſouvenir, ne font pas moins voir à quel excès d'extravagance & de folie, l'homme ſe trouve ſujet lorſqu'il eſt abandonné à ſes propres lumieres.

¶ Il eſt plus aiſé de juger & de cenſurer les ouvrages d'eſprit que d'en compoſer. S. Evremont a porté des trois Comedies, de la Françoiſe, de l'Angloiſe, & de l'Eſpagnole, un jugement très-ſenſé, & qui marque un homme qui connoiſſoit les regles du Theatre; cependant il a fait de très-mauvaiſes Comedies. Son *Sir Politic*, dans lequel il a voulu imiter le genie des Anglois, eſt ſi ennuyeux, qu'il y a peu de gens qui ayent pû en ſoûtenir la lecture juſques au bout.

Les Espagnols ont precedé les autres nations, si vous exceptez les Italiens, dans l'usage des Comedies, & ils peuvent compter parmi eux d'excellens Auteurs dans ce genre. Nos François, & Corneille lui-même en ont bien sçû profiter. Il faut avoüer cependant que leurs meilleurs Auteurs dramatiques sont fort inégaux, & n'approchent point de Corneille, de Racine, ni de Moliere. Qui ne riroit en effet de voir dans une Comedie du fameux Lope de Vega, qu'il fait accoucher une femme dans le premier Acte, & que ses enfans sont nubiles à la fin de la Piece. M. Despreaux fait allusion à cette Comedie dans le troisiéme Chant de son Art Poëtique.

Un Rimeur sans peril, de-là les Pyrennées,
Sur la Scene en un jour renferme des années ;
Là souvent le Heros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier Acte est barbon au dernier.

¶ Lorsqu'on lit les anciens Auteurs, on devroit avoir un dessein formé, & ceux qui conduisent la jeunesse, devroient l'inspirer à leurs éleves ; leur dire que Xenophon & Quintilien sont propres à donner de l'éducation aux jeunes gens ; que Platon peut remplir l'esprit de hautes idées, & l'élever à la connoif-

ſance d'une ſublime métaphyſique ; qu'Ariſtote aprend à raiſonner & à juger des ouvrages d'eſprit ; que Ciceron montre à bien parler & à bien écrire ; que Seneque enſeigne à bien philoſopher ; que Pline ouvre l'eſprit à une grande diverſité de connoiſſances ; qu'Eſope & Phedre forment les mœurs d'une maniere agréable & divertiſſante ; que Socrate, Epictete & l'Empereur Antonin les perfectionnent dans toutes ſortes d'états ; que Plutarque propoſe les plus beaux exemples de l'antiquité ; & fournit de matiere à de ſçavantes converſations ; qu'Homere fait voir les hommes dans toutes les ſituations où ils peuvent ſe trouver, & les peint preſque toûjours grands ; qu'on peut aprendre dans Virgile la pieté envers les dieux, & l'amour pour ſes parens ; qu'on voit dans Sallufte les portraits des Grands ; dans Plaute & dans Terence ceux des Particuliers ; dans Horace & dans Pline le jeune les loüanges délicates qu'on peut donner aux Princes & aux Rois, ainſi des autres. Mais avant que de préſenter aux jeunes gens les grands modeles, qui demandent, pour être de quelque utilité, des perſonnes d'un jugement mûr ; il faudroit leur faire lire

avec attention la Logique de Port-Royal, l'Art de parler du Pere l'Ami, l'Art de se connoître de l'Abbadie, le Discours de M. de Meaux sur l'Histoire Universelle, & la maniere de bien penser dans les ouvrages d'esprit du Pere Bouhours ; car j'avoue que si j'ai quelque goût pour les bonnes choses, ces Livres me l'ont inspiré.

¶ Il paroît bien clairement que Tite-Live avoit pris le jeune Scipion pour son Heros. On voit dans cet Historien un air de complaisance pour les belles actions de ce grand homme, qu'on ne remarque point lorsqu'il raconte celles des Cesars, des Pompées, & des autres Heros de Rome. Scipion meritoit en effet ces égards ; avec beaucoup de valeur il avoit des vertus que Pompée & Cesar n'avoient pas. Il étoit chaste, temperant, genereux, modeste, & dans une Republique jalouse de l'autorité, il sçavoit temperer à propos une reputation qui lui attiroit tant d'envieux. Je n'entreprens point ici d'entrer dans le détail d'une histoire qui est assez connuë. Je dirai seulement que j'ai toûjours été frappé de trois actions de ce grand homme, & elles m'ont fait plus d'impression que les prises de villes & les victoires les plus brillantes. L'une est la moderation

qu'il eut en Espagne lorsqu'on lui présenta cette jeune beauté qu'il rendit à celui à qui elle avoit été promise en mariage. L'autre est qu'étant envoyé à l'âge de 24. ans en Espagne, où son pere & son oncle étoient morts, & ayant trouvé que Martius l'un de leurs Lieutenans Generaux y avoit déja acquis beaucoup de gloire, & avoit commencé à y rétablir ses affaires, il en eut si peu de jalousie, qu'ayant pris le commandement de l'armée, il se servit toûjours de lui, le consulta dans toutes ses actions, & lui donna ses principaux emplois. *Il avoit toûjours Martius auprès de lui*, dit Tite-Live, *& il lui faisoit de si grands honneurs, qu'il étoit aisé de voir qu'il ne craignoit pas que personne fit obstacle à sa gloire. Martium secum tanto cum honore habebat, ut facile appareret eum nihil minus vereri quam ne quis obstaret gloriæ suæ.* Qu'Alexandre étoit éloigné d'en agir ainsi! Ælien fait un long détail des bonnes qualitez des Generaux de ce Conquerant, pour lesquelles seules il les haïssoit sans d'autre sujet; & Parmenion celui de tous qui le connoissoit le mieux, disoit pour toute leçon à Philotas: *mon fils, fais-toi petit.*

Mais ce qui me touche encore plus

que tout cela dans l'histoire de Scipion, est la maniere dont il se comporta dans le procès criminel qu'on lui vouloit faire. Ce grand homme, après avoir oüi ceux qui l'accusoient devant le peuple, au lieu de répondre, prit le chemin du Capitole, en disant : je vais remercier les dieux, de ce qu'à pareil jour j'ai soûmis l'Afrique par la victoire que je remportai sur Annibal. A ce mot toute la fureur du peuple fut calmée, & tout le monde l'accompagna au temple. Si cette seule action ne caracterise pas un des plus grands hommes qui ayent jamais été, j'avoüe que je ne me connois point en veritable grandeur.

¶ J'ai loüé dans ces Mêlanges Mercerus, comme un des plus sçavans & des plus judicieux critiques des derniers siecles. Je dois dire cependant ici, que les plus éclairez, laissent quelquefois appercevoir qu'on ne se souvient pas toûjours de tout ce qu'on a lû : Mercerus, dans ses remarques sur Dictys de Crete, dit que l'antiquité ne connoît point d'autres amours d'Hector que pour Andromaque sa femme, ni d'autres enfans que ceux qu'il eut d'elle. Il avoit oublié apparemment qu'Euripide fait dire à Andromaque, dans sa tragedie qui por-

te ſon nom, qu'elle aimoit juſques aux maîtreſſes d'Hector, & qu'elle alaitoit même quelquefois ſes bâtards : ſurquoi le Scoliaſte allégue Anaxicraté, Auteur inconnu à Voſſius dans ſes Hiſtoriens Grecs, qui dit, au ſecond livre des Argoliques, qu'Hector laiſſa en mourant deux fils légitimes, ſçavoir Amphineus & Scamandrius, qui échapérent des mains des Grecs, & un bâtard, nommé Palæterus, qui périt dans l'incendie de Troie. Ceux qui écrivent des mémoires, ſont ſujets à ces ſortes de fautes. M. de Balzac, dit qu'Herodien ne parle que deux fois du feu qu'on portoit devant les Empereurs; cependant cet Hiſtorien rapporte cinq fois cette cérémonie. Le même Auteur François écrivant à M. de Montauſier, dit : *Sans parler des dix-ſept Villes abîmées tout à la fois ſous l'Empire de Tibere.* Balzac ſe trompe ſur le nombre de ces Villes; Pline n'en met que douze, ainſi que Tacite, Euſebe en met treize, Nicephore de Caliſte, quatorze; mais aucun Hiſtorien, que je ſache, n'en met dix-ſept. Le grand Scaliger ſe fioit auſſi quelquefois à ſa mémoire, qui ne le ſervoit pas toûjours bien, comme on peut le voir dans les ouvrages de M. Colomiez.

¶ Quoique Isaac Vossius ait été un très-habile homme, on reconnoît bien aujourd'hui la superiorité de Gerard son pere; cependant je doute que le pere ait jamais été autant loüé que le fils. M. Colomiez qui étoit son ami intime, a fait un recueil des éloges que des sçavans du premier ordre Catholiques & Protestans lui avoient donnez, qui méritent d'avoir ici leur place, ne fût-ce que pour faire voir que les plus grands hommes ne sont pas exemts de flaterie. M. Bochart, après avoir lû son Commentaire sur Pomponius Méla, lui en écrivit en ces termes: » La premiere » chose que j'ai faite à la reception de » vôtre livre a été de le lire; à quoi je » me suis laissé emporter de telle façon, » que j'en ai perdu repas & repos, & » ne l'ai quasi point quitté, nonobstant » toutes mes affaires, que je ne l'aye » achevé. Je puis dire en verité que je » n'ai jamais rien lû, *in illo genere*, ni » qui l'égale ni qui en approche de » cent parasanges. M. de Saumaise, que » nous tenions pour un geant, ne me » paroît plus devant vous qu'un petit » pygmée. Il a bien fait de mourir avant » que cet ouvrage vît le jour; car il se» roit mort de chagrin & de colere de

se

se voir si mal mené & avec tant de « raison. Vôtre stile est merveilleux, « vos raisons fortes, vos connoissances « très-particuliéres, & tirées pour la « plûpart de livres non encore publiez : « vos conjectures heureuses, & telles « qu'il y en a peu qui ne puissent passer « pour des demonstrations. «

Grotius écrivant à Vossius le pere, dit : *Multum delector Isaaci vestri consuetudine, ob summam ejus eruditionem, morumque suavitatem.* M. de Saumaise, qui en fut dans la suite si maltraité, l'appelloit, *unde quaque doctissimum juvenem, magno patri parem futurum, cujus etiam hac ætate mensuram implet.* M. Spanheim le nomme, *recondita virum doctrina, ac insigni ingenio.* M. Lefévre de Saumur, *virum doctissimum, & magno parente majorem filium.* Le Pere Petau, dans ses Dogmes Theologiques, le qualifie de *virum eruditissimum*; & M. Huet, sans parler des autres, l'appelle *virum eruditione & ingenio florentissimum.*

¶ Il faut avoir l'esprit bien fécond, mais en même temps il faut bien aimer un travail aussi inutile que fatigant, pour rendre, comme a fait Henri Estienne, un seul distique d'une Epigramme

grecque par cent quatre autres distiques latins.

¶ Il y a des gens qui aiment les richesses, seulement pour les posseder, sans vouloir jamais s'en servir; il y en a d'autres qui ne connoissent aucun ménagement dans leurs dépenses, & qui ne croiroient pas paroître magnifiques, s'ils ne signaloient leur luxe par quelque extravagance. Adrien Junius raconte au quatriéme livre de ses Animadversions, chap. 8. qu'Augustin Chiesi ayant prié Leon X. tous les Cardinaux & les Ambassadeurs qui se trouverent alors à Rome, à un festin qu'il vouloit donner, à l'occasion de la naissance d'un fils, ne se contenta pas de leure faire la chere la plus magnifique, ayant fait venir pour cela des mets des païs les plus éloignez; il ordonna qu'à chaque service on jettât dans le Tibre, tous les plats & toutes les assietes qui avoient servi; ce qui fut executé. L'antiquité nous fournit-elle un exemple d'une si folle prodigalité? Trimalcion laissoit emporter à ses convives les plats & les assietes d'argent, voici un fou qui les fait jetter dans le Tibre.

¶ * La France qui a vû naître dans son sein tant de grands hommes & des chefs-d'œuvres dans presque tous les genres de Litteratures, peut se vanter encore de l'origine des Journaux des Sçavans, dont toute l'Europe a voulu ensuite partager le travail. Quoique cette sorte d'ouvrages soit le fruit de cette judicieuse critique qui a tant contribué à l'avancement des Sciences, on peut dire qu'elle a beaucoup servi à la perfectionner elle-même. Les extraits qu'on y donne des Livres qui paroissent, ou qui pour être anciens, n'en sont ni moins rares ni moins curieux; les avis sages & éclairez qu'on y donne; les regles du beau & du bon qu'on y établit; les réflexions solides qui y sont répanduës; tout cela à beaucoup contribué à la perfection des Belles Lettres: car ceux qui se disposent à donner leurs livres au Public, persuadez de la juste critique de ceux qui composent ces ouvrages periodiques, sont plus attentifs à perfectionner les leurs propres; ils s'éforcent à imiter les modeles qu'on leur propose, tâchent d'évi-

* Il y a dans le premier Volume de ces Mêlanges, un article à peu près semblable, mais celui-ci est plus détaillé.

ter les défauts qu'on reproche à certains Auteurs, & cherchent à attraper le goût du siecle qui est souvent exprimé dans les Journaux.

L'illustre Denys de Sallo donna la naissance à cette sorte d'ouvrage l'an 1664. il en conçut le premier projet sous le titre de Journal des Sçavans; & le 30 Mars 1665. parut son premier essai, sous le nom supposé du Sieur de Hédouvile. L'ouvrage réüssit si bien, que M. de Sallo eut la consolation de voir dans la même année son projet imité en plusieurs endroits de l'Europe, & son Journal traduit en diverses langues.

Ce sage dessein, que les Auteurs regarderent comme une espece d'inquisition qu'on vouloit établir sur le Parnasse, révolta quelques personnes; & dès la premiere année, le Journal excita des plaintes & des murmures. La liberté dont joüissoit la Republique des Lettres, eut peine à supporter le joug qu'on sembloit vouloir lui imposer. Il y a des Auteurs qui veulent être médiocres impunément, & qui ne peuvent souffrir qu'on publie, ou leurs méprises ou leurs négligences. Les reproches qu'on faisoit à l'Auteur du

Journal, n'étoient pas tous sans fondement; il s'étoit donné la liberté de juger quelquefois des ouvrages dont il faisoit les extraits, avec un peu trop de franchise; ainsi ayant quitté cet ouvrage pour d'autres affaires, M. l'Abbé Galloys qui lui succeda en 1666, changea de conduite, & s'appliqua uniquement à donner des extraits des livres, sans en faire la censure. M. l'Abbé de la Roque succeda à M. Galloys sur la fin de l'an 1674, & eut lui-même pour successeur M. le President Cousin.

Le Journal des Sçavans est une entreprise trop forte pour un seul homme; d'ailleurs les matieres qui sont de son ressort roulent sur des sujets trop differens, pour être tous également à la portée d'une seule personne; ainsi vers le commencement de ce siecle, M. le Chancelier de Pontchartrain, dont les vûës ne s'étendoient pas moins à l'avancement des Sciences, qu'au reglement de l'Etat, forma une compagnie de gens de Lettres pour travailler à cet ouvrage; & afin qu'il se formât sous les yeux de M. l'Abbé Bignon son neveu, les assemblées se tinrent chez lui une fois la semaine. Le pre-

mier Journal de cette nouvelle compagnie parut le Lundi 2 Janvier 1702. & il a toûjours continué sans être interrompu jusqu'au mois de Juin 1723: où il fut discontinué. Enfin, il reparut le premier Mars 1724 sous une nouvelle forme ; puisqu'au lieu qu'on le donnoit tous les Lundis, on ne le fait plus paroître que tous les mois, & on peut assûrer que le public n'y a rien perdu.

J'ai dit que le projet du Journal avoit paru si utile, que presque toute l'Europe avoit voulu y prendre part. En effet, l'Angleterre commença dès l'an 1665 ses *Philosophicals Transactions*; mais cet ouvrage ne regarde guéres que la Phisique & les Mathématiques. M. l'Abbé Nazari se chargea du même travail pour la Ville de Rome en 1668, sous les auspices du Cardinal Massimi. Le Journal de Leipsic, intitulé *Acta eruditorum*, commença en 1682, par les soins du sçavant M. Menkenius, Professeur dans la célébre Université de cette Ville, & cet ouvrage a toûjours été continué depuis avec beaucoup de réputation, sur tout par une infinité de morceaux de Mathématique, qu'on auroit de la peine à

trouver ailleurs. Le fameux M. Baile entreprit pour la Hollande le même ouvrage en 1684. & ses nouvelles de la Republique des Lettres parurent pour la premiere fois au mois de Mars de cette année. Ce nouveau Journal fut reçû avec beaucoup d'applaudissement. Aussi ne vit-on jamais des analyses plus justes & plus exactes. Il sçavoit renfermer dans de courts extraits l'idée la plus précise d'un livre, sans y mêler rien d'ennuyeux. Les matieres les plus séches & les plus abstraites y étoient égayées par des traits vifs, piquans & ingénieux. Il enlevoit le suffrage des lecteurs; & il étoit bien rare que les Auteurs eux-mêmes ne trouvassent leurs ouvrages embellis sous sa main. M. Baile discontinua ce travail à la fin du mois de Fevrier 1687, après en avoir donné trente-six volumes in douze, & il eut pour successeur M. de Beauval, dans ce travail Litteraire, qui le continua, avec quelques amis, jusques au mois d'Avril 1689. Alors l'ouvrage fut interrompu jusques au commencement de l'année 1699. que M. Bernard le reprit sous le même titre & l'a continué jusques à la fin de 1710. & jusques à present il n'a point eu de successeurs.

Deux autres Journaux parurent en Hollande dans le temps que M. Baile discontinua le sien. M. Basnage entreprit le premier, sous le titre d'*Histoire des Ouvrages des Sçavans*. Le second est de M. le Clerc qui donna la même année le premier Tome de sa *Bibliotheque Universelle*, & il l'a continuée jusqu'au vingt-cinquiéme volume qui n'étoit que le premier de l'année 1693. Dix ans après ce même Auteur reprit son ancien dessein sous le titre de *Bibliotheque choisie*, qu'il a poussée jusques au vingt-sixiéme Tome. Enfin, après quelque intervalle il a recommencé cet Ouvrage sous le titre de *Bibliotheque ancienne & moderne*, qu'il continuë encore.

Au commencement du siecle les Jésuites entreprirent un autre Journal intitulé : *Memoires pour l'histoire des sciences & des beaux arts*, qui s'imprime à Trevoux sous les auspices de Monsieur le Duc du Maine, & cet Ouvrage, si on excepte six ou sept mois de l'année 1720. continuë toûjours avec le même succès. Les Auteurs de ces Memoires ont souvent changé, mais on a toûjours soin de n'y employer que d'habiles gens. On ne parlera point ici de plusieurs autres Ouvrages perio-

diques

diques qui ont ſuivi le plan des Journaux, tels que ſont la Bibliotheque ancienne, la France ſçavante, l'Europe ſçavante, Bibliotheque critique, Memoires hiſtoriques & critiques, & pluſieurs autres, qu'on peut regarder la plûpart comme des phénomenes litteraires qui ont diſparu dès les premiers volumes.

¶ Si les portraits & les caractéres qu'on entreprend de repréſenter & de joüer ſur le théatre, étoient un peu plus naturels & moins outrez qu'ils ne le ſont pour l'ordinaire, ils ne plairoient peut-être pas tant au parterre, mais ils corrigeroient davantage le défaut des hommes. Si on a de la peine à avoüer qu'on eſt ridicule, on s'aime trop pour croire qu'on l'eſt autant que le perſonnage qui paroît ſur la ſcene. On renvoye le portrait à un autre, & on ne prend rien pour ſoi; on ne s'y reconnoît point. En effet on peut ſe donner des airs au deſſus de ſa condition, ſans devenir pour cela un M. Jourdain ou une Comteſſe d'Eſcarbagnas. Eliſe eſt à la verité un peu affectée dans ſes manieres & dans ſa converſation, mais elle ne ſe reconnoît point dans les précieuſes ridicules. Cliton eſt bizarre & particulier, & ne

pense pas ordinairement comme les autres hommes ; mais il ne voudroit pas pour la rareté du fait avoir perdu un procès de consequence, plûtôt que d'avoir sollicité ses Juges. Un grondeur ne croit pas que M. Grichard ait tort de s'emporter contre un maître de danse qui veut à toute force lui faire danser la sarabande. Un joüeur quelque emporté qu'il soit, s'il est bien amoureux, n'engagera pas le portrait de sa maîtresse. Quelque entêté que soit un Marquis de son merite & de ses talens, il ne va pas jusques à en sauter de joie. On peut être malade imaginaire, sans donner dans l'idée ridicule de se faire recevoir Medecin, pour être à même des remedes & des consultations. Jamais une femme entêtée de la pureté de la langue, ne chassera sa servante pour ne pas parler Vaugelas. Ce n'est pas joüer les Medecins que de les représenter sous la personne de Sganarelle ; & l'extravagance des remedes qu'il prescrit ne peut jamais être un exemple. On peut être étourdi même avec excès, sans rompre toutes les mesures d'un confident ; & on n'oublie pas aisément des noms qu'on vient de repeter plusieurs fois, sur-tout lorsqu'on y prend le dernier interêt.

J'en pourrois dire autant des caracteres qui ſont joüez dans pluſieurs autres Pieces ; mais puiſque les meilleures ſont ſujettes à cet excès, on doit bien juger que les autres n'en ſont pas exemptes. Si les Auteurs y faiſoient attention, ils repreſenteroient les défauts des hommes tels qu'ils ſont, ſans vouloir imaginer des chimeres qui ne ſubſiſtent point, pour les expoſer à la riſée publique. Je ſçai qu'il eſt permis ſur le Théatre de groſſir un peu les caracteres ; les portraits qui paroiſſent ſur la Scéne ſont dans une perſpective qui eſt vûë du Parterre ; ſi les traits en étoient trop déliez, ils échapperoient à la vûë des ſpectateurs. Mais il eſt un juſte milieu qu'il faut attraper ; en un mot, il ne faut ni des miniatures ni des groteſques.

¶ Il eſt d'autant plus difficile de bien peindre les hommes, que ſouvent ils ne ſe reſſemblent pas eux-mêmes : tel paroît timide dans des occaſions où il n'y a preſque rien à craindre, qui eſt intrepide dans les plus grands dangers. Il y en a qui ſont en garde contre les loüanges les plus délicates & les mieux méritées, qui ſe laiſſent ébloüir quelquefois par les plus groſſieres & les plus fades. D'autres qui ſont aſſez deſinte-

reſſez pour refuſer des récompenſes qui leur ſont dûës, qui en même temps ne ſe font point de ſcrupule d'envahir le bien d'autrui. Aujourd'hui on réſiſte à une tentation délicate d'orgüeil & d'ambition, demain on donne dans les panneaux le plus groſſierement tendus. Humble & modeſte dans une occaſion, on eſt fier & inſolent dans une autre; tour à tour reſolu & irreſolu; là on prend ſon parti avec fermeté, ici on ſe laiſſe entraîner ſans réſiſtance. Si on ne connoiſſoit point ces contradictions, comment pourroit-on comprendre le portrait que Salluſte fait de Catilina, qui étoit liberal de ce qui étoit à lui juſques à la prodigalité, & qui avoit une convoitiſe inſatiable de ce qu'il ne poſſedoit pas? *ſui prodigus, alieni avarus.* Ciceron donne dans la guerre & dans les dangers de la Republique des marques d'un courage intrepide, & il paroît lâche & timide quand il s'agit de mourir; Demoſthene au contraire fuït dans le combat, & eſt tellement ſaiſi de frayeur, qu'il demande quartier à un buiſſon auquel il s'étoit accroché; & le même Demoſthene devenu comme Ciceron la victime de ſes ennemis, meurt avec une conſtance admirable.

¶ Les Anciens nous apprennent * qu'Aristote s'étoit broüillé avec son maître Platon ; mais Elien est, je crois, celui de tous qui est entré dans un plus grand détail sur ce sujet. Platon étoit un homme tout Philosophe ; l'habit, la maniere de vivre, la conversation, rien ne démentoit cette austerité de morale, dont il avoit toûjours fait profession. Aristote au contraire affectoit en tout un air de courtisan, qui n'étoit point sans doute le fruit des leçons qu'il avoit reçûës : ses habits étoient toûjours magnifiques : il prenoit grand soin de se faire raser, portoit des bagues au doigt ; & tout jusques à sa chaussure étoit recherché. Si on ajoûte à cela un air moqueur, un soûris malin, une étourderie dans ses discours, on jugera aisément que le disciple ne devoit point être du goût du maître. Platon, dit Elien, lui en avoit souvent fait des plaintes ; & pour le ramener, il lui avoit proposé l'exemple de Xenocrate, de Speusippe, d'Amicles & de ses autres confreres. Ces reproches piquerent le disciple indocile, & furent le commencement de cette mesintelligence qui éclata si fort dans la suite. Un jour que Xenocrate étoit

* *Varia Hist. L. 1.*

absent, & Speusippe malade, Aristote avec quelques-uns de ses amis alla rendre visite à Platon qui étoit pour lors fort âgé. C'étoit dans le dessein de l'insulter qu'il alloit le voir ; ainsi il ne chercha pendant toute la conversation que l'occasion de le surprendre par des questions captieuses & par des sophismes ausquels il ne le croyoit plus en état de lui répondre. Platon mortifié au dernier point de cette nouvelle insulte, n'osa plus aller se promener dans l'endroit où il avoit philosophé si long-temps. Aristote profitant de cette occasion, y parut avec beaucoup de faste ; mais Xenocrate étant de retour de son voyage & voyant ce changement, y ramena son maître accompagné de tous ses disciples, & obligea Aristote de lui ceder la place.

¶ Le Pere Rapin, après avoir fait voir ce que Demosthene & Ciceron avoient de commun & de particulier du côté de la naissance, de l'éducation, de l'esprit, & des talens naturels ; n'osant décider lequel de ces deux Orateurs a été le plus illustre, entre bien dans le caractere de leur éloquence. Rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit là-dessus. On peut dire, selon lui, que Demosthene par l'impetuosité de son temperament, par la force

de ses raisonnemens, & par la vehemence de sa prononciation, étoit plus pressant que Ciceron : de même que celui-ci par ses manieres tendres & délicates, par ses mouvemens doux, penetrans, passionnez, & par toutes ses graces naturelles, étoit plus touchant que Demosthene. Le Grec frappoit l'esprit par la force de son expression, & par l'ardeur & la violence de sa déclamation ; le Romain alloit au cœur par de certains charmes & de certains agrémens imperceptibles qui lui étoient naturels, & ausquels il avoit joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable. L'un éblouïssoit l'esprit par l'éclat de ses lumieres, & jettoit le trouble dans l'ame ; & le génie insinuant de l'autre pénetroit par des douceurs & des complaisances jusques dans le fond du cœur. Il avoit l'art d'entrer dans les interêts, dans les inclinations, dans les passions & dans les sentimens de ceux qui l'écoutoient.

C'est un tourbillon, disoit Longin, *& un coup de tonnerre que l'éloquence de Demosthene, qui renverse tout ; & celle de Ciceron est semblable à un embrasement qui consume tout.* Si-bien que la violence & l'impetuosité font le caractere

de l'éloquence de l'Orateur Grec ; le progrès d'une incendie qui s'avance pied à pied, la chaleur & cette vertu insinuante semblable à celle du feu, sont les qualitez de l'éloquence de Ciceron. L'un éclate comme un foudre, l'autre échauffe comme un grand feu. Le cours de l'éloquence de Demosthene est si vehement & si rapide, ses ornemens sont si serrez & si frequens, tout son caractere a une élevation si semblable aux lieux escarpez & aux précipices, qu'on a de la peine à le suivre. Ciceron, au contraire, force les gens d'aller au devant de lui ; il tourne les esprits de ceux ausquels il parle, & il manie si bien les cœurs par ses mouvemens, qu'on le devine & qu'on le prévient ; & quand il avance quelque chose, on sçait où il va, par l'adresse qu'il a de laisser voir d'où il vient ; tant il connoît bien tous les ressors & les détours du cœur humain, qui est son grand art & sa grande science.

Pour rapprocher ensuite ces deux grands hommes, voici les reflexions qu'il ajoûte. Ciceron étoit touchant, mais d'une façon à sçavoir presser dans le besoin, & ajoûter à la douceur de son naturel toute la vehemence & toute

l'indignation que pouvoit demander son sujet, & dont l'esprit le plus emporté eût pû être capable, comme il paroît dans les affaires qu'il eut contre Verres, Pison, Clodius, Catilina & Antoine. Demosthene est pressant aussi, mais de sorte qu'il sçait toucher, comme on peut le voir en quelques endroits de ses Olynthiennes, dans l'Oraison de la liberté des Rhodiens, dans la défense de Ctesiphon & ailleurs : mais comme tout le génie de l'Orateur Grec, son naturel, son art, l'austerité de sa morale, & son action même le portoient à être pressant, vif & vehement, & que toutes les qualitez naturelles de l'Orateur Romain le portoient à plaire & à toucher ; ce sçavant homme conclud qu'on peut distinguer l'un & l'autre par ces deux manieres, qui sont leur caractere particulier & essentiel : & il ajoûte que s'il avoit à parler à des personnes élevées au-dessus de lui, il croiroit devoir imiter Ciceron, & que pour harranguer le peuple, il suivroit la methode de Demosthene.

Quelque génie qu'on ait, il faut encore bien travailler pour exceller dans les arts & dans les sciences. On est étonné en lisant l'Histoire, de voir ce que

firent Ciceron & Demosthene pour devenir de parfaits Orateurs. Le premier, après avoir étudié sous tout ce qu'il y avoit d'habiles maîtres dans toute l'Italie, non seulement par rapport à l'éloquence, mais encore pour ce qui regarde la Philosophie, les Mathematiques, l'Histoire, la Politique & les Loix; voyagea encore dans la Grece & dans l'Asie, pour consulter les plus grands hommes dans toutes les sciences, & pour apprendre la prononciation & le geste qui contribuënt tant à perfectionner l'Orateur. Il eut pour maître le fameux Roscius, le plus excellent Comédien de son temps. De là vient cette quantité d'idées nobles sur toutes sortes de sujets, qui brillent en tant d'endroits dans les Oraisons de ce celebre Orateur.

Demosthene dont l'éducation ne fut ni si suivie ni si brillante que celle de Ciceron, & dont le naturel n'étoit pas aussi heureux que celui de ce fameux Romain, répara par une étude continuelle & par une retraite de plusieurs années, ce qui lui manquoit de ces deux côtez. Il eut soin aussi de consulter d'habiles Comédiens pour apprendre le geste & la prononciation. Comme il étoit naturellement timide, il alloit déclamer sur

le bord de la mer, afin que le bruit & l'agitation des flots l'accoûtumassent aux mouvemens tumultueux d'une populace mutinée ; il fit plus, comme il avoit quelque peine à s'énoncer, il se remplissoit la bouche de cailloux pour se procurer une prononciation plus aisée.

¶ Je ne trouve pas que le Pere Rapin ait aussi bien réussi dans la comparaison d'Homere & de Virgile, que dans celle de Demosthene & de Ciceron ; ici s'il montre quelque penchant pour l'Orateur Romain, il a soin de le couvrir par de justes compensations en faveur de l'Orateur Grec ; là il penche trop visiblement pour Virgile ; & dès-là il perd le caractere de Juge ou plûtôt de Rapporteur, qui convient à ceux qui entreprennent ces sortes de compensations : ce n'est pas qu'il ne dise des choses magnifiques du génie d'Homere, comme je l'ai déja remarqué dans ces Mélanges ; mais à travers les éloges, il laisse trop voir sa prédilection pour le Poëte Latin. Encore on lui pardonneroit cette effusion de cœur, si elle ne l'avoit porté à avancer des reflexions fausses. Le plus grand défaut, dit-il, de l'Iliade est que ce Poëme n'a pas de liaison avec la colere d'Achille qui en fait le sujet ; *car*

Homere dans l'espace de dix-huit livres n'y pense plus, comme s'il avoit tout-à-fait oublié sa proposition & son dessein, qui doit être comme une étoile qui en guide le cours : ou comme une boussole qu'on ne peut perdre de vûë sans s'égarer. Il ne parle dans ce long espace de chemin que de sieges, de batailles, de surprises, de consultations de dieux, & tout se rapporte au siege de Troye : ce qui a fait prendre à Horace le parti de croire que le sujet de l'Iliade est la guerre de Troye, selon le nom même qu'elle porte : & ainsi de quelque côté qu'on regarde ce Poëme, il paroîtra defectueux en cette partie.

Le sujet de l'Iliade * est la colere d'Achille qui fut si funeste aux Grecs : il n'est donc pas vrai qu'Homere ait oublié son sujet dans les dix-huit premiers livres de ce Poëme. Il ne s'en est jamais mieux ressouvenu : les Grecs ont toutes sortes de desavantages depuis la retraite d'Achille, dont la colere qui lui a inspiré cette retraite, leur est funeste ; & Homere ne pouvoit pas mieux prouver sa proposition que par ce détail. Ce Poëte avoit l'esprit trop sublime & trop élevé, pour se croire obligé d'avertir de temps

* *Voyez le Traité du Pere le Boßu sur le Poëme Epique.*

en temps que les disgraces des Grecs venoient de l'absence de ce jeune Heros ; cela se voit clairement : cette étoile, cette boussole, Homere ne les perd point de vûë. Il n'est pas vrai non plus qu'Horace ait cru que le sujet de l'Iliade fût la guerre de Troye, quoique ce Poëte appelle Homere *Trojani belli scriptorem.* Il suffit de renvoyer sur cet article au sçavant Traité du Pere le Bossu. Le nom de l'Iliade que porte ce Poëme, ne prouve rien, ce n'est point Homere qui lui a donné ce titre. Chaque livre en avoit un particulier, selon qu'il avoit plû à ceux qui les récitoient, de les nommer ; le premier s'appelloit la colere d'Achille, le second, le dénombrement : ainsi des autres ; & ce ne fut qu'après que Pisistrate les eût rassemblez qu'ils porterent le nom d'Iliade. Je m'étonne qu'un homme aussi habile que le Pere Rapin n'y ait point fait attention, & soit tombé par là dans des méprises qu'on ne sçauroit pardonner à ce judicieux critique.

¶ A mesure qu'on foüille la terre en Italie, sur-tout aux environs de Rome, on découvre toûjours quelque monument ancien, & on n'y marche gueres que sur des statuës, des bas-reliefs, des

colonnes, des édifices renverſez, & des inſcriptions. La France autrefois poſſedée par les Romains offre encore tous les jours un grand nombre de monumens. Qui auroit crû qu'en travaillant devant Tournay aux ouvrages d'un ſiege, on y eût découvert des tombeaux des anciens Romains, des urnes, des monnoies, des lampes & des médailles. On ſçait qu'en creuſant dans les ruïnes d'un vieux édifice près du cimetiere de ſaint Brixe en 1653. on trouva le tombeau de Childeric. L'idole qui étoit dans ce monument, le cachet, le ceinturon garni d'une grande quantité d'abeilles d'or, & l'équipage funebre de ce Roy fut preſenté par le Magiſtrat de Tournay à l'Archiduc Leopold Gouverneur des Pays-Bas; & Jean-Philippe de Chonborn Archevêque Electeur de Mayence qui devoit ſon élevation à la France, ayant retiré ces anciens monumens de l'Hiſtoire de France après la mort de l'Archiduc, en fit preſent à Louis XIV. qui les fit placer dans ſa Bibliotheque.

¶ Un homme eſt bien mortifié lorſqu'il ſe voit la dupe de celui qu'il vouloit railler. Un petit maître de la Cour du Cardinal de Richelieu, qui avoit peu ménagé ſon patrimoine, demanda

un jour à M. de Lort Medecin de cette Eminence quelle maladie il pouvoit avoir; puisqu'il mangeoit bien, bûvoit encore mieux, dormoit à merveille, & que cependant toutes ſes éjections étoient d'une couleur verdâtre qui l'inquiettoit, M. du Lort qui vit bien que le jeune diſſipateur vouloit ſe mocquer de lui, dit d'un grand ſang-froid : c'eſt, Monſieur, parce que vous avez mangé votre bien en herbe,

¶ Il y a des Auteurs, qui en donnant un Ouvrage au Public, renvoyent à tous propos à quelque autre qu'ils ont deſſein de compoſer, & on ne manque pas après cela de le ſouhaiter avec empreſſement, & ſi l'Auteur eſt celebre, de croire que cet Ouvrage doit être excellent. Le fameux Mezeriac en avoit uſé ainſi dans ſes Epitres d'Ovide, renvoyant continuellement les Lecteurs à ſon Commentaire ſur Apollodore; combien de ſçavans ont ſouhaité de voir cet Ouvrage imprimé ! on l'a fait chercher de tous côtez, & lorſqu'on a été aſſez heureux pour le découvrir, il s'eſt trouvé que cet Ouvrage ne répondoit pas à la réputation de ce grand homme. C'eſt ainſi que m'en a parlé celui qui le poſſede, & qui eſt bien capable d'en juger.

Les Ouvrages de ce célebre Académicien étoient autrefois fort rares, sur tout son Commentaire sur les Epitres d'Ovide, qui est rempli de la plus profonde érudition & d'une critique admirable. Depuis que cet excellent Livre a été réimprimé, & qu'on connoît par la vie de cet Auteur qu'on a mise à la tête de ce Commentaire, son caractere & ses Ouvrages; je n'en dois dire ici autre chose, sinon qu'on voit bien qne Monsieur & Madame Dacier avoient extrêmement profité de ses lumieres, dans un temps où son Livre étoit exerémement rare.

¶ Je ne sai pourquoi l'Academie Françoise n'exige plus que ceux qu'elle reçoit, s'exercent sur quelque sujet conforme à leurs études & à leurs talens; cela ne vaudroit-il pas mieux que de ne faire rouler les discours de reception que sur les loüanges éternelles du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de l'Academie & de l'Académicien mort? Quelque tour qu'on donne à ces éloges tant de fois repetez; quelques heureuses que soient les transitions de l'un à l'autre; quelques beaux, en un mot, que soient ordinairement ces sortes de discours, il est sûr qu'il y a moins à profiter que dans des sujets d'Histoire ou de

de Litterature, qui feroient maniez par des plumes délicates. J'ai vû un des illustres membres de cette Compagnie, très-capable assurément de se tirer de ce pas délicat, être fort embarrassé de son discours; & il ne put pas s'empêcher de me dire, qu'il auroit mieux aimé traiter le sujet le plus difficile. Apparemment que du temps de Mezeriac on en usoit autrement, puisque le discours qu'il composa pour être reçû dans cette Academie, roule sur les Traductions. Serai-je démenti du public lorsque j'avancerai de sa part, qu'un sujet de Litterature bien traité; une Critique censée & judicieuse de quelque ouvrage de réputation; une découverte utile; un morceau d'Histoire interessant, toucheroit plus sensiblement les auditeurs, que la transition la plus ingénieuse d'une loüange usée, & une autre qui souvent n'est pas neuve?

¶ Je n'ai point trouvé de situation dans l'Histoire qui m'ait tant plû, que l'entrevûë d'Auguste & de Cleopatre. Cette fameuse Reine, après la bataille d'Actium, s'étoit retirée dans un superbe tombeau, où elle avoit vû expirer Antoine entre ses bras. Auguste, qui jugea bien qu'elle se donneroit la mort,

pour ne pas tomber entre ses mains, lui fit donner quelque esperance, & peu de jours après il alla lui rendre visite ; Cleopatre le reçut couchée sur un lit de repos, & dans un desordre peu modeste : elle esperoit pouvoir encore lui donner de l'amour. Le Prince politique peu touché des appas de cette Reine, ne songeoit qu'à lui inspirer le desir de vivre, afin de la reserver pour son triomphe. Il savoit bien qu'il ne pouvoit pas faire un plus grand plaisir à Rome, que de lui montrer une Reine qui avoit soûmis à ses charmes Cesar, le jeune Pompée & Marc Antoine : d'ailleurs l'honneur de mener en triomphe une Princesse qui avoit tenu dans ses fers trois grands hommes, flattoit plus sa vanité que toutes les autres dépouilles de l'Orient. Quel ménagement du côté d'Auguste pour l'engager à vivre sans lier aucune intrigue ! Quelle fine coqueterie du côté de Cleopatre, pour inspirer de l'amour à ce jeune vainqueur ! Que d'artifices employerent dans cette conversation l'amour & la politique !

Un autre trait d'Histoire encore bien interessant, selon moi, & une situation bien délicate ; c'est l'entrevûë de Scipion l'Afriquain & d'Annibal à

Ephese. Quel plaisir n'a-t-on pas de voir ces deux grands hommes, ces célébres rivaux, qui venoient de disputer, à la tête de deux armées, l'Empire du monde, s'entretenir, dans une conversation tranquile, comme deux particuliers, & se demander leur sentiment sur les plus grands Capitaines de l'antiquité. Annibal, dit que le premier est Alexandre, Pyrrhus le second, & lui Annibal le troisiéme; Scipion surpris, lui dit : *Et si vous m'aviez vaincu, en quel rang vous mettriez-vous donc? Au premier*, repartit fierement Annibal. Il y a dans ce discours & dans cette réponse un air de grandeur, & en même temps une finesse de loüange & de politesse pour Scipion, qui forme une image tout-à-fait sublime. J'aime mieux voir ces deux illustres Généraux dans cette conversation, qu'à la tête de deux armées. Tite-Live pensoit la même chose sur ces traits particuliers qui dévelopent si-bien le caractere des grands hommes, & font paroître toute leur vertu : puisque parlant de l'action de Scipion, qui, accusé par Q. Petilius, d'avoir détourné à son profit une partie des dépoüilles d'Antiochus; & paroissant au milieu de l'assemblée du Peuple, dit pour toute justi-

fication : *C'est à tel jour qu'aujourd'hui que j'ai pris Carthage, que j'ai défait Annibal, & vaincu les Carthaginois; allons au Capitole en remercier les Dieux.* Car l'Historien remarque que ce jour lui fut plus glorieux, & lui fit plus d'honneur que celui auquel il triompha de Siphax & des Carthaginois : *Celebratior is prope dies favore hominum, & æstimatione vera magnitudinis ejus fuit, quam quo triumphans de Siphace & Carthaginensibus urbem invectus.*

¶ Aulugelle rapporte que Xenophon, après avoir lû les deux premiers livres de la République de Platon, étant touché d'émulation, pour le grand succès qu'ils avoient dans le monde, il forma le dessein de composer le bel Ouvrage de l'*Institution de Cyrus*, pour opposer à cette idée de République que Platon vouloit établir, l'exemple d'une Monarchie, dont le gouvernement a en lui-même quelque chose de plus grand & de plus parfait : ainsi s'exercerent, à l'envi l'un de l'autre, les deux plus célébres disciples de Socrate, sur deux sujets si importans, & dans lesquels ces deux grands hommes ont dévelopé les plus belles idées que la raison puisse con-

cevoir. Je n'examine point ici si la Cyropedie est vraiement historique, comme le prétendent quelques Auteurs, ou si le modele du Prince parfait qu'elle propose, n'est fondé que sur les idées de perfection qu'avoit Xenophon, semblable en cela à la Repubique de Platon; il suffit de dire que l'antiquité n'a peut-être jamais rien produit de plus ingénieux & de plus grand que ces deux Ouvrages.

¶ *Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens*. A Paris, chez Urbain Coustelier, 1716. Dès que cet Ouvrage parut, quoique sans nom d'Auteur, on s'apperçut bien-tôt qu'il étoit de M. Huet ancien Evêque d'Avranches. L'érudition, la profondeur des recherches, l'ordre & la netteté décelerent l'illustre Prélat. On peut regarder cette Histoire comme un de ses meilleurs ouvrages. Ce livre est trop connu pour en donner le plan; mais je ne sçaurois m'empêcher de remarquer ici, que dans l'endroit, où il parle des navigations que les Phéniciens, les Carthaginois, & ensuite les Grecs & les Romains firent dans les Indes Orientales, par le tour de l'Afrique, & en doublant le Cap de Bonne Esperance, il a omis un fait rap-

porté par Strabon Geog. l. 2. ch. 98. & 99. qui me paroît encore plus décisif que tout ce qu'il rapporte sur ce sujet. Ce sçavant Geographe raconte, sur la foi d'Eratostene & de Possidonius, qu'un certain Eudoxus étant à la Cour de Ptolemée Evergete second du nom, ceux qui gardoient de la part de ce Prince les passages du Golphe Arabique, ayant emmené un Indien qu'ils avoient trouvé demi-mort dans un vaisseau, & ce Prince lui ayant fait apprendre le grec, il sçut qu'il venoit des Indes, & que s'il vouloit lui donner un vaisseau avec des matelots, il les conduiroit dans son païs. Ptolemée ayant fait équiper un navire, fit partir l'Indien avec Eudoxe, qui avoit ordre de l'accompagner; le vaisseau sortit par le détroit de Gibraltar, & aprés avoir pénetré bien avant dans la mer d'Orient, il revint chargé d'aromates & de pierres précieuses.

Après la mort de Ptolemée, Cleopatre sa femme fit équiper un autre vaisseau, & fit partir le même Eudoxe pour aller sur les côtes de l'Ethiopie. Lorsqu'il y fut arrivé, il vit sur le rivage les débris d'un navire qui y avoit fait naufrage; & ce qui l'étonna fort, il apperçut une proüe avec la figure

d'un cheval. S'étant informé des habitans de la côte d'où étoit venu ce vaisseau, il aprit qu'il étoit arrivé du côté de l'Occident ; Eudoxe emporta avec lui cette proüe à Alexandrie ; les Pilotes les plus habiles l'ayant bien examinée, dirent d'un commun accord que c'étoit les restes d'un navire fabriqué à Cadix, où ils en avoient vûs souvent de semblables ; ce qui se rapportoit exactement à la rélation des Ethiopiens. Ce fait & une infinité d'autres rapportez dans l'Histoire du Commerce, prouve sans réplique que les Anciens avoient souvent tenté le voyage des Indes par l'Ocean, & avoient doublé le Cap de Bonne-Esperance. Eudoxe fut mal récompensé du Roi d'Egypte qui lui enleva tout ce qu'il avoit rapporté de son voyage, ce qui l'obligea à se retirer à Cadix, où il tenta une troisiéme fois le tour de l'Afrique, ainsi que nous l'aprenons de Pline.

Il est vrai que Strabon réfute cette histoire par un grand nombre de raisons qu'on peut lire dans cet Auteur. Mais quand on ne remarqueroit pas que cet habile Geographe avoit beaucoup de penchant à critiquer Eratosthene & Possidonius ; on pourroit lui opposer l'au-

torité de Cornelius Nepos Historien très-estimable, & celle de Pline qui l'a suivi. Ainsi il paroît que c'est avec un peu trop d'aigreur, que Strabon compare cette rélation avec celles d'Euhemere & d'Antiphanes, qu'on sçait être remplies de faussetez. Il est bon cependant de remarquer ici qu'il y a quelque difference entre Possidonius & Pline; ce dernier sur la foi de Cornelius Nepos faisant aller Eudoxe à Cadix par le golphe Arabique & le tour de l'Afrique; & Possidonius le faisant embarquer à Alexandrie pour aller gagner le détroit. Mais on peut concilier ces deux Auteurs en disant qu'ils parlent des deux differens voyages que ce fameux Voyageur fit autour de l'Afrique, dont l'un pouvoit avoir été commencé par le golphe Arabique, l'autre par Cadix.

¶ On sçait qu'après la mort de Romulus, les Romains ne lui élûrent pas d'abord de successeur, & qu'il y eut un interregne d'un an, pendant lequel la puissance souveraine étoit entre les mains de ces mêmes Senateurs que Romulus avoit établis; mais les Anciens ne conviennent pas dans la maniere dont les Patriciens se distribuoient l'autorité. Denys d'Halicarnasse * dit que les Senateurs

* L. 1.

qui

qui étoient au nombre de deux cens, tiroient au sort entre eux, & qu'on établissoit Regens les dix premiers sur qui tomboit le sort, pour gouverner la Ville avec un pouvoir souverain ; qu'ils ne gouvernoient pas cependant tous dix ensemble, mais successivement chacun cinq jours, pendant lesquels ils avoient les faisceaux & les autres marques de l'autorité Royale ; que celui qui avoit commencé le premier remettoit sa dignité au second, & celui-ci au troisiéme, ce qui se faisoit de la même maniere jusques au dixiéme ; & que quand les dix premiers avoient regné successivement leurs cinquante jours, dix autres prenoient en main le gouvernement, & le rendoient à d'autres après avoir fait leur temps. Appien *a* est en cela conforme à Denys d'Halicarnasse ; mais Plutarque dit au contraire *b* que ces Senateurs gouvernoient l'un après l'autre chacun six heures du jour & six heures de la nuit ; en sorte que dans 24. heures le même homme étoit alternativement Sujet & Roy. Tite-live *c* s'est expliqué sur ce sujet d'une maniere qui favorise également ces deux opinions. *Decem im-*

a *Guerres civiles.* b *Vie de Numa.*
c *L. I.*

peritabant, dit-il, *quinque dierum ſpatio finiebatur Imperium*. Ce qui peut abſolument ſignifier qu'à eux dix ils ne gouvernoient que cinq jours, c'eſt-à-dire chacun douze heures. Eutrope s'eſt rangé du côté de Denys d'Halicarnaſſe, dont le ſentiment eſt le plus vrai-ſemblable. *Senatores*, dit cet Auteur, *per quinos dies annum unum regnarunt*. Ce qui ne peut s'entendre qu'en ce ſens, que chaque Senateur regnoit cinq jours.

¶ Rien n'eſt plus agréable, ni ne contente davantage la curioſité de l'eſprit, que les portraits des grands hommes. Un Philoſophe qu'on exhortoit d'aller chez un Peintre pour y voir des païſages de Flandres & d'Italie, diſoit qu'il falloit voir les païſages dans la campagne, & les hommes illuſtres dans leurs portraits. Je ſçai mauvais gré à feu Henry de Valois ſi diſtingué dans la Litterature, de n'avoir jamais voulu laiſſer tirer ſon portrait. Palerti, Velſerus, Pinelli, trois grands hommes du dernier ſiecle, ſans parler de pluſieurs autres, ont été de cette humeur. On rapporte que Socrate voyant ſon portrait dans une Bibliotheque, dit: Pourquoi me met-on ici, moi qui n'ai jamais rien écrit? Il eſt vrai, lui ré-

pondit-on, mais vous avez donné à d'autres sujet d'écrire.

M. de Bussi Rabutin ornoit les galleries de ses Châteaux des portraits des personnes les plus distinguées de son temps. M. Perrault nous a donné ceux des hommes illustres du siecle de Louis le Grand ; peut-être que quelqu'un s'avisera de nous donner les portraits des Dames illustres qui ont brillé dans le même siecle ; & on n'oubliera pas sans doute Mademoiselle de Scuderi, Madame la Comtesse de la Suze, Madame & Mademoiselle des Oulieres, Mademoiselle le Hay, Madame Daunoy, Madame Dacier, & tant d'autres qui ont fait voir que le bel esprit, la connoissance des Langues, la Poësie, la Peinture & le Dessein, & l'érudition même la plus profonde peuvent être le partage du beau sexe. J'apprens qu'un célebre Graveur de Geneve s'applique actuellement à frapper des médailles des grands hommes des deux derniers siecles. Quelle consolation pour les Sçavans ! quel trésor pour tout le monde, si chaque siecle avoit produit des personnes si bien intentionnées pour la gloire des hommes illustres !

¶ Jean-Pierre Camus Evêque du Bellay

prêchant un Vendredi-Saint aux Incurables, dit en apostrophant un Crucifix : *Ah mon Seigneur, je vous vois entre deux Larrons!* A ces mots, M. le Duc d'Orleans, Gaston fils de France, qui avoit à ses côtez un Surintendant des Finances & un fameux Partisan, ôta son chapeau, pour faire croire à l'Auditoire que c'étoit à lui que le Prédicateur s'adressoit.

¶ *Sal indicum*; c'est ainsi qu'anciennement les Médecins appelloient le sucre qu'ils employoient dans la composition des remedes. Le miel tient à present dans la Medecine la place de cette espece de sucre, qui n'étoit pas préparé comme celui dont on se sert sur nos tables. Ce sucre très-assurément n'est pas bon à la santé, quoiqu'il soit agréable au goût & à la vûë. Celui des Canaries & de Madagre, qui est préferable à tous les autres pour la blancheur & la douceur, acquiert dans son rafinement qui se fait avec de la chaux vive, une acreté dangereuse qui augmente la bile, brûle le sang, & cause des vapeurs & des maux de tête, selon l'avis de quelques Médecins. *Quod lixivio ex calce vivâ depruatur, dulcedinis amittit gratiam, & acrimoniam acquirit, unde*

bilis gignitur, sanguis uritur, caput gravatur, &c.

¶ M. le Chevalier de Meré, célebre par les Ecrits qu'il a donnez au Public, a été de nos jours parmi le grand monde, ce qu'étoit dans son temps Pierre de Bordeille, connu sous le nom de Brantôme, l'un des plus galands hommes de son siecle. M. Ménage disoit que M. de Meré étoit un des hommes de Paris le plus à la mode; que sa vertu, sa valeur, sa science, sa bonne mine, sa naissance, & encore plus que tout cela, les qualitez de son esprit & la douceur de sa conversation le faisoient rechercher de tout le monde. Sorbiere lui rendoit la même justice; « ce n'est pas, disoit-il, en « parlant de lui, un Docteur qui régente « dans une Classe, & qui dicte métho- « diquement des leçons à ses Ecoliers; « c'est un esprit délicat, qui touche fi « nement les choses, & les laisse presque « toutes à deviner aux personnes sça- « vantes & judicieuses. « M. de Meré étoit un homme à reflexion; il avoit une grande abondance de pensées, & pensoit bien. Mais il faut avoüer aussi qu'à force d'avoir voulu polir son stile, il l'a extenué; qu'il est quelquefois guindé & peu naturel. La beauté de l'esprit con-

ſiſte moins dans l'arrangement étudié des termes & des expreſſions, que dans la ſolidité & la juſteſſe des penſées. Un ſtile trop paré, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion; reſſemble à ces beautez qui s'enlaidiſſent à force de ſe charger d'ornemens. Ce qu'il y a de ſingulier dans les Ouvrages de M. de Meré, c'eſt qu'en diſant lui-même que le diſcours ne ſçauroit être trop ajuſté, il détruit une autre maxime qu'il avoit avancée; qu'il faut ſur toutes choſes qu'un homme qui ſe mêle d'écrire, évite de ſentir l'Auteur; ce qui arrive néanmoins lorſqu'on eſt auſſi myſtérieux dans le langage qu'il l'étoit. Je ne m'étendrai pas davantage ſur les Ouvrages de cet Auteur; la reflexion qu'il fait, ſur ce qu'Alexandre le Grand, pour honorer la femme de Darius, l'appelloit ſa mere, fera connoître ſa maniere de penſer, qui, quoiqu'ingenieuſe, me paroît un peu trop rafinée. » Outre, dit-il à ce ſujet, que » cette careſſe étoit bien familiere, un » homme, quoique jeune, comme étoit » ce Prince, ne pouvoit pas avoir une » mere qui ne fût avancée en âge; & » les Dames n'aiment pas les choſes qui » les font ſouvenir qu'elles ne ſont pas » jeunes.

¶ Les *locustes* dont il est parlé dans l'Evangile & dans plusieurs Auteurs anciens, sont une espece de sauterelles qui n'ont rien de dégoûtant. Les Parthes, les Ethiopiens & les Arabes en faisoient un mets délicieux. Après les avoir fait tomber dedessus les arbres, par le moyen de la fumée, ils les saloient, & les faisoient secher au soleil ou au four, & les conservoient pour s'en nourrir toute l'année; S. Jean-Baptiste les mangeoit avec le miel sauvage, selon la coûtume des pauvres gens de ce temps-là. Il paroît quelquefois en Asie & dans l'Afrique des quantitez si prodigieuses de ces sauterelles, qu'elles obscurcissent l'air, consumant en un instant les fruits & les herbes de toute une contrée, & l'amas de celles qui meurent infecte l'air, & cause la contagion. M. le Clerc, dans le second tome de sa Bibliotheque universelle, a avancé avec assez de vrai-semblance, que c'est ce phenomene que les Anciens ont décrit dans la fable des Harpies, qui venoient enlever les viandes jusques sur la table du bon Phynée Roy de Bythinie; que si on a ajoûté que Calaïs & Zethus enfans de Borée les avoient chassées de la Bythinie, & les avoient poursuivies jusques aux Isles Strophades qu

ſont dans la mer d'Ionie, où ils les avoient fait périr, c'eſt que le vent du Nort les avoit entraînées juſques dans cette mer, & il eſt vrai que rien ne délivre plus ſûrement un païs qui eſt infecté de ces inſectes, que le vent qui les pouſſe dans la mer, où ils périſſent infailliblement. M. le Clerc explique avec beaucoup d'eſprit les autres circonſtances de cette fable, comme on peut le voir dans l'endroit que je viens d'indiquer.

¶ Nous avons peu d'Auteurs qui ayent mieux écrit en François que M. Felibien le pere, & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'Abbé de la Trappe qui vouloit paroître auſſi pur dans le langage qu'il l'étoit dans les mœurs, avoit choiſi cet habile Ecrivain pour revoir ſes Ouvrages. Le Dictionnaire des Arts de M. Felibien eſt ſi exact & ſi curieux, que l'Académie Françoiſe le refondit avec le ſien. Quant à ſon Hiſtoire des Peintres, on peut dire que c'eſt ſon chef-d'œuvre, non ſeulement pour la beauté du ſtile, mais auſſi pour la grace & la netteté de la narration. M. Felibien n'étoit pas de ces Ecrivains qui courent après un mot nouveau; ni de ceux qu'une expreſſion priſe pour la premiere fois dans un ſens pour lequel elle n'étoit pas faite, charme

bien plus qu'une periode juste & claire, mais composée de mots usitez ; il possedoit l'art de dire ce qu'il falloit sur chaque sujet, précisément dans les termes qui y convenoient le mieux : c'est là en quoi consiste la veritable perfection d'un Ouvrage ; & un Auteur censé & judicieux ne croit pas que des beautez étrangeres à un sujet puissent jamais l'embellir.

¶ *De officiis & pænis Romanorum. De officiis vitæ civilis.* Ces deux petits Traitez furent imprimez à Bordeaux en un seul volume, il y a environ cinquante ans. Mais le Libraire y avoit laissé tant de fautes, & il y en avoit de si choquantes, que M. de Sallo donnant l'extrait de cet Ouvrage dans le Journal des Sçavans, ne put s'empêcher en le loüant, de blâmer l'Imprimeur qui l'avoit si mal traité. L'Auteur de ce Livre étoit Messire Henri-François de Salomon Président à Mortier du Parlement de Bordeaux.

La maison de ce Magistrat étoit originaire de Venise; pendant que le Prince de Galles étoit à Bordeaux, la Republique y envoya en qualité d'Ambassadeur, Marco de Salomon noble Venitien. Ce Ministre s'étant marié en France avec

Mademoiselle Marie de Roque, en eut un fils qui fut le chef dans la Guyenne de la maison de Messieurs de Salomon, Seigneurs & Barons de Virelade, d'où est sorti celui qui donne lieu à cet article, & qui n'a point laissé d'enfans. Il avoit été Avocat General au Grand Conseil à l'âge de vingt-deux ans; après avoir exercé cette Charge pendant neuf ans avec beaucoup de distinction, il fut pourvû de celle de Lieutenant General & Président au Présidial de Bordeaux. Comme il avoit épousé Dame Isabeau de la Lanne fille de M. Lancelot de la Lanne Président à Mortier au Parlement de Guyenne, il fut instalé dans cette Charge après la mort de son beau-pere, & le Roy l'honora du Cordon de Chevalier de S. Michel, en considération des services qu'il avoit rendus à l'Etat durant les mouvemens de Toulouse & de Bordeaux. Ce fut M. le Maréchal de l'Hopital qui fit la cérémonie de sa réception. M. Salomon avoit de l'esprit, de l'érudition & de la probité, & connoissoit parfaitement les devoirs du citoyen.

¶ Strabon remarque qu'il y avoit dans la Ville de Parium près de Lampsaque sur les confins de l'Helespont, une certaine race de gens qu'on nommoit

Ophiogenetes, qui guérissoient par leur attouchement & en suçant le poison des malades, les morsures des serpens & de tous les autres reptiles venimeux, & qu'ils en appaisoient la douleur & l'inflammation, en passant doucement la main sur le mal. Il ajoûte qu'il n'y avoit dans cette famille que les mâles qui eussent cette vertu. Varron, selon Pline, assûroit que les Ophiogenetes guérissoient les morsures avec leur salive, a *Varro etiamnum esse paucos ibi, quorum saliva contraictus serpentium medeantur*. L'Historien naturaliste que je viens de citer, b dit aussi que les Marses & les Psylles peuples d'Afrique avoient la même vertu, & que leur salive & leur haleine endormoit & faisoit crever les serpens ; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les gens de cette race croyent que cette vertu leur étoit si particuliere, que c'est à cela qu'ils reconnoissoient si leurs enfans étoient légitimes. *Dès le moment que leurs femmes sont accouchées d'un enfant mâle, ils les portent aussi-tôt nuds au milieu des serpens, & les laissent exposez aux aspics & aux viperes; puis revenant le lendemain, s'ils trouvent qu'ils*

a *Plin. Liv. 7. ch. 2.* b *Loc. cit.*

en ont été mordus, ils les rejettent comme des batards, & punissent leurs femmes comme des adulteres. Si au contraire ils voyent quelques serpens crevez autour d'eux ou mis en fuite à leur approche, ils reconnoissent ces enfans pour légitimes. Quoique ce fait paroisse aussi extraordinaire que singulier, je serois assez porté à le croire, sçachant combien les hommes sont souvent la dupe des idées les plus bizarres, & qu'ils ne negligent rien de ce qui peut les tourmenter & troubler leur repos.

Le même Pline dans un autre endroit *a* dit qu'on trouve aussi des Ophiogenetes dans l'Isle de Chypre, & il raconte à ce sujet une histoire fort singuliere, qu'il assure être de notorieté publique. Exagon ayant été envoyé en Ambassade à Rome par les habitans de l'Isle de Chypre, les Consuls pour éprouver si ce qu'il disoit sur le pouvoir que ceux de sa race avoient sur les serpens étoit vrai, remplirent un tonneau d'aspics, de viperes & de scorpions, & l'enfermerent dedans avec eux; mais ces animaux, au lieu de le piquer & le mordre, se mirent à le lécher & à tourner autour de lui comme pour le flatter; *ex* b *quâ familiâ Lega-*

a *L.* 22. b *L.* 22.

tus Exagon nomine à Consulibus Romanis in dolium serpentium conjectus experimenti causâ, circum mulcentibus linguis, miraculum prebuit. Pline semble d'abord attribuer cette vertu à quelques vers magiques que ces peuples prononçoient pour charmer les serpens, *non pauci etiam serpentes ipsos excantari, & hunc unum illis esse intellectum, contrahique Marsorum cantu etiam in nocturna quiete.* Mais dans un autre endroit il dit que l'odeur du fiel d'un cameleon qu'on a fait brûler, produit cette merveille; quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il y a encore en Egypte des gens qui ont le secret d'aprivoiser les serpens, & on voit tous les jours au grand Caire de ces sortes de charlatans qui en portent dans leur sein, & qui s'en joüent devant le peuple sans aucun danger. C'est à ce secret, pour le dire en passant, qu'on doit attribuer les prétendus prodiges que deux Voyageurs modernes ont raconté du serpent d'Akmin dans la haute Egypte. Il est certain néanmoins par le témoignage de l'Ecriture, qu'il y avoit des gens qui employoient l'art de la Magie pour enchanter les serpens; il est parlé de cet usage dans les Pseaumes & dans Jérémie: *dicat aspidis surdæ & obtu-*

rantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter.

¶ J'ai remarqué dans ces Mêlanges que la preuve de l'innocence qui se faisoit par le duel, étoit une coûtume aussi extravagante que cruelle. Celle du feu qu'on employoit dans ce temps-là étoit plus ordinaire & plus autorisée. Lorsqu'on vouloit connoître si une personne étoit coupable du crime dont on l'accusoit, on l'obligeoit à tenir un fer chaud à la main, ou à marcher sur des charbons allumez, ou sur des barres de fer toutes ardentes ; s'ils en étoient endommagez, on les punissoit comme coupables, & on les déclaroit innocens, s'ils sortoient de cette épreuve sans aucun mal. Yves de Chartres dans l'onziéme siecle, & saint Bernard dans le suivant, en parlent comme d'une chose qui étoit autorisée de leur temps : on ne se servoit même gueres d'autre moyen pour se justifier. On appelloit cette épreuve, la voie de *l'ordale, ordaleum.* Il y en avoit de canoniques & qui étoient permises, d'autres qui se faisoient par le caprice de quelques particuliers & qui étoient défenduës : on peut voir les titres du Droit Canon, *de purgatione canonica & vul-*

gari. De tous les exemples qu'on pourroit citer pour prouver cet usage, je choisis celui qui est rapporté dans la vie de S. Edoüard III. Roy d'Angleterre, qui fut écrite peu d'années après la mort de ce Prince par l'Abbé Elvede. « Saint Edoüard, dit M. Baillet, qui a traduit « cette Vie, épousa Edithe fille du Com- « te Godwin, cet homme qui étoit fort « violent, & qui ne pouvoit voir de bon « œil la Reine mere Emme, qui le re- « gardoit elle-même comme le principal « meurtrier du Prince Alfred son fils aî- « né; tout bon fils qu'étoit le Roy, il « ajoûta foi aux fausses accusations que « le Comte lui fit contre sa mere; il la « dépoüilla même de tout ce qu'elle pos- « sedoit, & la fit arrêter prisonniere. « La Princesse ne put guérir la préven- « tion du Roy son fils contre elle, qu'en « justifiant son innocence par la voie « de l'ordale; expedient fort étrange, « mais usité en ce temps-là, pour se pur- « ger des crimes dont on étoit accusé. « Elle marcha donc nuds pieds & les « yeux bandez sur neuf socs de charruë, « tous rouges de feu, après un jeûne « sévere de trois jours, & les prieres ac- « coûtumées de l'Eglise; & Dieu nonob- « stant la témérité que les hommes «

» avoient de le tenter de la sorte, vou-
» lut bien faire le miracle en faveur
» d'Emme. Le Roy touché de sa faute,
» non content d'une réparation particu-
» liere à la Reine sa mere, en fit encore
» une au Public par une rigoureuse pe-
» nitence à laquelle il voulut se soûmet-
» tre à la face de son Eglise.

Cette coûtume est abolie depuis long-temps; on en pratique cependant encore aujourd'hui une autre dans la Mingrelie, qui n'est pas plus raisonnable. Nos Voyageurs rapportent, que lorsque quelqu'un y est accusé d'un grand crime, on lui fait tremper le bras tout nud dans de l'eau boüillante, & s'il le retire sans en être brûlé, il est jugé innocent; s'il en est endommagé, on le punit comme coupable. Les Siamois, selon le rapport de Messieurs de Chaumont & de Choisi, pratiquent encore aujourd'hui l'épreuve par le feu & celle de l'eau chaude, pour reconnoître l'innocence des personnes accusées. Feu M. Huet, dans ses Questions d'Aulnai, parle assez au long de ces pratiques, & soûtient, contre M. Gaumin, que Theodore le Précurseur, *Prodromus*, a dit vrai, quand il a avancé que les habitans de l'Isle de Chypre pratiquoient la coûtume

de

de faire marcher les personnes accusée sur des charbons ardens. Il prouve même par un Vers de Sophocle, dans son Antigone; que cette coûtume étoit en usage chez les anciens Grecs. Il prétend aussi que les Japonois, les Caffres & les Malabares s'en servent encore. Enfin, on lit dans les Etiopiques d'Héliodore, que Cariclée, l'Héroïne de ce Roman, fut obligée de marcher sur un gril d'argent exposé sur un grand brasier, pour prouver qu'elle étoit vierge. Ce qui fait voir que cet usage, pratiqué en France & en Allemagne, dans le onze, douze & treiziéme siecles, & autorisé par les Loix, étoit fort universel, & très-ancien.

Il est dommage que ceux qui étoient alors accusez de quelque crime, ayent ignoré le secret des Hirpins, anciens peuples d'Italie, sur le Mont Soracte, près de Rome. Il y avoit dans cette nation des personnes, qui, pendant le sacrifice qu'on offroit à Apollon, faisoient allumer un grand bûcher, & lorsqu'il étoit réduit en charbons, ils se promenoient dessus sans en recevoir aucune incommodité. *Haud procul urbe Româ*, dit * Pline, *in Faliscorum agro*,

* L.

qui l'avoit tolerée ; & il est étonnant qu'on l'ait soufferte si long-temps : que de coupables justifiez, & que d'innocens punis, par un usage qui exigeoit un miracle dans des occasions où la jalousie, la vengeance & la curiosité avoient tant de part ! L'exemple par où je vais finir cet article, prouve l'extravagance de cet usage. L'Imperatrice Marie, fille du Roy d'Arragon & femme de l'Empereur Othon III. fut accusée par une femme de la Cour, d'avoir sollicité plusieurs fois son mari de commettre adultere avec elle. Pour prouver la verité de son accusation, elle tint long-temps dans la main, & devant tout le monde, une plaque de fer toute rouge sans en être brûlée. L'Imperatrice fut obligée de subir l'épreuve ; Othon la fit jetter dans le feu, où son corps fut réduit en cendres ; ainsi que le racontent Albert Crantzius & Godefroy de Viterbe.

¶ La nature semble s'être joüée quelquefois sur des pierres, des métaux & des minéraux, d'une maniere à imiter l'art le plus parfait. * Pline parle d'une Agathe du Roy Pyrrhus qui representoit les neuf Muses & Apollon au mi-

* *L.* 37.

lieu de ces Déesses qui tenoit une harpe; ce qui étoit, selon cet Auteur, un pur ouvrage de la Nature, & où l'art n'avoit aucune part. Mais ce qui rend la chose encore plus merveilleuse, si elle est vraye, c'est que les Muses avoient chacune leur attribut : *Pyrrhus habuisse traditur achaten, in qua novem Musæ & Apollo cytharam tenens spectaretur, non arte, sed sponte naturæ ita discurrentibus maculis, ut Musis quoque singulis sua redderentur insignia.* Maïolus * assure qu'à Venise il y avoit une autre Agathe, sur laquelle on voyoit la figure d'un homme très-bien formé. On ajoûte qu'à Pise, dans l'Eglise de saint Jean, il y a une Image naturelle qui represente un vieil Hermite dans un Desert, qui est assis sur le bord d'un ruisseau, & qui tient dans sa main une petite cloche, à peu près comme on peint saint Antoine. On voyoit autrefois à Constantinople, dans l'Eglise de sainte Sophie, l'Image de S. Jean Baptiste, couvert d'une peau de chameau, & cela sur un morceau de marbre blanc, avec le seul défaut qu'il n'avoit qu'un pied. A Ravenne, dans l'Eglise de S. Vital, on voit un Cor-

* *De menorab.*

delier peint naturellement sur une pierre de couleur cendrée. Si nous croyons Gaffarel, il y a encore dans l'Eglise de S. Georges à Venise un Crucifix représenté naturellement sur le marbre avec les clous & la plûpart des autres instrumens de la Passion. On dit aussi que dans la maison des Princes de Bade, on conserve une pierre précieuse qui représente un Crucifix, de quelque côté qu'on la tourne. Enfin on ne finiroit pas, si on vouloit donner l'histoire complete de ces sortes de *gamahez* dont les cabinets des curieux sont remplis.

¶ Jean Leon d'Afrique est un Historien très-estimable, il écrivit d'abord son histoire en sa langue, & l'original de cet Ouvrage étoit autrefois dans la Bibliotheque du Seigneur Vincent Pinelli, le pere des Muses de l'Italie. Leon s'étant ensuite fait Chrétien, il traduisit son histoire en langue Italienne, Jean Fleurian l'a mis en Latin, & Jean Temporal en François. M. Colomiez remarque que Marmol copie presque par tout cette histoire dans sa Description de l'Afrique, sans nommer l'Auteur une seule fois ; c'est ce qu'on peut nommer un plagiat parfait. On a souvent blâmé Virgile d'en avoir usé ainsi à l'égard

d'Homere, & on pourroit faire ce reproche à bien d'autres Auteurs.

Jean Leon a aussi écrit un petit Traité Latin, *Des Sçavans qui ont été parmi les Arabes*, qu'Hottinger fit imprimer à Zurith l'an 1664. *dans son Bibliothécaire,* sur une copie que Cavalcantes lui avoit envoyée de Florence. Le même Auteur avoit aussi composé une Grammaire Arabe qui étoit en manuscrit entre les mains d'un Médecin Juif, nommé Jacob Mantin, au raport de Ramusio. Leon dans son histoire parle de quelques autres Ouvrages de sa façon qui n'ont jamais vû le jour.

¶ Il y a des anecdotes litteraires qu'on apprend avec plaisir. M. Patin disoit à M. Colomiez que le Pere Petau lui avoit assuré au lit de la mort, que s'il eût vû avant que d'écrire contre Scaliger, ses belles Epitres, il ne l'auroit jamais attaqué. Si le fait est véritable, l'aigreur de ce sçavant Jésuite contre Scaliger n'étoit qu'au bout de sa plume. Cette aigreur est le seul défaut qu'on puisse reprocher à un des plus grands hommes que la France ait jamais porté.

¶ La plûpart de ceux qui sçavent que les Romains comptoient par les Kalendes, les Ides & les Nones, en

ignorent la raison ; la voici. Les anciens Romains régloient d'abord leurs mois sur le cours de la Lune ; & ayant remarqué qu'à chaque mois elle avoit trois varietez remarquables ; la premiere lorsqu'elle se cache dans sa conjonction avec le Soleil ; la seconde, lorsqu'elle commence à se montrer au couchant ; la troisiéme, lorsqu'étant opposée au Soleil, elle se montre entierement éclairée de ses rayons ; ils appelloient le premier jour du mois *Kalendas* du mot latin *Celare*, parceque ce jour-là cette Planete étoit cachée, ou selon Juba, du mot grec καλεῖν, parce qu'on convoquoit le peuple pour lui annoncer que les *Nones*, c'est-à-dire la Foire ou le Marché seroit le cinquiéme jour d'après. Le jour que la Lune commençant à reparoître, étoit dans son premier quartier, ils le nommoient *Nones*, du grec νέος, & le jour qu'elle paroissoit pleine, ils l'appelloient *Ides*, du mot εἶδος, *face*, parce que la Lune étoit alors dans sa beauté, & qu'elle montroit sa face entiere. Depuis les Ides jusques à la fin du mois on comptoit 14. 13. 12. &c. avant les Kalendes du mois qui suivoit : & depuis le premier jour de ce mois jusques aux Nones, le 2. le 3. le 4. &c. après les Kalendes.

¶ Denys d'Halicarnaſſe parle fort au long dans le premier livre de ſes Antiquitez Romaines de l'arrivée d'Hercule en Italie, & de ſon paſſage par les Gaules, & il n'oublie pas de faire mention de ce fameux combat qu'il eut avec les Liguriens. » Les Grecs, dit cet Auteur, que » ce Heros conduiſoit, eurent un ſi » rude choc à ſoûtenir, que les flêches » leur manquerent entierement. Strabon parle auſſi de cet évenement, *Geog. l.* 4. mais ces deux Auteurs ne ſont pas tout-à-fait d'accord ſur le lieu où ſe donna la bataille. Il ſemble ſelon le premier que c'étoit au paſſage des Alpes où habitoient les Liguriens; le ſecond dit que le lieu du combat étoit entre Marſeille & l'embouchure du Rhône à cent ſtades de la mer, & il appelle cette plaine *la plaine pierreuſe.* Il eſt pourtant évident que ces deux Auteurs parlent du même évenement, puiſqu'ils citent l'un & l'autre le paſſage d'Eſchile, qui dit dans ſon Promethée, » qu'Hercule auroit un combat » ſi rude à eſſuyer avec les Liguriens, que » les flêches lui manqueroient. Les Mithologues après les anciens Poëtes ajoûtent que Jupiter pour garantir ſon fils, fit tomber une pluye de pierres qui mit les ennemis en deſordre, & comme on

trouve

trouve encore aujourd'hui une plaine dans l'endroit décrit par Strabon qui est tout couvert de pierres, on a crû que c'étoit là que s'étoit livré le combat. Cette plaine s'appelle *la Crau*. Celui qui nous a donné en 1723. la seconde traduction de Denys d'Halicarnasse *a* fait sur ce sujet une note qui pourroit induire en erreur, ceux qui n'auroient pas une connoissance plus exacte de cette plaine, que celle qu'il en donne. Après avoir dit qu'on nomme cet endroit *la Crau*, il ajoûte, *ce sont des rocs qui tiennent plusieurs lieues de païs*. On croiroit en effet, que ce sont des rochers qui s'étendent le long de cette plaine, il est sûr qu'il n'y en a aucun qui paroisse sur la terre, ce sont seulement une infinité de petites pierres qui en couvrent presque par tout la surface, & l'empêchent d'être cultivée; il y vient seulement un peu d'herbe à travers le cailloutage, où l'on fait paître les troupeaux.

Le même Auteur *b* en traduisant l'endroit où Denys d'Halicarnasse dit qu'Hercule laissa en Italie son fils Latinus qu'il avoit eu d'une fille Hiperboréenne, a ajoûté dans le texte, *c'est-à-dire des*

a *Tom. I. p. 61. Note* A. b *Tom. I. L. 1. p.* 63.

Païs Septentrionaux. Il est vrai que pour faire voir que ces mots n'étoient pas dans le texte, ils sont écrits en Italique; & il a averti dans sa Préface qu'il en useroit ainsi. Je blâme cependant cette conduite pour deux raisons: la premiere, c'est que ces sortes d'additions ne servent qu'à corrompre le texte des Auteurs qu'on traduit, parce que dans la suite des temps on peut faire imprimer ces additions du même caractere; & puisque nous remarquons tous les jours que des notes marginales ont souvent passé dans le texte des Auteurs anciens, à plus forte raison peut-on le craindre de celles qui sont mêlées avec le texte même. Cette addition d'ailleurs étoit d'autant moins nécessaire, que le Traducteur a fait une remarque assez étenduë sur la signification du mot *Hiperboréen*. La seconde raison est que l'addition n'est pas tout-à-fait exacte; car quoiqu'on entendît par *Hiperboréens* les peuples Septentrionaux, la signification n'étoit pas absolument generale, puisque Plutarque, parlant des Gaulois qui vinrent assieger Rome, dit que c'étoit une armée d'Hiperboréens; quoiqu'il soit constant que ces peuples étoient au Couchant, & non pas au Nort de l'Italie.

¶ L'Angleterre si feconde en Sçavans & en beaux Esprits, n'en a gueres eu qui ne cedent à Jean Selden. Il étoit né le 16. de Décembre 1584. dans un petit Village du Comté de Sussex appellé Salvinton. Son pere qui étoit un païsan assez riche, l'envoya à Chichester où il commença ses études, & ensuite à Oxford où il fit sa Philosophie. Après avoir demeuré trois ans dans cette Ville, il s'appliqua à l'étude des Loix d'Angleterre, & en 1618. il donna son Histoire des dîmes, qui lui attira la haine du Clergé; il fut obligé de se rétracter. Ayant ensuite été élû Membre du Parlement, il tint quelques discours un peu trop libres contre la Cour, & le Roi le fit arrêter. Ce dernier affront l'obligea à suprimer son Livre intitulé, *Mare clausum*, qu'il avoit composé contre le *Mare liberum* de Grotius. La Cour qui en fut informée, n'oublia rien pour l'appaiser, & l'Ouvrage fut imprimé en 1635. Selden, malgré ses occupations & ses emplois, continua toute sa vie à se perfectionner dans l'étude des Belles-Lettres & dans la connoissance du Droit public, & il composa un grand nombre d'Ouvrages dont on trouve la liste dans une Remarque sur le Mêlange curieux

de M. Colomiez. Il mourut l'an 1654. âgé de 70. ans, & fut enterré dans l'Eglise du Temple, où l'on fit graver l'Epitaphe qu'il avoit composée lui-même. Voici les Vers qu'on lit sous son portrait, & qui sont de Gerard Langbaine.

Talem se ore tulit, quem gens non barbara quavis
Quantovis pretio mallet habere suum.
Qualis at ingenio, vel quantus ab arte, loquentur
Dique ipsi & lapides, si taceant homines.

Le sens du dernier dictique est, que si les hommes viennent à se taire de Selden, les dieux, c'est-à-dire son Traité *de diis Syriis*, & les pierres, c'est-à-dire les marbres d'Arondel qu'il a expliquez, parleront à jamais de lui.

¶ L'Auteur du Commentaire sur les Oeuvres de M. Despreaux raporte assez fidelement les noms de ceux que ce grand Poëte a copiez ou imitez. Ainsi on doit penser que s'il avoit sçû l'Epigramme du sçavant Pere Vavasseur il l'auroit raportée à l'occasion de ces Vers de la Satire 9.

Si l'on vient à chercher pour quel secret mystere
Alidor à ses frais bâtit un Monastere
. . . .
. . . .

C'est un homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Le Pere Vavasseur avoit exprimé cette pensée avant Despreaux.

Has Matho mendicis fecit justissimus ædes ;
Hos & mendicos fecerat ante Matho.

L'un & l'autre avoit peut-être en vûë la réponse que fit Loüis XI. à ceux qui lui loüoient la charité de M. Raulin Chancelier de Bourgogne, qui avoit fait bâtir un Hôpital à Beaune. *Il est bien raisonnable*, dit ce Prince, *que Raulin ayant fait tant de pauvres en sa vie ; il fit faire avant mourir une maison pour les loger*. Loüis XIV. n'auroit jamais fait une telle réponse, quand même le fait auroit été vrai ; mais Loüis XI. haïssoit trop le Duc de Bourgogne pour épargner son Chancelier.

¶ Maynard a très-bien imité Martial au sujet de ceux qui n'estiment que les Auteurs morts. Voici l'original.

Miraris veteres, Vacerra, solos,
Nec laudas nisi mortuos Poëtas.
Ignoscas petimus, Vacerra : tanti
Non est ut placeam tibi, perire.

Voici la Copie.

Je ne dois pas encore attendre
Que tu sois un de mes lecteurs :
Tu n'approuves que les Auteurs,
Dont la tombe garde la cendre.
Ton puissant esprit m'a charmé
Et l'honneur d'en être estimé
Est le plus grand que je demande ;
Mais, Guiet, pour me l'acquerir
Ma vanité n'est pas si grande
Que je me hâte de mourir.

¶ Je ne sçai si les Protestans souscrivent au jugement de M. Colomiez sur leurs Sçavans. Je ne vois proprement, dit cet habile Critique dans son Mêlange Curieux, page 834. » Que six » Théologiens Protestans, je parle de » ceux qui ont écrit, qui ayent été » d'une grande Litterature. Rainold, » Usserius & Gataker en Angleterre ; » Blondel, Petit & Bochart en France. » Mais comme il n'y a point de si beau » visage qui n'ait ses taches, ces grands » Hommes ne sont pas aussi sans dé» fauts. Rainold est un peu trop zelé » pour le Calvinisme ; Usserius n'a pas » le discernement fort fin, Gataker a » un stile trop affecté : Blondel parle » fort mal, & fait très souvent des » fautes, Petit conjecture peu heureu» sement, & Bochart s'étend trop à

prouver des choses communes. «

¶ Les plus sçavans hommes ne sont pas ceux qui sont le moins sujets à faire des fautes & des méprises. Comme ils se fient à leur mémoire, ils ne se donnent pas toûjours la peine de vérifier, si ce qu'ils écrivent est dans l'exacte verité. M. de Saumaise étoit de ce nombre; & M. Colomiez lui reproche deux bévûës assez considerables. L'une, dans son Traité de la Transubstantiation, où il dit que les Catholiques Romains, ne mêlent point d'eau avec le vin dans la célébration de l'Eucharistie, qui est une chose que les enfans n'ignorent pas. L'autre, dans un endroit de ses Notes sur l'Histoire Auguste, où il dit qu'un Religieux Benedictin de Reims, nommé Azelin, mit en vers il y a quelques siecles, le petit Traité de *la Cene du Seigneur*, attribué à saint Cyprien. Cependant il n'est rien de plus faux que cela, puisque M. de Saumaise nous aprend lui-même par les Fragmens qu'il apporte du Poëme d'Azelin, en d'autres endroits de ses Notes, que la Paraphrase de ce Religieux étoit d'un autre livre aussi attribué à saint Cyprien, intitulé *Cœna*, & qui se trouve à la fin des Oeuvres de ce saint Martyr,

de l'édition de Morel & de Pamelius. Gronovius, dans son livre des Sesterces, page 46. porte à ce sujet un jugement fort juste de Saumaise, & qui convient à bien d'autres Sçavans. *Habebat hoc vir ille incomparabilis, ut uberrimo ingenio nulla sufficeret manus, & ubi instituerat scribere, nec verum nec verborum modum nosset. Sic factum est, ut multa illi exciderint, quæ norat ipse melius, & rectius alio die tradiderat tradebatque: quæ, si paululum modo attendisset animum, facile vitasset.*

Vossius disoit que M. de Saumaise étant à Paris, évitoit autant qu'il pouvoit de se rencontrer en visite avec M. Blondel, parce que celui-ci étoit un grand causeur, au lieu que Saumaise, quoique doüé d'une execellente mémoire, étoit assez taciturne. Le même Vossius disoit que Saumaise lui avoit dedié son Traité *de Annulis*, sans le nommer. Voici la suscription de l'Epitre Dédicatoire: *Amicus Leidensis, amico Amstelodamensi*; c'est-à dire, *Claudius Salmasius, Isaaco Vossio.*

¶ Tacite rapporte que des Ambassadeurs d'une ville d'Asie, étant venus feliciter l'Empereur Auguste, sur ce qu'un laurier avoit paru tout d'un

coup, & avoit pris racine sur un autel qui lui étoit consacré; ce Prince indigné de la lâche flaterie de ces Envoyez, leur répondit : Il paroît que vous n'êtes gueres soigneux de m'offrir des sacrifices, ni d'entretenir le feu sacré sur mon autel, puisque vous y laissez venir des arbres & du bois : *Apparet quam sæpe accendatis.* Il y a bien de l'esprit & de la grandeur d'ame dans cette réponse. Un Prince moins grand qu'Auguste auroit fait valoir ce prétendu miracle, pour en tirer vanité, & faire voir à son peuple que les Dieux présageoient par ce prodige, que son Empire seroit florissant & victorieux.

La réponse que fit son successeur Tibere à d'autres Députez de la Troade, si elle n'a pas tant de grandeur, est du moins aussi ingénieuse & plus maligne; les Ambassadeurs vinrent le feliciter sur son avenement à l'Empire, cinq ou six ans après la mort d'Auguste, à qui il avoit succedé; Tibere pour se mocquer de ce contre-temps, & de leur négligence; leur dit qu'il leur faisoit compliment aussi sur la mort de feu Hector, qui étoit un galant homme & un grand Capitaine.

¶ Il y a des Auteurs qui se plai-

sent à changer aussi souvent de nom, qu'ils donnent de differens ouvrages au Public. Les Critiques en ont déja démasqué un très-grand nombre, soit par le stile, soit par quelques pensées particuliéres qui regnent dans tous les livres qui sortent d'une même plume; soit par les opinions favorites des Auteurs qu'ils ne manquent jamais de répandre dans tous leurs écrits, soit enfin par quelques autres indices dont la critique donne des regles très-censées. Mais malgré tout cela, il y a & il y aura toûjours un très-grand nombre d'ouvrages dont les Auteurs sont inconnus. M. Simon étoit un de ceux qui aimoit le plus à prendre differens noms, ou à déguiser le sien; tantôt il se nomme Reccared Schimeon, pour Richard Simon, quelquefois *Moni* ou *Ambrun*, ou *Bois la Ville* ou Simonville, &c. C'est ce dernier nom qu'il prit dans la traduction qu'il fit de l'excellent Traité de Rabbi Leon de Modene, *de Ritibus Judæorum*. Les Sçavans ont été surpris de ce qu'en traduisant ce livre il a omis ces paroles de l'Auteur : *Scribam adeo esse exactum oportet, in hoc libro Sinagogæ, ut si Vaü, aut Iod deesset, aut super flue-*

ret, aut alia litterula, inutile fieret exemplar & rejiceretur. Mais il y a bien de l'apparence qu'il n'a supprimé cette observation, que parce qu'il avoit avancé dans plusieurs endroits de son Histoire critique de l'Ancien Testament, qu'il s'y trouve des transpositions, des dérangemens de feüilles & du desordre dans les chapitres; sur quoi il s'est attiré les reproches même des Protestans; Augustin Pfeiffer dit, en écrivant contre lui, que tout ce prétendu dérangement n'étoit que dans la tête du Critique.

¶ L'amour du Systeme a été funeste à la plûpart des Sçavans : c'est à ce point favori qu'ils ont rapporté toutes leurs découvertes; ils semblent n'avoir foüillé dans l'antiquité la plus reculée, que pour faire quadrer leurs conjectures à un point d'érudition dont ils s'étoient entêtez. Isaac Vossius rapportoit toutes ses lectures à ses chers Chinois; Bochart trouvoit par tout les Phéniciens; le Pere Athanase Kirker ne voyoit que ses Egyptiens; Marshan, pour avoir prétendu que le fameux Sesostris étoit le même que Sezac, dont il est fait mention dans l'Ecriture, a trop resserré sa Chronologie. Dom Pez-

ron prétend que les anciens Gaulois ou Celtes, étoient descendus en droite ligne de Jupiter & de Saturne, & que nos Bas Bretons & quelques Anglois de la Province de Cornoüaille, parloient encore la même langue que ces Princes Titans. Il pousse & fait remonter nôtre Genealogie jusques à Noé, de mâle en mâle, & de pere en fils, sans aucune interruption, par les Saliens, par les Galates, par les anciens peuples d'Italie, par les Aborigenes, par les Grecs, par les Celtes & les Bas Bretons. Je conviens que tous ces Auteurs étoient très-sçavans; que leurs ouvrages contiennent des choses extrêmement recherchées; mais je conseille à ceux qui les lisent, de se défier de l'esprit de prévention qui y regne par tout; & j'espere qu'avec cet avertissement on pourra profiter de leurs découvertes, sans donner dans l'écueil contre lequel ils ont donné.

Quels hommes furent jamais plus sçavans que Budée, le Pere Thomassin & M. Ménage; cependant l'amour des étimologies a gâté toute leur érudition. Budée vouloit que tout fût venu du Grec, le Pere Thomassin, de l'Hebreu, & M. Ménage, du Latin. Il n'y

a rien de moins naturel & de plus forcé que la plûpart de leurs étimologies. On pourroit en donner ici un grand nombre d'exemples ; mais il suffit, dans ces Mêlanges, d'en rapporter quelques-uns, qui prouveront ce que je viens d'avancer. Budée a prétendu dériver le nom de *caille*, du mot grec ὄρτυξ, qui fait au genitif ὄρτυγος, d'où le vulgaire ignorant, a formé dans la suite le mot d'*ortugulos*, pour dire une belle caille; & qu'en abregeant le mot, on s'est contenté de dire *calos*, d'où est venu le mot de caille. M. Ménage, par une semblable subtilité, avoit dérivé le mot de *laquais*, du latin *verna*, d'où, dit-il, on avoit fait *vernula*, *vernulacus*, *vernulacaius*, & enfin *laquais*. On sait de quelle maniere M. de Cailli, qui a déguisé ses Poësies sous le nom du Chevalier d'Acilli, s'étoit mocqué de l'étimologie du mot *Alfana*, que M. Ménage faisoit venir d'*Equus*, un cheval.

> Alfana *vient d'*Equus, *sans doute*
> *Mais, il faut avoüer aussi*
> *Qu'en venant de là jusques ici*
> *Il a bien changé sur la route.*

Encore ces étimologies, toutes for-

cées qu'elles sont, ont du moins quelque ressemblance avec les noms latins d'où on les dérive ; mais il n'y en a assurément aucune entre les Langues, Esclavonne, Turque, Chinoise, Allemande & Françoise, avec la Langue ancienne Hébraïque. Cependant le Pere Thomassin, qui avoit fait d'ailleurs d'excellens Ouvrages, s'étoit tellement entêté de l'opinion que toutes les Langues, & celles mêmes que je n'ai pas nommées, n'étoient qu'un Hebreu corrompu & alteré, qu'il a fait un grand Dictionaire, pour prouver que tous les mots viennent de cette ancienne Langue, & que generalement tous les hommes parlent la langue de leur premier pere. Mais prouva-t-il jamais, quelques efforts qu'il ait faits pour y parvenir, qu'il y ait le moindre rapport entre les mots *helcaia*, le Palais de l'Eternel & le mot latin *domus Dei*, ou le François, la *Maison de Dieu*; entre l'Hebreu *Halmac*, qui signifie une fille, & le mot grec *παρθενος*, ou le latin *virgo*, ou l'Italien *cistella*, ou le François *pucelle*, qui signifient la même chose.

¶ Si l'amour du Systeme a fait tort à plusieurs Sçavans, & sur tout à tant

de Philoſophes, anciens & modernes; l'envie de debiter des penſées extraordinaires & des opinions ſingulieres, en a ſéduit un bien plus grand nombre. Ce ſeroit un Ouvrage bien curieux que l'Hiſtoire des opinions des hommes; ou plûtôt ce ſeroit un monument éternel de leurs extravagances : la plus grande de toutes, ſelon moi, a été l'Aſtrologie Judiciaire; & on auroit peine à croire, ſi on n'en avoit des preuves certaines, que des hommes, qui avoient d'ailleurs de l'eſprit, ayent pû donner dans une ſcience ſi chimérique & ſi vaine. Cependant pluſieurs Sçavans en ont été entêtez, entre autres Jerôme Cardan Médecin de Milan. M. de Thou dit qu'il l'avoit connu & frequenté à Rome, & que c'étoit un homme extraordinaire, juſques à ſa maniere de vivre & de s'habiller. L'impie temerité qu'il eut de faire l'horoſcope de Nôtre Seigneur, & de dire que ſelon l'ordre de la nature & l'Etoile qui avoit préſidé à ſa Naiſſance, il devoit mourir ſur la Croix, fait voir juſques où alloit ſa folie & ſon entêtement. *Judiciaria, quam vocant*, dit M. de *Thou, *fidem apud multos adſtraxit, dum cer-*

* *Thuan. Hiſt. liv.* 62.

tiora, per eam, quam ex arte possint, plerumque promeret. Verum extremæ amentiæ fuit, imo impiæ audaciæ, astrorum commentitiis legibus, verum astrorum Dominum velle subjicere, quod ille tamen exarata servatoris nostri geniturâ fecit. On dit de lui, qu'ayant prédit, de vive voix & par écrit, qu'il devoit mourir un certain jour, il cessa de boire & de manger, autant de temps qu'il faloit pour mourir juste le jour qu'il avoit marqué; & qu'il mourut en effet ce jour-là à Rome le 21 Septembre l'an 1676. âgé de 75 ans.

Les anciens reconnoissoient deux sortes de destins qui présidoient à tous les évenemens de la vie & à tous les mouvemens de l'Univers. Celui dont il s'agit ici, & qui avoit rapport à l'Astrologie, s'appelloit *fatum Mathematicum, Chaldaicum, Astrologicum*; son pouvoir étoit fondé sur les influences des Astres, desquelles dépendoient les temps & les saisons; les Monarchies & leurs differentes révolutions; les guerres & les batailles; les maladies & la santé; en un mot, toutes les actions des hommes: tout cela étant ménagé par les influences de ces grands corps qui roulent sur nos têtes, d'une ma-

niere

niere d'autant plus absoluë, qu'il étoit impossible d'en arrêter les effets ; & l'on peut dire que sur cet article, les hommes sont tombez dans des égaremens & dans des extravagances qu'on auroit peine à concevoir, si les Ecrits des anciens ne nous les aprenoient avec certitude. Je n'entrepends pas d'en réfuter les absurditez ; on l'a fait avant moi ; & il est si aisé de triompher sur ce sujet, que le succès ne doit gueres flatter. N'est-il pas évident (je dis d'une évidence à convaincre les plus ignorans & les plus entêtez) que ces vastes corps qui roulent dans des espaces si prodigieusement éloignez de nous, ne sçauroient diriger si juste leurs influences, qui ne peuvent être que les petits corpuscules de la matiere qui s'en détache, sur nôtre terre, qui n'est qu'un point invisible à quelques Planetes mêmes ; où il faudroit plusieurs années à un boulet de canon pour arriver ; encore moins sur un Royaume particulier, sur une ville, sur une maison, sur une personne enfin qui n'en occupe qu'une très-petit espace; ni que ces évaporations puissent causer quelque changement dans nos corps, dans nos actions, avec lesquelles elles n'ont certainement au-

cune liaison ; encore moins sur nos pensées, sur nôtre volonté. Qu'on m'apprenne le rapport qu'auroit un corpuscule sorti depuis trente ans de Saturne ou de quelque cométe qui est encore plus éloignée que cette Planete, envoyé juste, si cela se peut, sur le cerveau & dans la glande pineale d'un enfant qui vient de naître, avec les actions que cet enfant fera trente ans après, à la guerre où il sera peut-être tué. Qu'on me dise comment ces corpuscules ont tissu la chaîne de tous les évenemens d'où dépendra la guerre où ce jeune homme prendra parti ; comment ils ont présidé au conseil qui ordonnera une batterie de canon à un tel endroit, qu'un tel sera commandé à telle heure, & qu'un canonier, dirigé par ces mêmes influences, tirera à propos pour tuer celui dont un Astrologue aura prédit le genre de mort au moment de sa naissance. Qu'on me fasse connoître les principes sur lesquels on se fonde, pour dire que ceux qui sont nez sous l'aspect de Saturne, sont prudents & sages ; que ceux qui sont soûmis à Mercure, sont vifs & ingénieux ; que ceux à la naissance desquels Venus a présidé, sont d'une complexion amoureuse ; que la

Lune fait aimer la navigation; le Soleil les honneurs & les dignitez; Mars la guerre & les combats : que le ſigne du Belier préſide à la tête; le Taureau au gozier; les Jumeaux aux épaules; l'Ecreviſſe à la poitrine; le Scorpion aux entrailles; les Poiſſons aux pieds; que le Lion donne de la force & la Vierge de la beauté. Peut-on prouver que les aſpects differens de ces Planetes & de ces conſtellations reglent, non ſeulement la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition de nos corps, mais auſſi toute nôtre conduite; & qu'il faut, avant de rien entreprendre, les conſulter avec ſoin? Qu'il ne faut pas, par exemple, ſe purger ſous l'aſpect du Taureau, parce que comme cet animal rumine, la conſtellation à laquelle on a donné ce nom, quoiqu'aſſurément elle ne lui reſſemble pas plus qu'à un navire, ou à toute autre choſe, feroit vomir la médecine. Quel eſt cet aſpect des Etoiles & des Planetes qui fourniſſent avec tant de régularite leurs cours & leurs périodes? Ont-elles quelque prédilection pour un Royaume, pour une ville, pour une perſonne? Sont-elles plus voiſines d'un païs, que d'un autre, & la Terre n'eſt-elle pas un point à leur

égard ? Mais supposé que par la position de la Sphere du Monde, il y en ait quelques-unes qui roulent plus directement sur une region, que sur une autre; pourquoi les inclinations sont-elles si differentes parmi les gens du même païs? Car enfin, les distinctions & les remarques frivoles qu'on fait de la legereté des habitans d'une contrée, du flegme des autres, &c. tout cela n'est vrai qu'en general : il y a nombre d'Anglois & d'Espagnols, plus vifs que plusieurs François & Italiens ; & quand les inclinations d'un païs seroient les mêmes, combien de causes particulieres, sans y mêler les astres, peuvent produire cette uniformité ? Après tout, on voit non seulement dans le même païs, dans la même ville, mais même dans la même maison, des hommes nez le même jour, des jumeaux mêmes, avoir des inclinations & des passions tout-à-fait differentes. Mais j'ai honte de réfuter toutes les impertinencs de l'art le plus frivole & le plus imposteur dont les hommes ayent été capables ; & plut à Dieu que cette folle crédulité n'eût été que le partage des Payens & des ignorans, & qu'on ne l'eût pas vûë regner dans les derniers siecles, dans les Cours mêmes

les plus polies, où des gens d'esprit & sçavans, ont donné sérieusement dans ces rêveries; jusques à ce qu'enfin les découvertes des Astronomes, une connoissance plus exacte des mouvemens des corps celestes, & de leur prodigieugieux éloignement; & plus que tout cela, la fausseté des prédictions des Astrologues, ont ouvert les yeux à tout le monde, sur la vanité de la plus extravagante de toutes les opinions.

¶ Parmi les coûtumes les plus bizarres on peut bien mettre celle-ci. Dans un Village proche de Soissons, nommé Charelles, on publie le Jour de la Nativité de la Vierge, qui est la Fête du lieu, immédiatement après Vêpres, trois branles à danser pour les amoureux, à tant de livres de cire pour l'entretien du luminaire de l'Eglise: chacun est reçû à son enchere, & à chaque enchere le Curé & le Chœur chantent sur le ton des Vêpres du S. Sacrement le Verset, *Deposuit potentes de sede*; & à mesure que l'année fournit des amants, le bail augmente, chacun s'imaginant que son amour n'auroit pas un heureux succès, s'il n'avoit enchéri à son tour, & si on n'avoit chanté le Verset pour lui.

¶ Lorſqu'on voit dans les Memoires publics, dans les Journaux des Sçavans, dans les Ouvrages des Académies, & juſques dans les Gazettes, tous les ſecrets qu'on propoſe depuis quelques années pour entretenir la ſanté & pour guérir les maladies les plus inveterées & les plus incurables; les differentes machines qu'on dit être inventées pour les commoditez de la vie; les pommades excellentes, les eaux propres à entretenir l'embonpoint, la fraîcheur du teint & la beauté; il ſemble que nous ſommes enfin arrivez au temps où perſonne n'aura d'infirmité que par ſa negligence, où tout le monde ſe portera bien, où les femmes ſeront parfaitement belles & paroîtront toûjours jeunes, où l'on évitera également les dangers des voitures d'eau & de terre; cependant il eſt encore vrai, malgré les promeſſes magnifiques de ceux qui annoncent ces rares découvertes, que les carroſſes verſent, que les bateaux périſſent ſouvent, que les équipages des vaiſſeaux manquant de bonne eau, ſouffrent infiniment, que le teint ſe flêtrit de très-bonne heure, que les femmes ne ſont pas plus belles, & qu'il y en a de très-laides, que des maladies qu'on auroit crû

guéries par ces prétendus ſpecifiques, recommencent leurs ravages après quelque temps de *diſparition*, que les plaies ſe rouvrent, qu'un grain de petite vérole étouffe l'homme le plus robuſte ; en un mot, qu'on ne vit pas plus long-temps, que lorſque nos péres ſe ſervant des remedes ordinaires & de la nourriture la plus ſimple, ignoroient les merveilleux ſecrets qu'on a découverts dans ce ſiecle.

Parmi tous ceux qui ſe vantent d'avoir découvert de grands ſecrets, il n'y en a point dont les promeſſes ſoient plus magnifiques que celles des Chimiſtes Les *Archidoxes* de Paracelſe Médecin Suiſſe n'annoncent que des merveilles ; il n'y eſt parlé que de la maniere de ſéparer les quinteſſences d'avec les élemens impurs ; de la ſéparation des quinteſſences végetales ; des arcanes & des magiſteres ; des préparations de ſels circulaires ; de la réduction du vif-argent en quinteſſence de mercure de vie, de ſpecifique odorant, anodin, attractif, ſtyptique, d'elixirs de vie ou plûtôt d'immortalité, de mercure ſolaire, de baume coagulé du ſoleil ; en un mot, de tranſmutation des métaux, de grand œuvre & de pierre philoſophale : &

après toutes ces belles promeſſes, le Chimiſte meurt ſouvent forr jeune, & preſque toûjours ruiné.

Lorſqu'on voit les termes myſtérieux & les énigmes impénetrables ſous leſquelles les *Artiſtes* enveloppent leurs prétenduës découvertes, on eſt bien fondé à dire qu'ils ne s'entendent pas ſouvent eux-mêmes; mais lorſqu'ils ont la charité de s'expliquer nettement, c'eſt à nous à juger ſi leurs principes ſont inconteſtables : qu'on juge de ceux d'un nouveau Chimiſte de ce dernier caractere. Il y a, dit-il, une liaiſon étroite entre les aſtres & les métaux, & entre ces mêmes aſtres & les parties du corps humain, tant fluides que ſolides, les métaux ſont les planetes de la terre, comme quelques aſtres ſont les planetes du ciel. Le cœur a de la convenance avec le Soleil qui eſt la principale planete, & avec l'or qui eſt le plus parfait des métaux. Le cerveau a du rapport avec l'argent qui eſt la Lune du ciel; le foie avec le Mars du ciel & le fer de la terre; le poûmon avec le Jupiter du ciel & l'étain de la terre; le ſang avec le Mercure du ciel, ainſi des autres. Le Lecteur peut juger ſi ces principes ſont inconteſtables.

Gilles

¶ Gilles le Maître Premier Président du Parlement de Paris étoit un très-grand Personage, & selon M. Loüet qui le connoissoit mieux que personne, il étoit très-sçavant. Il brilla long-temps au Barreau par son éloquence, lorsqu'il n'étoit encore que simple Avocat. Il plaida en 1539. pour le Curé contre l'Abbé du Dorat dans la Marche, comme nous l'apprenons de Chopin. Son mérite seul l'éleva à la Charge d'Avocat Général que son pere avoit exercée sous Loüis XII. & François Premier. Après avoir rempli les fonctions de cette importante Charge pendant onze ans depuis l'an 1540. jusques en 1551. il fut élevé à la dignité de Premier Président, dans l'exercice de laquelle il passa le même nombre d'années. Il mourut de peur l'an 1562. lorsque l'Amiral de Coligni parut au fauxbourg de S. Victor, pendant que le Prince de Condé étoit à la Saussaye près de Juvisi. Ce grand Magistrat entendant qu'on crioit aux armes, crut que les Protestans dont il étoit l'ennemi declaré, alloient le surprendre; il fut si fort effrayé, qu'il en mourut le même jour, ainsi que nous l'apprenons de M. de Thou * : *Quo audito per Ur-*

* *Hist. l.* 3. *ad ann.* 1563.

bem discurrentium fragore, tantum pavorem concepit, cum se à Protestantibus peti crederet, ut ex eo mox decesserit.

¶ Peut-on lire l'Iliade sans être touché de l'amour conjugal d'Hector & d'Andromaque ? A qui le sort du jeune Astianax ne fait-il point de compassion? Peut-on lire le quatriéme Livre de l'Eneïde sans verser des larmes pour l'infortunée Didon ? Que de traits délicats semez dans ce Poëme à la loüange d'Auguste, à la gloire du Peuple Romain! Quels puissans motifs pour justifier la haine que ce Peuple avoit toûjours porté aux Carthaginois. Didon souhaitte en mourant que quelqu'un puisse un jour venger l'injure que lui fait Enée :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Elle indiquoit par là Hannibal le plus grand ennemi de Rome. Elle demanda pour toute Epitaphe qu'on mit ces mots sur son tombeau :

Nullus amor populis, nec fœdera sunto,
Pugnent ipsique nepotesque....

Quels Peintres qu'Homere & Virgile !

¶ J'avois dit cent fois au Pere Mallebranche que je m'étonnois que lui qui avoit tant décrié l'imagination dans le second livre de la Recherche de la verité,

il avoit pourtant fait briller la ſienne dans tous ſes Ouvrages, il me répondoit qu'un Auteur n'écrit que pour être lû, & que ſans les ornemens du diſcours, l'art du Dialogue ou les autres figures qui attachent & émeuvent, on courroit riſque, ſur tout dans des matieres auſſi épineuſes que celles qu'il avoit traitées, de trouver peu de Lecteurs; & il me citoit à ce propos les Ouvrages de Deſcartes, qui avec le plus beau fonds du monde, rebutoient ſouvent par l'extrême ſéchereſſe de ſon ſtile.

M. de Fontenelle a touché cet endroit de l'imagination du Pere Mallebranche avec beaucoup de délicateſſe. Ce n'eſt pas, dit-il, dans l'éloge de ce grand Philoſophe, qu'il n'eut une imagination très-brillante & qui l'a très-bien ſervi; *mais elle travailloit pour un ingrat, & ſervoit à orner la raiſon en ſe cachant d'elle.*

¶ *La Requête des Dictionnaires* par M. Ménage, eſt le plus joli Ouvrage qui ſoit ſorti de la plume de cet habile Grammairien. Il s'y trouve plus de génie & de ſel que dans ſon Hiſtoire de Sablé & que dans tous ſes autres Ouvrages. L'Académie Françoiſe étoit ſans doute de mauvaiſe humeur lorſ-

qu'elle fit rayer de son Catalogue, pour cette Satire, un homme qui auroit dû par là y mériter une place. Je joins à cette Requête le *Mamura*, la Métamorphose de Montmor en perroquet, son Epitre dedicatoire au grand Maître des hautes œuvres, la Parodie du Cid sur la perruque de Chapelain, Ouvrage que M. Despreaux reconnoissoit être de lui, & quelques Epigrammes Latines d'un bon goût, particulierement celle qui est pour M. Scarron. Le reste des Ouvrages de M. Furetiere; car j'excepte son Dictionnaire que l'Académie revendiquoit, n'a pas la même finesse ni la même précision.

¶ Je ne connois gueres de Satire plus fine que le *Mathanasius*, tout porte dans cet ingénieux Ouvrage contre les Commentateurs que l'Auteur veut tourner en ridicules; le nom, le portrait, les armes, l'inscription, le titre, la préface, les éloges qu'il feint qu'on lui a donnez, & le choix de la Piece sur laquelle il fait son Commentaire. Rien n'est mieux imaginé que de choisir une Piece aussi mauvaise que cette Chanson: *L'autre jour Colin malade*, *&c.* & d'y faire d'un air sérieux un Commentaire suivi, sçavant, & aussi singulier. Si cet Ouvrage ne guérit

point les Commentateurs de la demangeaiſon qu'ils ont de debiter hors de propos toute leur érudition ſur des faits qui ne la demandent pas ; je les tiens pour une nation incurable. On m'a dit que l'Auteur de cette Critique ſoupant chez M. *** & ſe voyant loüé par toute la compagnie, dit d'un grand ſang froid que ſi on avoit apperçu la faute groſſiere qu'il avoit faite, on ne le loüeroit pas tant ; & comme on lui eut demandé quelle étoit donc cette faute ; c'eſt, dit-il, qu'en parlant de la génealogie des *Colins*, j'ai oublié de dire qu'il y avoit en France deux branches de cette famille, l'une appellée *Colin Maillard*, & l'autre *Colin Tampon* ; & ſur cela il fit une ſortie ſur la précipitation des Auteurs qui oublient ſouvent les choſes les plus eſſentielles aux ſujets qu'ils traitent.

¶ Le dixiéme Livre des Lettres du jeune Pline eſt le chef-d'œuvre de ce grand homme. Ses autres Epitres ont auſſi de grandes beautez, & des agrémens ſinguliers pour les gens qui aiment les Belles Lettres : mais celles qui regardent le miniſtere ſont incomparables, ſur-tout lorſqu'elles ſe trouvent accompagnées des Réponſes de Trajan, qui leur

donnent un grand lustre. Rien n'est plus propre à faire concevoir ce que les Romains appelloient *Imperatoria brevitas*, que ces Réponses si courtes, si précises & si sages.

On ne peut pas nier que les deux Plines n'ayent été deux grands hommes chacun dans son genre. Mais quelle difference, bon Dieu, entre l'oncle & le neveu! Montagne faisoit peu de cas du jeune Pline; le Philosophe Naturaliste avoit enlevé toute son estime. Montagne avoit raison. Pline l'Historien de la nature étoit un des plus sçavans hommes qui ait jamais été, & son Ouvrage est un des plus curieux monumens que l'Antiquité nous ait laissez. L'érudition, une connoissance profonde de la nature, de l'Histoire, de la Geographie, de la Philosophie, de la Botanique & de la Medecine. La varieté, la beauté de l'élocution, tout s'y trouve: & nous ne sommes plus au temps où on le regardoit comme un conteur de fables. Pline le jeune avoit de l'esprit; mais outre que son érudition n'étoit pas à beaucoup près aussi étenduë que celle de son oncle, son stile se ressent trop de l'affectation & des pointes qui étoient dans son siecle, les beautez qu'on avoit substituées à l'imi-

tation de Seneque, au beau naturel qui avoit caracterisé le siecle d'Auguste. Heureux l'un & l'autre d'avoir trouvé de nos jours, le premier un Commentateur, sçavant, laborieux, exact & précis; l'autre, un Traducteur éclairé qui a fait briller dans sa traduction les principales beautez de notre Langue.

¶ Henri IV. visitant un jour les potagers de Fontainebleau, accompagné du Duc d'Epernon, se plaignoit au Jardinier de ce qu'il y avoit quelques endroits mal cultivez. C'est, Sire, lui répliqua le bon-homme, que je ne sçaurois rien faire venir dans ce terrain-là. Le Roy repartit, en regardant le Duc d'Epernon, mon ami, semez-y des Gascons, car ils prennent par tout.

¶ La fameuse Epitaphe d'*Ælia, Lælia, Crispis, &c.* qui a donné la torture à tant de Sçavans, & leur a fait débiter tant de rêveries, ne renfermeroit-elle pas l'Histoire de quelque évenement aussi singulier que celui qui a donné lieu à cette autre Epitaphe qu'on voit à Alincourt,

Cy gist le fils, cy gist la mere,
Cy gist la fille avec le pere,
Cy gist la sœur, cy gist le frere,
Cy gist la femme & le mari,
Et n'y a que trois corps ici.

L'explication de cette Enygme dépend de l'Histoire que je vais raconter. Un jeune homme croyant coucher avec une servante qu'il aimoit, se trouva avec sa mere qui avoit pris sa place. La mere en eut une fille qu'elle fit élever avec soin, & le jeune homme qui avoit été faire un voyage de plusieurs années, la trouvant à son retour, fort à son gré, l'épousa. Les nouveaux mariez moururent peu de temps après, & la mere qui leur survécut, déclara cet affreux mystere, & souhaita d'être enterrée auprès de ses deux enfans. L'on mit sur le tombeau l'Epitaphe qu'on vient de lire.

¶ Les Rois & les Princes avoient ordinairement à leur cour un fou ou un bouffon qui les divertissoit : mais ils n'étoient pas tous si agreables ni si spirituels que celui qui exerçoit cette Charge sous François Premier. Brusquet, c'étoit le nom du bouffon de ce Prince, avoit un Livre qu'il appelloit le Calendrier des fous ; à chaque évenement singulier, il augmentoit son catalogue, & disoit au Roi en le lui montrant, les raisons qu'il avoit euës d'y placer ceux dont le nom s'y trouvoit. Lorsque Charle-Quint traversa la France pour aller appaiser la rebellion de Gand, Brusquet

le mit dans son Calendrier ; & François Premier lui ayant demandé la raison pourquoi il avoit mis le nom de cet Empereur dans sa liste ; c'est, lui dit Brusquet, qu'il faut être fou pour passer dans les Etats d'un Prince qu'on a maltraité ; mais que dirois-tu donc, repliqua le Roi, si tu le voyois repasser au travers de mon Royaume avec autant d'éclat & de sûreté que s'il étoit en Espagne ; je ne dirai rien si cela arrive, reprit le bouffon, mais j'ôterai sur le champ son nom de mon Registre, & j'y mettrai celui de Votre Majesté.

¶ La Porte appellée aujourd'hui de S. Antoine, étoit autrefois près de saint Gervais, & on la nommoit la Porte *Baudetz*, ce nom lui étoit demeuré depuis le temps de Jules Cesar. Ce Conquerant, après avoir pris Melun, fit construire un Château à S. Maur, où il mit une garnison de soldats appellez *Bagaudæ*. Cette Fortification fut nommée le Château Baudetz, & ce nom passa à la Porte de Paris qui en étoit la plus proche. La petite Place qui est au-dessus de S. Gervais, se nomme encore aujourd'hui la Place Baudetz.

¶ Outre les Chevaliers & les Ecuyers, il y avoit autrefois les Poursuivans d'ar-

mes ; c'étoient de jeunes Gentilshommes qui s'attachoient aux Herauts pour avoir un jour leur Charge qui étoit fort estimée, & ils ne pouvoient en être revêtus qu'après sept ans d'apprentissage. Les Poursuivans dépendoient entierement des Herauts, & ils étoient tenus d'assister à leurs Chapitres. Un Seigneur Banneret pouvoit aussi avoir des Poursuivans sous l'aveu de quelque Heraut. On les batisoit dans les Fêtes solennelles après le souper ; & cette cérémonie consistoit à leur donner quelque nom de guerre, comme *Jolicœur*, *Verluisant*, *Gaillardet*, *Hautlepied*, *Beausemblant*, *&c.*

¶ Avant que l'usage des chapeaux fût établi en France, on y portoit des chaperons ; c'étoit des especes de bonnets à peu près tels que les Dragons les portent aujourd'hui. On s'en couvroit la tête comme d'une coëffe ; le bourlet environnoit la tête, le reste se retroussoit sur le sommet, & on entouroit le front & le col des côtez du chaperon qui pendoient en bas. Comme cette coëffure étoit incommode, on ne conserva dans la suite que le bourlet, qui formoit un bonnet rond. Patrouillet fut le premier qui les fit quarrez, tout le monde en portoit, & on saluoit en se découvrant

le front. Monstrelet dit que la Reine Isabelle haïssoit Jean Torel, parce que en lui parlant, il ne levoit pas son chaperon ; ce qui étoit fort impoli aux hommes, n'y ayant que les femmes qui saluoient ainsi. Après que cet usage fut aboli, on porta pendant quelque temps ces bourlets sur l'épaule, ce qu'observent encore les Magistrats & les Avocats.

¶ Il y a des personnes qui ont assez de presence d'esprit pour réparer les plus grandes sottises. M. le Maréchal ***. qui étoit extrémement vif, s'emporta un jour contre un Valet de pied du Roi, qui l'avoit offensé, & le battit dans la cour de Versailles ; le Roi qui avoit vû cette violence de sa fenêtre, ordonna à ce Seigneur qui monta aussi-tôt après dans son appartement, de lui rendre compte de ce qui venoit de se passer ; celui-ci sans se troubler, dit que Sa Majesté ne devoit pas prendre garde à cela ; que c'étoient deux de ses gens qui venoient de se battre.

¶ M. de Fontenelle, dans son ingénieux Ouvrage de la pluralité des mondes, a voulu sans doute ne point effrayer sa Marquise, lorsque pour prouver qu'il n'est pas naturel de croire que toute la sphere tourne au-tour de la terre, il a

dit qu'il faudroit pour cela qu'une étoile fixe, qui se trouve vers l'équateur, employât moins de temps pour aller d'ici à la Chine, qu'il n'en faut pour dire, *Allez d'ici à la Chine*. S'il avoit voulu parler exactement, il auroit dit qu'elle devroit parcourir plus de cent fois l'espace qui nous sépare de la Chine, dans le temps qu'on employeroit à dire ces mots : en voici la preuve. Les étoiles fixes n'ont aucune paralaxe ou diversité d'aspects. Supposé même que la terre tourne, l'orbite annuel qu'elle parcourt n'est qu'un point insensible par rapport à leur éloignement, puisqu'elles sont toûjours égales, quoique vûës dans des points éloignez de plusieurs millions de lieuës les uns des autres : ou pour parler plus exactement, il faut que le demidiametre de l'orbe annuel soit au demi diametre de l'orbe des étoiles fixes, comme le rayon de la terre est au rayon de l'orbe annuel ; c'est-à-dire que comme le rayon de l'orbe annuel est 22000 fois plus grand que le rayon de la terre ; il faut de même que le demi-diametre de la sphere des étoiles fixes soit 22000 fois plus grand que lédemi diametre de l'orbe annuel. Ainsi pour juger de leur éloignement, il faut multiplier quarrément

la distance du soleil à la terre, ou ce qui est la même chose, il faut multiplier 22000 demi diametres de la terre, qui est la distance du soleil, par les 22000 demi diametres, afin d'avoir au produit de cette multiplication 484000000 de demi diametres de la terre, pour la distance du soleil ou de la terre aux étoiles fixes, prenant la distance de l'orbe annuel presque comme rien, eu égard à la distance immense des étoiles, quoique cet orbite soit de 22000 demi diametres terrestres.

Cela supposé, le soleil étant éloigné de la terre de 22000 de ses demi diametres, c'est-à-dire environ 30000000 lieuës; s'il tourne au-tour d'elle, il doit faire en une heure 8250000, & en une seconde 2300. Saturne qui est éloigné de la terre environ dix fois plus que le soleil, ou 300000000 de lieuës, doit parcourir en une heure 83000000 lieuës, & en une seconde qui est à peu près le battement de l'artere, 23000. Comme il faut près d'une seconde pour proferer ces paroles, *Allez d'ici à la Chine*; il s'ensuit que Saturne dans cet intervalle de temps en devroit faire cinq ou six fois le chemin; & comme la distance de Saturne à la terre n'est qu'un point invisible par rapport à l'éloigne-

ment des étoiles fixes, on peut dire que si elles tournent en 24. heures au-tour de la terre, elles font dans une seconde plus de cent fois autant de chemin qu'il y en a d'ici à la Chine.

Tous les systêmes ont leurs inconveniens. Celui de Ptolomée, qui suppose la terre immobile au centre du monde, doit devorer les difficultez immenses qui naissent de ces mouvemens infinis que je viens de déduire dans l'article precedent; & bien d'autres encore; celui de Copernic & de M. Descartes, qui les évite doit multiplier les distances, & admettre entre notre tourbillon & celui des autres astres des espaces immenses; puisqu'aucun astre n'est vû ni plus grand ni dans un autre endroit du ciel, de quelque point de l'orbite annuël qu'il soit regardé: ainsi un cercle dont le diametre est d'environ trente-six millions de lieuës, n'est dans cette hypothese qu'un point insensible. Il est vrai cependant que toutes les experiences démontrent ces espaces immenses, & que la raison s'oppose à des mouvemens si incomprehensibles, pour des corps si peu propres à être mûs, sur-tout lorsqu'on peut les expliquer à moins de frais.

¶ C'est donner une idée bien belle &

bien juste de l'Univers & de celui qui l'a formé, que de dire avec M. de Fontenelle, que toute la magnificence se trouve dans le dessein de l'Auteur & l'épargne dans l'execution ; au lieu que les hommes sont presque toûjours très-bornez dans leurs projets, & qu'ils les executent à grands frais. Il s'ensuit de cette pensée que ceux des Philosophes qui employent les regles les plus simples pour expliquer les phénomenes de la nature, sont ceux qui approchent le plus de la verité ; c'est au rabais qu'il faut prendre la Philosophie.

¶ Mathieu Berauld Parisien étoit Theologien, Historien & Mathematicien ; il enseignoit la Langue Hebraïque à Orleans l'an 1565. On n'a de lui qu'une Chronique dont Vossius parle dans son Ouvrage *De scientiis mathematicis* pag. 232. Mathieu Berauld avoit un fils connu sous le nom de M. de Verville, qui a aussi laissé quelques Ouvrages.

Les Sçavans du seiziéme siecle, Scaliger, Mercerus & quelques autres parlent avantageusement de cet Auteur, ainsi qu'on peut le voir dans la France Orientale de M. Colomiez.

¶ *Johannis Bonæ Cardinalis Opera. Antuerp.* 1677. *in*-4°. Ceux qui ont

ramassé les Ouvrages du sçavant & pieux Cardinal Bona, pouvoient s'en acquitter avec plus de soin qu'ils n'ont fait, & y ajoûter ses Poësies Latines & ses Lettres aux RR. PP. Mabillon & d'Acherri, à M. Thyers Auteur du Traité des superstitions & à M. de Comdom depuis Evêque de Meaux. A la fin du Traité de la Psalmodie, le Cardinal Bona ajoûta un Indice des Auteurs qui y sont citez. Il n'est pas le premier qui ait pris cette précaution, ainsi qu'on le publia dans le Journal des Sçavans, où est l'extrait de cet Ouvrage : il est pourtant vrai que cet usage qui est devenu fort commun depuis ce temps-là étoit alors assez inconnu ; & l'Auteur du Journal ne se ressouvenoit peut-être pas que Thomas Demster avoit fait un pareil indice dans ses Remarques sur les Antiquitez de Rosin. Le Cardinal Bona eut un démêlé avec le Pere Macedo Jésuite, au sujet des azymes, dont on peut voir l'histoire fort au long dans le troisiéme tome de l'Italie regnante de M. Leti. Le Traité de la Messe du sçavant Cardinal, celui du discernement des esprits, & celui qui a pour titre *Manuductio ad cœlum*, ont été traduits en François.

¶ On croit communément que la Fête de

de la Purification de la Vierge ou la Chandeleur, fut instituée par le Pape Gelase, sur la fin du cinquiéme siecle, & qu'il substitua cette Fête à celle des Lupercales qu'il étoit venu à bout d'abolir. Ce saint Pape écrivit un Traité contre le Senateur Andromachus & contre les autres Romains, qui étoient encore attachez aux cérémonies superstitieuses du Paganisme. On trouve ce Traité dans la compilation des Conciles tom. 3. & dans les Annales du Cardinal Baronius. Le Pere Thomassin & M. Baillet qui l'a copié dans ses Vies des Saints, semblent avoir confondu les Lupercales avec les Saturnales; cependant ces deux Fêtes étoient fort différentes. 1°. Celles-là étoient célebrées en l'honneur du Dieu Pan; celles-ci en l'honneur de Saturne. 2°. Les Saturnales consistoient principalement dans des festins, où les maîtres servoient les valets, pour marquer l'ancienne liberté du siecle d'or, auquel Saturne avoit regné. Dans les Lupercales après les sacrifices, les Prêtres & les jeunes gens couroient nuds dans les ruës de Rome. 3°. Les Lupercales étoient célebrées en Italie & en Grece long-temps avant la fondation de Rome, & rapportoient leur origine à Janus, qui vivoit

plusieurs siecles avant Romulus, qui institua les Saturnales. 4°. Le mois de Décembre étoit destiné pour les Saturnales, quoique le jour de leur célebration ait changé du temps de Cesar & d'Auguste; pour les Lupercales elles ont toûjours été fixées au 15. de Février. On peut voir dans les Mythologues plusieurs autres distinctions de ces deux Fêtes, qui prouvent la méprise des deux Auteurs que j'ai citez.

¶ *De litteris & lingua Getarum sive Gothorum Commentarius. Lugd. Bat.* 1597. *in*-8°. Le sçavant Usserius Auteur des Annales soupçonne que ce petit Commentaire soit d'Antoine Morillon Secretaire & Bibliothécaire du Cardinal Grandvelle. Ce soupçon n'est pas sans fondement, & on trouve dans cet Ouvrage des recherches dignes de l'érudition de ce Sçavant. En effet, Goropius Becanus dit dans ses origines d'Anvers, que Morillon étoit versé en toute sorte de Litterature, & que les Ecrits qu'il a laissez le prouvent suffisamment. Adolphe Occo sçavant Antiquaire, a inseré dans la premiere édition de son *Thesaurus rei antiquariæ*, une Dissertation de Morillon sur une médaille; & on ne sçait pourquoi on a retranché cet Ecrit dans

la ſeconde édition de ſon Treſor. Quoi qu'il en ſoit, Antoine Morillon eſt fort loüé par Adrien Junius, par Louis Guichardin, par Muret & par Juſte Lipſe.

¶ Les Portugais prétendent qu'un certain Vaſcus Lobera eſt le premier Auteur du Roman d'Amadis, qui a été mis en françois par le Seigneur des Eſſars. M. Colomiez trouve étrange que Juſte Lipſe ait blâmé ce Roman dans ſa Lettre 76. cent. 4. mais on eſt bien ſurpris avec bien plus de raiſon que M. Colomiez n'ait pas adopté le ſentiment de ce ſçavant Critique ſur l'inutilité de ces ſortes d'Ouvrages, qui ſans nous inſtruire d'aucun fait intereſſant, ne ſervent qu'à entretenir l'oiſiveté & à nourrir des paſſions dangereuſes.

¶ Les quatre Vers qui furent mis au bas du portrait de M. Deſpreaux, que M. Verrier avoit fait graver par Drevet, marquent bien le caractere de ce grand Poëte.

Au joug de la raiſon aſſerviſſant la rime;
Et, même en imitant, toûjours original,
J'ai ſçû dans mes Ecrits, docte, enjoüé, ſublime,
Raſſembler en moi, Perſe, Horace & Juvenal.

Onſçait à preſent que M. Deſpreaux lui-même en eſt l'Auteur. Celui qui

a fait des commentaires sur ses Ouvrages, a revelé cette anecdote litteraire. M. Despreaux sentoit bien lui-même, qu'il y avoit de la vanité dans ces Vers, puisqu'il écrivit à M. Verrier les Vers suivans :

Oüi, le Verrier, c'est là mon fidele portrait, &c.

. . . .

. . . .

Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ouvrage,
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la verité
Qui peut reconoître l'image ?

Le même Commentateur * rapporte un fait qui montre bien les contradictions de l'amour propre. Il dit qu'un Graveur ayant apporté à M. Despreaux son portrait, le pria de lui donner des Vers pour mettre au bas de la graveure, & que M. Despreaux lui répondit, *qu'il n'étoit ni assez fat pour dire du bien de lui même, ni assez sot pour en dire du mal.* Accordez cela avec les quatre Vers du portrait de Drevet, ou plûtôt accordez les hommes avec eux-mêmes.

¶ On ne se cachoit point à la Cour

* *Tome I. de l'Edit. de Geneve, in 4° p. 481*

d'Alexandre, pour se moquer de ce qu'il avoit accepté la divinité ; on en faisoit des railleries publiques. Un jour qu'il étoit malade, & que son Médecin lui avoit ordonné une potion : *Le salut de nôtre dieu*, dit Anaxarque, *dépend donc de ce remede ?* Malgré les foiblesses que les Historiens reprochent à ce Conquerant, il y avoit quelquefois bien de la grandeur dans sa maniere de penser. Je rapporte ailleurs ce qu'il répondit à Ephestion ; ce qu'il dit à celui qui lui montroit la lyre de Paris, marque aussi beaucoup de g andeur : *j'aimerois mieux*, dit-il, *que tu me fisses voir celle d'Achill:*.

¶ C'est suivre de bien près l'amour propre & du faux honneur, que de dire avec M. Paschal a : *Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lû ; & moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, & peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.* Cette pensée est originale dans le tour, le fonds est pris de Ciceron b, qui, pour se mocquer de ceux qui mettoient leurs noms

a *Pensées de Paschal, chap.* 24.
b *Cic. pro Archia Poëta.*

à des Traitez, où ils condamnoient le desir des loüanges, dit: *Ipsi illi philosophi, etiam in illis libellis quos de contemnendâ gloriâ scribunt, nomen suum inscribunt, in eo ipso in quo prædicationem, nobilitatemque despiciunt, prædicari de se, ac nominari volunt.*

Le Poëte Regnier *, parlant du faux honneur, s'exprime ainsi:

Mais, mon Dieu, que ce traître est d'une
étrange sorte!
Tandis qu'à le blâmer la raison me transporte,
Que de lui je médis, il me flatte, & me dit,
Que je veux par ces Vers acquerir son credit.

M. Despreaux semble avoir copié la pensée de Regnier, dans sa Satire XI. mais en la rendant originale, par le tour qu'il sçavoit donner à tout ce qu'il imitoit.

Depuis, toûjours ici, riche de leur ruine,
Sur les tristes mortels, le faux honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers
Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces Vers.

¶ Ceux qui ne réflechissent pas assez sur les sentimens du cœur, trouvent une brutalité grossiere dans la réponse de ce païsan d'Athénes, qui étant interrogé pourquoi il avoit opiné qu'il

* *Sat. 6.*

falloit bannir Ariſtide, répondit ſans façon, qu'il étoit fâché de l'entendre toûjours nommer *le Juſte*. Cette réponſe, n'eſt après tout, qu'une expreſſion naïve de l'envie qu'on porte naturellement à ceux qui ſe diſtinguent trop parmi nous; on eſt fâché de ce qu'ils nous forcent de leur donner dans nôtre eſprit des places trop honorables; ce ſont comme des eſpeces de tyrans qui enlevent l'eſtime de tout le monde: & à dire vrai, ſi la corruption du cœur n'étoit pas rectifiée par la charité qui eſt le fondement de la Religion, on ne trouveroit peut-être pas ridicule la conduite des Epheſiens, qui chaſſerent les plus vertueux de leurs Citoyens, par la ſeule raiſon qu'ils avoient trop de merite: *Que nul d'entre nous*, diſoit la Loi *, *n'excelle par-deſſus tous les autres; & s'il ſe trouve ici quelqu'un de cette ſorte, qu'il aille exceller ailleurs. Nemo de nobis unus excellat; ſed ſi quis extiterit, alio in loco & apud alios ſit.* Ainſi les Ephores condamnerent à une amende Agezilas, parce qu'il poſſedoit ſeul le cœur de tous les Lacedemoniens; & le vainqueur d'Annibal crut devoir ſe bannir lui-même de Ro-

* *Cic. Tuſc. Quæſt. l. 5.*

me, pour donner lieu de paroître à des vertus moins brillantes, que celles qui l'avoient rendu si recommandable : tant il est vrai qu'un mérite trop éclatant, a toûjours été exposé à l'envie. Voila la veritable cause de l'*Ostracisme*. Il y a une hipocrisie qui feint les vertus, & qui dissimule les vices ; les grands hommes devroient en avoir une autre espece, pour tâcher de diminuer leur réputation.

¶ Il est singulier, & c'est un effet du peu d'étenduë de l'esprit humain, que ceux qui travaillent sur le même sujet, réüssissent inégalement dans ces mêmes endroits. Je n'en rapporterai d'exemple que d'Homere & de Virgile, parce que je ne connois point d'esprit plus original que le premier, ni de copiste plus sage que le Poëte Latin.

Le banquet qu'Alcinoüs donne à Ulisse, est bien entendu, & tout-à-fait galant ; il ne s'y trouve cependant que des hommes ; & celui que Didon donne à Ænée, n'est pas à beaucoup près dans la bienséance : dans l'un on chante des avantures galantes des Dieux, & d'autres sujets aussi agréables que galants ; dans l'autre on chante le cours des étoiles & d'autres matieres philosophiques.

Mettez

Mettez le festin d'Alcinoüs à la Cour de Carthage, & celui de Didon dans l'Isle des Pheaciens, tout sera dans l'ordre.

En revanche, Virgile a sans comparaison mieux réüssi qu'Homere, dans la description du Bouclier. Le Poëte Grec remplit sa description d'une infinité de sujets qui n'ont nulle liaison, ni avec son Poëme, ni avec aucun de ses Héros. Le Poëte Latin fait entrer dans la description du sien, les traits les plus interessans de l'Histoire Romaine; c'étoit là leur place. Le Prothée du quatriéme de l'Odissée est plus rempli d'invention, plus ingénieux & plus Prothée, si j'ose parler ainsi, que celui du quatriéme des Georgiques, qui, à son tour, est plus sage & plus judicieux.

La description de l'enfer du onziéme de l'Odissée, est toute simple; celle du sixiéme de l'Ænéïde est majestueuse, sublime, ingénieuse, & renferme également tout ce que la Théologie Payenne fournit de curieux sur cette matiere, & tout ce que la loüange la plus délicate avoit de plus flatteur pour Auguste & pour les Romains.

La description des combats est plus vive, plus animée & plus variée dans

le Poëte Grec; elle est plus sage dans le Poëte Latin : il a sçû supprimer une partie de ces discours ennuyeux & hors-d'œuvre, de ceux, qui dans de pareilles occasions, doivent plus songer à combattre, qu'à se faire des reproches & se dire des injures.

La description des tempêtes, également belle dans l'un & dans l'autre, est plus variée dans Homere que dans Virgile. Celui-ci commence presque toûjours par ce Vers :

Olli ceruleus supra caput astitit imber.

L'entrevûë d'Ajax avec Ulisse aux enfers, & celle d'Ænée & de Didon se ressemblent; mais la copie est inferieure à l'original : il y a quelque chose de plus expressif & de plus éloquent dans le silence du Héros, que dans celui de l'Amante : aussi Longin, qui propose le premier comme un image sublime, ne dit rien du second.

L'art des loüanges fines & délicates a été ignoré par le Poëte Grec; Virgile le possedoit dans un degré éminent. La passion de Didon est touchée avec des couleurs inconnuës à Homere. Jamais l'éloquence passionnée n'a mis en œuvre tout ce qu'elle a d'artifice & d'ornement, avec plus d'esprit, ni avec

plus de ſuccès. Tous les degrez de cette paſſion, tous ſes progrès y ſont développez d'une maniere fine : tout y eſt tendre, délicat, paſſionné. Mais auſſi on ne peut rien ajoûter aux traits les plus finis de l'amour conjugal d'Andromaque pour Hector; ainſi Homere l'emporte, du moins du côté des bienſéances ; car il y en a plus à repréſenter une femme accomplie, qu'une parfaite amante.

Enfin, les portraits de Virgile, generalement parlant, ſont plus finis que ceux d'Homere ; ils renferment plus de deſſein & de myſtere : mais ceux d'Homere, outre qu'ils ſont en bien plus grand nombre & plus variez, ſont frapez avec des traits plus brillans.

Virgile n'a point de ces reconnoiſſances qui font un effet ſi ſurprenant, & forment des ſituations ſi touchantes. Homere en fournit pluſieurs, mais il les pouſſe trop; il y a trop de façon dans la reconnoiſſance d'Uliſſe & de Penelope. En un mot, l'un eſt un peintre qui a une grande maniere; l'autre eſt de ces peintres qui s'appliquent trop à finir leurs portraits.

¶ Feu M. de l'Etang étoit un Provençal, homme d'eſprit & ſçavant.

Nous avons de lui un Traité de la Traduction, dédié à Madame de Sablé. Cet Ouvrage, qui fut imprimé à Paris en 1660. contient des regles pour traduire le Latin en François; & sa maniere de traiter cette matiere est assez approchante de celle que garde M. de Vaugelas, dans ses Remarques sur la Langue Françoise. Il se sert ordinairement de deux sortes d'exemples, de bons & de mauvais, pour faire mieux sentir en quoi consiste une bonne traduction, par opposition à une autre, qui est méchante ou défectueuse. M. l'Abbé de Marolles a presque toûjours le malheur de prêter à l'Auteur les mauvais exemples qui entrent dans le contraste, pendant que nos plus célébres Auteurs fournissent les modeles sur lesquels on doit se regler pour réüssir dans une traduction. La reflexion que l'Auteur fait dans le Prologue de ce livre, paroît bien judicieuse: »J'ai remarqué, dit-» il, que ceux qui ont bien traduit les » mêmes mots & les mêmes phrases, » ont tous pris un même tour, & se » sont tous servis d'une même façon » de traduire: tant il est vrai que tous » ceux qui font bien quelque chose, le » font par une lumiere & une raison du

bien, qui ne luit & ne se découvre «
bien souvent que dans les esprits les «
plus épurez ; & que tous ceux au con- «
traire qui la font mal, manquent de «
cette lumiere, qui n'éclairant pas leurs «
esprits, les laisse dans l'obscurité & «
dans les tenebres. «

Quoique le livre de M. de l'Etang soit utile à ceux qui commencent à traduire, il s'en faut bien qu'il ait porté ses vûës aussi loin que l'illustre M. Huet, dans son Traité *de optimo genere interpretandi*. Ce sçavant Prelat, qui avoit une érudition nette & profonde, marque avec un jugement solide & éclairé, les défauts de la plûpart des Traducteurs, & ceux qui n'entendent pas la langue originale des anciens Auteurs, ne doivent pas lire les traductions qui en ont été faites, sans avoir auparavant lû l'Ouvrage de ce sçavant homme. Je n'entrerai pas ici dans l'énumeration des Traducteurs, cela passeroit les bornes qu'on s'est prescrites dans ces Mélanges : il suffit de dire qu'ils sont en si grand nombre, qu'ils remplissent la moitié du troisiéme Tome du Jugement des Sçavans de M. Baillet ; encore en a-t-il omis plusieurs.

Rien n'est si difficile à faire qu'une

bonne traduction, & on joüit souvent du travail de ceux qui y ont le mieux réüssi ; sans connoître les difficultez qu'ils ont eu à surmonter. On sçait que M. Vaugelas a été vingt-cinq ans à traduire Quinte-Curce, ou à retoucher sa traduction ; & il n'y a peut-être pas une seule phrase dans cet Historien qu'il n'ait tournée en cinq ou six manieres. M. du Ryer, qui travailloit pour ainsi dire à la journée ; pour soulager une nombreuse famille, n'y cherchoit pas sans doute tant de façons ; cependant il a quelquefois assez bien réüssi, & si ses traductions ne sont pas aussi élegantes que celles de M. Perrot d'Ablancourt ; elles sont du moins plus litterales ; celui-ci ayant souvent donné ses propres pensées pour celles des Auteurs qu'il traduisoit.

M. de l'Etang donne neuf regles pour rendre une traduction parfaite. La premiere est que le Traducteur doit bien entendre les deux langues ; la seconde, qu'il doit être exact, non seulement à rendre les sentimens de son Auteur, mais de tâcher encore de rendre ses propres paroles, lorsqu'elles sont importantes. La troisiéme, de conserver l'esprit & le génie de l'Auteur. La qua-

triéme, de faire parler chacun selon ses mœurs & son naturel : en exprimant son sens & ses paroles en des termes qui soient en usage & convenables à la nature des choses qu'on traduit. La cinquiéme, de rendre beautez pour beautez & figures pour figures, lorsqu'on ne peut exprimer celles de l'Auteur. La sixiéme, de ne pas user de longs tours, si ce n'est pour rendre le sens plus intelligible & la traduction plus élegante. La septiéme, est de tendre toûjours à une plus grande netteté dans le discours ; & pour cet effet, de couper ou de partager quelquefois les periodes. La huitiéme est de joindre ensemble les periodes qui sont trop courtes, lorsqu'on traduit un Auteur dont le stile est concis & coupé, comme Tacite. La neuviéme est de ne chercher pas seulement la pureté des mots & des phrases ; mais de tâcher encore d'embellir la traduction, par des graces & des figures qui sont bien souvent cachées, & qu'on ne découvre qu'avec grand soin. Le Pere Dom Jean Mabillon dans ses Etudes Monastiques ajoûte une dixiéme regle à celles de M. de l'Etang, sçavoir de tâcher de rendre fidelement toutes les pensées de l'Auteur, sans s'attacher servilement aux termes & aux paroles.

Je pourrois en ajoûter ici une onziéme, qui est de bien connoître le génie de la langue de l'Auteur qu'on veut traduire, & le rapport ou la difference qu'elle peut avoir avec celle dans laquelle on entreprend de le traduire. Le tour de la langue grecque, par exemple, a plus de conformité à celui de la langue françoise que n'en a la latine; & c'est l'inobservation de cette regle qui fait qu'on remarque, même dans les meilleurs Traducteurs, un air de la langue qu'on traduit, un certain *Latinisme*, si j'ose me servir de cette expression, qui n'est point dans le bel usage de notre langue.

Pour dire ici ce que je pense sur les traductions, il faut qu'elles ne soient ni trop litterales ni trop libres. Un Traducteur doit toûjours être esclave du sens, mais il est le maître des expressions : il doit cependant observer de les conformer ces expressions à la nature des choses qu'il traduit, c'est-à-dire, qu'il doit rendre les termes nobles & sublimes par des termes choisis, & les choses communes par des termes qui ne soient pas empoulez. Pur Interprete à l'égard des pensées, il faut qu'il les rende telles qu'elles sont, sans les façonner à sa mode, sans les étendre, sans retran-

cher les beautez qui s'y trouvent, sans en ajoûter d'autres qui n'y soient point. Il ne lui est pas permis de changer les phrases, ni d'en renverser l'ordre, ni de sacrifier à l'élegance & à la varieté du discours, les avantages de la fidelité & de l'exactitude. Un Traducteur est un Peintre qui peint d'après un original; il représente les traits de son modele; il copie, il ne produit point : lorsqu'il passe ces bornes, ce n'est plus un Traducteur, c'est un Auteur, c'est un homme qui compose.

Quant aux Ouvrages que la Critique nous a laissez, pour apprendre à réussir dans les traductions, après les deux que je viens de citer, il n'y en a gueres où l'on trouve de meilleures regles pour traduire les Auteurs Grecs, que le tresor de la langue grecque de Henri Etienne. On peut y joindre les observations de Jacques de Billi, aussi-bien qu'un autre petit Livre du même Abbé, intitulé *Græcarum locutionum Volumen*. Pour la traduction des Peres Grecs, on peut consulter le *Thesaurus Ecclesiasticus* de Jean-Gaspar Suicer, imprimé en deux volumes in-fol. à Amsterdam en 1682.

Enfin, je dois dire encore que pour bien traduire, il faut non seulement bien

entendre ſon Auteur, il faut auſſi ſçavoir à fonds l'Hiſtoire de ſon temps, à cauſe des alluſions qu'il peut y faire; & c'eſt par ce défaut que M. le Maître & l'Abbé de S. Real qui l'a critiqué, ont mal réüſſi en traduiſant le paſſage de Ciceron dans ſon Oraiſon pour Milon. *Eſt hæc non ſcripta, ſed nata lex, quam non didicimus, accepimus, legimus; verum ex natura ipſa arripuimus, hauſimus, expreſſimus.* Car il faut ſçavoir que ces trois premiers verbes *didicimus, accepimus, legimus*, ne ſont point du tout ſynonimes, & qu'ils ſont alluſion à la maniere dont les loix étoient établies parmi les Romains. On les propoſoit dans les aſſemblées, enſuite on les publioit, & enfin on les affichoit. Ainſi il y avoit trois manieres d'en apprendre l'établiſſement. Pour les trois derniers verbes *arripuimus, hauſimus, expreſſimus*, ils marquent une gradation qui forme une eſpece de parallele avec les trois premiers. La traduction de M. le Maître eſt pitoyable, & M. l'Abbé de S. Real a eu raiſon de lui reprocher les parentheſes rimées, dont il a préferé le ridicule ornement à la juſteſſe & à la verité de l'expreſſion. *C'eſt une loi*, dit cet Auteur, *qui n'eſt pas écrite par les*

hommes, mais qui eſt née avec tous les hommes, qui n'eſt pas peinte au dehors, mais qui eſt empreinte au dedans de nous; que nous avons plûtôt reconnuë que lûë, plûtôt compriſe qu'appriſe, plûtôt conçûë en nous-mêmes que reçûë des autres.

La traduction de M. l'Abbé de S. Real n'eſt pas à la verité auſſi barbare que celle de M. le Maître, mais elle ne fait pas ſentir ce que les Romains entendoient par les expreſſions de Ciceron. *C'eſt une loi*, dit-il, *qui n'eſt pas faite par les hommes, mais qui eſt née avec tous les hommes; qui n'eſt pas écrite au dehors, mais qui eſt empreinte au dedans de nous; qui n'eſt ni appriſe ni reçûë, mais plûtôt priſe, puiſée & tirée du fond même de la nature.*

Il me ſemble que pour bien traduire, il faudroit faire ſentir l'alluſion que fait Ciceron, & dire. *C'eſt une loi qui n'eſt point écrite, mais qui eſt née avec nous. On n'en a point vûë faire la propoſition, on ne l'a point vû accepter, on ne l'a point lûë; c'eſt dans nous-mêmes que nous la trouvons, c'eſt dans notre cœur qu'elle prend ſa ſource: voilà ſa veritable origine.*

¶ *Diſcours Eccleſiaſtiques contre le paganiſme des Rois de la feve & du Roi-*

boit, par Jean des Lions Docteur de Sorbonne. Paris 1664. Ce petit Livre est assez rare, & l'Auteur s'y éleve avec tant de zele contre les abus qui se commettent parmi nous la veille & le jour de l'Epiphanie, qu'il ne tient pas à lui que les Ministres de l'Evangile n'employent toutes les forces de leur éloquence pour les exterminer. Il dit même que la lecture de son premier discours avoit entierement aboli cette prophane coûtume dans la Ville de Senlis dont il étoit Theologal. Pour en venir plus facilement à bout, il prouve que cette vaine cérémonie tire son origine du paganisme. Tacite, dit-il, parlant au treiziéme Livre de ses Annales, des folies & des crimes de Neron, il raconte en quel temps & de quelle maniere il fit mourir le jeune Britannicus; il dit que ce fut pendant la fête des Saturnales, qui étoient des jours de solennité & de débauche, sur la fin du mois de Décembre & au commencement de Janvier. C'étoit pendant cette fête que les esclaves vivoient dans une espece de liberté, qui les égaloit à leurs maîtres; & si on y gardoit quelque espece de commandement & de maîtrise, c'étoit le sort qui décidoit de celui qui étoit Roi & qui de-

voit commander aux autres : *Festis Saturnalibus*, dit Tacite, *inter alia aequalium ludicra, regnum lusu sortientium.* Celui qui étoit ainsi élû commençoit à exercer sa Royauté par les ordres qu'il donnoit ; & Neron que le sort avoit declaré Roi de la Fête, commanda à Britannicus de se lever de table, & de chanter une chanson. *Britannico jussit exurgeret, progressusque in medium, cantum aliquem inciperet.* Rien ne ressemble plus que ce que je viens de rapporter, aux cérémonies ridicules du Jour des Rois. On sçait que celui qui l'est, ordonne aux convives, crée des Ministres & des Officiers, & fait, surtout dans les Villes de Province, tout le manege du Roi des Saturnales.

L'Auteur fait voir ensuite que le mot *Phœbe* ne signifie pas le Soleil dans cette occasion, mais l'enfant de famille qui étoit désigné par le nom d'*Ephebus*, & qu'on faisoit présider au sort pour l'élection du Roi, comme on le fait encore aujourd'hui dans le partage du gâteau. Ainsi au lieu qu'on dit *Phœbe Domine*, les Romains disoient aparemment *Ephebe*, & le jeune enfant répondoit, *Domine : Que voulez-vous, Monsieur ?* Ainsi on ne sçauroit nier que cette céré-

monie n'ait pris ſon origine dans les Saturnales.

On doit penſer la même choſe des divertiſſemens qu'on appelloit *la liberté de Décembre*, & qui étoient encore en uſage dans le douziéme & treiziéme ſiecles. L'Evêque, les Chanoines & tout leur Clergé s'aſſembloient dans le Cloître de leurs Egliſes, & y joüoient ou à la paume ou à la boule. Beletus dans l'Explication de l'Office Divin s'exprime ainſi ſur cette coûtume. *Sunt nonnullæ Eccleſiæ in quibus uſitatum eſt, ut vel etiam Epiſcopi vel Archiepiſcopi, in Cœnobiis cum ſuis ludunt ſubditis; ita ut etiam ſeſe ad luſum pilæ demittant; atque hæc quidem libertas ideo dicta eſt Decembris, quod olim apud Ethnicos moris fuerit ut hoc menſe ſervi, & ancillæ & Paſtores velut quadam libertate donarentur, fierentque cum dominis pari conditione.*

Durand ajoûte que l'on ne ſe contentoit pas de joüer dans cette Fête, mais qu'on y danſoit même aux chanſons, & que quelquefois on en differoit la cérémonie jusques au temps de Pâques. *In quibuſdam quoque locis hac die, in aliis in natali Prælati cum ſuis Clericis ludunt, vel in Clauſtris, vel in domi-*

bus Episcopalibus : ita ut etiam descendant ad ludum pilæ, vel etiam ad choreas & cantus ; quod vocetur libertas Decembrica.

¶ Rien ne démasque tant que la vûë d'une mort inévitable, & la maniere dont on l'envisage forme l'idée du veritable caractere d'une personne. Je sçai qu'une fermeté étudiée fait que l'on peut se contraindre quelquefois : mais cela arrive rarement, & on est presque toûjours ce qu'on paroît alors. Il est aisé sur ce pied-là de connoître les differens caracteres des femmes & des filles de Mithridate. Lucullus l'ayant contraint de se retirer dans le fonds de ses Etats, & d'aller chercher du secours chez les Princes voisins, il ne voulut point laisser au pouvoir du Vainqueur, ses deux sœurs & deux de ses femmes qu'il aimoit le plus, & qu'il tenoit renfermées avec ses trésors dans une Place forte. Com- il n'étoit pas alors en son pouvoir de les faire sortir, il envoya l'Eunuque Bacchilides pour les faire mourir. Quand ce cruel ministre leur eut annoncé les volontez du Roi, & qu'il leur eut dit qu'elles pouvoient choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le moins rude : Monime s'arracha le bandeau Royal

qu'elle portoit toûjours sur sa tête, & se l'attachant au col elle voulut s'étrangler, mais le bandeau s'étant rompu; *Malheureux Diadéme*, dit-elle en le foulant aux pieds, *tu m'as annoncé tous mes malheurs ! tu as été le gage de ma contrainte & de mon esclavage; ne pouvois-tu du moins me servir à en terminer le cours!* Après cet emportement elle se fit poignarder avec beaucoup de fermeté par le ministre des cruautez du Roi.

Berenice obéïssant sans murmure aux ordres d'un amant barbare, prit du poison & mourut sans se plaindre. Roxane sœur du Roi, après avoir gardé long-temps un profond silence, avala aussi du poison & mourut sans prononcer une seule parole. Statira son autre sœur, après avoir témoigné la douleur que lui causoit la défaite de Mithridate; elle loüa sa conduite, & chargea Bacchilides de le remercier de son souvenir, qui dans la déroute de ses affaires lui faisoit prendre soin de les arracher par une prompte mort à la honteuse servitude des Romains, dont elles auroient infailliblement éprouvé l'insolence, & qui les auroient du moins exposées à l'ignominie du triomphe; elle avala ensuite le funeste breuvage & mourut

mourut ſur le champ. Je ne trouve point parmi le ſexe de morts plus intrepides que celles-là, ſi vous exceptez celle d'Arrie femme de Poëtus : comme parmi les hommes je n'en vois point de plus courageuſes que celle de Codrus & des trois Décies qui ſe dévoüerent pour leur patrie. Caton d'Utique qui ſe fit tant d'honneur à Rome en ſe donnant la mort, pour ne point tomber entre les mains de Ceſar, me paroît y avoir cherché trop de façons ; & la mort de Petrone marque trop un homme voluptueux & libertin. Il y a dans la mort de Seneque une nobleſſe de ſentimens bien exprimée ; mais ces grandes idées montrent un homme qui s'exhorte à mourir.

¶ Voici peut-être les trois eſpeces de Contrats les plus ſinguliers qui ſe ſoient jamais faits : je n'y joindrai point de reflexions, j'ai peur même qu'on n'en faſſe trop. Le premier eſt celui de Loüis XI. qui fit à la ſainte Vierge une donation ſolemnelle du Comté de Boulogne, en retenant les revenus. Cet Acte eſt intitulé*, *Tranſport de Louis XI. à la Vierge de Boulogne, du droit & titre du fief & hommage du Comté de Boulogne, dont releve le Comté de S. Pol, pour être rendu devant l'Image de la-*

dite Dame par ses successeurs ; la date est de 1478. Le second est de S. Bernard Abbé de Clairvaux avec le Seigneur de Chatillon, qui donna à l'Ordre de Cluni un territoire fort spatieux pour l'Abbaye de Sinni. Le Contrat porte que S. Bernard promettoit aux Seigneurs de cette maison, autant d'arpens dans le ciel qu'on lui en donnoit sur la terre. Je n'ai point vû l'original de ce Contrat, mais j'en ai vû une copie collationnée que feu M. l'Abbé de Camps qui possedoit cette Abbaye, avoit communiquée à un de mes amis. Le troisiéme est le Contrat de mariage dont parle M. Thyers dans le tom. 4. des Superstitions. C'étoit un Religieux d'Orleans qui marioit ses penitentes avec Notre-Seigneur, & il recevoit le Contrat en qualité de Secretaire. On en voit le modéle dans l'Auteur que je viens de citer, & qu'il a copié sur l'original qui étoit entre les mains de M. le Curé de S. Donatien d'Orleans.

¶ L'Histoire n'est propre qu'à apprendre au Public les évenemens & les dates ; encore elle varie souvent sur les circonstances des faits. Lorsque quelqu'un entreprendra de composer l'histoire du siecle passé, il faudra bien qu'il consulte les Memoires publics, les relations, les Gazettes : mais quelle

diversité ne trouvera-t-il pas dans les récits d'une même action ? Ici il verra que tout l'avantage d'une bataille est demeuré aux François ; là on lui dira que les Espagnols ou les Allemans sont demeurez victorieux. Les réjoüissances ont été communes dans les deux partis. Comment se déterminer ? qu'il est à craindre que l'interêt de la patrie ne décide dans ces occasions ! encore peut-on à force de soins découvrir la verité de l'évenement d'une bataille ou d'un siege. Mais qu'on s'en tienne là, on ignorera toûjours une infinité de circonstances particulieres qui seroient utiles, interessantes, & qui feroient connoître la part qu'y ont eu des personnes qui ne sont pas seulement nommées dans l'Histoire. Que sçais-je, la résistance seule d'un bataillon, un mouvement fait à propos, & peut-être au hazard, est la seule chose qui a contribué au gain d'une bataille, & c'est quelquefois la seule circonstance dont on ne parle pas.

Quand on sçauroit au vrai les détails d'une action, peut-on esperer d'apprendre jamais les motifs qui ont fait agir. C'est ici le partage des Politiques & des Nouvellistes. Mais quelles lumieres ont-ils pour décider ! entrent-

ils dans les conseils ? le Prince leur a-t-il revelé les mysteres du cabinet ? Tacite a voulu souvent deviner les motifs qui avoient déterminé les Empereurs Romains : mais n'est-ce pas l'Historien qui se peint lui-même par tout ? ne prête-t-il pas ses idées, ses vûës, ses sentimens à ceux dont il crit l'histoire ? ou du moins connoissant que les hommes sont méchans & dépravez, sans penser qu'ils peuvent quelquefois être justes & bons ; il ne les a jamais regardez que du mauvais côté. Voici un exemple parmi mille autres qui prouve combien il est rare qu'on connoisse les veritables motifs des évenemens les plus celebres. Belisaire étoit sous l'Empire de Justinien l'homme le plus renommé de son siecle. Il étoit tantôt dans la prosperité la plus éclatante, tantôt dans l'obscurité & dans la misere. Tout le monde étoit surpris de voir ce grand Capitaine, l'effroi des Barbares, & le plus ferme appui de l'Empire, devenir tout d'un coup simple particulier, & tomber même dans une honteuse pauvreté. On ne doutoit point que l'Empereur, qui passoit pour un Prince très-juste, n'eût découvert en lui ou quelque infidelité, ou du moins une trop

grande ambition. *Il a conjuré contre l'Etat*, disoient quelques Politiques; *on le craint*, disoient les autres; les plus moderez publioient que ses grandes actions avoient donné de l'ombrage à l'Empereur. Ce n'étoit pourtant rien de tout cela. Justinien se laissoit gouverner par sa femme. L'Imperatrice avoit une intrigue pour laquelle la femme de Belisaire lui étoit utile; leur liaison étoit extrême; car il n'en est point parmi les hommes de plus grandes ni de plus fortes que celles qui sont formées par la galanterie. Cette femme de Belisaire, coquette autant que l'Imperatrice, mais plus étourdie, avoit une intrigue publique, & menoit une conduite qui ne pouvoit nullement être soufferte par un mari, quelque peu delicat qu'il fût. Belisaire veut s'y opposer: il veut la corriger, & prétend chasser de sa maison un galant qui le deshonore; il tombe par là dans la disgrace de l'Imperatrice, & en même temps dans celle de l'Empereur. Le changement de sa fortune devient prodigieux en peu de jours. A mesure qu'il se radoucit, sa fortune se raccommode, & le plus ou le moins qu'il souffre les desordres de sa femme, est la mesure de son bonheur ou de sa disgrace. Quand

la partie quarée étoit soufferte, le Capitaine avoit des commandemens ; lorsqu'il la troubloit, il redevenoit un simple particulier, qui s'attiroit le mépris de la Cour. Si Procope ne nous avoit point appris cette anecdote dans son Histoire secrete, nous l'ignorerions parfaitement, puisqu'il avoit pris soin de la cacher dans son Histoire generale.

¶ La constitution du Senat Romain, la maniere de parvenir à cette dignité, le rang que tenoient les Senateurs dans la Republique ou dans l'Empire, & la Noblesse qu'acqueroient les familles dont les ancêtres avoient été revêtus de cette Charge, sont des choses qui n'ont pas encore été bien expliquées. M. l'Abbé de Vertot consulté par M. Stanope Secretaire d'Etat d'Angleterre, a répondu aux demandes que ce Ministre lui avoit faites, dans un Memoire qui est imprimé à la fin de la seconde édition des Révolutions arrivées dans l'Empire Romain ; mais comme il reste encore d'autres difficultez, je vais tâcher, en me servant de ses lumieres, de donner à un sujet si important tout l'éclaircissement qu'il mérite.

Rome, comme tous les autres Etats, a changé plusieurs fois la forme de son

Gouvernement. Les Rois regnerent d'abord ; les Consuls succederent à ces Princes, & les Empereurs prirent enfin l'autorité souveraine. Si on en croit la plûpart des Historiens, ce furent d'abord les Rois qui disposerent des places vacantes dans le Senat ; ce droit leur étoit d'autant plus incontestable que Romulus à qui ils succedoient, avoit institué le Senat. De sçavoir maintenant si les suffrages du peuple étoient necessaires pour être instalé dans ce Tribunal, c'est une question qui n'est pas bien décidée, & les Historiens sont partagez là-dessus. L'opinion la plus vrai-semblable, & qui est celle de Tite-Live, est, qu'excepté le temps des troubles, les Rois nommoient seuls les Senateurs. Tout le monde convient avec Tite-Live & Plutarque, que Romulus institua le Senat, mais Denys d'Halicarnasse dit qu'il ne nomma que le premier Senateur, que les trois tribus dont l'Etat Romain étoit alors composé en nommerent chacune trois, & les trente curies qui formoient ces trois Tribus en élirent chacune trois autres, ce qui fait les cent Senateurs dont ce Tribunal fut alors composé. Tatius Roi des Sabins ayant fait ce fameux Traité de paix qui unit ce peuple

avec les Romains, nomma cent autres Senateurs; Tarquin l'Ancien y fit entrer dans la suite cent Plebeiens; car jusques au Regne de ce Prince les seuls Patriciens avoient été revêtus de cette dignité. Tarquin le Superbe, après s'être emparé du Thrône de la maniere que chacun sçait, fit mourir ou exila ceux des Senateurs qui lui étoient suspects, & ne voulut point remplir les places vacantes, pour laisser tomber ce Corps dans le mépris par le petit nombre de ses Sujets, comme le dit Tite-Live.

Après l'expulsion des Rois, les suffrages du peuple, si on en croit Ciceron & Tite-Live, furent necessaires pour être admis à cette dignité; cependant l'Historien semble se contredire, puisqu'il ajoûte que Brutus qui fut le premier Consul, remplit les places vacantes jusques au nombre de trois cens, ayant nommé les Sujets dans l'Ordre des Chevaliers. Peut-être que les suffrages du peuple étoient intervenus dans cette nomination, & que Tite-Live le suppose sans le dire. Quoiqu'il en soit, les Consuls étant trop occupez dans la suite aux guerres étrangeres qu'ils furent obligez de soûtenir, le peuple créa l'an de Rome 311. la Charge de Censeur, à laquelle

on

on attribua le droit d'élire les Senateurs, & ceux qui en furent revêtus s'acquitterent de cet important devoir, tant que la Republique fut tranquile.

Tel fut l'ordre le plus inviolable de Rome dans la nomination des Senateurs ; mais comme il n'y a point de regle sans exception, le triste état où se trouva la Republique après les victoires d'Annibal, en fit un peu changer la constitution. Le Senat avoit perdu dans cette guerre plusieurs illustres Sujets ; il fallut les remplacer, & peut-être qu'il n'y avoit point alors de Censeur. La nomination regardoit M. Junius Pera qui étoit Dictateur ; mais comme il étoit absent, il ordonna au Consul L. Terrentius Varro d'aller à Rome nommer un second Dictateur pour élire les Senateurs, & ce Consul pour ne point s'éloigner de l'ancienne forme du Gouvernement, donna cette Charge à M. Fabius Bateo ancien Censeur, qui élut peu de jours après 177. Senateurs. Si on excepte ce seul exemple, & ce qui se passa dans le temps tumultueux des Gracques & pendant les guerres civiles, temps funestes où les Loix sont toûjours oubliées ou méprisées, on verra que les Rois, les Consuls & les Censeurs, ont

été les seuls qui ayent élû ces Magistrats. J'ai fait cette exception, parce qu'on sçait que Caius le plus jeune des Gracques fit entrer un grand nombre de Chevaliers dans cet auguste Tribunal ; que Sylla & Marius y firent entrer leurs creatures ; que Jules Cesar éleva à cette dignité non seulement les enfans des affranchis, mais encore plusieurs étrangers, des charlatans & des devins ; & qu'enfin les Triumvirs, après avoir presque anéanti ce Corps par leurs proscriptions, le remplirent à leur tour de leurs créatures & de leurs satellites ; en sorte qu'après qu'Auguste se fut défait de ses deux Collegues, ce Tribunal se trouva rempli de plus de mille Senateurs, la plûpart gens indignes d'un tel honneur, & que l'argent ou le crime y avoient placez. Cet Empereur purgea ensuite le Senat, n'y laissa qu'un petit nombre de Senateurs, & permit à chacun de ceux qui y restoient d'en nommer un autre. Peu content de cette élection, il en fit une autre pour laquelle il ne consulta qu'Agrippa. Les autres Empereurs qui succederent à Auguste changerent souvent à leur gré la face du Senat, & éleverent à cette dignité les familles étrangeres, dont ils avoient reçû

des secours ou des services pendant les guerres qu'ils eurent à soûtenir.

La principale Noblesse de Rome tiroit donc tout son éclat de la Charge de Senateur ; mais comme le Senat, ainsi qu'on vient de le voir, fut quelquefois composé des trois Ordres, c'est-à-dire des Patriciens, des Chevaliers & des Plebeiens, on eut toûjours soin de distinguer les descendans des uns & des autres, & on mettoit une grande difference entre ces sortes de Nobles. Il y a même des Historiens qui prétendent que les premiers Patriciens qui furent admis dans le Senat, portoient sur leurs souliers des croissans, ou selon d'autres la lettre C. ce qui fut imité par leurs descendans, pour marquer par là qu'ils étoient de la plus pure noblesse. Il y eut même toûjours une distinction assez marquée entre ces trois sortes de Senateurs ; les premiers s'appelloient *majorum gentium*, les autres *minorum gentium*.

J'ai dit que les Empereurs donnerent la dignité de Senateurs à plusieurs étrangers ; j'ajoûte que les Gaulois & les François ensuite ne furent pas les derniers qui parvinrent à cet honneur, & que plusieurs anciennes Maisons tiroient leur noblesse de cette dignité. De là

étoient venuës ces expressions, *Senator*, *Vir Senatorius*, *genus Senatorium*, *nobilitatis Senatoria Romana*, *&c.* qu'on trouve si souvent dans nos anciens Auteurs, tels que sont Gregoire de Tours, où il n'y a presque pas une page où quelqu'un de ces termes ne se trouve; on les rencontre aussi dans les anciennes Chartres, dans les vieux titres, ainsi qu'on peut le voir dans les Recüeils de Canisius, de Dom Luc d'Acheri & du Pere Martene; on les trouve aussi dans les Vies des Saints écrites par des Auteurs contemporains. Cependant ce qui est fort extraordinaire, ces expressions si communes dans notre Histoire, n'ont jamais été bien expliquées, ni par Mezeray, ni par du Cange, ni par Fauchet, ni par du Tillet, ni par les autres Auteurs les plus sçavans, qui ont répandu d'ailleurs tant de lumieres sur les mœurs, les usages & les coûtumes des anciens François.

Nous sommes si accoûtumez à donner le nom de Senat aux Tribunaux où l'on rend la justice, & celui de Senateurs aux Magistrats qui l'exercent, que nous ne sçaurions concevoir pourquoi Gregoire de Tours, ayant dit & fait dire au Roy Clotaire Premier que la Maison d'où

étoient sortis S. Eupherone & S. Gregoire de Langres étoit la plus noble & la plus ancienne qui fût parmi les Gaules, *Prima hæc est & magna generatio*, il restraigne la qualité qu'il leur donne à celle de Senateurs de Dijon, qui n'étoit alors qu'un village ; *Gregorius ex Senatoribus primus .... de excelsâ Senatorii Ordinis potentiâ .... conjugem de genere Senatorio habens.* On est de même fort surpris que le même S. Gregoire de Tours, parlant de sa propre Maison & de la famille de son pere Florentius & de son oncle S. Gal frere de son pere, il assure d'un côté qu'il n'y avoit rien de plus noble que leur extraction, *Ut in Galliis nihil inveniatur esse generosius atque nobilius, &c.* & que cependant il réduise toute leur noblesse à être Senateurs & fils d'un Senateur de Clermont ou de Riom. Le même Historien, parlant de plusieurs autres personnes illustres par leur naissance, n'en rapporte jamais d'autres titres que ceux de Senateurs ou fils de Senateurs : il donne la même qualité de Senateur & de Citoyen de Clermont à l'Empereur même Avitus, *Senator, & ut valde manifestum est, Civis Arvernus* ; & le Duc d'Auvergne Calminius, Fondateur de l'Abbaye de

Mauſac, eſt diſtingué dans Lanfredus par la qualité de Senateur Romain.

Ceux qui ont éclairci les Antiquitez d'Auvergne, Savaron, Audigier, Durand & Pereyret, ont cru ſur ces paſſages & ſur pluſieurs autres ſemblables qu'on trouve dans Gregoire de Tours, qu'il y y avoit en ce temps-là un Senat en Auvergne rempli de la plus ancienne Nobleſſe du Royaume, & dans lequel les Princes & les enfans mêmes des Rois avoient ſéance. Cette erreur n'eſt venuë que de ce que ces Auteurs n'ont pas bien compris la ſignification des mots, *Senator, Vir Senatorius, Civis Romanus, &c.* dans le ſens où ils ont été employez dans nos anciens Annaliſtes. Pour les bien entendre, il faut ſçavoir qu'il ne ſignifie dans ces Auteurs qu'un homme noble qui n'étoit pas iſſu de la race des Francs ou des Bourguignons qui s'établirent dans les Gaules, mais de celle des anciens Gaulois qu'on appelloit ſouvent Romains, parce que depuis la conquête des Gaulois que firent les Romains ſous la conduite de Ceſar, ils leur furent ſoûmis juſques à l'invaſion des Francs, qu'ils furent admis dans le Senat & eurent le droit de Bourgeoïſie; & comme on ne connoiſſoit point à Ro-

me de plus grande noblesse que celle des Senateurs, ceux des Gaulois dont les ancêtres avoient été revêtus de cette dignité, étoient réputez les plus nobles, & on les distingua long-temps après que les Francs se furent établis dans les Gaules. Ils étoient, pour me servir de cette comparaison, ce que sont en Espagne ceux qu'on appelle vieux Chrétiens, c'est-à-dire qui ne descendent point des Maures établis dans ce Royaume.

¶ J'ai parlé dans ces Mêlanges de quelques-unes des principales folies des hommes, & de l'extravagance de quelques-unes de leurs opinions. Je pourrois faire mention ici de celle des Cabalistes, qui croyent après Paracelse, le monde rempli de sylphes, de gnomes & de salamandres, & qui s'imaginent avoir commerce avec ces êtres; mais je renvoye à l'Auteur du Comte Gabalis, qui a traité ce sujet d'une maniere inimitable; car je ne suis pas du sentiment de ceux qui s'imaginent qu'il étoit lui-même dans l'opinion qu'il semble réfuter, & je crois, comme il le dit lui-même, en citant un passage de Tertullien, que la meilleure maniere de réfuter ces rêveries, est de les exposer.

Autre folie des hommes, & qui ne cede point ni à l'astrologie judiciaire, ni au *Cabalisme*, c'est les Talismans & les Abraxas. On appelle Talismans certaines figures de l'invention des Philosophes Arabes, qu'on voit gravées sur des pierres ou sur des métaux qui répondent aux constellations du ciel, & qui par là acquierent une vertu specifique contre les maux & les accidens de la vie. Je n'ai garde de rapporter ici les impies extravagances que les Gnostistes & les Valentiniens ont publiées sur ce sujet; je dirai seulement qu'on attribuë à ces talismans des effets aussi merveilleux que bizarres. On dit, par exemple, que la figure d'un lion jettée ou gravée en or, le Soleil étant dans le signe qui représente cet animal, préserve ceux qui la portent de la gravelle; & que celle d'un scorpion jettée dans le même aspect, garantit des blessures des scorpions; que celle d'un belier jointe avec celle de Mars & de Saturne, guérit des maux de tête; que celle d'un taureau preserve des maux de gorge; que celle d'un lion en la premiere face, garantit des maux de reins & de la colique; que pour la joie, la beauté & la force du corps, il faut graver la figure de Venus en la premiere

face de la balance, des poissons ou du taureau; que pour avoir la faveur des Rois, des Princes & des Grands, il faut avoir l'image du Soleil sous la forme d'un Roy assis dans un Thrône, ayant un lion à son côté; que pour avoir l'esprit subtil & la memoire heureuse, il faut avoir un talisman qui représente Mercure; & qu'enfin pour devenir riche, on doit avoir la figure de l'écrevisse.

Les principes de cette science prétenduë sont fondez sur des histoires aussi frivoles qu'incertaines. Frey témoigne qu'il n'y a jamais eu de serpens ni de scorpions dans la Ville de Hamps, à cause de la figure d'un scorpion qui étoit dans les murailles de cette Ville. Les Egyptiens publient que les crocodiles n'osoient descendre dans le Delta, & qu'ils étoient arrêtez par un talisman qui étoit au grand Caire, & que depuis qu'un Gouverneur l'eut fait détruire, ces animaux descendirent jusques au bord de la mer. Bodin rapporte *a* qu'au Palais de Venise il n'y a pas une seule mouche, un talisman qui représente cet insecte les obligeant de s'éloigner. Gregoire de Tours nous apprend *b* qu'on publioit

a. *Demono. L.* 1. *c.* 3. b *Hist. Franc. c.* 33.

que la Ville de Paris n'étoit point anciennement sujette aux incendies, & que l'on n'y voyoit ni serpens ni loirs; mais que de son temps, comme on nettoyoit une des voûtes d'un pont, on y trouva un serpent & un loir d'airain que l'on en tira, & que depuis elle fut sujette aux incendies, & à ces insectes. Enfin on nous renvoye au Palladium de Troye, aux anciles ou boucliers de Mars, à la statuë de Memnon en Egypte, à celle de la Fortune de Sejan, à la mouche d'airain & à la sangsuë d'or de Virgile, à la figure de la cicogne qu'Apollonius mit à Constantinople pour en chasser les oiseaux, à la statuë d'un Chevalier qu'on prétendoit préserver cette Ville de la peste, & à la figure d'un serpent d'airain qui en éloignoit les serpens; & on ajoûte que Mahomet Second, après la prise de Constantinople, ayant cassé d'un coup de flêche les dents de ce serpent, une multitude prodigieuse de ces insectes se jetta sur les habitans de cette Ville, sans néanmoins leur faire aucun mal, parce qu'ils avoient tous les dents cassées comme le talisman. C'est sur de pareilles histoires qu'il s'est trouvé des gens qui ont soûtenu très-serieusement que les talis-

mans avoient les vertus qu'on leur attribuoit. Sur quoi on peut consulter l'Auteur du Livre intitulé ; *les Talismans justifiez, les Curiositez inoüies de Gaffarel, & les Centuries d'Antoine Mizauld.*

¶ Feu M. Baluze, qui a eu tant de part dans l'Histoire Litteraire du dernier siecle, se mocquoit de ceux qui croyoient que M. d'Hedouville, dont le nom a paru en Hollande à la tête de leur édition des Journaux des Sçavans, avoit travaillé à cet Ouvrage. Il contoit là-dessus une histoire assez singuliere dont il pouvoit être très-bien informé. L'illustre M. de Sallo Conseiller au Parlement de Paris, alloit souvent avec plusieurs de ses amis dans une maison de la ruë Montorgueil, où ces Messieurs tenoient leurs conferences. Ce fut là qu'on forma le dessein de faire le Journal. Chacun voulut y avoir part, & tout le monde promit de travailler à une entreprise si utile, & qui pouvoit donner une grande reputation. Cependant comme la critique entroit dans ce projet, ces Messieurs en apprehenderent les suites. Les Sçavans sont redoutables lors qu'on les offense ; ils ont souvent la vengeance au bout de leurs plumes, & ils n'aiment pas qu'on prévienne le Public

ſur la deſtinée de leurs Ouvrages. Nos Auteurs étoient pourtant réſolus de juger des Livres dont ils alloient entreprendre de faire les extraits, & ils prévoyoient que bien des gens ne ſeroient pas contents de la maniere dont ils ſeroient obligez de parler de ceux qui étoient ou mauvais ou mediocres. Tout bien conſideré, il fut réſolu qu'on feroit d'abord paroître les Journaux ſous le nom d'Hedouville, qui étoit un Laquais de M. de Sallo. Et voilà ce qui a donné lieu à croire que ce garçon y avoit travaillé.

FIN.



TABLE

Des Matieres du troisiéme Volume.

A

ACADEMIES. Leur utilité, ce qui est du ressort de chacune d'elles, *page* 12
— Institutions des Académies subsistantes en France. 33
Alchimistes, détruits par la Faculté de Medecine. 314
Alcoran, son Traducteur. 200
Alcuin, premier Fondateur de l'Université de Paris. 284
Alençon, traits des variations & de l'Histoire du Duc d'Alençon sous Charles VII. & Louis XI. 22
Alexandre, ce qu'on pensoit de sa vanité. 452
Alidor. Explication & imitation de ce que Boileau en dit, Satire IX. 412
Anacronisme de Denys d'Halicarnasse. 173

Anatomie du Corps humain par parties, est très-judicieuse. 254
— En cire colorée, c'est un chef-d'œuvre. 307
Anciens datoient par generations. 336
Antimoine, son origine. 316
Amiot Evêque d'Auxerre & Grand Aumônier de France, sa fortune. 275
Applications de passages des Poëtes. 230
Architecte, ses deux principales qualitez. 126
Aretin (Pierre) fameux Critique. 200
Artistes mysterieux. 432
Arts, origine des Arts & Sciences. 326
— Il y faut du génie & du goût outre l'observation des Regles. 42
Astronomie de Manilius. 111
— Extrait de cet Ouvrage. *Là-même.*
Avantures de M. Chicaneau avec la Comtesse de Pinbeche. 298
Auguste; repartie de cet Empereur aux Ambassadeurs d'Asie. 416
Auteurs en Ana. 236
Auteurs de Memoires sont sujets à faire des fautes. 351
Auteurs déguisez sous differens noms. 418

B

BALTAZAR Gracian, son Commentaire singulier de la pensée du Comte d'Ognate sur le monde. 35
Baudetz, Porte de ce nom; son origine. 441
Bautru; (le Comte de) sa sotte confiance au Cardinal de Richelieu. 321
Bede, Prêtre Anglois de l'Ordre de S. Benoît, a fait fleurir les Belles-Lettres & la Philosophie dans l'Europe. 283
— Sentimens particuliers sur son sujet. 284
— Fut le premier qui établit en Occident le calcul abregé du Texte Hebreu. 285
— A fait plusieurs Ouvrages assez rares. 286
— Fait historique rapporté dans l'Histoire de l'Eglise de M. Godeau. 287
Belles-Lettres; sort des Belles-Lettres. 84
Belissaire, reflexions sur sa vie. 476
Berauls; (Mathieu) histoire de ses Ouvrages. 447
Berrier Archidiacre & Chanoine de l'Eglise de Paris cite avantageusement Virgile. 267

Beverovicius Auteur d'un Livre intitulé, *Autarckeia Batavia.* 174
— Jugement sur cet Ouvrage. *ibid.*
Bévûë. 102
Bibliotheque de saint Victor. 311
Bizarrerie du caractere de la plûpart des hommes. 383
— Boileau les met au-dessous de l'âne. 39
Bona (Jean) Cardinal. Jugement sur ses Ouvrages. 447
Bouhours, son jugement sur Baltazar Gracian. 133
—Parloit & écrivoit bien François. 282
Brusquet, Fou de François Premier. 440
Budée tiroit toutes ses origines du Grec. 421
Bussi-Rabutin ornoit ses Châteaux des portraits des grands hommes. 387

C

CAFFE', son origine. 317
Caius, l'Oracle de la Jurisprudence, lisoit jour & nuit les Ouvrages d'Homere. 276
Camus (Jean-Pierre) Evêque du Belley, ce qui arriva au Sermon de la Passion qu'il prêchoit devant Gaston de France. 388
Caracteres

Caracteres des Philosophes anciens. 124
Caractere de Cleonte. 172
Caractere & éloge de M. de Tourreil de l'Académie Françoise. 182
Caractere & éloge de M. l'Abbé Massieu. *Là-même.*
Caracteres des plus fameux Historiens, tirez du Pere Rapin. 215
Caractere de l'éloquence de Demosthene & de Ciceron. 366
Cardan, temerité de cet Auteur. 423
Cassini, (M.) son éloge. 229
Cendres des corps animez; si elles conservent leur même configuration par le moyen du feu. 303
Ceremonie des repas des Romains. 77
Cesars. Les Cesars de l'Empereur Julien traduit du grec, est un Ouvrage curieux & interessant. 256
Chaperons, quand inventez, & leur forme. 442
Charelles, Village près de Soissons, Coûtume ridicule qui s'y pratiquoit. 429
Charge de Censeur, son établissement. 262
Chevaliers, ce qu'il falloit faire pour avoir cette dignité. 441
Cité de Dieu de saint Augustin, est un

des plus beaux Ouvrages qu'on ait fait contre l'idolatrie. 197
Clermont-Tonnerre (M. de) jaloux de sa Noblesse. 250
Colbert, deux traits de sa vie. 42
Colomiez, son jugement sur le Roman d'Amadis des Gaules. 451
— Son jugement sur les Theologiens Protestans. 414
Combat singulier. Coûtume établie par la Noblesse Françoise. 338
Comédie du Festin de Pierre, ses changemens. 40
Commentateur de Virgile & anciens Poëtes. 235
Comparaison de l'Orateur à un Conquerant. 87
Comparaison des Auteurs que l'on croit originaux, à des Banquiers. 230
Comparaison d'Homere & de Virgile du Pere Rapin. 202
— Celle d'Homere & de Virgile par le même Pere, critiquée. 371
Conduite du Senat dans la conjuration des Gracques. 49
Conrard Gesner, sçavant, disgracié du côté de la fortune. 302
Contrats, trois Contrats singuliers. 473
Conversation de M. l'Abbé de Rancé. 170

Critique, son ancienneté, ses changemens, &c. 176
Critique de la belle devise de Diane de Poitiers. 239
Critique de deux Prédicateurs par M. Despreaux. 287
Critique de M. Despreaux. 300
Critique de Mercerus dans ses Remarques sur Dictis de Crete. 350
Croix ou Médaille de saint Benoît. 206

D

DACIER, (M. & Me.) Leur zele pour les anciens Auteurs. 289
Damon; Auteur critiqué. 230
Date du Jour de la Passion. 82
Découverte du tombeau de Childeric. 374
Democrite plus Philosophe que Heraclite. 169
Despreaux, ses amis. 42
— Ce qu'on pense des Vers qu'il fit lui-même pour mettre au bas de son portrait. 451
— Il lit au Roy sa premiere Epitre. 65
Desclinvilliers Gentilhomme de Picardie. Bon mot de cet Officier. 226
Destin, ce que c'étoit. 424
Extravagance de l'opinion des Astro-

logues sur ce sujet. 425 & *suiv.*
Didon, sa tendresse bien exprimée par Virgile. 434
Diogene Philosophe. 62
Domicellus, nom qu'on donnoit aux fils des Gentilshommes avant que d'aller à la guerre. 69

E

EAU d'absinthe, propre à appaiser les vertiges. 318
Eclipses du Soleil & de la Lune attribuées à des enchantemens. 115
— Folies imaginées à ce sujet. 334
Ecrouelles. 205
Entrevûë d'Auguste & de Cleopatre. 377
— De Scipion & d'Annibal. 378
Epitaphe singuliere & son explication. 439
Epreuves, par le feu, par l'eau, &c. pour convaincre les criminels. 398 & *suiv.*
Erreur de M. Bellanger Traducteur de Denys d'Halicarnasse, au sujet de la Plaine de la Crau. 408
Autre erreur, au sujet des Hiperboréens. 409
Evenement singulier. 226

Europe, Comédie du Cardinal de Richelieu. 1
Extravagance des tournois, des combats à outrance & des duels. 333

F

FELIBIEN, jugement sur ses Ouvrages. 392
Figures, leur utilité. 44
Fontenelle (M. de.) Sa critique fine sur la mort de Caton. 64
— Jugement sur un endroit de sa pluralité des mondes. 443
—Pensée ingenieuse de cet Auteur. 446
— Pensée ingenieuse de cet Auteur sur le Pere Mallebranche. 345
Fortune considerable de Dormans Procureur de la Cour. 311
Furtiere, jugement sur ses Ouvrages. 435

G

GAMAHEZ, differentes sortes de gamahez dans les cabinets des curieux. 404, 405
Gelase Pape, institué la Fête de la Purification. 448
Genie critique est de tous les siecles & de tous les païs. 176

Gloire, tout le monde court à la gloire. 39

Goût des gens de Province sur les Auteurs fameux. 275

Gozon Chevalier de S. Jean de Jerusalem, son histoire. 31

Grecs, ont emprunté des Egyptiens leurs Loix, leurs Coûtumes, & presque leur Religion. 187

H

HARPIES, ce que dit M. le Clerc sur la fable des sauterelles. 391

Harpocrates, anciennes Divinitez des Egyptiens. 210

Hedouville. Son nom est à la tête de quelques Editions du premier Volume des Journaux des Sçavans. 491

— Etoit Laquais de M. de Sallo. 492

Henry IV. Bon mot de ce Prince. 439

Henry Etienne avoit l'esprit fecond. 355

Hercule, son arrivée en Italie. Son combat avec les Liguriens. 408

Hirpins, peuples d'Italie, leur histoire. 402

Histoire des cérémonies du Siege vacant. 73

Histoire de Rampsinet Roy d'Egypte. 187

Histoire de la mesintelligence qui étoit entre Platon & Aristote. 365
Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. 381
— Jugement sur cet Ouvrage. *Là-même.*
— Addition considerable. 382
Historia Religionis veterum Persarum eorumque Magorum, &c. 26
Homere, à quel âge il a composé son Iliade, & à quel âge son Odyssée. 278
Honneurs changent les mœurs. 81
Honoré d'Urfé Auteur du Roman d'Astrée. 141
Huet, (M.) corrigeoit fort heureusement un Vers de Virgile. 267

I

Iliade d'Homere, portraits qui y sont répandus. 434
Imitation d'Homere par Virgile. 456
— En quoi ils se surpassent l'un l'autre. 457
Interregne à Rome après la mort de Romulus. 584
Josias Le Mercier, sçavant Critique. 81
Journal des Sçavans, son origine. 355
Jugement de M. Baile sur les Ouvrages de Ciceron. 105

Jugement de S. Evremont sur les Pieces de Theatre. 345
Jugement sur les caracteres representez dans les Comédies. 361
Jugement sur les Oeuvres de Mezeriac. 375
Jugement sur les Discours qui se prononcent à l'Académie Françoise. 376
Jugement sur la Ciropedie. 380
Jugement d'un Philosophe sur les portraits des grands hommes. 386
Julius Obsequens, son Histoire des prodiges. 279

K

KALENDES, pourquoi ainsi nommées, & pourquoi les Romains commençoient leurs mois par elles. 406
Kirker (Athanase) rapportoit toutes ses découvertes aux Egyptiens. 419

L

LAc Curtien. 163
Lac qui étoit auprès de l'ancienne Ville d'Albe. 10
L'Art Notoire. 114
Lecture des Anciens. 346
Le Maître, (Gilles) Son histoire. 433

Leon d'Afrique. 40

Letang (M. de) a donné des regles pour bien traduire. 459

Lions (Jean de) Docteur de Sorbonne, Auteur d'un Livre intitulé, *Discours Ecclesiastique*, &c. 467

— Extrait de ce Livre. 468

Lobera Auteur du Roman d'Amadis. 451

Locustes ou *sauterelles*, les dégâts qu'elles font. 391

Loi Salique. 101

Longin a le mieux attrapé le caractere d'Homere. 277

Lupercales. erreur de M. Baillet à ce sujet. 499

Luxe extravagant. 354

M

MAJESTE' du Nom Romain dans les derniers temps de la Republique. 50

Maître (M. le) Jugement de l'Abbé de S. Real sur sa traduction d'un passage de Ciceron. 466

Mallebranche, ce qu'il répondoit quand on lui parloit de son imagination. 454

— Du même. 186 & 435

Manuscrit ancien, prêt à perir. 110
Marie femme de l'Empereur Othon III. Son histoire. 403
Marsham, sa chronologie trop abregée. 419
Mathanasius, jugement sur son Ouvrage. 435
Medula Theologica, sa Critique. 45
Meinard, de l'Académie Françoise, ami de Desportes, Camarade de Regnier & Disciple de Malherbe. 309
—— A imité Martial. 419
Menage (Gilles) Jugement sur quelques-unes de ses étymologies. 420
Meré, jugement sur ses Ouvrages. 389
Mignot, fameux Traiteur & Pâtissier, maltraité par Despreaux. 291
Miles. Nom qu'on donnoit aux fils des Gentilshommes quand ils avoient reçû l'Ordre de Chevalerie. 69
Missels anciens. 66
Mithridate, sa conduite envers sa femme & ses concubines. 471
Montagne, jugement sur ses Ouvrages. 109
Monumens, leur grande utilité pour l'Histoire. 247
Morisson, Auteur du Livre, *De litteris & linguæ Getarum*. 450

Mot, bon mot de la Reine Christine de Suede. 82

Mot, bon mot d'une Dame au sujet de M. Pelisson. 276

Moyse, connoissances & lumieres tirées de ses Livres. 19

M. le Maréchal de ***. Sa réponse ingénieuse au Roy. 443

M. ***. Ses paroles remarquables. 4

Musique, les animaux & les oiseaux y sont fort sensibles. 59

N

NOBLE A LA ROSE, Monnoie d'Angleterre. 70

O

OISEAU de Paradis. 73

Olympiades, les Anciens datoient par les Olympiades. 271

Ophiogenetes, leur histoire tirée de Strabon. 395

Oracle de Trophonius. 191

Origine des François. 250

Ostracisme, quel fut le veritable fondement de cette Loi. 254

P

PARACELSE, jugement sur ses Ouvrages. 451
Parallele de M. de Thou à Tite-Live. 312
Pascal, pensée qu'il a prise de Ciceron. 453
Patru corrige M. Despreaux. M. Despreaux corrige Patru. 270
Paul du Chastelet Avocat General au Parlement de Rennes. 231
Pauvreté & frugalité furent long-temps le partage des Romains. 132
Pensée de M. le Comte de Bussi-Rabutin sur l'amour. 171
Perrault élevoit les Modernes au-dessus des Anciens. 323
Petau, histoire rapportée par Gui-Patin à son sujet. 406
Peuple Romain étoit maître des plus grandes affaires. 29
Pezron, son sentiment sur l'origine des Gaulois. 420
Philosophie de Platon. 335
Pierre de Castelan Grand-Aumônier de France, soupçonné de favoriser les nouvelles opinions. 305
Plagiaires ont toûjours été méprisez des veritables Sçavans. 213

Plines, jugement sur les Ouvrages des deux Plines. 437
Poësie, son enchantement. 325
Preface de l'Histoire de l'Académie des Sciences est un chef-d'œuvre. 228
Procope, ses Anecdotes nous aprennent des faits qu'on ne trouve point ailleurs. 478
Prolixité du Poëte Antimachus. 335
Pueristes. 229
Pugeol (le Baron de) 4
Pythagore, sa Philosophie. 117

R

RAILLERIE de M. de la Feuillade. 71
Raillerie de Leon X. à un Charlatan. 106
Rapin (le Pere) a donné une idée juste de Socrate. 292
Real, l'Abbé de S. Real reprend M. le Maître, & est repris lui-même. 466
Recherche de la Verité du Pere Mallebranche. 186
Reflexion sur la prononciation des Langues. 320
Reflexion de M. de Fontenelle sur la chasteté de Lucrece. 308
Reflexion de M. l'Abbé de S. Real sur le génie de quelques Romains. 46

Regles neceſſaires pour réüſſir dans le genre d'écrire. 158
Reignier, l'Abbé Reignier Deſmarets poſſedoit parfaitement la Langue Françoiſe. 282
— Sa penſée ſur l'amour propre. 454
Remarque de M. de Launoy dans une Chapelle de l'Egliſe de S. Vincent de Laon. 333
Remarque de M. Daillié ſur la Vie de S. Paul. 108
Repartie du Miniſtre du Moulin à Deodati Profeſſeur à Geneve. 107
Repartie d'un Miniſtre Eſpagnol à Henri IV. 302
Repartie d'Epaminondas. *Là-même.*
Repartie plaiſante du Comte de Bautru. 322
Réponſe d'Alexandre à Epheſtion. 239
Réponſe ingenieuſe de M. du Lort Medecin de M. le Cardinal de Richelieu. 375
Republique des Lettres a ſouffert de grandes perſecutions pendant les Regnes des Barbares. 199
Romains, leur fierté & leur autorité vers la fin de leur Republique ; particularité de la guerre de Ceſar en Egypte pour le differend d'entre le jeune Ptolomée & Cleopatre ſa ſœur. 14

Rois de France successeurs de S. Louis touchent les malades attaquez des écrouelles. 205
Roy de Pologne, sa conduite. 332

S

SAGES du Paganisme regardoient la science des Augures comme une vaine superstition. 252.
Sal indicum, ce qu'on doit penser de cette sorte de sucre. 388
Salomon (Messire Henri-François de) Auteur de deux Traitez, *De officiis & pœnis Romanorum*; *De officiis vitæ civilis*. 393
— Histoire de ce Magistrat & de sa famille. *Là-même.*
Saumaise, quelques méprises de cet Auteur relevez par M. Colomiez. 415
Scaliger prend un Latin mal prononcé pour de l'Anglois. 194
Sciences ont toutes leur chimere. 304
Selden, son histoire & celle de quelques-uns de ses Ouvrages. 411
Seldenus de Diis Syriis. 56
Senat, la constitution du Senat Romain. 478
Senateur, ce qu'on doit entendre par ce mot dans nos anciens Auteurs de

l'Histoire de France. *Là-même.*

Sentence que Virgile prononça contre son Eneïde. 21

Sentiment de Pascal & de la Bruyere sur l'âge de Cesar pour la conquête du monde. 169

Sigebert Roi des Anglois fonda l'Université de Cambridge. 283

Sigismundus Gelenius, son origine & ses Ouvrages. 245

Simon, déguise souvent son nom dans ses Ouvrages. 418

Socrate, génie propre à toutes les sciences. 292

— Est le plus sçavant homme de son siecle. 294

— Son pretendu démon. 295

— Ce qu'il dit en voyant son portrait dans une Bibliotheque. 386

Songes respectez parmi les Anciens. 125

Sorciers & *Magiciens*; c'est une erreur de ne vouloir pas croire qu'il peut y en avoir. 343

Specifiques; ce qu'on doit penser sur le sujet des remedes prétendus specifiques. 430

Suede, sejour prétendu des anciennes Divinitez & des Heros de la Fable. 5

Suetone, Auteur poli & élegant. 264

Superiorité du génie de Gerard Vossius

d'avec Isaac Vossius son fils. 352
Superstitions frivoles & ridicules. 341
Stile burlesque en vogue sous le Regne de Louis XIII. & au commencement de celui de Louis XIV. 148

T

TALISMANS, vanité ridicule des effets qu'on leur attribuë. 487
Terreur panique, son origine. 37
Theologiens (les) les Predicateurs & les Avocats citent les Poëtes & les Historiens. 266
Thomassin, son sentiment sur la Langue Hebraïque. 421
Tibere, sa réponse aux Ambassadeurs de Troie. 417
Tite-Live a pris le jeune Scipion pour son Heros. 348
Traductions des anciens Auteurs. 241
Traductions, regles pour bien traduire. 460
Traité de la verité de la Religion Chrétienne est le chef-d'œuvre de Grotius. 306
Triomphes, leur magnificence parmi les Romains. 129

V

VALETUS, nom qu'on donnoit à un fils de Gentilhomme pendant qu'il faisoit ses premieres campagnes. 69

Vavasseur (le Pere) écrit contre le stile burlesque. 146

Verre, son origine. 318

Vers que M. Fieubet a fait à la loüange de Madame la Comtesse de la Suze. 319

Verville, ses Ouvrages. 447

Viatique, on ne donne point en France le Viatique aux criminels qui sont condamnez à la mort. 69

— En quel temps cet usage a commencé. *Là-même.*

Virgile a tiré le sujet de son quatriéme Livre de l'Eneïde du troisiéme des Argonautes d'Apollonius. 227

Vossius rapportoit tout aux Chinois. 419

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *les Mêlanges d'Histoire & de Litterature, recüeillis par M. de Vigneul-Marville. Nouvelle édition, revüë, corrigée & augmentée. A Paris le 26 Mars 1724.*

BLANCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé Jean-Baptiste Besogne le fils, l'un de nos Imprimeurs ordinaires, & Libraire à Roüen, Nous ayant fait exposer qu'il sonhaiteroit donner au Public plusieurs Ouvrages dont les Privileges sont expirez ; mais craignant que d'autres Imprimeurs

ou Libraires ne voulussent entreprendre d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages, ce qui lui causeroit un préjudice considerable; & comme il ne les peut imprimer ou faire imprimer sans s'engager à de très-grands frais; il Nous auroit en consequence très-humblement fait supplier de vouloir bien l'en dédommager, & lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege sur ce necessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Besogne, & lui donner le moyen de continuer à réimprimer lesdits Ouvrages ci-ensuite expliquez, qui ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des Sciences & des Belles-Lettres; Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de réimprimer ou faire réimprimer *les Coûtumes de Normandie commentées par Berault, Godefroy & d'Aviron, avec une Explication par Penelle; comme aussi l'Esprit de la Coûtume, & la Methode pour liquider les Mariages avenans des filles dans la Coûtume de Normandie & dans celle de Caux par Everard, l'Histoire de Normandie depuis son origine jusqu'à present, par le Sieur Masseville: la Vie des Saints, du Sieur Abbé de Commainville: la nouvelle Methode*

pour apprendre le Plein-chant, par un Ecclesiastique du Diocese de Rouen : les Homélies sur les Evangiles des Dimanches & des Fêtes, par le Sieur de Blanville : l'Histoire des Conciles des Ordres Religieux, des Heresies & Heresiarques, du Sieur Hermant ; avec ses Homélies sur les Dimanches & Fêtes ; ses Sermons sur les Mysteres de Jesus-Christ & de la Vierge : & le bon Pasteur ou la Conduite des Pasteurs, d'Obstract, traduit en François par le même Auteur : la Theologie Morale de Bonnal : Mêlanges d'Histoire & de Litterature, par le Sieur de Vigneul-Marville : *l'Histoire des Ordres de Chevalerie, par le Sieur Hermant*, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément ; & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de vingt années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire

vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus expliquez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts: à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher &

feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſau, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Dagueſſau; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le ſeptiéme jour du mois de Novembre, l'an de Grace mil ſept cens vingt; & de notre Regne le ſixiéme.

Signé, Par le Roy en son Conseil, DE SAINT-HILAIRE.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 667, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris le Novembre 1720. DELAULNE, Syndic.

Je soussigné, Jean-Baptiste Besongne fils, Libraire & Imprimeur du Roy à Roüen, reconnois avoir cedé & transporté à Monsieur Claude Prudhomme Libraire à Paris, un Livre intitulé: *Mêlanges d'Histoire & de Litterature, par M. de Vigneul-Marville,* compris dans le Privilege general que j'ai obtenu le 7 Novembre 1720, pour en joüir par lui & ses ayans cause pendant le temps porté par ledit Privilege, & promets lui en aider autant que de besoin. Fait à Paris ce 16 Novembre 1720. BESONGNE, le Fils.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 671, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13 Août 1703. A Paris, le 16 Novembre 1720.

DELAULNE, Syndic.

onseil

de la
Impri-
nément
Arrêt
ris le
yndic

songne
Roy à
trans-
omme
: Mi-
re, par
s dans
u le 7
par lui
porté
n aider
ce 16
Fils.

Com-
meurs
aux
êt du
aris,

c.

